Science-Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

La belle fauconnière

Romilly était si fatiguée qu'elle tenait à peine debout. Il faisait noir dans la fauconnerie, sans aucune lumière à part la sourde clarté d'une lanterne pendue à une solive ; mais les yeux du faucon

PRESSES POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
Les Âges du Chaos

LA BELLE FAUCONNIÈRE

PRESSES POCKET

Édition originale américaine :
HAWK MISTRESS

Daw Books, Inc

Traduit de l'américain
par Simone Hilling

© 1982, by Marion Zimmer Bradley
© Éditions Presses Pocket, 1992

PAYS DES HOMMES DES ROUTES ET DES ARBRES
TOUR DE TEAMONTIANA
ALDMEAN
CAER DONN
SCATH LEARA
SCATHFELL
HELLERS
HAMMERFELL
DAAINDA
VILLES SECHES
NEVARIN CITE DES AIGLES
ARDAIE
ALLEE AUTOUR DU MONDE
TOUR DE ABESCAGA
TERRAIN (LYDENOW?)
MONTS KELGHARD
CHATEAU HAUTTOR
AKAINDA
PLATEAU D'AKAINDA
TOUR D'ARILINN
PLAINE D'ARILINN
MER DE DALERATH
ELMALYN
PLAINE DE VALERON
TIMENDARA
TOUR DE DALERENTH
VALERON (ARILARD)
Carte de Ténébreuse
www.collmark.com

LIVRE 1

CHÂTEAU FAUCON DANS LES MONTS DE KILGHARD

1

ROMILLY était si fatiguée qu'elle tenait à peine debout.

Il faisait noir dans la fauconnerie, sans aucune lumière à part la sourde clarté d'une lanterne pendue à une solive ; mais les yeux du faucon étaient aussi brillants, aussi sauvages et aussi rageurs que jamais. Non, se répéta Romilly ; il n'y avait pas que de la rage dans ces yeux, mais aussi de la terreur.

Elle a peur. Elle ne me hait pas ; elle a peur, c'est tout, pensa Romilly de sa femelle.

Elle la sentait au tréfonds d'elle-même, cette terreur palpitant sous la rage, au point qu'elle arrivait à peine à distinguer entre ce qui était elle-même – lasse, les yeux brûlants, prête à s'écrouler d'épuisement dans la paille souillée – et ce qui, venant du cerveau du faucon, submergeait son esprit : haine, peur, désir sauvage et frénétique de sang et de liberté.

Tirant de sa ceinture son petit couteau tranchant et coupant soigneusement un morceau de la carcasse commodément posée près d'elle, Romilly tremblait sous l'effort de ne pas frapper, de ne pas tirer follement sur les longes qui l'attachaient – *non, non, pas elle, le faucon* – au perchoir ; *impitoyables longes, qui lui coupaient les pattes.*

La femelle battit follement des ailes, et Romilly, d'un sursaut convulsif, recula, lâchant le lambeau de viande qui tomba dans la paille. Romilly sentit en elle la fureur et la terreur frénétique, comme si les liens de cuir retenant le grand oiseau au perchoir la liaient elle aussi, lui coupant les pattes et lui causant une agonie de douleur… Se baissant, elle s'efforça de chercher la viande calmement, mais les émotions du faucon, inondant son

esprit, la terrassèrent. Se cachant le visage dans les mains, elle gémit tout haut et s'abandonna aux émotions de l'oiseau qui devinrent partie d'elle-même, les ailes qui battaient follement, qui battaient, qui battaient… Un jour, la première fois que cela lui était arrivé, il y avait maintenant plus d'un an, elle s'était enfuie de la fauconnerie, paniquée, courant, courant, jusqu'au moment où, trébuchant et glissant, elle était tombée à une main de l'à-pic tombant de Château Faucon jusqu'aux rocs de la Kadarin, très loin au-dessous d'elle.

Elle ne devait pas laisser dominer ainsi son esprit, elle devait se souvenir qu'elle était humaine, qu'elle était Romilly MacAran… elle se força à respirer calmement, se remémorant les paroles de la jeune *leronis* qui lui avait parlé, brièvement et secrètement, avant de retourner à la Tour de Tramontana.

Vous possédez un don très rare, mon enfant – l'un des dons les plus rares connus sous le nom de laran. *Je ne sais pas pourquoi votre père est si hostile, pourquoi il ne veut pas que vous, votre sœur et vos frères, soyez testés et formés à l'usage de ces dons – il doit pourtant savoir qu'un télépathe non entraîné est un danger pour lui-même et pour son entourage ; il possède lui-même ce don dans sa plénitude !*

Romilly savait pourquoi ; et elle soupçonnait la *leronis* de le savoir aussi, mais, par loyalisme envers son père, elle ne voulait pas en parler en dehors de la famille, et la *leronis* était une étrangère, après tout ; Le MacAran lui avait donné l'hospitalité, comme à tout voyageur, mais lui avait froidement refusé ce qui constituait le but de sa visite, à savoir l'autorisation de tester les enfants de Château Faucon pour le *laran*.

— Vous êtes mon hôte, *Domna* Marelie, mais j'ai perdu un fils au bénéfice de ces maudites Tours qui sèchent nos terres et détournent les fils des honnêtes gens – et leurs filles aussi – de leurs devoirs envers maison et famille ! Vous pouvez vous abriter sous ce toit le temps que durera la tempête, et jouir de tout ce que l'honneur exige d'accorder à un hôte ; mais n'approchez pas votre esprit prédateur de l'esprit de mes enfants !

Perdu un fils au bénéfice des maudites Tours, se répéta Romilly, repensant à son frère Ruyven qui, quatre ans plus tôt,

avait fui vers la Tour de Neskaya, de l'autre côté de la Kadarin. *Et sans doute près d'en perdre un autre, car même moi je me rends compte que Darren est davantage fait pour la Tour ou le monastère de Nevarsin que pour l'Héritage de Château Faucon.* Darren aurait dû demeurer à Nevarsin, comme le voulait la coutume de ces montagnes pour les fils de nobles, et il désirait y rester ; mais, obéissant à la volonté de son père, il revenait assumer ses devoirs d'Héritier.

Comment Ruyven avait-il pu ainsi abandonner son frère ? Darren ne peut pas hériter du Château Faucon sans avoir son frère à son côté. Moins d'un an séparait les deux frères toujours très étroitement unis, comme s'ils étaient jumeaux ; mais ils étaient partis ensemble à Nevarsin, et seul Darren était revenu ; Ruyven, dit Darren à son père, était parti à la Tour. Ruyven avait envoyé un message, que seul leur père avait lu ; puis il l'avait jeté dans le fumier, et, depuis cet instant, n'avait plus prononcé le nom de Ruyven et avait interdit à quiconque de le prononcer.

— Je n'ai que deux fils, dit-il, le visage de pierre. L'un est au monastère, et l'autre dans les jupes de sa mère.

La *leronis* Marelie avait froncé les sourcils à ce souvenir, et dit à Romilly :

— J'ai fait de mon mieux, mon enfant, mais il n'a rien voulu savoir ; vous devrez donc faire votre possible pour maîtriser votre don toute seule, ou c'est lui qui vous maîtrisera. Je ne peux pas faire grand-chose dans le peu de temps dont je dispose ; et je suis sûre que s'il savait que je vous ai parlé ainsi, il ne m'abriterait pas cette nuit. Mais je n'ose pas vous laisser sans aucune protection pour le moment où votre *laran* s'éveillera. Vous serez seule avec lui, et ce ne sera pas facile de le maîtriser sans aide, mais ce n'est pas impossible, car j'en connais plusieurs qui l'ont fait, dont votre frère.

— Vous connaissez mon frère ! murmura Romilly.

— Je le connais, mon enfant – qui m'envoie vous parler ainsi, croyez-vous ? Ne pensez pas qu'il vous ait abandonnés sans raison, ajouta Marelie avec bonté comme Romilly pinçait les lèvres. Il vous aime beaucoup ; il aime aussi votre père. Mais un passereau ne peut pas être un faucon, et un faucon ne peut

pas être un *kyorebni*. Revenir ici, vivre sa vie sans le plein emploi de son *laran* – ce serait la mort pour lui, Romilly ; pouvez-vous comprendre ? Il serait comme sourd et aveugle, sans la compagnie de ses semblables.

— Mais qu'est-ce que peut bien être ce *laran* pour qu'il nous abandonne tous pour lui ? s'écria Romilly, et une grande tristesse envahit le visage de Marelie.

— Vous le saurez quand votre propre *laran* s'éveillera, mon enfant.

— Je hais le *laran*, s'écria Romilly. Et je hais les Tours ! Elles nous ont volé Ruyven !

Et elle s'était détournée, refusant de parler davantage à Marelie, qui avait soupiré et ajouté :

— Je ne peux pas vous reprocher votre loyalisme envers votre père, mon enfant.

Puis elle avait regagné sa chambre et était partie le lendemain matin sans revoir Romilly.

Il y avait deux ans de cela, et Romilly avait essayé de l'oublier ; mais au cours de l'année passée, elle avait commencé à réaliser qu'elle avait le Don des MacAran dans sa plénitude – cette étrangeté dans son esprit qui pouvait entrer dans l'esprit du faucon, du chien, du cheval ou de tout animal, et elle commençait à regretter de n'avoir pas pu en parler avec la *leronis*…

Mais il ne fallait même pas y penser. *Je possède peut-être le laran*, se répétait-elle sans relâche, *mais je n'abandonnerai jamais maison et famille pour une chose pareille !*

Elle avait donc lutté pour maîtriser son don toute seule ; elle se força à être calme, à respirer lentement, et sentit l'effet calmant de sa respiration apaiser son esprit et même adoucir quelque peu la fureur déchaînée du faucon ; l'oiseau enchaîné était immobile, et la jeune fille en attente savait de nouveau qu'elle était Romilly, et non pas un oiseau enchaîné luttant frénétiquement pour se libérer des liens cruels…

Lentement, elle perçut ce fragment d'information à travers la peur et la fureur démentielles. *Les longes sont trop serrées. Elles la coupent*. Elle se pencha, s'efforçant de projeter des ondes calmantes autour d'elle, dans l'esprit de l'oiseau – *mais*

elle est trop affolée par la faim et la terreur pour comprendre, sinon elle se calmerait et saurait que je ne lui veux pas de mal. Elle se pencha et tira sur les lanières fendues enroulées autour des pattes du faucon. Tout au fond de son esprit, soigneusement barricadé sous les pensées apaisantes qu'elle s'efforçait de projeter vers l'oiseau, la propre peur de Romilly s'insurgeait contre ce qu'elle faisait – une fois, elle avait vu un faucon affolé crever l'œil d'un jeune fauconnier qui s'était approché trop près – mais elle commanda à la peur de se calmer et de ne pas interférer avec ce qu'elle avait à faire – si le faucon souffrait, sa frénésie et sa peur en seraient pires.

Elle tâtonnait d'une main dans la pénombre, bénissant les exercices persévérants qui lui avaient enseigné à faire tous les nœuds de fauconnier d'une main et les yeux bandés ; le vieux Davin le lui avait inlassablement répété, *la plupart du temps, vous serez dans une fauconnerie sans lumière, et une main sera occupée par le faucon.* Et ainsi, pendant des heures, elle avait serré et desserré, noué et dénoué ces mêmes nœuds sur d'innombrables branchettes avant qu'on lui permette d'approcher les fines pattes d'un oiseau. La sueur de ses doigts imprégnait les longes, mais elle parvint à les desserrer un peu – pas trop, car sinon l'oiseau échapperait à ses liens et s'envolerait, se cassant peut-être les ailes contre les murs de la fauconnerie – mais assez pour qu'ils ne s'enfoncent plus dans le cuir fin de la patte. Puis elle se pencha de nouveau et tâtonna dans la paille à la recherche du lambeau de viande, qu'elle débarrassa des saletés. Elle savait que ça n'avait pas trop d'importance – les oiseaux devaient avaler de la terre et des cailloux pour écraser leur nourriture dans leur jabot – mais les petits bouts de paille sale accrochés à la viande la révoltaient, et elle les enleva soigneusement, puis, une fois de plus, tendit sa main gantée à l'oiseau sur son perchoir. Accepterait-il jamais de la nourriture de sa main ? Eh bien, elle devait simplement rester là jusqu'à ce que la faim domine la peur et que l'oiseau accepte la viande, ou elle perdrait aussi ce faucon. Et Romilly avait décidé que cela n'arriverait pas.

Elle se félicitait, maintenant, d'avoir libéré l'autre faucon. Quand elle avait trouvé le vieux Davin secoué par la fièvre

estivale, elle avait d'abord pensé pouvoir sauver les deux faucons qu'il avait capturés trois jours plus tôt. Il lui avait dit de les libérer tous les deux, pour les empêcher de mourir de faim, car ils n'accepteraient aucune nourriture d'une main humaine. Quand il les avait pris, il avait promis à Romilly qu'elle pourrait en dresser un pendant qu'il s'occuperait de l'autre. Mais la fièvre avait frappé Château Faucon ; et quand il l'avait contractée, il lui avait dit de les relâcher tous les deux – il y aurait d'autres étés, d'autres faucons.

Mais c'étaient des oiseaux précieux, les plus beaux faucons *verrin* qu'il ait pris depuis bien des saisons. Relâchant le plus grand des deux, Romilly avait su que Davin avait raison. Un tel faucon n'avait pas de prix – à Carcosa, le Roi Carolin n'en avait pas de plus beau, avait dit Davin, et il était bien placé pour le savoir ; le grand-père de Romilly avait été le grand fauconnier du Roi Carolin exilé, avant la rébellion qui l'avait fait fuir vers les Heller et sans doute vers sa mort, et Rakhal avait renvoyé dans leurs domaines la plupart des fidèles de Carolin, s'entourant lui-même d'hommes de confiance.

Il y avait perdu ; le grand-père de Romilly était connu, de la Kadarin à la Mer de Dalereuth, pour le meilleur fauconnier des Monts de Kilghard, et il avait enseigné son art à Mikhail, devenu maintenant Le MacAran, et à son cousin roturier, Davin, Maître Fauconnier. Les faucons *verrin* capturés adultes étaient plus rétifs que les jeunes dressés dès la naissance ; un oiseau adulte se laissait souvent mourir de faim plutôt que d'accepter la nourriture de la main du dresseur, et il valait mieux le libérer pour qu'il engendre d'autres oiseaux de cette belle race, plutôt que le laisser mourir de peur et de faim dans la fauconnerie, indompté.

C'est pourquoi Romilly, avec regret, avait pris le plus gros des faucons, avait débarrassé les fines pattes parcheminées de leurs longes de cuir, puis, grimpant sur un haut roc derrière les écuries, lui avait rendu sa liberté. Les yeux brouillés par les larmes, elle avait suivi le faucon jusqu'à ce qu'il disparaisse, et, tout au fond d'elle-même, quelque chose avait participé au vol de l'oiseau, à l'extase sauvage de l'ascension en spirale, libre, *libre*… un instant, Romilly avait vu le panorama vertigineux de

Château Faucon au-dessous d'elle, les profonds ravins couverts d'épaisses forêts, et, dans les lointains, une forme blanche et scintillante dont elle savait que c'était la Tour de Hali, sur les rives du Lac… *son frère y était-il, en cet instant ?…* puis elle s'était retrouvée seule, frissonnante de froid sur le rocher, encore éblouie d'avoir fixé la lumière, et le faucon avait disparu.

Elle était retournée à la fauconnerie, et tendait déjà la main pour prendre l'autre et le libérer également, mais les yeux du faucon avaient rencontré les siens, et, en une fraction de seconde, quelque chose de très profond en elle avait su, d'une certitude inébranlable et éblouissante, *je peux apprivoiser celle-ci, je ne suis pas forcée de la libérer, je peux la dominer*.

La fièvre qui avait frappé le château et terrassé Davin était son alliée. Normalement, Romilly aurait eu des devoirs et des leçons ; mais la gouvernante qu'elle partageait avec sa jeune sœur Mallina avait elle aussi un petit accès de fièvre, et, frissonnant devant le feu de la salle d'étude, elle avait donné à Romilly la permission de monter à cheval, ou d'emporter son livre ou son ouvrage au jardin d'hiver tout en haut du château pour y étudier au milieu des plantes et des fleurs – la lumière blessait encore les yeux de *Domna* Calinda. La vieille Gwennis, qui était la nourrice de Romilly et Mallina quand elles étaient petites, soignait Mallina qui avait aussi la fièvre, sans être grièvement malade. Et Dame Luciella, leur belle-mère, ne quittait pas le chevet de Rael, neuf ans, atteint de la forme la plus grave de la fièvre, avec sueurs débilitantes et incapacité de déglutir.

Romilly s'était donc promis une délicieuse journée de liberté aux écuries et à la fauconnerie – *Domna* Calinda était-elle vraiment assez naïve pour croire qu'elle allait passer une journée sans leçons penchée sur son stupide livre d'étude ou son ouvrage ? Mais elle avait trouvé Davin malade, lui aussi, et il avait accueilli sa venue avec joie – la formation de son apprenti n'était pas encore assez avancée pour qu'il pût approcher d'oiseaux sauvages, bien qu'il pût nourrir les autres et nettoyer les cages – et il avait ordonné à Romilly de les libérer tous les deux. Et elle avait commencé à obéir…

Mais cette femelle était *à elle !* Peu importait qu'elle restât sur son perchoir, morne et rageuse, ses yeux rouges voilés de rage et de terreur, se débattant follement au moindre mouvement dans son voisinage, les ailes explosant en une frénésie sauvage de battements désordonnés ; elle était à elle, et, tôt ou tard, elle reconnaîtrait le lien qui les unissait.

Mais elle savait que ce ne serait ni rapide ni facile. Elle avait déjà élevé des niais – jeunes oiseaux nés à la fauconnerie ou capturés encore au nid, habitués à accepter la nourriture de la main ou du gantelet avant d'avoir leurs plumes. Mais ce faucon avait appris à voler, à chasser et à se nourrir par lui-même dans la nature ; ils étaient meilleurs chasseurs que les faucons nés en captivité, mais plus difficiles à dresser ; chez ces oiseaux, deux sur cinq, à peu près, se laissaient mourir de faim plutôt que d'accepter la nourriture. L'idée que cela pût arriver à *son* faucon était une horreur qu'elle se refusait à envisager. D'une façon ou d'une autre, elle parviendrait, elle *devait* parvenir à combler l'abîme qui les séparait.

De nouveau, le faucon se débattit, agitant follement ses ailes, et Romilly lutta pour rester *elle-même,* pour ne pas se fondre dans la terreur et la fureur de l'oiseau rageur, tout en essayant de projeter des ondes de calme. *Je ne te veux pas de mal, ma beauté. Tiens, voilà à manger.* Mais, battant furieusement des ailes, l'oiseau ignora son geste, et Romilly fit un violent effort pour ne pas reculer de peur, pour ne pas se laisser submerger par les ondes de terreur et de rage rayonnant de l'oiseau enchaîné.

Les battements d'ailes avaient-ils duré moins longtemps, cette fois ? Le faucon se fatiguait. L'oiseau s'affaiblissait-il, allait-il lutter jusqu'à l'épuisement et la mort avant d'accepter de se soumettre et de manger dans le gantelet ? Romilly avait perdu la notion du temps, mais le faucon se calma et son esprit s'éclaircit, de sorte qu'elle reprit conscience d'être Romilly et non l'oiseau affolé, sa respiration s'apaisa et elle ôta le gantelet quelques instants. Elle avait l'impression que sa main et son bras allaient se détacher de son épaule, mais elle ne savait pas exactement si c'était parce que le gantelet était trop lourd pour elle (elle avait passé des heures à le tenir à bout de bras, les

muscles tendus et douloureux, pour s'habituer à son poids), ou si cela avait quelque chose à voir avec les battements frénétiques de ses ailes. Non, elle devait distinguer entre ce qui était elle-même et ce qui était le faucon. Elle s'appuya au mur derrière elle, les yeux mi-clos. Elle dormait presque debout. Mais elle ne devait pas dormir, pas bouger.

On ne quitte pas un faucon à ce stade, lui avait dit Davin. Pas un instant. Elle se souvint lui avoir demandé, quand elle était petite : « Pas même pour manger ? » Et il avait grogné avec dédain : « Tu peux te passer de manger et de boire plus longtemps qu'un faucon ; si tu n'es pas capable de résister plus que lui, ne te mêle pas de dressage. »

Mais il parlait pour lui. Il ne lui était pas venu à l'idée, à l'époque, qu'une jeune fille puisse apprivoiser un faucon, ou même le désirer. Il avait accédé à son désir d'apprendre l'art de la fauconnerie – après tout, les oiseaux lui appartiendraient peut-être un jour, bien qu'elle eût deux frères aînés ; ce n'aurait pas été la première fois que Château Faucon serait passé à la lignée féminine, l'épouse héritant du mari. Et il n'était pas non plus exceptionnel pour une femme de chevaucher en compagnie d'un oiseau docile et bien dressé ; même la belle-mère de Romilly montait parfois avec un faucon parfaitement apprivoisé, pas plus gros qu'un pigeon, décorant son poignet comme un bijou rare. Mais Luciella n'aurait jamais touché un faucon *verrin* et l'idée que sa belle-fille pût désirer le faire ne l'avait jamais effleurée.

Mais pourquoi pas ? se demandait rageusement Romilly. *Je suis née avec le Don des MacAran ; le* laran *qui me donne maîtrise sur faucon, cheval ou chien. Non, pas le* laran, *je n'admettrai jamais que j'ai hérité de cette malédiction des Hastur ; mais l'ancien Don des MacAran… J'ai le droit de le posséder, ce n'est pas le* laran, *pas vraiment… Je suis peut-être une femme, mais je suis autant une MacAran que mes frères !*

De nouveau, elle s'approcha du faucon, lui tendant la viande sur le gantelet, mais l'oiseau releva la tête, fixa froidement ses petits yeux sur Romilly, et recula en sautillant, aussi loin que le permettait le perchoir. Elle sentit que les longes ne lui faisaient plus mal. Elle murmura de petits bruits rassurants, et sa propre

faim lui noua le ventre. Elle aurait dû apporter quelque chose à manger dans sa poche, elle avait assez souvent vu Davin grignoter pendant une longue veillée avec un faucon. Si seulement elle pouvait s'éclipser quelques instants à la cuisine ou à l'office – et aussi aux toilettes ; sa vessie distendue était douloureuse. Son père ou ses frères auraient pu s'écarter, se détourner un instant et se soulager contre le mur, mais Romilly, bien qu'elle y pensât un moment, aurait eu trop d'attaches et de lacets à défaire, bien qu'elle portât de vieilles culottes de Ruyven. Alors, elle soupira et ne bougea pas.

Si tu n'es pas capable de résister plus longtemps qu'un faucon, avait dit Davin, *ne te mêle pas de dressage.* C'était le seul vrai désavantage d'une fille à l'écurie, et c'était la première fois que cela constituait vraiment un inconvénient pour elle.

Tu as faim, toi aussi, dit-elle silencieusement à l'oiseau. *Allons, voilà à manger ; ce n'est pas parce que j'ai faim que tu ne peux pas manger, tête de bois !*

Mais le faucon ne fit pas un mouvement vers la nourriture. Il remua un peu, et, un instant, Romilly craignit une nouvelle explosion de furieux battements d'ailes. Mais il resta calme, et, au bout d'un moment, elle se détendit dans l'immobilité de sa veille.

Quand mes frères avaient mon âge, on trouvait normal qu'un fils de MacAran dressât son cheval, son chien, son faucon. Même Rael, qui n'a que neuf ans – Père insiste pour qu'il dresse ses chiens.

Quand elle était plus jeune – avant que Ruyven ne les quitte, avant que Darren n'aille à Nevarsin – son père était fier de laisser Romilly travailler avec les chevaux et les chiens.

Il disait toujours, Romilly est une MacAran, elle a le Don ; il n'est aucun cheval qu'elle ne puisse monter, aucun chien qu'elle ne puisse amadouer, et les chiennes même viennent mettre bas dans son giron. Il était fier de moi. Il disait à Ruyven et Darren que je serais une meilleure MacAran qu'aucun d'eux, il leur disait d'observer comment je m'y prenais avec les chevaux.

Mais maintenant – ça le met en colère.

Depuis le départ de Ruyven, Romilly avait été strictement confiée à sa belle-mère, incitée à rester dans la maison, à « se

conduire comme une dame ». Maintenant, elle avait près de quinze ans ; sa petite sœur Mallina avait déjà commencé à relever ses cheveux avec une barrette en forme de papillon, comme une dame. Mallina se satisfaisait parfaitement d'apprendre la broderie, de monter modestement en amazone, de jouer avec les stupides petits chiens de salon au lieu des chiens de berger et de garde dans les pâtures et les écuries. En grandissant, Mallina était devenue une idiote, et le pis, c'est que leur père la préférait ainsi, et souhaitait hautement que Romilly l'imite.

Jamais, plutôt mourir que rester tout le temps dans la maison et broder comme une dame. Autrefois, Mallina montait bien, et aujourd'hui elle est comme Luciella, molle et flasque, elle sursaute quand un cheval approche la tête, elle ne pourrait pas galoper une demi-heure sans tomber, suffoquant comme un poisson dans un arbre, et maintenant, comme Luciella, elle coquette et minaude, et le pis, c'est que Père les aime comme ça !

Il y eut une faible agitation à l'autre bout de la fauconnerie, et l'un des niais cria, du cri sauvage de l'oiseau non dressé qui sent la nourriture. Et à ce son, le faucon de Romilly se remit à se débattre follement, et Romilly, une avec les furieux battements d'ailes, la faim cruelle lui labourant le ventre comme des serres, sut que l'apprenti fauconnier était entré dans la fauconnerie pour nourrir les autres oiseaux. Il passait de l'un à l'autre, lentement, leur murmurant des choses, et Romilly comprit que l'aube approchait ; elle était là depuis le matin précédent. Il termina son travail, et, levant la tête, il la vit.

— Mistress Romilly ! Que faites-vous là, *damisela ?*

À sa voix, le faucon se remit à battre des ailes, et Romilly ressentit de nouveau la douleur terrible, comme si ses mains et ses bras allaient tomber dans la paille. Elle lutta pour ne pas se laisser emporter par l'agitation, la peur, la colère, la soif de sang – *sang jaillissant, explosant dans sa bouche sous la déchirure du bec et des serres* – et se força à répondre de la voix grave qui n'augmenterait pas la terreur de l'oiseau affolé.

— Je m'occupe de ce faucon. Va-t'en, Ker, ton travail est fini, et tu ne feras que l'effrayer.

— Mais j'ai entendu Davin dire que le faucon doit être libéré, et cela a mis Le MacAran en fureur, marmonna Ker. Il ne voulait pas perdre ces *verrin*, et il a menacé Davin de le renvoyer, malgré son grand âge, s'il les perd…

— Eh bien, Père ne perdra pas celui-ci, à moins que tu ne le fasses mourir de peur, dit sèchement Romilly. Va-t'en, Ker, avant qu'il ne se remette à se débattre…

Car elle sentait le corps et l'esprit de l'oiseau pris de tremblements, elle savait que s'il se remettait à battre des ailes, elle allait s'écrouler d'épuisement, hurlant de fureur et de frustration. Cela la fit parler durement.

— Va-t'en !

Sa propre agitation se communiqua à l'oiseau ; il explosa une fois de plus en furieux battements d'ailes, émettant par intermittence des flots de haine et de terreur, menaçant de submerger la conscience et l'identité de Romilly. Elle lutta en silence, essayant de se cramponner à son calme, de tranquilliser l'oiseau effrayé. *Allons, allons, ma beauté, personne ne te veut de mal ; tiens, voilà à manger…* et quand elle reprit conscience d'elle-même et du lieu où elle se trouvait, l'apprenti était parti.

Il avait laissé la porte ouverte, et un courant d'air froid entrait, chargé des brumes de la nuit ; bientôt, la pluie ou la neige nocturnes commenceraient à tomber – maudit vaurien ! Sur la pointe des pieds, elle s'éloigna quelques instants du perchoir pour fermer la porte – ça ne servirait à rien d'apprivoiser ce faucon si tous les autres mouraient de froid ! Une fois loin de l'oiseau, elle commença à se demander ce qu'elle faisait là et pourquoi. Comment avait-elle pu penser qu'elle, simple jeune fille, pouvait accomplir une chose à laquelle Davin même, avec toute son expérience, échouait deux fois sur cinq ? Elle aurait dû dire au garçon que l'oiseau avait atteint les limites de l'épuisement, lui dire de demander à son père de la remplacer… elle avait vu ce qu'il pouvait faire avec un étalon rageur et épuisé, capturé dans les troupeaux sauvages des ravins et des montagnes. Une heure, deux au plus, avec son père à un bout de la longe et l'étalon à l'autre, et il venait de lui-même à la bride, baissait sa grosse tête et la frottait contre la poitrine du MacAran… Il pouvait sûrement sauver aussi cet

oiseau. Elle était lasse, transie et épuisée, elle regrettait les jours de son enfance où elle pouvait grimper sur les genoux de son père et lui raconter toutes ses misères…

Puis la voix lui parvint, froide et coléreuse – mais avec aussi de la tendresse ; la voix de Mikhail, seigneur de Château Faucon, Le MacAran.

— Romilly ! s'écria-t-il, choqué mais compatissant. Que fais-tu, ma fille ? Dresser un faucon *verrin* n'est pas un travail de jeune fille ! J'ai donné des ordres à ce vaurien de Davin, et il se prélasse dans son lit pendant qu'un faucon est malmené par une enfant et l'autre, je n'en doute pas, affamé sur son perchoir…

Romilly pouvait à peine parler à cause des larmes qui lui serraient la gorge et menaçaient de lui faire perdre contenance.

— L'autre faucon vole librement pour en engendrer d'autres de sa race, dit-elle. Je l'ai relâché moi-même à l'aube. Et celui-ci n'a pas été maltraité, mon Père…

À ces mouvements et à ces bruits, le faucon se remit à battre des ailes, plus violemment que jamais, et Romilly retint son souffle, s'efforçant de conserver la notion de son identité dans la fureur des ailes qui battaient, de la faim, de la soif de sang, du désir frénétique de se libérer, de voler, de se donner la mort contre les poutres noircies… mais il se calma, et Romilly, murmurant doucement à l'adresse de l'oiseau, sentit un autre esprit effleurer le sien, projeter des ondes de calme… *ainsi, c'est ainsi que procède mon Père*, pensa-t-elle machinalement, écartant une mèche qui lui tombait sur les yeux et se rapprochant du faucon.

Voilà de la viande, viens manger… Elle fut prise de nausée à l'odeur et à la vue de la chair morte sur le gantelet. *Oui, les faucons mangent de la viande fraîche, seule la famine les pousse parfois à se nourrir de charogne…*

Brusquement, l'union des esprits, fille, homme, faucon, se rompit, et Mikhail de MacAran dit durement :

— Romilly, que vais-je faire de toi, ma fille ? Ta place n'est pas à la fauconnerie ; ce n'est pas un travail pour une jeune fille.

Sa voix s'adoucit.

— Sans aucun doute, c'est Davin qui t'a encouragée à ça ; je vais m'occuper de lui. Laisse la viande et va-t'en, Romilly.

Parfois, un faucon mange seul sur son perchoir s'il a assez faim, et si celui-ci le fait, nous pourrons le garder ; sinon, Davin le relâchera demain, ou son apprenti, qui pour une fois fera quelque chose pour mériter son porridge ! Il est trop tard aujourd'hui pour le libérer. Il ne mourra pas, et s'il meurt, ce ne sera pas le premier faucon que nous aurons perdu. Rentre, Romilly, prends un bain et couche-toi. Laisse les faucons au maître fauconnier et à son apprenti – c'est pour ça qu'ils sont là, ma chérie ; ma petite fille n'a pas besoin de s'occuper de ça. Rentre à la maison, mon enfant.

Elle déglutit avec effort, sentant des larmes lui échapper.

— S'il te plaît, Papa, supplia-t-elle, je suis sûre que je peux l'apprivoiser. Laisse-moi rester, je t'en supplie.

— Par les enfers de Zandru, jura Le MacAran. Si seulement l'un de tes frères avait ton habileté et ta force ! Mais je ne veux pas qu'on dise que mes filles doivent travailler à la fauconnerie et à l'écurie ! Rentre à la maison, Romilly, et je ne veux plus entendre un mot !

Il avait le visage coléreux et implacable ; percevant sa colère, le faucon se remit à battre des ailes, et Romilly sentit monter en elle une explosion de fureur, de frustration, de terreur. Elle lâcha le gantelet et s'enfuit, sanglotant de rage, et, derrière elle, son père sortit de la fauconnerie et ferma à clé derrière lui.

Romilly monta à sa chambre, vida sa vessie douloureuse, mangea un peu de pain et de miel et but une tasse de lait du plateau que lui apporta une servante ; mais son esprit était encore auprès du faucon enchaîné, souffrant et affamé dans la fauconnerie.

Il ne mangerait pas, et bientôt, il mourrait. Il avait commencé, juste un peu, d'avoir confiance en Romilly… certainement, les deux ou trois dernières fois qu'il avait battu des ailes, avant que son père ne vienne les déranger, il s'était calmé plus vite, sous son influence apaisante. Mais maintenant, il allait sûrement mourir.

Romilly commença à ôter ses chaussures. Le MacAran ne tolérait de désobéissance de personne, et encore moins de sa fille. Même Ruyven, qui mesurait six pieds et était presque un

homme, n'avait jamais risqué la désobéissance ouverte jusqu'à la rupture finale. Romilly, Darren, Mallina – tous obéissaient à ses paroles et risquaient rarement un regard de défi ; seul le plus jeune, le petit Rael qui était très gâté, opposait parfois taquinerie ou câlins aux diktats de son père.

Dans la pièce voisine, au-delà des portes de verre séparant leurs chambres, Mallina dormait déjà dans son petit lit, ses cheveux roux clair et les dentelles de sa chemise de nuit se détachant sur l'oreiller. Dame Calinda était couchée depuis longtemps, et la vieille Gwennis somnolait dans un fauteuil près de Mallina endormie ; et, sans se réjouir de la maladie de sa sœur, Romilly était quand même contente qu'elle occupât leur vieille nourrice ; si elle avait vu Romilly dans son état actuel – penaude, Romilly considéra ses vêtements sales et trempés de sueur – il y aurait eu des gronderies, un sermon, des problèmes.

Elle était épuisée, et pensa avec nostalgie à un bain, à une chemise propre, à son lit. Elle avait certainement fait tout ce qu'elle pouvait pour sauver l'oiseau. Elle devait sans doute renoncer. Il mangerait peut-être sur son perchoir ; mais après, il ne mourrait peut-être pas, mais il ne pourrait jamais être suffisamment apprivoisé pour manger dans la main ou dans le gantelet du fauconnier, et devrait être relâché. Eh bien, qu'il en soit ainsi. Et si, dans son état d'épuisement et de terreur, il ne mangeait pas et mourait… eh bien, d'autres faucons étaient morts avant lui à Château Faucon.

Mais jamais un faucon avec lequel j'aie été en rapport mental si profond…

Et de nouveau, comme si elle était encore debout dans la fauconnerie, épuisée et tendue, elle ressentit cette frénésie furieuse monter en elle… même attaché à son perchoir, le faucon, dans sa terrible agitation, pouvait se casser les ailes… condamné à ne jamais plus voler, à rester stupidement sur son perchoir, ou à mourir… *comme moi condamnée à rester dans la maison, vêtue de jupes de femme et brodant comme une sotte…*

Et elle sut alors qu'elle ne permettrait pas cela.

Son père, pensa-t-elle avec détachement, serait furieux. Cette fois, il lui donnerait peut-être la correction dont il l'avait menacée la dernière fois qu'elle lui avait désobéi. Jusque-là, il

n'avait jamais porté la main sur elle ; sa gouvernante l'avait fessée une ou deux fois quand elle était toute petite, mais on la punissait surtout en la grondant, en la privant de sortir, de monter, en lui supprimant une récompense ou une promenade promises.

Cette fois, il me battra sûrement, pensa-t-elle, et cette injustice la révolta ; *je serai battue parce que je ne peux pas me résigner à laisser cette pauvre bête mourir ou se casser les ailes en se débattant…*

Eh bien, je serai donc battue. On n'en meurt pas, je suppose. Romilly savait déjà qu'elle allait défier son père. Elle frémissait à l'idée de sa rage plus encore qu'à la pensée des coups imaginés, mais elle savait qu'elle ne pourrait plus jamais se regarder en face si elle restait tranquillement dans sa chambre et laissait le faucon mourir.

Elle aurait dû les relâcher tous les deux, la veille à l'aube, comme Davin l'avait dit. Peut-être méritait-elle une correction pour cette désobéissance ; mais, ayant commencé, il serait trop cruel de s'arrêter maintenant. Au moins, pensa Romilly, elle comprenait pourquoi elle serait battue ; le faucon ne comprendrait pas les raisons de sa longue épreuve jusqu'à ce qu'elle ait pris fin. Son père lui-même lui avait toujours dit qu'un bon dresseur ne commençait jamais à apprivoiser faucon, chien ou cheval sans terminer ; c'était injuste envers une pauvre créature non douée de raison.

Si, lui avait-il dit un jour, *tu agis de mauvaise foi envers un être humain pour une raison qui te semble bonne, tu peux au moins lui expliquer pourquoi. Mais si tu agis de mauvaise foi envers un animal, tu lui infliges une souffrance impardonnable, parce que tu ne pourras jamais la lui faire comprendre.*

De sa vie, Romilly n'avait jamais entendu son père parler de foi en aucune religion, ni de quelque Dieu que ce soit, sauf lorsqu'il jurait ; mais ce jour-là, elle avait senti dans ses paroles une conviction intime et su qu'il exprimait le plus profond de son être. Elle lui désobéissait, oui ; mais en un sens plus profond, elle faisait ce qu'il lui avait dit être juste ; et ainsi,

même s'il devait la battre, il saurait un jour que ce qu'elle avait fait était à la fois juste et nécessaire.

Romilly but encore un peu d'eau – elle pouvait supporter la faim, au besoin, mais la soif était la vraie torture ; généralement, Davin posait un seau d'eau à portée de sa main quand il dressait un faucon, mais Romilly avait oublié le seau et la louche. Puis elle sortit de sa chambre en silence. Avec un peu de chance, le faucon se soumettrait avant l'aube – mangerait dans le gantelet, puis s'endormirait. Cette interruption serait peut-être sa perte – s'il ne mangeait pas bientôt, il mourrait – mais il saurait au moins qu'elle, qui l'avait enfermé là, n'avait pas agi de mauvaise foi et ne l'avait pas abandonné à la mort.

Elle avait déjà quitté sa chambre quand elle dut y retourner pour prendre le briquet d'étoupe ; sans aucun doute, son père ou l'apprenti fauconnier aurait éteint la lanterne, et elle devrait la rallumer. De l'autre côté des portes de verre, Gwennis remua et bâilla, et Romilly se figea sur place, mais la nourrice se pencha et posa la main sur le front de Mallina pour voir si la fièvre tombait, soupira et se renversa dans son fauteuil sans un regard en direction de Romilly.

En silence, elle descendit furtivement l'escalier.

Même les chiens dormaient. Deux grands braques gris-brun dormaient juste en travers du seuil ; ils n'étaient pas méchants et n'auraient ni attaqué ni mordu un intrus à moins qu'il ne les ait menacés, mais c'étaient de bruyantes créatures, et, par leurs aboiements sonores et amicaux, ils avaient pour fonction d'éveiller la maison à l'arrivée d'amis ou ennemis. Mais Romilly les connaissait depuis leur naissance, les avait serrés quand ils avaient cessé de téter leur mère ; elle les poussa légèrement, et les chiens, sentant une main familière et aimée, se contentèrent de renifler un peu dans leur sommeil et la laissèrent passer.

Effectivement, la lanterne de la fauconnerie avait été éteinte. Franchissant le seuil, elle se remémora une vieille ballade que sa mère lui chantait dans son enfance, et racontant que les oiseaux se parlent entre eux la nuit, quand aucun humain n'est plus là pour les entendre. Elle se surprit à marcher sur la pointe des pieds, comme s'attendant à percevoir ce qu'ils se disaient. Mais les oiseaux apprivoisés de la fauconnerie n'étaient que des

formes voûtées sur leur perchoir, profondément endormies, et elle ne sentit en eux que silence confus.

Je me demande s'ils communiquent télépathiquement entre eux, se dit-elle, s'ils ont conscience de la souffrance ou de la peur d'un autre ? Même la *leronis* n'avait pas pu la renseigner. En ce moment, elle supposa qu'au moins la plupart étaient aveugles mentaux, sans conscience télépathique ou *laran*, sinon ils auraient été éveillés et agités ; car Romilly sentait encore, l'assaillant d'ondes de crainte et de fureur, de faim et de rage, les émotions du grand faucon *verrin*.

Elle alluma la lampe, avec des mains qui tremblaient. Ainsi, Père n'avait pas cru qu'il mangerait sur son perchoir ; il savait certainement qu'aucun faucon ne mange dans le noir. Comment avait-il pu faire une chose pareille ? Même s'il était furieux contre elle, Romilly, il n'aurait pas dû priver son faucon de sa dernière chance de survie.

Maintenant, il fallait tout recommencer. Elle vit la viande morte sur le perchoir, ni picorée ni touchée. Le faucon n'avait pas mangé. La viande commençait à sentir, et Romilly dut surmonter son propre dégoût pour lui tendre le lambeau puant – *berk, si j'étais faucon, je ne toucherais pas cette charogne, moi non plus*.

Le faucon se remit à battre frénétiquement des ailes ; Romilly s'approcha, murmurant, roucoulant, et au bout de quelques secondes, il se calma. Se souvenait-il d'elle ? Peut-être que l'interruption n'avait pas complètement anéanti ses chances. Elle glissa sa main dans le gantelet, coupa un lambeau de viande sur la carcasse et le tendit à l'oiseau, mais de nouveau, il lui sembla que l'odeur était encore plus puissante et répugnante.

Est-ce le faucon qui lui communiquait ce qu'il ressentait ? Un instant, étourdie de faiblesse, Romilly rencontra les grands yeux vert-jaune de l'oiseau, et elle eut l'impression d'être en déséquilibre sur quelque chose d'étroit, sans pouvoir reposer commodément, d'étranges liens de cuir lui mordant les pattes, avec une présence étrangère et haïssable la forçant à avaler quelque ordure répugnante, absolument impropre à la consommation… Une fraction de seconde, Romilly redevint

l'enfant ne parlant pas encore, attachée dans sa haute chaise, et sa nourrice lui enfournait quelque chose d'horriblement mauvais dans la bouche, et elle ne pouvait que se débattre et hurler…

Bouleversée et dégoûtée, elle recula, jetant la viande morte par terre. Était-ce *comme ça* que le faucon la voyait ? Elle aurait dû le laisser s'envoler, elle ne pourrait jamais vivre avec une telle haine… *Tous les animaux que nous apprivoisons nous haïssent-ils ainsi ? Alors, un dresseur de chevaux ou de chiens est pire qu'un bourreau d'enfants… celui qui arrache un faucon au ciel pour l'enchaîner à un perchoir ne vaut pas mieux qu'un violeur de femmes…* Mais le faucon agité, affolé, était maintenant déséquilibré, et Romilly s'approcha, ajustant patiemment le perchoir pour que l'oiseau puisse se percher comme il fallait, et retrouver son équilibre.

Puis elle le regarda en silence, essayant de ne pas le troubler même par son souffle, tandis que la bataille continuait à faire rage dans son esprit. Une partie d'elle-même luttait avec le faucon enchaîné, terreur et rage rivalisant d'intensité, mais Romilly, dans sa propre lutte pour retrouver son calme intérieur, emplit son esprit du souvenir de sa dernière chasse avec son faucon favori… l'ascension en union totale, la prise, et quelque chose en elle se rappela clairement la sensation soudaine, qui en elle-même n'était que fierté et plaisir, quand le faucon avait mangé dans son gantelet… et elle savait que l'émotion aurait été plus forte si elle avait dressé le faucon elle-même ; le plaisir de cet accomplissement, cette impression d'union soudaine avec l'oiseau auraient été plus profonds.

Puis elle avait partagé l'extase indicible, impossible à exprimer en paroles, cette joie profonde et envahissante de sa chienne préférée quand elle lui avait apporté ses chiots ; le plaisir de l'animal sous la caresse ressemblait à l'amour qu'elle ressentait pour son père, avec la joie et la fierté qu'elle éprouvait à ses rares louanges. Et, bien que ressentant la souffrance et la peur réelles d'un jeune cheval luttant contre la bride et la selle, elle avait partagé la communion et la confiance existant entre le cheval et son cavalier et su que c'était de l'amour véritable ; de sorte qu'elle adorait monter à cru, sachant qu'elle était en

sécurité sur sa monture, et elle laissait le cheval aller selon son humeur et son plaisir, partageant l'extase du galop…

Non, pensa-t-elle, ce n'est pas un viol que d'apprivoiser ou dresser un animal, pas plus que ma nourrice ne me torturait en m'apprenant à manger du porridge, même si je l'ai d'abord trouvé mauvais, ne voulant que du lait ; parce que si elle ne m'avait nourrie que de lait et de bouillies après la pousse de mes dents, j'aurais été malade et faible, et que j'avais besoin d'aliments solides pour grandir. Je devais apprendre à manger ce qui était bon pour moi, et à porter des vêtements, et pourtant, sans aucun doute, j'aurais préféré alors rester enveloppée dans des couvertures, comme un bébé au maillot ! Et plus tard, j'ai dû apprendre à manger ma viande avec un couteau et une fourchette, au lieu de la ronger avec mes mains et mes dents comme une bête. Et maintenant, je suis contente de savoir tout cela.

Quand le faucon se remit à battre des ailes, Romilly ne chercha pas à esquiver la crainte et la terreur, mais les partagea, murmurant :

— Fais-moi confiance, ma beauté, tu voleras bientôt en liberté, et nous chasserons ensemble, toi et moi, comme des amies, pas comme maître et esclave, je te le promets…

Elle emplit son esprit d'images de vol au-dessus des arbres dans le soleil, essayant de s'ouvrir au souvenir de sa dernière chasse ; elle voyait l'oiseau descendre en spirale sur sa proie, ou se voyait elle-même déchirer la bête fraîchement tuée pour donner à l'oiseau sa part du butin… et de nouveau, avec une intensité qui lui donna la nausée, elle ressentit la faim démentielle, l'image mentale du faucon saisissant sa proie, le sang frais coulant dans sa bouche… sa répulsion humaine, la faim du faucon si mêlées en elle qu'elle n'arrivait plus à les distinguer. Percevant cette faim, elle lui tendit le lambeau de lapin cornu, mais maintenant, l'odeur lui répugna autant qu'au faucon ; elle eut l'impression qu'elle allait vomir.

Mais tu dois manger et prendre des forces, Preciosa, communiquait-elle mentalement à l'oiseau, sentant qu'il avait faim et que sa résistance faiblissait. *Preciosa, c'est ton nom, c'est ainsi que je t'appellerai, et je veux que tu manges pour que*

tu sois forte, Preciosa, afin que nous allions chasser ensemble, mais d'abord, tu dois me faire confiance et manger… Je veux que tu manges parce que je t'aime et que je veux partager cela avec toi, mais d'abord, tu dois manger dans ma main… Mange, Preciosa, ma beauté, ma chérie, ma merveille, ne veux-tu pas manger ça ? Je ne veux pas que tu meures…

Elle avait l'impression que des heures avaient passé depuis qu'elle était là, tendue dans la lutte interminable avec l'oiseau qui s'affaiblissait. Chaque fois, les battements d'ailes affolés étaient plus faibles, les crispations de la faim si intenses que le corps de Romilly se contractait de souffrance. Les yeux du faucon étaient plus brillants que jamais, aussi pleins de cette terreur, qui submergeait Romilly, de plus en plus désespérée.

Le faucon s'affaiblissait, c'était certain ; s'il ne mangeait pas maintenant, après cette résistance, il mourrait ; il n'avait rien avalé depuis sa capture, quatre jours plus tôt. Mourrait-il en combattant ?

Peut-être que son père avait raison, peut-être qu'aucune femme n'avait assez de force…

Puis elle se rappela l'instant où elle avait vu par les yeux du faucon, et où elle, Romilly MacAran, n'était même pas un souvenir et était quelque chose d'autre qu'humain. La peur et le désespoir l'envahirent ; elle se vit arrachant le gantelet, battue et renvoyée à ses broderies, des murs se refermant sur elle à jamais. Prisonnière, plus prisonnière que le faucon enchaîné, qui, au moins, aurait de temps en temps l'occasion de voler et d'éprouver de nouveau l'extase du vol et de la liberté…

Non. Plutôt mourir que vivre ainsi, prisonnière.

Non ; il doit y avoir un moyen, si seulement j'arrive à le trouver.

Elle ne se rendrait pas, ne s'avouerait jamais vaincue par le faucon. Elle était Romilly MacAran, née avec le Don des MacAran, et elle était plus forte que n'importe quel faucon. Elle ne laisserait pas le faucon mourir… non, ce n'était plus « le faucon », c'était Preciosa, qu'elle aimait, et elle lutterait pour lui sauver la vie même si elle devait rester là jusqu'à s'écrouler et mourir. Une fois de plus, elle établit le contact, entrant sans peur dans l'esprit de l'oiseau, cette fois pleinement consciente

d'elle-même sous forme de torture fantomatique et familière dans l'esprit de Preciosa et de l'odeur nauséabonde de la viande sur le gantelet… Un instant, elle pensa que Preciosa allait encore exploser en battements d'ailes frénétiques, mais cette fois l'oiseau baissa la tête vers la viande.

Romilly retint son souffle. *Oui, oui, mange et prends des forces…* puis Romilly fut terrassée par la nausée, l'odeur fétide de la viande lui donnant envie de vomir.

Maintenant, elle a envie de manger, elle me ferait confiance, mais elle ne peut pas manger ça ; peut-être que si elle l'avait acceptée avant d'être si faible, mais plus maintenant… ce n'est pas un charognard…

Le désespoir envahit Romilly. Elle avait apporté la meilleure viande qu'elle avait pu trouver à la cuisine, mais elle n'était plus assez fraîche ; le faucon commençait à lui faire confiance, aurait peut-être mangé dans son gantelet si elle lui avait offert une nourriture qu'il aurait pu avaler sans dégoût… Un rat détala dans la paille, et elle découvrit qu'elle le regardait par les yeux de l'oiseau avec une véritable convoitise…

L'aube était proche. Dehors, dans le jardin, elle entendit le pépiement d'un oiseau, et, du colombier, lui parvinrent les roucoulements assoupis des pigeons qu'on rôtissait parfois pour un hôte de marque ou pour un malade. Avant même que la pensée se soit clairement formée dans son esprit, elle passa à l'action, et pensa machinalement, *leur gardien sera furieux, je n'ai pas le droit de toucher aux pigeons sans permission,* mais la faim submergeant son esprit, l'esprit de l'oiseau, était irrésistible. Romilly jeta dans le fumier le morceau de lapin cornu avarié ; il pourrirait là, un charognard le trouverait, ou l'un des chiens pas trop difficiles sur la nourriture. Agitation et battements d'ailes quand elle passa la main dans une cage et en sortit un pigeon, se débattant et poussant des cris rauques ; sa peur la remplit d'un mélange de douleur et d'excitation, l'adrénaline courant dans ses veines et crispant ses jambes et ses fesses de la crainte familière ; mais Romilly avait été élevée à la ferme et n'était pas sentimentale ; la volaille était faite pour la marmite, en échange de l'abri du colombier et du grain journalier. En proie à un regret fugitif, elle le tint quelques

instants entre ses doigts, puis, luttant pour le maintenir d'une main, elle enfila son gantelet de l'autre. Sans parole, elle projeta dans l'esprit de l'oiseau une impression de faim et de viande fraîche, puis, d'un geste décidé, elle tordit le cou au pigeon et présenta le corps encore chaud à Preciosa.

Un instant, une fois de plus, il lui sembla que l'oiseau allait exploser en une dernière frénésie de battements d'ailes, et Romilly sentit le découragement de l'échec… mais, cette fois, le faucon baissa la tête, et, d'un mouvement si vif que Romilly ne put le suivre avec ses yeux, planta son bec dans la chair, si violemment que Romilly chancela sous la force du coup meurtrier. Du sang jaillit ; le faucon donna un nouveau coup de bec puis se mit à manger.

Romilly sanglota bruyamment dans l'extase de la force qui l'envahissait à mesure que l'oiseau déchirait, avalait, déchirait la viande fraîche.

— Oh, ma beauté, murmura-t-elle. Ma beauté, ma précieuse, ma merveille !

Quand l'oiseau fut rassasié… elle sentait la faim assouvie, et même sa propre soif se calma… elle le reposa sur le perchoir et lui glissa un chaperon sur la tête. Maintenant, il dormirait, et, en se réveillant, se souviendrait d'où lui venait sa nourriture. Elle donnerait des ordres pour que la viande destinée à ce faucon soit toujours très fraîche ; elle ferait tuer des oiseaux et des rongeurs pour Preciosa jusqu'à ce qu'elle puisse chasser par elle-même. Ce ne serait pas long. C'était un oiseau intelligent, sinon, elle n'aurait pas résisté si longtemps ; Romilly, encore légèrement en rapport avec l'oiseau, savait que Preciosa reconnaîtrait en elle la source de sa nourriture, et qu'un jour, elles chasseraient ensemble.

Elle avait l'impression que son bras allait se détacher de son épaule ; elle ôta le lourd gantelet et s'essuya le front de son bras couvert de sueur. Elle voyait le jour à l'extérieur de la fauconnerie ; elle y avait passé toute la nuit. Comme elle prenait conscience de la lumière – bientôt, la maisonnée allait se réveiller – elle vit son père et Davin debout sur le seuil.

— Mistress Romilly ! Avez-vous passé la nuit ici ? s'exclama Davin, choqué et inquiet.

Mais la rage faisait battre le sang aux tempes de son père.

— Misérable, je t'avais ordonné de rentrer à la maison ! Crois-tu que je vais te laisser me défier impunément ? Sors d'ici, et laisse le faucon…

— Le faucon a mangé, dit Romilly. Je l'ai sauvé pour toi. Ce n'est pas quelque chose ?

Puis, toute sa fureur l'envahit, et, comme un faucon battant des ailes, elle explosa.

— Bats-moi si tu veux – s'il est plus important pour toi que je me conduise comme une dame et laisse un oiseau innocent mourir ! Si c'est ça, être une dame, j'espère que je n'en serai jamais une ! J'ai le *laran*…

Dans sa colère, elle utilisa le mot sans réfléchir.

— … et je ne crois pas que les Dieux fassent des erreurs ; ça doit signifier que je suis faite pour m'en servir ! Ce n'est pas ma faute si j'ai le Don des MacAran et pas mon frère, mais il m'a été donné pour que, maintenant, je ne laisse pas Preciosa mourir…

Et elle s'interrompit, ravalant les sanglots qui menaçaient d'étouffer totalement sa voix.

— Elle a raison, Seigneur, dit lentement Davin. Elle n'est pas la première Dame de MacAran à avoir le Don, et, si les dieux le veulent, elle ne sera pas la dernière.

Le MacAran lançait des regards furieux ; mais il s'avança, prit une plume et caressa doucement la poitrine du faucon endormi.

— Magnifique oiseau, dit-il enfin. Comment l'as-tu appelé ? Preciosa ? C'est un beau nom aussi. Tu as bien travaillé, ma fille.

Il dit cela de mauvaise grâce, à contrecœur ; puis il fronça les sourcils, et ce fut comme le torrent de fureur émanant du faucon.

— Sors d'ici, rentre à la maison, prends un bain et change-toi – je ne veux pas te voir sale comme une fille d'écurie ! Appelle ta servante, et que je ne te voie plus hors de la maison !

Passant près de lui, elle sentit le coup qu'il avait envie de lui donner, mais qu'il avait retenu – il ne pouvait se résoudre à battre qui que ce fût, et elle *avait* sauvé la vie du faucon. Mais, dans sa rage et sa frustration, il cria après elle de toute la force de ses poumons :

— Par tous les diables, ça ne se passera pas comme ça, Romilly !

2

ROMILLY regardait par la fenêtre, la tête dans ses mains. Le grand soleil rouge déclinait ; deux petites lunes étaient levées, pâles reflets du jour, et, au loin, la chaîne des Monts de Kilghard attirait son esprit vers le ciel, avec les nuages et les oiseaux en vol. Une page d'additions terminées, poussée de côté, reposait sur le pupitre de bois, et une page encore humide de maximes soigneusement recopiées dans le Livre des Fardeaux des *cristoforos ;* mais elle ne les voyait pas, et elle n'entendait pas la voix de sa gouvernante ; Calinda s'affairait autour de Mallina dont les pages étaient pleines de pâtés.

Cet après-midi, quand j'aurai fait travailler Preciosa au leurre, je ferai seller Passe-le-Vent et je poserai Preciosa devant moi sur ma selle, pour l'habituer à l'odeur et au mouvement du cheval. Je ne peux pas encore la laisser voler librement, mais ce ne sera plus long…

À l'autre bout de la pièce, son frère Rael racla bruyamment les pieds, et Calinda le réprimanda silencieusement d'un signe de tête. Rael, se dit Romilly, était horriblement gâté maintenant – il avait été très gravement malade, et c'était la première fois qu'il revenait à la salle d'études. Le silence retomba sur les enfants, on n'entendait plus que le grattement de la plume de Mallina, et le discret cliquetis des aiguilles à tricoter de Calinda ; elle faisait un sous-gilet de laine pour Rael, et quand il serait fini, pensait Romilly non sans malice, elle devrait affronter le problème de le lui faire porter !

Les yeux vitreux d'ennui, Romilly regarda par la fenêtre jusqu'à ce que les pleurnicheries de Mallina rompent le silence.

— Maudite plume ! Il en tombe des pâtés comme des noix en automne ! Maintenant, j'ai taché une autre feuille !

— Chut, Mallina, dit sévèrement la gouvernante. Romilly, lis à ta sœur la dernière des maximes que je t'ai dit de copier dans le Livre des Fardeaux.

Soupirant, rappelée contre son gré dans la salle d'études, Romilly lut tout haut d'un ton boudeur :

— Le mauvais ouvrier blâme toujours son outil.

— Ce n'est pas la faute de la plume si tu n'arrives pas à écrire sans pâtés, la réprimanda Calinda qui s'approcha pour guider la main de son élève. Regarde, tu tiens ta main comme ça…

— J'ai mal aux doigts, grommela Mallina. Et d'abord, pourquoi est-ce qu'il faut que j'apprenne à écrire, ce qui me fait mal à la main et aux yeux ? Aucune des filles des Hauts Rocs ne sait lire ni écrire, et elles ne s'en portent pas plus mal ; elles sont déjà fiancées, et ça ne leur manquera pas !

— Tu devrais t'estimer heureuse, dit sévèrement la gouvernante. Votre père ne veut pas que ses filles grandissent dans l'ignorance, uniquement capables de coudre, filer et broder, et sans même assez d'instruction pour écrire « Compote de Pommes aux Noix » sur tes bocaux au moment de la récolte ! Quand j'étais jeune, j'ai dû lutter pour apprendre cela ! Votre père est un homme de bon sens, qui sait que ses filles auront autant besoin d'instruction que ses fils ! Tu resteras donc assise jusqu'à ce que tu aies rempli toute une page sans un seul pâté. Romilly, montre-moi ton travail. Oui, c'est très propre. Pendant que je vérifie tes additions, veux-tu faire lire ton frère dans son livre ?

Romilly se leva avec empressement pour rejoindre Rael ; n'importe quoi valait mieux que rester immobile à son pupitre ! Calinda se pencha pour guider la main et la plume de Mallina ; et Rael s'appuya contre l'épaule de Romilly ; elle le serra subrepticement, puis, docilement, pointa le doigt sur la première ligne de l'abécédaire. Il était très vieux ; elle avait appris à lire dans ce livre, et, pensait-elle, Ruyven et Darren aussi avant elle – sa grand-mère avait composé et cousu ce livre quand son père avait appris à lire, et, sur la première page, on voyait encore, écrit en grosses lettres malhabiles : *Ce livre*

appartient à Mikhail MacAran. L'encre commençait à pâlir mais était encore parfaitement lisible.

— Le cheval est dans l'écurie, déchiffra lentement Rael. La poule est dans son nid. L'oiseau est dans l'air. L'arbre est dans la forêt. Le bateau est sur l'eau. La noix est sur l'arbre. Le garçon est dans la…

Il fronça les sourcils et essaya de deviner.

— … la grange ?

Romilly gloussa doucement.

— Je suis sûre qu'il voudrait y être, comme toi, murmura-t-elle, mais ce n'est pas ça, Rael. Regarde, quelle est la première lettre ? Épelle-la…

— Le garçon est dans la cuisine, reprit-il, lugubre. Le pain est dans le… moule ?

— Rael, tu ne lis pas, tu devines, dit-elle. Regarde les lettres. Tu sais bien que ce n'est pas ça.

— Le pain est dans le four.

— Voilà. La page suivante, maintenant.

— Le cuisinier cuit le pain. Le fermier…

Il hésita, remuant les lèvres en fronçant les sourcils.

— Gaule ?

— C'est ça, continue.

— Le fermier gaule les noix. Le soldat monte le cheval. Le palefrenier selle le cheval. Romy, quand est-ce que je pourrai lire quelque chose d'intéressant ?

Romilly se remit à glousser.

— Quand tu sauras tes lettres un peu mieux, dit-elle. Montre-moi ton cahier. Oui, tu as écrit tes lettres, mais regarde, elles ondulent comme des canards qui se dandinent, au lieu de marcher bien droit comme des petits soldats – regarde, Calinda t'a tracé des lignes.

Elle posa l'abécédaire.

— Mais je vais dire à Calinda que tu sais tes leçons, d'accord ?

— Alors, on pourra peut-être aller aux écuries, murmura Rael. Romy, papa t'a battue pour avoir apprivoisé le faucon ? J'ai entendu maman dire qu'il devrait.

Je n'en doute pas, pensa Romilly, mais Dame Luciella était la mère de Rael, et elle ne voulait pas en dire du mal devant lui. De plus, Luciella n'avait jamais été vraiment désagréable envers elle. Elle dit :

— Non, je n'ai pas été battue ; papa a dit que j'avais fait du bon travail, que sinon il aurait perdu le faucon, et que les *verrin* sont rares et chers. Et celui-là était presque mort de faim sur son perchoir…

— Comment tu as fait ? Je pourrai apprivoiser un faucon quand je serai grand ? J'aurai peur, parce qu'ils sont féroces…

Mais il avait élevé la voix, et Calinda les regarda en fronçant les sourcils.

— Rael, Romilly, vous étudiez vos leçons ?

— Non, *mestra*, dit poliment Romilly. Il avait fini ; il a lu deux pages de l'abécédaire en ne faisant qu'une seule faute. Nous pouvons partir maintenant ?

— Vous savez que vous ne devez pas bavarder et chuchoter pendant l'étude, dit la gouvernante, mais elle semblait fatiguée. Rael, apporte-moi ta feuille d'écriture. Oh, quelle horreur, dit-elle en fronçant les sourcils. Tes lignes sont tout de travers ! Un grand garçon comme toi devrait écrire mieux que ça. Assieds-toi et prends ta plume.

— J'ai pas envie, dit Rael, boudeur. J'ai mal à la tête.

— Si tu as mal à la tête, je dirai à ta mère que tu n'es pas encore assez solide pour monter après la leçon, dit Calinda, dissimulant le sourire qui lui montait aux lèvres.

Et Rael s'assit de mauvaise grâce, prit sa plume et se mit à tracer une nouvelle série de grosses lettres plus ou moins alignées, sa langue pointant entre ses dents, le visage sombre.

— Mallina, tu es pleine d'encre, va te laver les mains. Romilly, va chercher ta broderie, et apporte aussi celle de Mallina, dit la gouvernante, se penchant sur le pupitre de Rael.

Fronçant les sourcils, Romilly alla prendre dans le placard son panier à ouvrage et celui de sa sœur. Elle se débrouillait assez bien avec sa plume, mais, pensa-t-elle avec colère, *mettez-moi une aiguille dans les mains, et on dirait que j'ai un sabot à la place des doigts !*

— Je vais te montrer une dernière fois comment exécuter le point noué comme il faut, dit Calinda, lui prenant des mains le linge chiffonné et essayant de le défroisser, tandis que Romilly se piquait en enfilant son aiguille et jappait comme un chiot. Quelle horreur, Romilly ; je crois que Rael ferait mieux s'il essayait !

— Alors, pourquoi ne pas faire broder Rael ? grogna Romilly.

— Quelle honte, une grande fille de près de quinze ans, en âge d'être mariée, dit Calinda, regardant par-dessus l'épaule de Rael. Tiens, qu'est-ce que tu as écrit ?

Étonnée par le ton de sa voix, Romilly regarda aussi par-dessus l'épaule de son petit frère. En lettres d'imprimerie malhabiles, il avait écrit : *je voudrais que mon frère Ruyven revienne à la maison.*

— C'est vrai, dit Rael, battant des paupières et s'enfonçant les poings dans les yeux.

— Déchire vite ça, dit Calinda, prenant la feuille et joignant le geste à la parole. Si ton père le voyait – tu sais qu'il a défendu de prononcer le nom de ton frère dans la maison !

— Je ne l'ai pas prononcé, je l'ai écrit, dit Rael avec colère. C'est mon frère, et je parlerai de lui si je veux ! Ruyven, Ruyven, Ruyven – *là !*

— Chut, Rael, dit Calinda. Il nous m…

Se ravisant, elle s'interrompit, mais, avec son don nouvellement éveillé, Romilly l'entendit aussi clairement que si elle avait parlé tout haut. *Il nous manque à tous*. Radoucie, Calinda reprit :

— Range ton livre et va à ta leçon d'équitation, Rael.

Rael fourra son abécédaire dans son pupitre et se rua vers la porte. Romilly le regarda avec envie, fronçant les sourcils sur sa maudite broderie. Au bout d'une minute, Calinda soupira :

— C'est difficile à comprendre pour un enfant. Votre frère Darren reviendra pour la Fête du Solstice d'Été, et j'en suis contente – Rael a besoin de son frère. Regarde, Romilly – observe bien mes doigts – enroule le fil trois fois autour de l'aiguille, et tire – tu vois que tu y arrives quand tu veux.

— Le point noué, c'est facile, dit Mallina avec satisfaction, levant les yeux du linge d'un blanc immaculé où une fleur éclatante s'épanouissait sous son aiguille.

— Tu n'as pas honte, Romilly ? Mallina a déjà brodé une douzaine de coussins pour son coffre de mariage, et maintenant, elle travaille à ses draps de noces…

— Et alors ? dit Romilly, maintenant dos au mur. Est-ce que j'ai besoin de coussins brodés ? Un coussin, c'est fait pour s'asseoir, pas pour admirer ses broderies. Et quand j'aurai un mari, j'espère que c'est moi qu'il regardera, et pas les fleurs brodées sur nos draps de noces !

Mallina pouffa en rougissant, et Calinda dit :

— Tais-toi, Romilly, ce ne sont pas des choses à dire !

Mais elle souriait.

— Quand tu auras ta maison, tu seras fière d'avoir de jolies choses pour la décorer.

J'en doute, pensa Romilly, mais elle reprit son ouvrage, résignée, et y planta son aiguille. Mallina se pencha sur le couvre-pied qu'elle confectionnait, appliquant sur le tissu bleu des fleurs d'étoffe blanche qu'elle y fixait à petits points.

Oui, c'est joli, pensa Romilly, *mais à quoi cela sert-il ?* Une simple couverture lui tiendrait aussi chaud la nuit, ou même une couverture de selle ! Ça ne lui aurait rien fait de coudre, si elle avait pu faire quelque chose d'utile, comme une cape d'équitation, ou un chaperon pour un faucon, mais pas ces idiotes de fleurs destinées à étaler l'habileté à l'aiguille qu'elle détestait ! Lugubre, elle se pencha sur son ouvrage, tenant maladroitement son aiguille, tandis que la gouvernante vérifiait ses additions du matin.

— Tu deviens trop forte pour moi, Romilly, dit enfin la gouvernante. Je parlerai à *Dom* Mikhail, et je lui demanderai de te faire donner des leçons de comptabilité par l'intendant. Ce serait dommage de négliger une intelligence comme la tienne.

— Des leçons de l'intendant ? dit une voix de la porte. Pas question, *mestra ;* Romilly est trop grande pour prendre des leçons avec un homme ; ce serait scandaleux. Et quel besoin a une dame de savoir tenir les livres de comptes ?

Romilly leva la tête de son ouvrage et vit sa belle-mère Luciella qui entrait dans la pièce.

— Je pourrais tenir mes propres comptes, ma mère, dit Romilly. Je n'aurais jamais à craindre d'être volée par un intendant malhonnête.

Luciella sourit avec bonté. C'était une petite femme potelée, aux cheveux soigneusement bouclés, aussi bien coiffés que si elle devait recevoir la Reine à une garden-party. Elle dit :

— Je crois que nous pouvons te trouver un mari capable de s'occuper de cela à ta place, ma fille.

Elle se pencha pour embrasser Mallina, tapota gentiment la tête de Romilly.

— Rael est déjà parti à sa leçon d'équitation ? J'espère que le soleil ne sera pas trop chaud pour lui, il n'est pas encore complètement rétabli.

Elle fronça les sourcils à la vue du fouillis de fils et des broderies malhabiles.

— Oh la la, ça ne va pas du tout ! Donne-moi l'aiguille, mon enfant. Tu la tiens comme si c'était une étrille ! Regarde, tiens-la ainsi. Tu vois ? Le nœud est bien net – ce n'est pas plus facile comme ça ?

À contrecœur, Romilly acquiesça de la tête. *Domna* Luciella avait toujours été bonne avec elle ; mais elle n'arrivait pas à concevoir pourquoi Romilly n'était pas comme Mallina, en mieux, puisqu'elle était l'aînée.

— Fais-en une autre devant moi, comme je t'ai montré, dit Luciella. Tu vois, c'est beaucoup mieux, ma chérie. Je savais que tu en étais capable, tu es assez habile de tes doigts – ton écriture est bien plus belle que celle de Mallina ; mais tu ne t'appliques pas. Calinda, je voulais vous demander de libérer les enfants pour l'après-midi.

— Rael est déjà parti à l'écurie ? Très bien –, je n'ai besoin que des filles pour l'essayage de leur nouvelle tenue d'équitation ; elles doivent être prêtes pour l'arrivée de nos invités à la Fête du Solstice d'Été.

Comme il fallait s'y attendre, Mallina glapit de joie.

— Je vais avoir une nouvelle tenue d'équitation, ma mère ? De quelle couleur ? Elle sera en velours, comme pour une dame ?

— Non, ma chérie ; la tienne est en gabardine, pour durer longtemps car ta croissance n'est pas terminée, dit Luciella.

— J'en ai assez de porter des vieilles robes mal ajustées pour qu'on puisse lâcher les coutures une demi-douzaine de fois quand je grandis, et toutes passées aux endroits où on les a élargies et rallongées…

— Alors, il faut te dépêcher et finir de grandir, dit Luciella avec bonté. Ce serait stupide de te faire des robes bien ajustées alors qu'elles te seront trop petites dans six mois, et tu n'as même pas une petite sœur à qui les passer. Tu devrais déjà t'estimer heureuse d'avoir un nouvel habit, ajouta-t-elle en souriant. Normalement, tu devrais porter les vieilles tenues de Romilly, mais chacun sait que Romilly soumet ses vêtements d'équitation à rude épreuve, et qu'au bout de six mois, il n'en reste pratiquement rien – ils sont à peine bons à donner aux laitières.

— C'est que je *monte*, moi, dit Romilly, je ne me contente pas de rester assise sur ma selle en faisant des œillades au palefrenier !

— Sale rosse, dit Mallina, lui donnant subrepticement un coup de pied dans les chevilles. Tu le ferais aussi s'il te regardait, mais personne ne te regardera jamais – tu ressembles à un manche à balai habillé !

— Et toi, tu ressembles à un cochon à l'engrais, rétorqua Romilly. Tu ne pourrais même pas porter mes vieilles robes tellement tu es grosse à force de te bourrer de gâteaux au miel à la cuisine !

— Mes enfants, mes enfants ! dit Luciella d'un ton conciliant. Ne vous chamaillez pas tout le temps comme ça ! Je suis venue demander un congé pour vous – préférez-vous passer toute la journée à la salle d'études à ourler des torchons ?

— Non, ma mère, pardonne-moi, dit vivement Romilly.

— Est-ce que je dois accepter ses insultes ? dit Mallina, boudeuse.

— Non, mais tu ne dois pas l'insulter non plus, soupira Luciella. Allons, venez, les couturières vous attendent.

— Avez-vous besoin de moi, *vai domna ?* demanda Calinda.

— Non, allez vous reposer, *mestra* – je suis sûre que vous en avez besoin après une matinée passée avec ma nichée. Mais d'abord, envoyez un serviteur dire à Rael qu'il doit essayer sa nouvelle jaquette aujourd'hui ; mais ça peut attendre la fin de sa leçon.

Romilly était pleine d'appréhension en suivant sa belle-mère dans la salle de couture, grande et aérée, avec de larges fenêtres et une profusion de plantes en pots ; pas de fleurs, car Luciella était pratique, mais des herbes culinaires et médicinales qui sentaient bon dans le soleil entrant par les grandes baies. Les goûts de Luciella la portaient vers les volants et les ruches, et, au souvenir de certaines batailles remontant à son enfance, Romilly craignait que Luciella ne lui eût commandé une robe pleine de falbalas ridicules. Mais quand elle vit le velours vert foncé, coupé près du corps pour accentuer sa minceur, sans aucune fanfreluche et orné d'une simple soutache blanche au col, d'un vert qui faisait ressortir le vert de ses yeux et flamber ses cheveux cuivrés, elle rougit de plaisir.

— C'est magnifique, ma mère, dit-elle, restant aussi immobile que possible tandis que les couturières marquaient les retouches avec leurs épingles. C'est presque trop beau pour moi.

— C'est que tu auras besoin d'une belle robe pour monter et chasser au faucon avec les gens des Hauts Rocs qui viendront à la Fête du Solstice d'Été, dit Luciella. Tu pourras montrer comme tu es bonne cavalière, mais je crois qu'il te faudrait un cheval convenant mieux à une dame que le vieux Passe-le-Vent. J'ai parlé à Mikhail de te trouver un bon cheval – n'y en a-t-il pas un que tu as dressé toi-même ?

Le sursaut ravi de Romilly fit sourire sa belle-mère. Son père lui avait permis de l'aider à dresser trois chevaux noirs des domaines de Lanart, et ils étaient parmi les plus beaux dont s'enorgueillissaient les écuries de Château Faucon. Si son père acceptait de lui donner l'un d'eux… elle pensa avec plaisir et ravissement à ses futures chevauchées dans les collines,

Preciosa sur son bras, et elle embrassa Luciella avec une spontanéité qui surprit sa belle-mère.

— Oh, merci, merci, ma mère !

— C'est un plaisir de te voir ressembler à une dame, dit Luciella, souriant devant le charmant tableau qu'offrait Romilly dans son amazone verte. Enlève-la maintenant, ma chérie, pour qu'on la couse. Non, Dara, ajouta-t-elle à l'adresse de la couturière qui ajustait celle de Mallina à sa jeune poitrine. Pas si moulant ici, c'est inconvenant pour une si jeune fille.

Mallina fit la moue.

— Pourquoi couper mes robes comme des tuniques d'enfant ? J'ai déjà plus de formes que Romilly !

— Certainement, dit Romilly. Si tu prends encore de la poitrine, tu pourras t'engager comme nourrice.

Elle considéra d'un œil critique les rondeurs de Mallina, qui grogna dédaigneusement :

— Une robe de femme sera vraiment gâchée sur toi, tu pourrais aussi bien mettre un vieux pantalon de Darren ! Ça te plaît de vivre comme un palefrenier, en vieille culotte en cuir, comme une fille de la Sororité de l'Épée…

— Allons, allons, dit Luciella, conciliante. Ne te moque pas des formes de ta sœur, Romilly, elle devient femme plus vite que toi, c'est tout. Et tais-toi aussi, Mallina ; Romilly a terminé sa croissance, et votre père a donné des ordres stricts pour qu'elle ne monte plus à califourchon et en culottes, mais qu'elle ait une amazone et une selle de femme pour la Fête du Solstice d'Été, quand nous recevrons pour la chasse les gens des Hauts Rocs, et peut-être Aldaran de Scathfell avec ses filles et ses fils, et certains du Château de Storn.

Mallina glapit de plaisir – les jumelles de Scathfell étaient ses meilleures amies, et, pendant l'hiver, de fortes chutes de neige avaient séparé Château Faucon de Scathfell et des Hauts Rocs. Romilly n'éprouva pas le même plaisir – Jessamy et Jeralda avaient à peu près son âge, mais elles étaient comme Mallina, grosses et molles, insultes à tout cheval qui les portait, et elles s'occupaient plus de leurs amazones, de leurs ornements de selle et de harnais que du bien-être de leur monture ou de leurs capacités équestres. Le fils aîné des Hauts Rocs avait à peu

près l'âge de Ruyven et avait été son meilleur ami ; il traitait Romilly, et même Darren, comme des marmots. Et les gens de Storn étaient tous adultes, la plupart mariés avec enfants.

Enfin, peut-être aurait-elle l'occasion de chevaucher avec son père, et avec Darren qui serait rentré de Nevarsin, et de chasser avec Preciosa ; ce ne serait pas si désagréable, même si, tant qu'il y avait des hôtes, elle devait adopter l'amazone et la selle de dame au lieu des bottes et des culottes plus adaptées à la chasse. Les hôtes ne resteraient que quelque jours, et après, elle pourrait reprendre ses vêtements de garçon si commodes pour monter. Elle acceptait de s'habiller convenablement pour les invités de ses parents. Elle avait appris, naturellement, à monter en amazone quand il y avait des invités et pour faire plaisir à sa belle-mère.

Elle fredonnait en retournant dans sa chambre pour se changer avant d'aller monter ; peut-être qu'elle emmènerait Rael pour faire travailler Preciosa au leurre, la longue ligne qu'on fait tournoyer au-dessus de la tête avec des lambeaux de viande et des plumes pour entraîner et exercer un faucon. Mais quand elle chercha derrière la porte ses vieilles bottes et les culottes qu'elle portait toujours pour monter – c'était un vieux pantalon de Ruyven – elles demeurèrent introuvables.

Elle frappa dans ses mains pour appeler la servante attachée aux enfants, mais ce fut la vieille Gwennis qui entra.

— Que se passe-t-il, Nourrice ? Où est ma culotte d'équitation ?

— Ton père a donné des ordres stricts, dit Gwennis. Dame Luciella m'a dit de les jeter – elles sont à peine assez bonnes pour l'apprenti fauconnier maintenant, ces vieilleries. Ta nouvelle amazone sera bientôt prête, et, en attendant, tu peux porter l'ancienne, ma colombe, dit-elle, montrant la jupe et la tunique étalées sur le lit de Romilly. Viens, mon agneau, je vais t'aider à la lacer.

— Tu les as jetées ? explosa Romilly. Comment as-tu osé ?

— Allons, ne parle pas comme ça, ma chérie. Nous sommes toutes forcées de faire ce que dit Dame Luciella, tu sais bien. Cette tenue te va encore, bien qu'un peu juste à la taille – regarde, je te l'ai élargie hier, quand Dame Luciella me l'a dit.

— Je ne peux pas monter Passe-le-Vent avec ça !

Romilly bouchonna la jupe fautive et la jeta à travers la chambre.

— Il n'a pas l'habitude d'une selle de dame, et moi, j'en ai horreur, et il n'y a pas encore d'invités ni tout ça ! Va me chercher des culottes de cheval, ordonna-t-elle.

Mais Gwennis secoua sévèrement la tête.

— Je ne peux pas, ma chérie, ton père a donné des ordres : tu ne dois plus monter en culottes, et il est grand temps ; tu auras quinze ans dix jours avant la Fête du Solstice, il faut penser à te marier, et quel homme voudra d'un garçon manqué toujours en culottes comme une cantinière, ou comme une de ces femmes scandaleuses de la Sororité, avec leurs épées et leurs oreilles percées ? Je t'assure, Romilly, tu devrais avoir honte. Une grande fille comme toi, passer toute une nuit à la fauconnerie – il est temps de t'assagir et de devenir une dame ! Maintenant, mets ta jupe de cheval si tu veux monter, et cessons ces sottises.

Romilly considéra sa nourrice, horrifiée. Ainsi, c'était là la punition de son père. Pire, bien pire qu'une correction, et elle savait que les ordres de son père étaient sans appel.

Je regrette qu'il ne m'ait pas battue. Au moins, il aurait dû avoir affaire à moi, Romilly, directement, à une personne. Mais me mettre entre les mains de Luciella, pour qu'elle me transforme en l'image qu'elle se fait d'une dame…

— C'est une insulte à un cheval qui se respecte, ragea Romilly. Je ne le ferai pas !

Elle décocha un violent coup de pied à la jupe détestée par terre.

— Eh bien, ma chérie, tu peux rester dans la maison comme une dame ; tu n'es pas obligée de monter, dit placidement Gwennis. Tu passes bien trop de temps aux écuries ; il est temps que tu restes davantage à la maison, et que tu laisses les chevaux et les faucons à tes frères comme tu le devrais.

Atterrée, Romilly déglutit avec effort, regardant alternativement la jupe par terre et sa nourrice rayonnante.

— Je m'attendais à ça de Luciella, dit-elle. Elle me déteste. C'est une mesquinerie digne de Mallina, juste parce qu'elle n'est

pas capable de monter un vrai cheval. Mais je n'aurais jamais cru que tu te mettrais avec elles contre moi, Nourrice !

— Allons, ne parle pas comme ça, dit Gwennis avec tristesse. Comment peux-tu dire une chose pareille d'une si gentille belle-mère ? Il n'y a pas beaucoup de belles-mères aussi bonnes avec leurs grandes belles-filles que Dame Luciella l'est envers toi et Mallina, je t'assure, les habillant si bien alors que vous êtes plus jolies qu'elle, tout en sachant que Darren sera Seigneur ici et que son fils n'est qu'un cadet, guère plus favorisé qu'un *nedesto !* Ta propre mère t'aurait obligée à porter des jupes depuis trois ans, elle ne t'aurait jamais laissée courir partout comme un garçon manqué ! Comment peux-tu dire qu'elle te déteste ?

Romilly fixait le sol, les yeux brûlants. C'était vrai ; personne n'aurait pu être plus gentille envers elle que Luciella. Sa situation aurait été plus facile, si Luciella lui avait manifesté la moindre hostilité. *Je pourrais la combattre si elle était cruelle avec moi. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?*

Et Preciosa qui l'attendait ? Gwennis pensait-elle vraiment qu'elle allait laisser son propre faucon aux soins de l'apprenti, ou même de Davin lui-même ? Les mains tremblantes de fureur, elle enfila la tenue détestée en gabardine bleue élimée, et, malgré les retouches de Gwennis, toujours trop juste à la taille, de sorte que les lacets bâillaient largement par-dessus sa sous-tunique. Mieux valait monter en jupe que pas du tout, se dit-elle, mais s'ils pensaient qu'elle se tiendrait battue si facilement, ils se trompaient !

Preciosa me reconnaîtra-t-elle seulement en cette stupide tenue de fille ?

Fulminant, elle s'élança vers l'écurie et la fauconnerie, trébuchant une ou deux fois dans sa jupe incommode, ralentissant le pas de force jusqu'à marcher posément comme une dame. Ainsi, Luciella voulait la corrompre avec une belle amazone, pour adoucir le coup ? C'était bien d'une femme, cette ruse ridicule, au lieu de lui dire en face qu'elle devait renoncer à ses culottes de cheval !

Dans la fauconnerie, elle alla droit au perchoir, enfilant son vieux gantelet et prenant Preciosa sur son bras. De sa main

libre, elle caressa la poitrine de l'oiseau avec la plume réservée à cet usage – le contact d'une main sur les plumes leur enlèverait leur enduit protecteur et les abîmerait. Preciosa sentit son agitation et remua sur son poignet, et Romilly fit un effort pour se calmer, puis prit le leurre et fit signe à Ker.

— Tu as de la viande fraîche pour Preciosa ?

— Oui, *damisela*. Je viens de faire tuer un pigeon pour la table et j'ai gardé tous les viscères pour elle ; ils ne sont pas sortis du pigeon depuis plus de dix minutes, dit Ker.

Elle renifla la viande, soupçonneuse, puis la répartit sur le leurre. Preciosa, sentant la chair fraîche, s'agita un peu et battit des ailes. Romilly lui parla d'un ton apaisant, puis se mit en marche, donnant un coup de pied dans sa jupe. Elle alla au manège, détacha les longes et fit tournoyer le leurre au-dessus de sa tête ; Preciosa s'élança, le recul rabattant la main de Romilly, monta très haut, puis piqua sur le leurre, qu'elle saisit avant qu'il ne touche terre. Romilly la laissa manger en paix quelques instants avant de siffler la réclame avec le petit sifflet de fauconnier que l'oiseau devait apprendre à associer avec sa nourriture, puis le chaperonna. Elle tendit le leurre à Ker en disant :

— Fais-le tourner ; je veux la regarder voler.

Docile, l'apprenti prit le leurre et le fit tournoyer au-dessus de sa tête ; de nouveau, Romilly décoiffa le faucon, le regarda voler, puis, à la réclame, piquer sur l'appât volant. Elle répéta la manœuvre encore deux fois, puis laissa le faucon finir son repas en paix, avant de le chaperonner et de le ramener à son perchoir. De nouveau, elle le caressa tendrement de la plume, lui roucoulant des paroles d'amour, sentant l'amitié et la satisfaction du faucon rassasié. Preciosa apprenait vite. Bientôt, elle volerait librement, attraperait ses propres proies puis reviendrait se poser sur son poignet…

— Va seller Passe-le-Vent, dit-elle sombrement. Je suppose que tu dois prendre ma selle de dame ?

L'apprenti n'osa pas la regarder.

— Désolé, *damisela* – Le MacAran a donné des ordres stricts. Très en colère, qu'il était.

Ainsi, c'était ça, sa punition. Plus subtile qu'une correction, et pas dans le style de son père – les délicats points de broderie de Luciella étaient reconnaissables. Elle entendait presque les mots que sa belle-mère devait avoir employés ; voyons, une grande fille comme Romilly ! Tu la laisses passer sa vie aux écuries et tu t'étonnes de ce qu'elle fait ? Laisse-moi faire, et j'en ferai une dame…

Romilly allait ordonner à l'apprenti d'oublier la selle de dame, que c'était une insulte à un cheval qui se respecte… mais sur son bras, Preciosa battit des ailes, agitée, et elle sut que l'oiseau sentait sa propre rage – elle s'efforça au calme et dit doucement :

— Très bien, va pour la selle de dame.

Colère ou non, selle de dame ou pas, Preciosa devait s'habituer au mouvement du cheval, et un tour sur une selle de dame valait mieux que rien.

Mais elle réfléchit, longtemps et profondément, pendant sa chevauchée. En appeler à son père était inutile ; à l'évidence, il avait transféré ses responsabilités à Luciella ; la nouvelle amazone n'était qu'un signe montrant de quel côté allait désormais souffler le vent. Sans aucun doute, le jour viendrait où on lui interdirait carrément de monter – non, car Luciella lui avait parlé de son intention de lui donner un bon cheval. Mais elle devrait monter cérémonieusement comme une dame, parce que aucun cheval ne peut faire mieux qu'un petit trot avec une selle de dame ; monter encombrée de jupes, incapable même de dresser correctement son faucon : il n'y avait pas autant de place que sur une selle d'homme où elle pourrait poser le perchoir devant elle. Et bientôt, c'était sûr, on lui interdirait l'écurie et la fauconnerie, sauf pour des petites promenades de dame comme celle-ci. Et qu'est-ce qu'elle pouvait faire ? Elle n'était pas majeure – elle aurait quinze ans au Solstice d'Été, et n'avait pas le choix, à part faire ce que son père et ses gardiens lui disaient. Il lui sembla que les murs se refermaient sur elle.

Alors, pourquoi le destin lui avait-il donné ce *laran,* puisqu'il semblait que seul un homme eût la liberté de s'en servir ? Romilly en aurait pleuré. Alors, pourquoi n'était-elle pas un garçon ? Elle connaissait la réponse que lui aurait faite Luciella

si elle lui avait demandé ce qu'elle devait faire de son Don, à savoir que ses fils en hériteraient.

N'était-elle donc rien qu'un véhicule pour donner des fils à un mari inconnu ? Elle avait souvent pensé qu'elle aimerait avoir des enfants – elle se rappelait Rael bébé, petit et mignon, aussi doux et adorable qu'un chiot non sevré. Mais renoncer à tout, rester à la maison et devenir molle et flasque comme Luciella, sa vie finie, ne vivant que par ses enfants ? Le prix à payer était trop fort, même pour des bébés aussi adorables. Romilly refoula furieusement ses larmes, sachant que le cheval et le faucon percevraient son émotion, et se força à se calmer.

Il fallait attendre. Quand la première colère de son père serait retombée, peut-être y aurait-il moyen de lui faire entendre raison ? Puis elle se rappela : avant le Solstice d'Été, Darren serait là, et, en tant que seul héritier restant de son père, peut-être pourrait-il intercéder pour elle auprès de lui ? Elle caressa le faucon de sa plume pour le calmer et revint vers Château Faucon, une lueur d'espoir dans le cœur.

3

DIX jours avant le Solstice d'Été, pour l'anniversaire de Romilly, son frère Darren rentra à la maison.

Le premier, Rael vit les cavaliers, comme la famille prenait le petit déjeuner sur la terrasse ; il faisait si beau que Luciella avait fait servir sur le balcon donnant sur la vallée de la Kadarin. Rael avait emporté sa deuxième tartine de miel jusqu'à la balustrade, malgré la douce réprimande de Luciella lui demandant d'être sage et de revenir s'asseoir pour finir de manger, et il se penchait par-dessus, jetant des miettes dans les feuilles de la vigne vierge grimpant sur les murs du château vers le balcon.

— Regarde, Maman, s'écria-t-il. Des cavaliers qui montent le sentier – tu crois qu'ils viennent ici ? Père, tu les vois ?

Le MacAran porta sa tasse à ses lèvres en fronçant les sourcils.

— Tais-toi, Rael. Je parle à ta mère…

Mais, brusquement, Romilly sut qui étaient les cavaliers.

— C'est Darren, s'écria-t-elle, se précipitant vers la balustrade. Je connais son cheval – je descends à sa rencontre !

— Romilly ! Assieds-toi et finis de manger, la gronda Luciella.

Mais Romilly avait déjà franchi la porte, ses tresses volant dans son dos, et dégringolait le long escalier.

Derrière elle, elle entendit les bottes de Rael et éclata de rire à l'idée du mécontentement de Luciella – le paisible repas était perturbé pour de bon, cette fois. Elle se lécha les doigts, encore poisseux de miel, et sortit dans la cour, Rael sur les talons ; l'enfant se suspendit aux hautes grilles, appelant les serviteurs pour les ouvrir.

— C'est mon frère Darren – il arrive !

Avec bonhomie, les hommes s'approchèrent et commencèrent à ouvrir avant même d'entendre les sabots des chevaux ; Rael était le chouchou, gâté par tout le monde. Il resta accroché aux grilles, riant, tandis que les hommes les ouvraient, faisant de grands signes aux cavaliers.

— C'est Darren, et il y a quelqu'un avec lui, Romilly. Viens voir, viens à leur rencontre.

Mais Romilly resta un peu en arrière, soudain timide, soudain consciente de ses cheveux tressés à la diable, de ses mains et de son visage barbouillés, de la tartine de miel qu'elle avait encore à la main ; elle la jeta vivement au chien et s'essuya la bouche avec son mouchoir. Pourquoi éprouvait-elle cela ? Ce n'était que Darren, et un ami qu'il s'était fait au monastère. Darren glissa à bas de son cheval, et Rael se jeta sur lui, le serrant dans ses bras et parlant si vite qu'on le comprenait à peine. Darren, riant, posa Rael et, s'approchant, prit Romilly dans ses bras.

— Tu as grandi, petite sœur ; tu es presque une femme.

— C'est son anniversaire, Darren ; qu'est-ce que tu lui as apporté ? demanda Rael.

Darren gloussa. Il était grand et mince, avec des cheveux roux et bouclés qui lui tombaient sur les yeux, et son visage avait la pâleur de ceux qui ont passé un hiver dans les neiges de Nevarsin.

— J'avais oublié ton anniversaire, petite sœur – tu me pardonnes ? J'aurai un cadeau pour toi à la Fête du Solstice, dit-il.

— Ton arrivée suffit comme cadeau, Darren, dit-elle.

Et son cœur se serra. Elle aimait Darren, mais Ruyven était le frère dont elle avait toujours été le plus proche, alors que Mallina et Darren avaient toujours tout partagé. Et Ruyven ne viendrait pas, ne reviendrait jamais à la maison.

Une haine violente monta en elle, contre les Tours qui lui avaient enlevé son frère, et elle déglutit avec effort, refoulant ses larmes.

— Père et Luciella sont en train de déjeuner, dit-elle. Monte sur le balcon, Darren. Dis au *coridom* de faire porter tes fontes dans ta chambre.

Elle le prit par la main et l'aurait entraîné, mais il se tourna vers l'étranger qui avait donné ses rênes à un garçon d'écurie.

— D'abord, je veux te présenter mon ami, dit-il, forçant le jeune homme à approcher. Alderic de Castamir ; l'aînée de mes sœurs, Romilly.

Alderic était encore plus grand que Darren, avec des cheveux d'or aux reflets cuivrés ; sous un front haut et bien dégagé, les yeux, gris acier, étaient profondément enfoncés dans les orbites. Il était pauvrement vêtu, ce qui contrastait avec la richesse des vêtements de Darren – en tant que fils aîné de Château Faucon, il était habillé de suédine rouille bordée de fourrure noire, mais la cape du jeune Castamir était élimée, comme s'il la tenait de son père ou de son grand-père, et sa pauvre bordure en laine de lapin cornu se détachait par endroits.

Il s'est lié avec un plus pauvre que lui, et l'a amené ici sans aucun doute parce que son ami n'a pas les moyens de rentrer chez lui pour les fêtes. Darren a toujours eu bon cœur.

Elle aussi l'accueillit avec bonté, et un soupçon de condescendance.

— Soyez le bienvenu, *dom* Alderic, dit-elle. Venez partager le déjeuner de mes parents. Garin, ajouta-t-elle, faisant signe au maître d'hôtel, portez les sacs de mon frère dans sa chambre, et mettez les affaires de *dom* Alderic dans la chambre rouge pour le moment ; à moins que Dame Luciella ne donne d'autres ordres, il aimera sans doute être près de son ami.

— Oui, viens.

Donnant le bras à Romilly, Darren entraîna Alderic avec eux vers l'escalier.

— Je ne peux pas marcher si tu te cramponnes à moi comme ça, Rael – marche devant, allez !

— Tu lui as manqué, dit Romilly. Et…

Elle allait parler de leur autre frère, mais c'était une affaire de famille, à ne pas mentionner devant un étranger ; elle et Darren auraient tout le temps de se faire des confidences. Ils arrivèrent sur le balcon, Mallina serra Darren dans ses bras, et

c'est à Romilly qu'il revint de présenter Alderic de Castamir à son père.

Le MacAran dit avec une courtoisie pleine de gravité :

— Bienvenue dans ma maison, mon garçon. Un ami de mon fils est toujours reçu chez moi en ami. Es-tu parent de Valdrin Castamir de Highgarth ? Nous faisions tous deux partie de la garde du Roi Félix avant qu'il ne soit lâchement assassiné.

— Parent éloigné, Seigneur, dit Alderic. Ne savez-vous pas que le Seigneur Valdrin est mort et son château brûlé au *feuglu* parce qu'il a donné asile à Carolin en route pour l'exil ?

Le MacAran, visiblement ému, déglutit avec effort.

— Valdrin, mort ? Nous étions compagnons de jeux et *bredin,* dit-il. Mais Valdrin a toujours été fou, comme l'est tout homme qui se mêle des affaires des grands de ce monde.

Alderic dit avec raideur :

— J'honore la mémoire du Seigneur Valdrin, pour son loyalisme envers notre roi légitime en exil, Seigneur.

— L'honneur, dit Le MacAran d'un ton amer. L'honneur ne sert à rien au mort, ni à son peuple qu'il a mêlé aux querelles des puissants ; ce fut un grand honneur pour sa femme et ses enfants, je n'en doute pas, que de mourir brûlés vifs. Comme si cela avait de l'importance pour moi, ou pour tout homme raisonnable, quel âne réchauffe le trône de son royal postérieur pendant que les hommes de bien vaquent à leurs affaires ?

Romilly se rendit compte qu'Alderic allait lancer une réplique acerbe, mais il s'inclina sans rien dire ; il ne voulait pas offenser son hôte. On présenta Alderic à Mallina, qui se mit à minauder – n'importe quoi en culottes, pensa Romilly, et Mallina le prend pour cible de ses stupides coquetteries, même ce réfugié politique loqueteux que Darren a ramassé à Nevarsin et ramené à la maison, sans aucun doute pour qu'il mange à sa faim – il est maigre comme un clou ; on doit les nourrir de bouillie de glands à l'eau, à Nevarsin !

Mallina bavardait toujours avec le jeune homme.

— Les gens de Storn vont venir, et aussi les fils et filles d'Aldaran de Scathfell, et pendant toutes les fêtes du Solstice d'Été il y aura des festins, des chasses à courre et au faucon, et un grand bal…

Glissant une œillade à Alderic, elle ajouta :

— Aimez-vous danser, *dom* Alderic ?

— J'ai très peu dansé depuis mon enfance, dit Alderic. Seulement les danses paysannes des moines et des novices à la Fête du Solstice d'Hiver – mais j'espère que vous m'apprendrez, *damisela*.

Il s'inclina devant elle et Romilly, mais Mallina dit :

— Oh, Romilly ne dansera pas avec des hommes – elle est plus à l'aise à l'écurie et préférera vous montrer ses faucons et ses chiens !

— Mallina, va apprendre tes leçons, dit Luciella, d'un ton signifiant clairement, *nous en reparlerons plus tard, jeune fille*. Excusez-la, *dom* Alderic, ce n'est encore qu'une enfant.

Mallina éclata en sanglots et sortit en courant, mais Alderic sourit à Romilly en disant :

— Moi aussi, je me sens plus à l'aise en la compagnie des chiens et des faucons qu'en celle des femmes. Je crois que l'un des chevaux que nous avons ramenés de Nevarsin vous appartient ?

— Il appartenait à…

Darren vit son père froncer les sourcils et termina :

— … à un parent ; il l'a laissé à Nevarsin pour qu'on nous le ramène.

Mais Romilly, interceptant le regard qu'échangèrent Darren et Alderic, sut que son frère avait tout raconté à son ami. Jusqu'où, se demanda-t-elle, avait-on eu vent du scandale, du fils de MacAran qui s'était querellé avec sa famille et avait fui dans une Tour ?

— Romilly, dit son père, ne devrais-tu pas être à la salle d'études avec Mistress Calinda ?

— Tu m'as promis de me donner congé pour mon anniversaire, rappela Romilly à sa belle-mère.

Et Luciella dit à contrecœur :

— Oui, j'ai promis – et je suppose que tu veux passer ton temps avec ton frère. Allez donc, si vous voulez.

Romilly sourit à son frère en disant :

— Je voudrais te montrer mon nouveau faucon *verrin*…

— Romilly l'a dressé elle-même, s'écria Rael, sous le regard réprobateur de son père. Quand Davin était malade. Elle a attendu toute la nuit, jusqu'à ce qu'il mange, et le maître fauconnier a dit que père n'aurait pas mieux fait lui-même…

— Oui, grommela Le MacAran, ta sœur a fait ce que tu ne ferais pas, mon garçon – elle pourrait t'en remontrer pour l'habileté et le courage ! Elle aurait dû être le garçon, et toi la fille ; comme ça tu pourrais te promener en jupons et passer la journée à griffonner et broder dans la maison…

Darren rougit jusqu'à la racine des cheveux, et dit :

— Ne te moque pas de moi devant mon ami, Père. Je ferai du mieux que je pourrai, je te le jure. Mais je suis tel que les Dieux m'ont fait, et pas autrement. Un lapin cornu ne peut pas être un destrier, et serait ridicule s'il essayait.

— C'est ça que ces maudits moines t'ont appris ?

— Ils m'ont appris que je suis ce que je suis, dit Darren, et Romilly vit des larmes briller dans ses yeux. Et pourtant, Père, je suis rentré selon ta volonté pour faire modestement mon possible pour toi.

Romilly entendit, aussi clairement que si le nom interdit avait été prononcé tout haut : *Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas Ruyven, et ce n'est pas ma faute s'il est parti.*

Le MacAran serra les dents, et Romilly sut que, lui aussi, avait entendu les mots défendus. Il dit, fronçant les sourcils :

— Emmène ton frère à la fauconnerie, Romy, et montre-lui ton faucon ; la honte le poussera peut-être à égaler ce que peut faire une fille.

Darren ouvrit la bouche, mais Romilly le fit taire d'un coup de coude, comme pour dire : *Partons tant que nous le pouvons, avant qu'il ne dise pis.*

Darren dit d'une voix sourde :

— Viens, Alderic, à moins que les faucons ne t'ennuient.

Et Alderic, avec quelques paroles neutres et courtoises, s'inclina devant Le MacAran et Dame Luciella et descendit l'escalier avec eux.

Depuis quelques jours, le perchoir de Preciosa avait été placé au milieu des faucons déjà dressés ; s'approchant en silence,

Romilly enfila son gantelet et revint avec elle vers les deux jeunes gens.

— Voilà Preciosa, dit-elle avec fierté.

Puis elle ajouta à l'adresse de Darren :

— Veux-tu la tenir un instant pendant que je vais chercher les leurres et la ligne ? Elle doit apprendre à tolérer la main et la voix d'autres personnes…

Mais comme elle approchait, il recula en sursautant, et Romilly, sentant la peur de son frère se communiquer à l'esprit de l'oiseau, se mit en devoir de calmer Preciosa, la caressant d'une plume. Elle dit, sans intention réprobatrice, mais si concentrée sur ce qu'elle faisait qu'elle ne réfléchit pas à l'effet de ses paroles sur Darren :

— Ne fais jamais un mouvement brusque en présence d'un faucon – tu devrais le savoir ! Tu pourrais l'effrayer – on dirait que tu as peur d'elle !

— C'est seulement… que je n'ai pas l'habitude d'être si près d'un oiseau si gros et si féroce, dit Darren, se mordant les lèvres.

— Féroce ? Preciosa ? Elle est douce comme un chiot, dit Romilly, incrédule.

Puis, faisant signe à l'apprenti fauconnier, elle dit :

— Va me chercher les leurres, Ker.

Et quand il les apporta, elle les examina, fronçant les sourcils et plissant le nez.

— C'est ça que tu donnes aux autres ? Tu les prends pour des charognards ? Même un chien ne voudrait pas de ces ordures ! J'ai donné des ordres pour que Preciosa ait de la viande fraîche, des souris, s'il n'y a rien de mieux à la cuisine, mais rien d'aussi vieux et avarié que ça.

— C'est ce que Davin a réservé pour les oiseaux, Mistress Romilly.

Romilly ouvrit la bouche pour le tancer comme il le méritait, mais avant qu'elle eût émis un son, le faucon se mit à battre des ailes furieusement, et elle sut que sa colère se communiquait à l'esprit de Preciosa. Elle prit une profonde inspiration et dit doucement :

— J'en parlerai avec Davin. Aucun faucon qui se respecte ne pourrait manger ces ordures. Pour l'instant, va me chercher

quelque chose de fraîchement tué pour mon oiseau ; s'il n'y a pas de pigeon, prends un chien pour attraper une souris ou un rat, et immédiatement.

Darren avait reculé devant les furieux battements d'ailes, mais, comme Ker détalait pour exécuter ses ordres, il dit :

— Je vois que travailler avec le faucon t'a au moins enseigné à dominer ta violence et ta langue, Romy – c'est très bien pour toi !

— Je voudrais que Père soit de ton avis, dit Romilly, sans cesser de caresser Preciosa avec la plume pour la calmer. Mais les oiseaux sont comme les bébés, ils perçoivent les émotions de ceux qui s'occupent d'eux ; je crois vraiment que ce n'est pas autre chose. Quand Rael était bébé, te rappelles-tu cette nourrice que Luciella avait engagée pour lui – je n'arrive pas à me rappeler son nom, Marja, Moyra, quelque chose comme ça. Luciella a été obligée de la renvoyer, car le fils aîné de cette femme s'était noyé et elle pleurait en voyant Rael, ce qui lui donnait la colique, et c'est pourquoi elle a été remplacée par Gwennis…

— Non, ce n'est pas seulement ça, dit Alderic, sortant de l'obscurité de la fauconnerie dans la lumière du manège. Il existe un *laran* bien connu, et il est apparu pour la première fois, m'a-t-on dit, chez les Delleray et les MacAran : il s'agit de l'empathie avec faucons, chevaux, oiseaux-espions… C'est pour *cela* qu'il était formé, pendant les guerres de l'époque du Roi Félix. Chez les Delleray, il était lié à un gène récessif et s'est bientôt éteint, mais les MacAran ont le Don depuis des générations.

Darren dit avec un sourire gêné :

— Je t'en prie, mon ami, ne parle jamais de *laran* à portée des oreilles de mon père.

— Tiens, est-il du genre à parler de fleurs d'amandiers parce que les flocons de neige sont trop froids pour lui ? demanda Alderic en souriant. Toute ma vie, j'ai entendu dire que les chevaux dressés par Le MacAran sont les meilleurs du monde, et *Dom* Mikhail est sans conteste l'un des Seigneurs MacAran les plus remarquables. Il connaît certainement très bien les Dons et le *laran* de sa maison et de ses dames.

— Quand même, il ne veut pas entendre prononcer le mot, dit Darren. Pas depuis que Ruyven a fui dans une Tour, et je le comprends, quoique je sois le bénéficiaire de ce qu'a fait Ruyven… Romilly, pendant que notre père n'est pas là, je vais t'apprendre une chose, que tu peux répéter en secret à Mallina ; je crois que Rael est trop jeune pour la garder pour lui, mais je te laisse juge. Au monastère, j'ai reçu une lettre de Ruyven ; il va bien, il aime ce qu'il fait, et il est heureux. Il vous aime et vous embrasse tous, et me prie de parler de lui à Père quand j'estimerai le moment propice.

— Ce qui arrivera quand les pommes et les prunes pousseront dans la glace sur les falaises de Nevarsin, dit Romilly. Tu étais là, tu sais ce qu'il pense…

Darren secoua la tête.

— Non, petite sœur, je ne suis pas autant télépathe que toi, bien que je sache qu'il était furieux…

Romilly se tourna vers lui, battant des paupières, incrédule.

— Tu n'entends rien à moins que ce ne soit prononcé tout haut ? demanda-t-elle. Tu es aveugle mental comme l'âne que tu montes ?

Le rouge de la honte colora lentement le visage de Darren et il baissa les yeux.

— C'est exact, petite sœur, dit-il.

Et Romilly ferma les yeux, comme pour éviter de voir quelque grossière difformité. Elle n'avait jamais su ni deviné cela, elle avait toujours trouvé naturel que ses frères et sœurs partagent le Don qu'elle avait toujours connu même avant de savoir ce que c'était.

Elle se tourna avec soulagement vers Davin qui traversait la cour.

— Est-ce toi, vieil ami, qui as donné des ordres pour nourrir les faucons des rebuts de la cuisine, et encore, même pas frais ?

Elle montra le plat de reliefs répugnants ; Davin le prit, renifla avec dédain et le reposa.

— C'est ce paresseux d'apprenti qui a apporté *ça ?* Il ne sera jamais fauconnier ! Je l'ai envoyé chercher de la viande plus fraîche à la cuisine, mais Dame Luciella dit qu'on ne tuera plus d'oiseaux spécialement pour les faucons ; ça ne m'étonne pas

que Ker soit trop paresseux pour attraper des souris, mais je vais trouver quelque chose de plus frais pour entraîner votre faucon, Mistress Romilly.

Alderic demanda :

— Je peux la toucher ?

Prenant la plume de la main de Romilly, il caressa les plumes lisses de l'oiseau.

— Elle est effectivement magnifique ; les faucons *verrin* ne sont pas faciles à apprivoiser, quoique j'aie essayé. Sans succès, sauf avec ceux nés en captivité. Celle-ci était sauvage ? Qui l'a dressée ?

— Moi, et je continue à la faire travailler ; elle n'a pas encore volé librement, dit Romilly, souriant timidement devant son étonnement.

— Vous l'avez dressée ? Vous, une jeune fille ? Mais pourquoi pas ? Vous êtes une MacAran. Dans la Tour où j'ai passé quelque temps, certaines femmes apprivoisaient des faucons sauvages et chassaient avec eux, et quand l'une avait particulièrement bien réussi, elles lui disaient parfois : *Tu as la main d'un MacAran pour les oiseaux…*

— Il y a donc des MacAran dans les Tours pour qu'on en parle ainsi ? demanda Romilly. Je ne savais pas qu'elles abritaient d'autres MacAran que mon frère…

Alderic dit :

— Le dicton était déjà connu du temps de mon père, et du père de mon père – le Don d'un MacAran.

Il ne se servit pas du mot communément employé dans les Monts de Kilghard, *laran*, mais du vieux mot casta de *donas*.

— Votre père n'est donc pas content d'avoir un fils dans une Tour ? La plupart des montagnards en seraient fiers.

Darren eut un sourire amer.

— Je n'ai aucun don pour travailler avec les animaux – et très peu de don pour quoi que ce soit d'autre, sauf pour étudier ; mais tant que Ruyven était l'Héritier de mon père, ça n'avait pas d'importance ; j'étais destiné au monastère, et j'étais heureux avec les Frères.

Maintenant, il essaiera de faire entrer ce clou tordu à la place prévue pour mon frère…

— Tu n'as donc pas un troisième frère ? demanda Alderic. Le petit garçon qui nous a accueillis est-il *nedesto*, ou faible d'esprit, que ton père ne puisse pas donner un fils à Saint-Valentin-des-Neiges et élever Rafaël, ou Rael, pour le gouvernement de Château Faucon ? Ou, étant donné ce que Mistress Romilly peut faire…

Son sourire était généreux, et Romilly rougit. Mais Darren dit avec amertume :

— Tu ne connais pas mon père…

Il s'interrompit, tandis que Romilly ruminait la question suivante : Alderic trouvait-il donc raisonnable qu'elle puisse prendre la place de Ruyven à Château Faucon ?

— Voilà de la viande fraîche pour votre faucon, Mistress Romilly, dit Davin, revenant. On venait de tuer une volaille pour le dîner et on m'a donné les viscères pour votre oiseau, et j'ai ordonné qu'on les lui réserve tous les jours à l'avenir ; ces ordures que Ker vous a apportées dataient d'hier, parce qu'une cuisinière les avait gardées pour les chiens, et qu'il était trop occupé à lorgner les filles de cuisine pour demander de la viande fraîche. Il ne fera jamais un fauconnier, celui-là ! Je jure que j'aimerais bien le vendre pour un *sekal,* et pour commencer à enseigner l'art au petit Maître Rael.

Romilly gloussa.

— Luciella aurait son mot à dire, dit-elle. Mais Ker serait plus à sa place à la porcherie ou au chenil, et on devrait bien trouver quelqu'un sur le domaine qui comprend les faucons !

Darren eut un sourire sans joie et dit :

— Essaye Garris, le fils de Nelda ; il a été conçu pendant la Fête du Solstice, et les rumeurs vont bon train sur son père. S'il s'y entend avec les bêtes, j'attirerai sur lui l'attention de mon père, ce que Nelda n'a pas fait par fierté. Une fois, j'ai suggéré qu'il devrait partager les leçons de Rael, mais notre grande Dame et Maîtresse Luciella a failli avoir une attaque – on aurait dit que j'avais proposé d'inviter le porcher à la table d'honneur.

— Tu devrais savoir que Luciella n'entend que ce qu'elle veut bien entendre, dit Romilly. Elle pense peut-être que la bâtardise s'attrape, comme les puces…

Elle se débattit avec les lignes et les leurres, gênée par le poids de Preciosa sur son poignet.

— Pour l'amour du ciel, Darren, ne peux-tu pas la tenir un instant ? Sinon, par charité, fixe au moins la viande sur la ligne – elle la sent et on ne pourra bientôt plus la maîtriser !

— Je la prendrai, si vous voulez bien me la confier, dit Alderic en tendant le bras. Veux-tu venir avec moi, ma belle ?

Avec précaution, il transféra le faucon énervé du poignet de Romilly sur le sien.

— Comment l'appelez-vous ? Preciosa ? Cela te va bien, n'est-ce pas, ma précieuse ?

Romilly regarda avec jalousie le faucon chaperonné s'installer confortablement sur le poignet d'Alderic ; mais Preciosa semblait contente, et Romilly se mit en devoir d'enrouler la ligne autour des lambeaux de viande, pour que Preciosa ne puisse pas les arracher trop facilement et soit obligée de revenir au sol pour manger, ainsi qu'un bon faucon de chasse devait le faire. Les faucons mal dressés tendaient à arracher la viande au leurre en plein vol, ce qui était un mauvais entraînement pour la chasse. On devait leur enseigner à apporter proie au sol à leur maître et à attendre qu'on leur donne leur part à la main.

— Donne-moi la ligne et les leurres, dit Darren. À défaut de mieux, je peux toujours la lancer…

Romilly la lui tendit avec soulagement.

— Merci, tu es plus grand que moi, tu peux la faire tournoyer plus haut, dit-elle, reprenant Preciosa sur son poignet.

D'une main, elle la décoiffa et leva le bras pour la lancer. Traînant ses longes derrière elle, elle s'éleva de plus en plus haut – arrivée au bout des longes, Romilly la vit tourner la tête, voir le leurre en plein ciel – replier les ailes et descendre en piqué sur le leurre, le saisir du bec et des serres, et s'abattre aux pieds de Romilly. Romilly donna le coup de sifflet que le faucon devait apprendre à associer à la nourriture, et reprit Preciosa sur son gantelet, arrachant la viande au leurre.

Preciosa mangeait si avidement qu'elle sautilla de côté sur le bras de Romilly, ses serres se resserrant douloureusement sur le bras nu au-dessus du gantelet, Du sang jaillit, tachant sa robe ;

Romilly serra les dents et ne cria pas, mais une tache rouge s'étendit sur l'étoffe bleue.

— Oh, petite sœur ! s'écria Darren.

Preciosa, effrayée par le cri, perdit l'équilibre et tomba, battant maladroitement des ailes au visage de Darren ; Romilly voulut la rattraper, mais Darren poussa un cri de panique et tendit les bras pour repousser le bec et les serres dangereusement proches de son visage. À ce cri, Preciosa chancela de nouveau et s'envola, s'arrêtant avec un cri de rage au bout de sa longe.

Serrant les dents, Romilly siffla :

— Que le diable t'emporte, Darren, elle aurait pu se casser une rémige ! Tu ignores donc qu'il ne faut pas de mouvements brusques dans l'entourage d'un faucon ? Va-t'en avant de l'effrayer davantage !

— Mais tu… tu… tu saignes… bredouilla Darren.

— Et alors ? dit durement Romilly, le repoussant rudement, et sifflant doucement pour calmer Preciosa. J'aurais mieux fait d'amener Rael à la fauconnerie, bon à rien ! Va-t'en !

— Et voilà ce que j'ai pour fils et héritier, lança Le MacAran avec amertume.

Debout sur le seuil de la fauconnerie, il avait observé les trois jeunes gens sans être vu. Sa voix, même dans la colère, était contenue – il savait qu'il ne fallait pas élever le ton en présence d'un oiseau effrayé. Sans un mot, le front plissé de colère, il regarda Romilly reprendre le faucon sur son poignet et démêler les longes.

— Tu n'as pas honte, Darren, de regarder bras croisés pendant qu'une petite fille fait mieux que toi ce que devrait faire d'instinct tout fils de mon sang ? Si je ne connaissais pas si bien ta mère, je jurerais que tu as été engendré par un vagabond de passage… Saint Porteur de Fardeaux, pourquoi avez-vous chargé mes épaules d'un fils si peu fait pour cette place ?

Saisissant Darren par le bras, il le poussa dans la fauconnerie. Romilly entendit Darren crier, et elle se mordit les lèvres comme si le coup avait atterri sur ses épaules.

— Sors d'ici, et essaye de te comporter en homme pour une fois ! Prends ce faucon – non, pas comme ça, que le diable

t'emporte, malgré tous tes griffonnages, tu as des mains comme des jambons ! Prends ce faucon, et fais-le travailler au leurre, et si je te vois encore reculer de peur, je jure que je te ferai battre et que je t'enverrai au lit au pain et à l'eau comme si tu avais l'âge de Rael !

Alderic, livide, serrait les dents, mais il baissa les yeux sans rien dire. Romilly, s'efforçant au calme – inutile de bouleverser Preciosa une fois de plus –, répartit la viande sur le leurre. Sans un mot, Alderic le prit et le fit tournoyer en l'air, et Romilly regarda Preciosa s'envoler, tous deux essayant d'ignorer Darren, qui, le visage rouge et gonflé, tentait maladroitement de déchaperonner le faucon à l'autre bout de la cour. Pour le moment, c'était tout ce qu'ils pouvaient faire pour lui.

Elle pensa : *Au moins, il essaye. C'est peut-être plus brave que ce que j'ai fait en défiant mon père ; j'ai le Don, je faisais simplement ce qui pour moi est naturel, tandis que Darren, en lui obéissant, va contre sa nature…*

Sa gorge se serra comme si elle allait pleurer, mais elle refoula ses larmes. Pleurer ne serait d'aucune utilité à Darren. Rien ne lui serait d'aucune utilité, sauf de l'aider à maîtriser sa nervosité. Et, tout au fond d'elle-même, elle ne put s'empêcher de ressentir un peu de mépris… *Comment pouvait-il être si maladroit dans une activité si facile et si simple ?*

4

ROMILLY ne vit pas arriver le premier invité de la Fête du Solstice. L'aube s'était levée, claire et lumineuse, le soleil rouge avait paru à l'horizon au-dessus d'une légère brume. Depuis trois jours, il n'avait pas plu ou neigé, et partout les fleurs éclosaient. Elle s'assit dans son lit, pleine d'excitation ; aujourd'hui, elle allait faire voler Preciosa librement pour la première fois.

C'était le test final et décisif pour le faucon et son dresseur. Trop souvent, la première fois qu'il était libéré, le faucon s'élevait dans le ciel, disparaissait dans les nuages violets – et ne revenait jamais. Elle réfléchit à cette éventualité. Elle ne supportait pas l'idée de perdre Preciosa maintenant, et pourtant, ce n'était que trop possible avec un oiseau sauvage qui avait déjà chassé pour son compte dans la nature.

Mais Preciosa reviendrait, Romilly avait confiance. Elle ôta sa chemise de nuit et s'habilla pour la chasse. Sa belle-mère avait fait préparer la belle robe verte tentatrice, mais elle enfila une tunique et une chemise usagées, et une vieille culotte de Darren. Si son père était en colère, tant pis ; elle ne voulait pas avoir à se soucier de tacher ou non sa belle robe de velours, ce qui aurait gâché le premier vol de Preciosa.

Se glissant dans le couloir, elle trébucha sur un panier posé devant sa porte : le cadeau traditionnel, à la Fête du Solstice, des hommes de la famille à leurs mères, sœurs et filles. Son père était toujours généreux. Elle rentra avec le panier, fouilla dedans à la recherche d'une pomme et des bonbons qui s'y trouvaient toujours, et les mit dans ses poches – exactement ce qu'il lui fallait pour la chasse, et, à la réflexion, elle en prit

d'autres pour Darren et Alderic. Il y avait un deuxième panier. Darren ? Et un troisième, minuscule, maladroitement fait de bandes de papier entrelacées, et qu'elle avait vu Rael dissimuler à la salle d'études ; elle eut un sourire attendri, car il contenait une poignée de noix prises sur ses desserts, elle le savait. Quel amour, son petit frère ! Un instant, elle fut tentée de l'inviter à sa chasse, mais, au bout d'une minute de réflexion, elle soupira et décida de ne pas risquer la colère de sa belle-mère. Elle lui trouverait une récompense plus tard.

Elle enfila le couloir en silence et rejoignit Darren et Alderic qui l'attendaient devant la porte, ayant laissé les chiens dehors – après tout, le jour était levé depuis longtemps. Les trois jeunes gens se dirigèrent vers l'écurie.

— J'ai dit à Père que nous irions à la chasse au faucon à l'aube, dit Darren. Il t'autorise à prendre son faucon si tu veux, Alderic.

— Il est généreux, dit Alderic, se dirigeant vers l'oiseau.

— Lequel prendras-tu, Darren ? dit Romilly, posant Preciosa sur son poignet.

Darren la regarda en souriant.

— Tu sais, petite sœur, que je ne prends aucun plaisir à la compagnie des faucons. Si Père m'avait prié d'exercer ses oiseaux, je lui aurais obéi ; mais, peut-être en l'honneur de la Fête, il s'est abstenu de m'en donner l'ordre.

Il parlait avec tant d'amertume qu'Alderic le regarda en disant :

— Je crois qu'il agit par gentillesse, *bredu*.

— Oui, je n'en doute pas.

Mais Darren ne leva pas la tête tandis qu'ils traversaient ensemble l'écurie pour rejoindre leurs chevaux sellés.

Romilly posa Preciosa sur son perchoir pendant qu'elle sellait le sien. Elle n'aurait ordonné à personne de désobéir à son père contre sa conscience, mais elle ne monterait pas en amazone ce matin non plus. Si son père choisissait de la punir, elle accepterait la punition, quelle qu'elle fût.

Ce fut un plaisir délicieux de se retrouver à cheval en vêtements normaux, avec le frais vent matinal dans le visage et Preciosa devant elle sur la selle, chaperonnée mais vigilante.

Elle percevait faiblement la vigilance de l'oiseau, mêlée à d'autres émotions que Romilly n'arrivait pas à identifier… pas tout à fait de la peur telle qu'elle la connaissait, pas tout à fait de l'excitation, mais, à son grand soulagement, aucune trace de la rage terrifiante qu'elle avait sentie au commencement du dressage. Les nuages se dissipèrent quand ils abordèrent les collines, et, sous les pas de leurs chevaux, la gelée presque fondue crissait à peine.

— Où irons-nous, Darren ? Tu connais la région, demanda Alderic, et Darren éclata de rire.

— Demande à Romilly, pas à moi ; mon…

Il s'interrompit brutalement, et Romilly, détachant soudain les yeux de son oiseau, intercepta le regard incisif, presque avertisseur, qu'Alderic lança à son ami. Darren reprit vivement :

— Ma sœur connaît les collines et les faucons mieux que moi, Seigneur 'Deric.

— Par là, si vous voulez, dit-elle. Vers le pré des chevaux, nous pourrons lâcher les faucons sans que personne ne nous dérange. Et il y a toujours des oiseaux et des petits rongeurs dans les buissons.

Arrivant en haut de la pente, ils virent une pâture à leurs pieds, vaste bande de pré à flanc de coteau, parsemée de buissons, d'arbustes et de broussailles. Quelques chevaux y broutaient l'herbe drue et bien verte de l'été, et une multitude de fleurs sauvages, bleues et jaunes, émaillaient champs et buissons. Des insectes bourdonnaient dans l'herbe ; les chevaux levèrent vivement la tête, alarmés, mais, ne voyant rien d'inquiétant, se remirent à paître. Une petite pouliche trotta vers eux sur ses jambes grêles ; Romilly se mit à rire, se laissa glisser de son cheval et alla caresser le bébé cheval ; elle lui arrivait à peine plus haut que l'épaule.

— C'est Ange, dit-elle aux jeunes gens. Elle est née l'hiver dernier, et je lui donnais souvent des trognons de pommes – non, Ange, ça, c'est mon déjeuner, ajouta-t-elle, éloignant d'une petite tape le doux museau qui cherchait à fouiller dans sa poche.

Mais elle céda, et, sortant son couteau, en coupa une petite tranche pour la pouliche.

— Pas plus pour le moment, ça te donnerait le gros ventre, dit-elle.

Et le jeune animal, la prenant apparemment au mot, s'éloigna au petit trot sur ses jambes grêles.

— Passons, sinon le vieux Windy va nous en empêcher, dit-elle en riant. Il est au vert ici. C'est un hongre trop vieux pour que les juments le remarquent, et ses dents ne peuvent presque plus mâcher l'herbe. Père aurait pu le faire abattre ce printemps, mais il a dit qu'il devait jouir d'un dernier été ; avant l'hiver, on l'enverra doucement à son dernier repos ; ses vieilles articulations n'auront pas à endurer un autre hiver.

— Je souffrirai quand j'aurai à le faire, dit Darren. Nous avons tous appris à monter à cheval sur son dos qui faisait l'effet d'une vieille chaise à bascule.

Avec une vague tristesse, il regarda le vieux poney à demi aveugle qui broutait de l'herbe tendre dans un coin du pré.

— Je crois que Père l'a épargné parce qu'il fut le premier cheval de Ruyven…

— Il a eu une bonne vie, et il aura une bonne fin, dit Alderic. Contrairement aux hommes, on ne permet pas aux chevaux de vivre jusqu'à ce qu'ils deviennent séniles et à moitié fous… si les hommes bénéficiaient d'une telle grâce, je n'aurais pas… il n'y aurait pas un usurpateur sur le trône à Hali et… et le roi ne serait pas errant et en exil.

— Je ne comprends pas, dit Romilly.

Darren fronça les sourcils, mais Alderic reprit :

— Vous n'êtes pas assez âgée pour vous rappeler la mort du Roi Félix ? Il avait plus de cent cinquante ans ; c'était un *emmasca,* très vieux et sans postérité ; depuis longtemps, il avait perdu esprit et bon sens, c'est pourquoi il voulut mettre sur le trône le fils aîné de son plus jeune frère, au lieu de l'aîné de son puîné, qui était l'héritier légitime. Et c'est pourquoi est assis sur le trône à Hali le Seigneur Rakhal, qui a flatté et cajolé un roi vieux et sénile et s'est acquis les Régents par des mensonges et des pots-de-vin, vieux débauché auprès de qui aucune femme n'est en sécurité, ni, dit-on, aucun jeune fils de courtisan cherchant à s'attirer des faveurs. Et Carolin et ses fils errent de l'autre côté de la Kadarin, à la merci de tout brigand

ou bandit voulant toucher la récompense promise pour leur prise par notre gracieux Seigneur Rakhal… car je ne lui donnerai jamais le titre de roi.

— Connaissez-vous le… le roi exilé ?

Darren dit :

— Le jeune prince a passé quelque temps à Nevarsin chez les moines ; mais il a fui quand il a appris que le Seigneur Rakhal viendrait l'y chercher.

— Et vous soutenez le jeune prince et le… le roi en exil ? demanda Romilly.

— Oui, je le soutiens. Et si quelque courtisan avisé avait soulagé le vieux Roi Félix de sa vie avant qu'elle devienne un fardeau pour lui, Carolin gouvernerait maintenant à Hali, en tant que roi légitime, et l'on ne verrait pas la sainte cité des Hastur transformée en… en un cloaque d'ordures et d'indécences, où aucun homme n'ose venir demander justice sans pot-de-vin à la main, et où des étrangers et des nobliaux rivalisent entre eux pour se partager nos terres !

Romilly ne répondit pas ; elle ne savait rien des cours et des rois, elle n'était jamais allée jusqu'à Neskaya, pourtant au pied des collines, et encore moins dans les basses terres ou près du Lac de Hali. Elle tendit la main vers le chaperon de Preciosa, puis hésita, voulant manifester à Alderic la courtoisie due à un hôte.

— Ferez-vous voler le premier, Seigneur Alderic ?

Il sourit et secoua la tête.

— Nous sommes aussi impatients que vous de voir les résultats du dressage de Preciosa.

D'une main tremblante, elle décoiffa Preciosa, regardant l'oiseau hérisser ses plumes. Maintenant, c'était le test, non seulement de son dressage, mais de l'acceptation du dressage par l'oiseau, de son lien avec Romilly. Elle sentit qu'elle ne supporterait pas que ce faucon qu'elle aimait, avec qui elle avait passé tant d'heures douloureuses et angoissantes, s'envole pour ne jamais revenir. Une idée lui traversa l'esprit : *Est-ce ce que ressent Père maintenant que Ruyven est parti ?* Et pourtant, elle devait le faire voler librement, sinon, ce ne serait rien de plus qu'un oiseau apprivoisé dans une cage, et non plus un

faucon sauvage. Mais elle sentit les larmes lui monter aux yeux quand elle leva son poing et sentit Preciosa hésiter un instant, puis, d'un puissant coup d'ailes, s'envoler.

Elle s'éleva vers le soleil, et Romilly, l'esprit plein de pensées anxieuses – volera-t-elle bien ? cette longue inactivité n'aura-t-elle pas perturbé ses capacités ? –, la regarda monter. Et quelque chose en elle monta avec Preciosa, sentit la joie indicible du soleil matinal sur ses ailes, la lumière éblouissant ses yeux alors qu'elle montait, s'élevait, planait, tournait et disparaissait.

Romilly expira longuement. Elle avait disparu, elle ne reviendrait pas…

— Vous l'avez perdue, j'en ai peur, dit enfin Alderic. Je suis désolé, *damisela*.

L'abandon, la douleur et l'extase partagée rivalisaient en Romilly. Vol libre, quelque chose d'elle-même qui s'élevait avec l'oiseau, puis s'estompait dans le lointain. Elle secoua la tête. Si elle avait perdu le faucon, alors, elle ne l'avait jamais vraiment possédé.

Elle pensa : *Plutôt la perdre que l'attacher à moi contre sa volonté…*

Pourquoi Père ne voit-il pas cela ? L'amertume de cette pensée lui apprit qu'elle appartenait à Darren. Alors, il n'était pas aveugle mental ? Ou sa télépathie était-elle erratique, comme la sienne autrefois, ne se manifestant que rarement et quand elle était profondément émue… la sienne s'était fortifiée quand elle avait commencé à travailler avec les animaux, mais Darren n'avait pas ce Don…

Ainsi, Preciosa était libre, et son Don n'était qu'une illusion. Autant rester à broder à la maison, pour ce qu'elle gagnerait à traîner à la fauconnerie, essayant de dresser les oiseaux comme un homme…

Puis elle eut l'impression que son cœur allait s'arrêter. Car, à travers la souffrance infinie de l'abandon, s'infiltra, ténue comme un fil, une perception consciente ; haut vol, le monde déployé sous elle comme sur les cartes de ses livres de classe, mais coloré et curieusement net, vu avec des yeux plus perçants

que les siens, et des étincelles de vie surgissant de-ci, de-là, petits oiseaux en vol, petites bêtes dans l'herbe…

Preciosa ! Le faucon était toujours en rapport mental avec elle, le faucon n'était pas retourné à la vie sauvage ! Darren dit quelque chose ; elle n'entendit pas. Elle entendit Alderic qui disait :

— Tu perds tes paroles, *bredu ;* elle ne peut pas t'entendre. Elle est avec le faucon…

Dressée par l'habitude, Romilly attendait, très droite sur sa selle, silencieuse, mais son être profond planait très haut au-dessus du pré, affamé, dans l'extase du vol. La vue et les sens d'une acuité surnaturelle, conscients de la vie des oiseaux, au point qu'elle se sentit claquer les lèvres, et faillit pouffer et rompre le rapport tant c'était absurde, puis soudain, une faim dévorante et un désir presque sexuel dans sa férocité… Descente. Descente sur les longues ailes rabattues, le bec frappait, le sang jaillissait dans sa bouche, jaillissement violent et soudain de vie et de mort…

Descente. Descente hésitante. Elle avait conservé juste assez de conscience pour maintenir son poing ferme sous le poids soudain du faucon alourdi par sa proie. Elle sentit les larmes inonder son visage, mais le moment n'était pas à l'émotion ; le couteau dans sa main libre, elle coupa la tête, et jeta sa part, un lapin sans tête, dans sa besace ; tout son esprit conscient mangeait avec le faucon vorace. Alderic avait lâché son faucon, mais elle ne s'en aperçut pas ; elle pleurait sans retenue d'amour et de soulagement en chaperonnant Preciosa.

Preciosa était revenue. Elle était revenue de sa libre volonté, de la liberté à l'esclavage et au chaperon. Refoulant ses larmes, elle caressa le faucon de sa plume, sachant que ses mains tremblaient.

Qu'ai-je fait pour mériter cela ? Est-il possible que j'en sois digne ? Qu'un oiseau sauvage renonce à sa liberté pour moi… que puis-je faire pour me rendre digne de ce don ?

Puis ils mangèrent les pommes et les bonbons que Romilly avait apportés, avant de revenir à Château Faucon dans le jour tout à fait levé. Quand les jeunes gens arrivèrent dans la cour, ils virent des chevaux étrangers qu'on dessellait, dont l'un portait

la bannière d'Aldaran de Scathfell, et surent que le plus noble des invités était arrivé.

Alderic demanda anxieusement :

— Est-ce le vieux Gareth qui est toujours Seigneur de Scathfell ?

— Pas du tout, Seigneur ; Gareth de Scathfell n'a pas plus de quarante-neuf ans, dit Romilly.

Alderic eut l'air soulagé, et Romilly intercepta un regard interrogateur entre Darren et lui. Alderic dit avec humeur :

— Il peut très bien me connaître de vue.

— Tu n'as pas confiance en les lois de… commença Darren.

Puis il fronça les sourcils en direction de Romilly et s'interrompit, et Romilly, baissant la tête vers son faucon, pensa, est-ce qu'ils me prennent pour une idiote ? Il faudrait que je sois sourde, muette et aveugle, et aveugle mentale en plus, pour ne pas savoir qu'il est partisan de Carolin exilé, et peut-être le jeune prince lui-même. Et je sais aussi bien que lui pourquoi mon père ne doit pas le savoir.

— C'est vrai ; le Vieux Gareth est mort voilà trois hivers, à moitié aveugle, dit Darren. Tous les gens de Scathfell seront-ils là, Romilly ?

Romilly, soulagée que le moment de tension fût passé, se mit à réciter la liste des fils et des filles du Seigneur de Scathfell : son Héritier, un nouveau Gareth :

— Mais on l'appelle Garris, à la mode des basses terres, ajouta-t-elle. Dom Garris n'est pas marié actuellement ; il a enterré trois épouses ; je crois qu'il n'est que dans sa trentième année, mais il paraît plus vieux, et un mal qui lui ronge une jambe le fait boiter.

— Et vous ne l'aimez pas, dit Alderic.

Elle fit son sourire malicieux.

— Comment pouvez-vous savoir cela, Seigneur Alderic ? Mais c'est vrai ; il est toujours à tripoter les servantes dans les coins, et il n'a pas dédaigné d'en faire autant à Mallina l'année dernière, alors qu'elle n'avait même pas encore relevé ses cheveux…

— Vieux bouc lubrique ! dit Darren. Père le sait ?

— Personne ne désirait une querelle avec nos voisins ; Luciella nous a simplement conseillé, à Mallina et moi, de garder nos distances avec lui si nous pouvions le faire sans impolitesse. Puis il y a *Dom* Edric, qui est aveugle, et sa femme Ruanna, qui tient les comptes du domaine aussi bien qu'un homme. Il y a aussi les jeunes jumeaux, Cathal et Cinhil, qui ne sont pas si jeunes que ça – ils ont l'âge de Ruyven, vingt-deux ans. Et la femme de Cathal, qui est une de mes amies d'enfance – Darissa Storn. Cinhil n'est pas marié, et Père a parlé un jour de nous fiancer, mais il n'en est rien sorti, et j'en suis bien contente – je n'aimerais pas vivre à Scathfell, on dirait un repaire de bandits ! Pourtant, j'aimerais bien être près de Darissa, et Cinhil est un garçon assez sympathique.

— Il me semble que vous êtes bien jeune pour être mariée, dit Alderic.

Darren éclata de rire.

— Les femmes se marient jeunes dans ces montagnes, et Romilly a quinze ans. De plus, je n'en doute pas, il lui tarde d'avoir une maison à elle et d'échapper à l'autorité de Luciella – comme dit le vieux dicton, *quand deux femmes s'occupent du foyer, les étincelles peuvent enflammer le chaume du toit…* Pourtant, je crois que Père peut trouver mieux pour Romilly qu'un cadet de famille, qui n'est que le quatrième fils en plus. Plutôt maîtresse au cottage que servante au château. Car quand *Dom* Garris se remariera – ou si le vieux Scathfell devait reprendre femme – l'épouse de Cinhil aurait le rang le plus bas, et ne serait guère plus qu'une gouvernante pour les autres. Darissa était jolie et intelligente quand elle s'est mariée, et maintenant, elle paraît dix ans de plus que Cathal, et elle est toute déformée par les maternités.

— Je ne suis pas pressée de me marier, dit Romilly. Et il y a assez d'hommes dans ces montagnes, je suppose. Manfred Storn est Héritier du Château de Storn, et il a à peu près l'âge de Darren, aussi il est probable que Père parlera au vieux Seigneur de Storn quand je serai en âge de me marier. Les gens des Hauts Rocs viendront aussi, et ils ont deux fils et filles célibataires ; il est probable qu'on mariera Rael dans cette famille, ou moi.

Elle haussa les épaules et ajouta :

— Quelle importance, après tout ? Les hommes sont tous pareils.

Alderic gloussa.

— Ces paroles prouvent votre jeunesse, Mistress Romilly – j'espère que votre père ne cherchera pas à vous marier avant que vous ne soyez en âge de distinguer entre un homme et un autre, ou vous risquez de vous réveiller un matin pour découvrir que vous êtes unie à l'homme le moins fait pour être votre époux. Entrons-nous dans la maison ? Le soleil est haut dans le ciel, et votre belle-mère avait parlé d'un déjeuner de fête – en passant près des cuisines, j'ai senti l'odeur des pains aux épices !

Romilly espérait seulement pouvoir monter à sa chambre sans être vue, afin de prendre un bain et de se changer avant ce repas de fête. Mais, tournant le coin d'un couloir, elle faillit se cogner contre un homme grand, pâle et grassouillet aux cheveux blonds, qui sortait de la grande salle des termes aux bassins d'eau chaude alimentés par des sources volcaniques. Il était enveloppé d'un peignoir et ses cheveux étaient humides et emmêlés ; à l'évidence, il venait de prendre un bain pour se délasser des fatigues du voyage à cheval. Romilly lui fit poliment la révérence, comme on le lui avait enseigné, puis se rappela qu'elle était en culotte de cheval – malédiction ! Si elle était passée sans faire attention à lui, il l'aurait prise pour un page vaquant à son service. Tandis que son visage pâle et mou se fendit d'un sourire plein de rides.

— Mistress Romilly, dit-il, lorgnant ses longues jambes. Quel plaisir inattendu ! Et quelles jambes vous avez, mon petit ! Et vous avez… grandi, ajouta-t-il, fixant ses yeux bleu pâle sur les lacets de sa vieille tunique tendus à se rompre sur sa jeune poitrine. Ce sera un plaisir de danser avec vous ce soir, maintenant que j'ai le privilège de voir ce que tant de femmes cachent avec soin à leurs admirateurs…

Romilly rougit, le visage en feu, baissa la tête et s'esquiva. Brûlant jusqu'aux oreilles, elle pensa, désolée : *Maintenant je sais ce que Luciella voulait dire en affirmant que j'étais trop grande pour courir partout en culottes – il m'a regardée comme si j'étais toute nue.*

Toute sa vie, elle avait porté les vêtements de ses frères, sans gêne et sans honte, comme si elle était un garçon ; maintenant, sous le regard lubrique de cet homme, elle avait l'impression d'avoir été déshabillée ; ses seins se durcirent et elle ressentit un curieux picotement dans le ventre.

Elle chercha refuge dans sa chambre, le cœur battant, et, se dirigeant vers la toilette, s'aspergea le visage d'eau froide.

— Luciella avait raison. Oh, pourquoi ne m'a-t-elle pas expliqué ? se demanda-t-elle, pitoyable.

Puis elle réalisa qu'il n'y avait aucun moyen d'expliquer, et que si on l'avait prévenue avant cette expérience, elle n'aurait fait qu'en rire. Ses mains tremblaient encore quand elle dénoua les lacets de sa tunique de garçon, laissa tomber sa culotte sur le sol, et, pour la première fois de sa vie, se regarda dans le miroir et y vit un corps de femme. Elle était toujours svelte, avec des seins encore petits, et des hanches à peine plus rondes que celles d'un garçon, mais ses longues jambes étaient encore un peu masculines. *Si jamais je reporte des habits de garçon, j'en prendrai d'assez amples pour avoir vraiment l'air d'un homme*, se dit-elle.

Par les portes de verre communiquant avec la chambre de Mallina, elle vit sa sœur examiner ses paniers de la Fête ; comme Romilly, elle en avait trois, ce qui lui donna envie de revenir au panier généreux de son père, contenant plus de fruits et de bonbons que de fleurs – Le MacAran avait une conception assez réaliste de l'appétit des jeunes filles, aussi vorace que les jeunes garçons – et vers le panier plus petit qu'elle pensait venir de Darren. Mais en l'examinant de plus près, elle constata qu'il était plein de fleurs de jardin et de serre, exquisément arrangées, avec un ou deux fruits exotiques qu'il devait avoir apportés de Nevarsin, car ils ne poussaient pas près de Château Faucon. Puis elle vit la carte, et elle lut, stupéfaite :

Je n'ai ni sœur ni mère à qui faire des présents à la Fête du Solstice ; acceptez ceux-ci avec mes hommages.

Alderic, étudiant.

Mallina surgit dans sa chambre.

— Romy, tu n'es pas encore habillée ? Il ne faut pas être en retard pour le petit déjeuner de la Fête ! Tu vas mettre ta robe

neuve ? Calinda est avec Mère, tu veux me boutonner le *dos* de ma robe ? Quelles jolies fleurs, Romy ! Les miennes sont toutes des fleurs de jardin, mais j'ai une merveilleuse grappe de raisin, sucré comme du miel – tu sais qu'on le laisse sur pied à Nevarsin jusqu'à ce qu'il gèle, comme les fruits rouges, et alors il perd son acidité et devient très sucré… Romilly, qui est-il à ton avis ? Il a l'air si romantique – tu crois que *Dom* Alderic va faire la cour à l'une de nous ? J'aimerais bien lui être fiancée, il est tellement beau et galant, comme un héros de conte de fées…

— Quelle boîte à paroles tu fais, Mally, dit Romilly, mais elle souriait. Je crois que c'est un hôte prévenant, c'est tout ; aucun doute qu'il n'ait envoyé à Mère un panier aussi joli.

— *Domna* Luciella ne l'appréciera pas, dit Mallina. Elle trouve que la Fête du Solstice est un rite païen indigne d'un bon *cristoforo ;* elle a grondé Calinda parce qu'elle faisait faire à Rael des paniers de Fête, mais Père a dit que tout le monde avait le droit de se reposer, et qu'un prétexte était aussi bon qu'un autre pour donner aux fermiers un jour de congé et quelques présents bien mérités, et qu'il fallait laisser Rael profiter de la Fête pendant qu'il était petit – qu'il serait suffisamment bon *cristoforo* s'il était sage et observait les préceptes du Livre des Fardeaux.

Romilly sourit.

— Père dit la même chose tous les ans aussi loin que je me le rappelle, dit-elle. Et je ne doute pas qu'il aime le pain aux épices, les gâteaux au safran et les fruits autant qu'un autre. Il cite le Livre des Fardeaux, selon lequel l'animal ne doit pas être privé de son grain, ni le travailleur de ses gages et de son repos ; Père est peut-être un homme dur, mais il est toujours juste envers ses gens.

Elle boutonna le dernier bouton et fit tourner sa sœur.

— Comme tu es belle, Mallina ! Mais heureusement que tu ne portes pas cette robe tous les jours, car il faut une servante pour la boutonner. C'est pourquoi j'ai demandé des lacets sur ma robe de Fête, pour pouvoir la fermer moi-même.

Elle ferma les manchettes brodées de sa sous-tunique, passa par-dessus sa tête le long surplis flou couleur rouille brodé de papillons, et se tourna vers Mallina pour qu'elle relève ses

tresses et les attache sur son cou avec la barrette en forme de papillon.

Mallina se mit en devoir de choisir une fleur pour ses cheveux dans ses paniers.

— Tu crois que cette rose me va bien ? Elle est rose comme ma robe… Oh, Romy, regarde, dit-elle, l'air scandalisé. Tu n'as pas vu, il a mis dans ton panier une fleur-étoile, une *dorilys !*

— Et alors, grosse bête ? demanda Romy, prenant la fleur bleue de *kireseth* pour la piquer dans ses tresses, mais Mallina retint sa main.

— Non, il ne faut pas, Romilly – tu ne connais donc pas le langage des fleurs ? Le don d'une fleur-étoile est… enfin, cette fleur est un aphrodisiaque, tu sais aussi bien que moi ce que ça signifie, quand un homme offre une *dorilys* à une vierge…

Romilly rougit, sentant encore les yeux lubriques posés sur elle. Elle déglutit avec effort – Alderic la regardait-il avec ce genre de pensées ? Puis le bon sens reprit ses droits. Elle dit d'un ton décidé :

— Sottises ; il est étranger à ces montagnes, c'est tout. Mais si c'est ainsi que parlent les écervelées, je ne porterai pas cette fleur – c'est dommage, car c'est la plus jolie ; choisis-m'en donc une autre pour mes cheveux.

Les deux sœurs descendirent donc au banquet, vêtues de leurs plus beaux atours, emportant avec elles les fruits de leurs paniers, pour les partager avec leur père et leurs frères, comme le voulait la coutume. Dédaignant la petite pièce utilisée pour les repas familiaux, la famille était rassemblée dans la grande salle à manger d'honneur, et *Domna* Luciella accueillait personnellement les invités. Rael avait revêtu son plus beau costume, et Calinda avait une nouvelle robe, elle aussi, sombre et décente ainsi qu'il convenait à son état, mais neuve et bien coupée, et non pas héritée d'une femme de la famille ; Luciella était bonne, pensa Romilly, même avec les amis pauvres. Darren aussi portait ses plus beaux vêtements, de même qu'Alderic, tout en noir comme les étudiants de Nevarsin, sans couleurs ou écusson distinctifs de clan. Une fois de plus, elle s'interrogea sur sa véritable identité, se demandant toujours s'il était apparenté au roi exilé et même s'il n'était pas le jeune

prince lui-même… Non, elle ne parlerait à personne de ses soupçons ; mais elle regrettait que Darren ne lui eût pas confié son secret.

Gareth, en sa qualité de noble du plus haut rang, avait été placé au haut bout de la table, généralement occupé par Le MacAran, qui avait pris une place plus modeste. Les jeunes couples et les jeunes célibataires, hommes et femmes, étaient à des tables séparées ; Romilly aperçut Darissa assise à côté de Cathal et aurait bien voulu rejoindre son amie, mais sa belle-mère lui fit signe de s'asseoir à côté de *Dom* Garris ; Romilly rougit, mais ne voulut pas provoquer une confrontation ; elle prit sa place, se mordant les lèvres et espérant qu'en présence de ses parents il ne lui dirait rien.

— Maintenant, vêtue comme il convient à votre beauté, vous êtes encore plus ravissante, *damisela*, dit-il, mais ce fut tout.

Ces paroles étaient parfaitement courtoises, pourtant elle considéra son visage blême avec dégoût et ne répondit pas. Cependant, il n'avait rien fait, ses paroles étaient parfaitement polies ; que pouvait-elle faire ? Elle n'avait aucun sujet de plainte.

Il y avait des mets délicieux de toutes sortes, car ce festin était à la fois petit déjeuner et repas du milieu du jour tout en un ; on mangea à loisir, et, avant même que la table ne fût desservie, les musiciens arrivèrent et se mirent à jouer. On avait tiré les rideaux, et ouvert les portes toutes grandes pour laisser entrer le soleil ; dans le hall, on avait enlevé les meubles pour faire place à la danse. Comme Darren conduisait sa sœur sur la piste pour ouvrir le bal, conformément à la coutume, elle entendit parler, à la table d'honneur, des hommes envoyés à la poursuite de l'exilé Carolin.

— Cela ne me concerne pas, dit Le MacAran. Peu m'importe qui siège sur le trône ; mais je ne veux pas non plus qu'on transforme mes hommes en délateurs. Il fut un temps où les MacAran étaient rois de ces domaines ; mais il fallait passer son temps à les défendre par les armes, et je ne veux pas vivre dans un camp retranché ; je préfère que règnent les Hastur, si ça leur fait plaisir ; mais je maudis leurs guerres fratricides !

— J'ai entendu dire que Carolin et son fils aîné avaient traversé la Kadarin, dit le Seigneur Scathfell. Aucun doute qu'ils ne cherchent refuge chez mon cousin d'Aldaran – il y a une vieille haine entre les Hastur et les Aldaran.

Son père eut un sourire narquois.

— Nul n'est si acharné à la chasse au loup que le chien ayant du sang de loup, dit-il. Les Aldaran ne sont-ils pas lointainement apparentés aux Hastur ?

— Il paraît, dit le Seigneur Scathfell, hochant sombrement la tête. Je ne crois guère à tous ces contes de bonne femme sur les Dieux… et pourtant, les Dieux me sont témoins qu'il y a du *laran* dans la lignée Aldaran, même parmi mes propres fils et filles, comme parmi les vôtres ; n'avez-vous pas un fils dans une Tour, *Dom* Mikhail ?

Le front de son père s'assombrit.

— Ce n'était ni ma volonté ni mon désir, et cela s'est fait sans mon autorisation, cracha-t-il. Je ne donne pas le nom de fils à celui qui séjourne parmi les *Hali'imyn !*

Dans sa bouche, ce mot inoffensif sonnait comme une injure ; pourtant il se calma avec effort et ajouta :

— Mais ce ne sont pas des choses à dire pendant la Fête. Vous plairait-il de danser, Seigneur ?

— Je laisse cela aux jeunes, dit le Seigneur Scathfell. Mais faites danser votre épouse si vous le désirez.

Le MacAran se tourna docilement vers Dame Luciella et la conduisit sur la piste.

Après la première danse cérémonieuse, les jeunes se rassemblèrent pour une ronde, les garçons dans le cercle extérieur, les filles dans le cercle intérieur ; au bout d'un moment, le rythme se fit endiablé, et Romilly vit Darissa quitter la ronde, se tenant le côté ; elle alla chercher un rafraîchissement à son amie et s'assit près d'elle pour bavarder. Darissa portait l'ample tunique sans ceinture des femmes enceintes, mais elle desserra encore ses agrafes et s'éventa – elle était rouge et haletante.

— Je ne danserai plus jusqu'à la naissance, dit-elle, pressant de ses doigts fuselés son ventre distendu. Il danse de son côté, je

crois, et dansera jusqu'à la moisson, surtout quand j'essayerai de dormir !

Cathal s'approcha et se pencha sur sa femme avec sollicitude, mais elle le renvoya danser.

— Va danser avec les hommes, mon ami, je vais me reposer un peu en bavardant avec ma vieille amie – que deviens-tu, Romilly ? Tu n'es pas encore fiancée ? Tu as quinze ans maintenant, n'est-ce pas ?

Romilly hocha la tête. Elle était choquée de l'aspect de son amie, encore si jolie et gracieuse trois ans plus tôt ; maintenant, elle était devenue lourde, ses petits seins étaient gros et gonflés sous les lacets de sa tunique, sa taille épaisse. En trois ans, Darissa avait eu deux enfants et elle en attendait un troisième ! Comme lisant dans ses pensées, Darissa dit, la bouche amère :

— Je sais bien que je ne suis plus si jolie que quand j'étais jeune fille – profite de la dernière année où tu peux danser, Romilly, car il est probable que, l'année prochaine, tu feras aussi tapisserie, le ventre gonflé de ton premier enfant ; le père de mon mari a parlé de marier Cinhil avec toi, ou peut-être avec Mallina ; il la trouve plus docile et distinguée.

Romilly dit, choquée :

— Mais étais-tu obligée d'en avoir si vite un autre ? Je trouve que deux en trois ans, c'était assez…

Darissa haussa les épaules en souriant.

— C'est la vie… je crois que je nourrirai moi-même celui-ci, au lieu de le mettre en nourrice, et peut-être qu'ainsi je ne serai plus enceinte cette année. J'aime mes petits, mais je trouve que trois, c'est assez pour un temps…

— Pour moi, ce serait plus qu'assez pour une vie, dit Romilly avec conviction, et Darissa éclata de rire.

— C'est ce que nous disons toutes quand nous sommes jeunes. Le Seigneur Scathfell est content de moi parce que je leur ai déjà donné deux fils, et j'espère que cette fois, ce sera une fille ; j'aimerais tellement une petite fille – tout à l'heure, je t'emmènerai voir mes bébés ; ils sont beaux, et le petit Gareth a les cheveux roux ; peut-être qu'il aura le *laran* et sera magicien dans les Tours…

— Ça te ferait plaisir… ? murmura Romilly, et Darissa rit encore.

— Oh oui ; la Tour de Tramontana serait prête à le prendre ; les Aldaran étaient apparentés aux Hastur avant les Cent Royaumes, et ils ont des liens anciens avec Tramontana.

Elle baissa la voix et poursuivit :

— Vous n'avez vraiment aucune nouvelle de Ruyven ? Ton père l'a vraiment renié ?

Romilly hocha la tête, et les yeux de Darissa se dilatèrent. Elle et Ruyven avaient, eux aussi, joué ensemble dans leur enfance.

— Je me rappelle, une année à la Fête du Solstice, il m'avait envoyé un panier, et j'avais porté sa fleur-étoile ; mais à la fin de cette Fête, Père m'a fiancée à Cathal, et nous sommes assez heureux ; et maintenant, il y a les enfants… mais je pense toujours à Ruyven avec plaisir, et j'aurais bien aimé être ta sœur, Romilly. Crois-tu que Le MacAran te donnerait à Cinhil, s'il te demandait en mariage ? Alors, nous serions sœurs également…

— Cinhil ne me déplaît pas, dit Romilly.

Pourtant, intérieurement, elle reculait devant cette idée ; dans trois ans, serait-elle donc comme Darissa, grosse, le souffle court, la peau marbrée et le corps déformé par les grossesses ?

— Ce qu'il y aurait de bien dans ce mariage, c'est qu'il me rapprocherait de toi, dit-elle avec sincérité, mais je ne vois aucune hâte à me marier ; et Luciella dit que quinze ans c'est trop jeune pour s'établir ; elle préférerait ne pas nous fiancer avant que nous ayons dix-sept ans ou même davantage. On ne fait pas couvrir une bonne chienne à ses premières chaleurs.

— Oh, Romilly, dit Darissa en rougissant, et elles pouffèrent comme des gamines.

— Profite de la danse tant que tu le peux encore, car tes jours de danse sont comptés, dit Darissa. Tiens, voilà l'ami que Darren a ramené du monastère – il a l'air d'un moine dans ses vêtements noirs ; il fait partie des frères ?

Romilly secoua la tête.

— Je ne sais pas qui il est, seulement que c'est un ami de Darren et qu'il appartient au clan Castamir, dit-elle, gardant ses soupçons pour elle.

— Castamir est un clan Hastur ! dit Darissa. Je me demande s'il est ici de sa libre volonté – ils soutenaient le vieux roi, paraît-il. Ton père est partisan de Carolin ou du nouveau monarque ?

— Je crois que peu lui importe un roi ou un autre, dit Romilly.

Mais avant qu'elle ait pu en dire plus, Alderic se dressa devant elles.

— Mistress Romilly ? C'est une danse à figures imposées – voulez-vous être ma partenaire ?

— Ça ne t'ennuie pas que je te laisse, Darissa ?

— Non, voilà Cathal ; je vais lui demander d'aller me chercher un verre de vin, dit Darissa.

Et Romilly se laissa entraîner par Alderic parmi les jeunes qui se mettaient en position ; six couples – dont Rael et Jessamy Storn, onze ans et dépassant son partenaire d'une demi-tête ; Les couples se faisaient face, Darren et Jeralda Storn conduisant, se tenant les mains et tournant dans les figures compliquées de la danse. Quand ce fut au tour d'Alderic, elle lui prit les mains avec confiance ; elles étaient carrées, dures et chaudes ; ce n'étaient pas du tout des mains molles et douces d'érudit, mais des mains fortes et calleuses d'homme d'action. Curieux moine, se dit-elle, puis elle se concentra sur la danse, qui la ramena d'abord devant Darren, puis en face de Rael. Quand les figures la mirent en présence de Cinhil, il lui serra la main en souriant, mais elle baissa les yeux et ne lui rendit pas son sourire. Ainsi, le Seigneur Scathfell pensait à la marier à Cinhil cette année, pour qu'elle soit grosse et déformée par les grossesses, comme Darissa ? Non, merci ! Un jour, supposait-elle, il faudrait qu'elle se marie, mais pas avec ce garçon mal dégrossi, si elle avait son mot à dire ! Son père n'était pas tellement impressionné par les Aldaran, et de plus c'était seulement un Aldaran de Scathfell, pas un Aldaran du Château Aldaran. Scathfell était le plus riche et le plus influent de leurs

voisins, mais Le MacAran était déjà un seigneur indépendant, disait-on, avant la construction de la cité de Caer Donn !

Puis la danse la ramena face à face avec *Dom* Garris. Il lui sourit et lui serra la main, lui aussi, et elle rougit, les mains raides et froides dans les siennes, les touchant seulement quand les figures l'exigeaient. Elle fut soulagée quand les danseurs reprirent leur place originelle, avec Alderic en face d'elle. Les musiciens attaquèrent une danse par couples, et elle vit *Dom* Garris se diriger vers elle ; alors, tirant Alderic par la manche, elle murmura :

— Voulez-vous m'inviter, *Dom* Alderic ?

— Avec plaisir, dit-il en souriant.

Il la conduisit sur la piste. Au bout d'un moment, indifférente à Garris qui les suivait des yeux, elle lui rendit son sourire et dit :

— Finalement, vous ne dansez pas comme un paysan.

— Non ? dit-il en riant. Pourtant, il y a longtemps que je n'ai pas dansé, sauf avec les moines…

— Vous dansez au monastère ?

— De temps en temps, pour nous réchauffer. Et il y a des danses sacrées à certains offices. De plus, certains élèves qui ne se destinent pas à l'habit vont au village et dansent à la Fête, mais moi…

Il sembla à Romilly qu'il hésitait un instant.

— Je n'en ai guère eu le loisir, termina-t-il.

— On vous fait donc étudier tellement ? *Domna* Luciella trouve que Darren est tout maigre et pâle – on vous donne assez à manger, et des vêtements chauds ?

Il hocha la tête.

— J'ai l'habitude de vivre à la dure, dit-il et il se tut, tandis que Romilly s'abandonnait au plaisir de la danse et de la musique.

Il lui dit, comme ils se séparaient à la fin du morceau :

— Vous portez mes fleurs – j'espère qu'elles vous ont plu ?

— Beaucoup, dit-elle.

Puis elle fut reprise par la timidité ; avait-il mis la *dorilys* dans son panier avec l'intention que lui attribuait Mallina, ou était-ce simplement une maladresse d'étranger ignorant les

coutumes du pays ? Elle aurait voulu le lui demander, mais elle était trop timide. Pourtant, de nouveau, il eut l'air d'avoir lu dans sa pensée et dit brusquement :

— Darren m'a dit – je n'avais pas l'intention d'offenser les bienséances, croyez-moi, Mistress Romilly. Je suis des basses terres – la fleur-étoile, la dorilys, y est le présent du Seigneur Hastur à la Bienheureuse Cassilda, et j'avais en tête un hommage courtois en l'honneur de ce jour, rien de plus.

Elle dit, le regardant en souriant :

— Je ne pense pas que quiconque vous croirait capable d'insinuations déplacées, *Dom* Alderic.

— Je suis l'ami de votre frère ; vous ne devriez pas me dire *Dom* et « vous », dit Alderic. Après tout, nous avons déjà chassé au faucon ensemble…

— Et vous ne devriez pas m'appeler *damisela,* dit-elle. Mes frères et ma sœur m'appellent Romy…

— Très bien, nous serons donc égaux comme des parents, comme je suis avec Darren, dit Alderic. Veux-tu un verre de vin ?

Ils s'étaient rapprochés de la table des rafraîchissements. Elle refusa de la tête et dit ingénument :

— On ne me permet pas de boire du vin en compagnie.

— Du *shallan,* alors ?

Il lui servit une coupe du doux breuvage aux fruits et elle but avidement. Après la danse endiablée, elle sentait que sa coiffure commençait à se défaire, mais elle n'avait pas envie de rejoindre les filles, en train de pouffer dans le coin, pour les rattacher.

— Tu aimes les faucons ? lui demanda-t-elle.

— Beaucoup ; les femmes de ma famille dressent des oiseaux-espions. Avez-vous… as-tu déjà essayé, Romy ?

Elle secoua la tête, mais elle avait déjà vu de ces grands oiseaux à l'aspect féroce.

— Je ne savais pas qu'ils pouvaient être dressés ! C'est qu'ils peuvent attraper des lapins cornus ! J'avais l'impression qu'ils ne valaient pas grand-chose pour le sport…

— On ne les dresse pas pour le sport, mais pour la guerre, ou la détection des incendies, dit Alderic. À l'aide du *laran.* Un espion en vol peut repérer des intrus dans une paisible

campagne, des bandits ou un incendie de forêt. Mais cela n'a rien d'un sport, et il est vrai qu'ils sont féroces et difficiles à manier. Pourtant, je crois que tu y parviendrais, Romy, si ton *laran* était entraîné.

— Ce n'est pas le cas, et ne le sera sans doute jamais, dit-elle, et tu dois savoir pourquoi si Darren t'a tout raconté. Des oiseaux-espions !

Elle ressentit un petit frisson, mi-craintif, mi-plaisant à l'idée de dresser les grands et féroces oiseaux de proie.

— Ça ne devrait pas être plus difficile que dresser un banshee !

Alderic gloussa.

— Il paraît que ça se fait au fin fond des montagnes, dit-il. Les banshee sont très bêtes ; et peu d'adresse est nécessaire pour les manier ; il suffit de les dresser dès l'éclosion et de les nourrir d'aliments chauds, et ils font tout ce qu'on veut : ils suivent le gibier à la trace chaude qu'il laisse sur le sol, et détectent très bien les feux de forêt, car ils poussent de terribles hurlements à la moindre odeur étrange…

Maintenant elle frissonna pour de bon à l'idée des grands carnivores aveugles et incapables de voler dressés à la chasse. Elle dit :

— Qui a besoin d'un banshee quand un bon chien de garde peut faire la même chose et est bien plus agréable dans la maison ?

— C'est aussi mon avis, dit Alderic, et j'aimerais mieux escalader le Haut Kimbi pieds nus qu'essayer de dresser un banshee ; mais c'est faisable. Je ne peux pas manier les oiseaux-espions ; je n'ai pas le don, mais certaines femmes de notre famille le font, et je l'ai vu faire à la Tour, où on les utilise pour détecter les feux de forêt ; leurs yeux voient plus loin que les nôtres.

La musique reprit, et il lui demanda :

— Veux-tu danser ?

Elle secoua la tête.

— Merci, pas tout de suite – il fait chaud avec ce soleil.

Alderic salua quelqu'un derrière elle, et Romilly, se retournant, se trouva devant Luciella qui lui dit :

— Romilly, tu n'as pas encore dansé avec *Dom* Garris !

Elle répondit avec dédain :

— C'est bien de lui d'aller se plaindre à ma belle-mère au lieu de venir m'inviter comme un homme !

— Romilly ! Il est héritier de Scathfell !

— Je me moque qu'il soit héritier d'un château en Espagne ou du neuvième enfer de Zandru ; s'il a envie de danser… commença-t-elle, mais *Dom* Garris parut derrière Luciella et dit avec son sourire mielleux :

— Me ferez-vous l'honneur d'accepter cette danse, Mistress Romilly ?

Pas moyen de refuser sans être vraiment grossière. Il était l'invité de ses parents, même si elle trouvait qu'il aurait dû danser avec des femmes de son âge au lieu de lorgner les jeunes filles. Elle accepta qu'il pose la main sur son poignet pour la conduire sur la piste. Après tout, il ne pouvait rien dire ou faire de blâmable devant son père et ses frères et la moitié de la région. Les mains posées sur elle étaient désagréablement moites, mais elle se dit qu'il n'y pouvait sans doute rien.

— Vous êtes légère comme une plume, *damisela* – une vraie dame ! Qui l'aurait pensé ce matin en vous voyant en bottes et culotte de garçon ! Je suppose que tous les jeunes gens de la région vous font la cour, n'est-ce pas ?

Romilly secoua la tête sans répondre. Elle détestait ce genre de propos, tout en sachant qu'ils auraient fait rougir Mallina de plaisir. Quand la danse se termina, il en sollicita une autre, mais elle refusa, prétextant un point de côté. Il proposa d'aller lui chercher une coupe de vin ou de *shallan,* et quand elle refusa encore, sous prétexte de bavarder avec Darissa, il s'assit à côté d'elles et insista pour l'éventer. Heureusement, à la fin du morceau, les musiciens attaquèrent une autre danse à figures imposées, et tous les jeunes se formèrent en cercles, riant et sautant avec un entrain endiablé. *Dom* Garris s'éloigna enfin, l'air morne, et Romilly soupira.

— Tu as fait une nouvelle conquête, la taquina Darissa.

— Peu probable ; danser avec moi, c'est comme danser avec une fille de cuisine, chose qu'il peut faire sans s'engager à rien, dit Romilly. Les Aldaran de Scathfell sont trop nobles pour

chercher des épouses dans notre famille, excepté pour leurs fils cadets. Père a parlé une fois de me marier à Manfred Storn, mais il n'a pas encore quinze ans et rien ne presse. Pourtant, bien que je ne sois pas assez noble pour épouser *Dom* Garris, je suis trop bien née pour qu'il me séduise sans représailles, et je ne l'aime pas assez pour ça.

Elle sourit et ajouta :

— Si je devais épouser Cinhil, le pire serait d'avoir à donner le nom *de frère* à cette grosse limace. Mais grâce aux liens familiaux, il lui serait obligé de s'en tenir à la courtoisie due à une belle-sœur.

— Je ne compterais pas trop là-dessus à ta place, dit Darissa à voix basse. Quand j'attendais le petit Rafaël l'année dernière, il est venu me solliciter – disant que j'étais déjà enceinte et que ça ne pouvait pas avoir de conséquences fâcheuses ; et quand je lui ai reproché ces paroles, il m'a dit qu'il regrettait le bon vieux temps dans ces montagnes, où frères et sœurs mettaient toutes les épouses en commun… et que Cathal ne lui en voudrait pas si je partageais son lit de temps en temps vu que sa propre femme était aussi enceinte – je lui ai décoché un coup de pied dans les mollets et lui ai dit de se trouver une servante s'il en trouvait une pour supporter sa laideur ; cela a blessé son orgueil et il m'a laissée tranquille. À dire vrai, il n'est pas si laid que ça, mais il gémit tout le temps et il a des mains molles et moites. Et, ajouta-t-elle, le visage creusé de fossettes, seules inchangées depuis l'époque où elle jouait avec Romilly, j'aime trop Cathal pour chercher un autre lit.

Romilly rougit et détourna les yeux ; élevée au milieu des bêtes, elle savait parfaitement ce que Darissa voulait dire, mais Luciella était une *cristoforo* de stricte observance, et trouvait malséant de parler de ces choses devant des jeunes filles. Darissa se méprit sur sa rougeur, et dit, presque sur la défensive :

— J'accouche sans beaucoup de problèmes – pas comme la femme de Garris ; elle n'a laissé aucun enfant vivant et est morte en couches juste avant le Solstice d'Hiver. Il a tué trois femmes, Garris, en essayant d'avoir un Héritier, et j'ai remarqué que tous ses enfants meurent à la naissance – je n'ai pas envie

d'être enceinte de lui, car je suivrais ses femmes dans la tombe, sans aucun doute.

« Ma sœur aînée a passé quelque temps à la Tour de Tramontana quand elle était jeune fille, et elle a entendu parler de l'ancien programme de reproduction, quand les Aldaran avaient certains dons étranges tenant du *laran,* mais ils étaient liés, dans leur lignage, à des gènes récessifs – tu sais ce que c'est ? Oui, bien entendu, ton père reproduit ses chevaux, non ? Cathal n'a pas ces dons, mais je crois que *Dom* Garris ne laissera pas d'héritier, alors un jour, les fils que Cathal m'a donnés hériteront Scathfell… poursuivit Darissa, jacassant sans discontinuer.

— Et toi, leur mère, tu gouverneras la nichée, dit Romilly en riant.

Puis Rael arriva et les entraîna dans la danse à figures imposées, disant qu'il n'y avait pas assez de filles pour le cercle intérieur, et elle pensa à autre chose.

On dansa et festoya toute la journée, et, peu avant minuit, Le MacAran, le Seigneur Scathfell, tous les adultes et leurs dames se retirèrent, laissant les jeunes danser et s'amuser. Rael fut emmené par sa gouvernante, de même que Mallina à son corps défendant, et dont la seule consolation fut de voir ses amies Jessamy et Jeralda qu'on emmenait aussi se coucher. Romilly était fatiguée et prête à s'en aller avec les enfants – après tout, elle s'était levée avant l'aube. Mais Alderic et Darren dansaient encore, et elle ne voulait pas qu'il soit dit que son frère pouvait rester éveillé plus longtemps qu'elle. Avec un petit pincement au cœur, elle vit que Darissa se retirait – enceinte comme elle l'était, dit-elle, elle avait besoin de dormir.

Je resterai à côté de Darren. En présence de mon frère, Dom *Garris ne pourra pas venir chercher des consolations auprès de moi.* Puis elle se demanda pourquoi elle s'inquiétait ; après tout, il n'avait prononcé aucune parole déplacée, et comment pouvait-elle se plaindre de simples œillades ? Néanmoins, au souvenir de ses regards du matin, elle frissonna ; et maintenant qu'elle y pensait, elle réalisa que, toute

la journée et la soirée, elle avait eu l'impression qu'il ne la quittait pas des yeux.

C'est donc cela, le laran ?

J'aimerais mieux ne pas danser du tout, j'aimerais mieux m'asseoir et parler de chevaux et de faucons avec mon frère et ses amis…

Mais Cinhil vint l'inviter à danser, et ensuite elle ne put pas, par politesse, refuser l'invitation de *Dom* Garris. La musique était plus rapide et les danses plus endiablées maintenant que les adultes avaient quitté la salle. Il la fit tourner à lui donner le vertige, et elle prit conscience que ses mains n'étaient plus cérémonieusement posées sur ses épaules, mais qu'il la serrait plus qu'il n'était convenable, et quand, gênée, elle tenta de s'écarter, il gloussa en la serrant davantage.

— Non, ne me dites pas que vous êtes si timide, dit-il.

À son visage congestionné et à son élocution un peu embarrassée, elle comprit qu'il avait bu trop de vin à la table d'honneur.

— Après avoir montré vos jambes ravissantes dans ces culottes, et vos seins tendant une tunique trois tailles trop petites pour vous, ne venez pas jouer les Dames la Pudeur avec moi !

Il la serra contre lui et ses lèvres effleurèrent la joue de Romilly, mais elle détourna la tête.

— Non !

Puis elle dit avec irritation :

— Je n'aime pas votre haleine empuantie de vin, car vous êtes saoul, *Dom* Garris. Lâchez-moi.

— Eh bien, vous auriez dû boire davantage, dit-il d'un ton léger, la dirigeant vers l'une des longues galeries partant du hall. Là, donnez-moi un baiser, Romy…

— Je ne suis pas *Romy* pour vous, dit-elle, rejetant la tête en arrière, et si vous n'aviez pas espionné là où vous n'aviez rien à faire, vous ne m'auriez pas vue en vêtements de garçon, que je ne porte qu'en présence de mes frères. Si vous croyez que je voulais vous impressionner, vous vous trompez lourdement.

— Non, vous voulez seulement impressionner ce hautain rejeton des *Hali'imyn* qui vous escortait à la chasse au faucon ? demanda-t-il en riant.

Elle détacha ses cheveux.

— Je veux retourner dans le hall. Je ne suis pas venue ici avec vous de ma libre volonté. Je ne voulais pas faire une scène devant tout le monde, c'est tout. Ramenez-moi dans le hall, ou je vais appeler mon frère ! Et alors, mon père vous fouettera de sa cravache !

Il rit en la serrant contre lui.

— Ah, en un soir comme celui-là, que pensez-vous que fera votre frère ? Il vous en voudrait de l'arracher à ce que fait tout jeune homme un soir de la Fête du Solstice. Dois-je être le seul à essuyer un refus ? Et vous n'êtes plus une enfant ! Allez, donnez-moi un baiser…

— Non !

Pleurant maintenant, Romilly se débattit pour échapper à ses mains indiscrètes, et il la lâcha.

— Désolé, dit-il avec douceur. Je vous éprouvais ; je vois maintenant que vous êtes une fille sérieuse, et les Dieux me gardent de vous offenser.

Il s'inclina et déposa un baiser soudain respectueux sur son poignet.

Elle déglutit avec effort, refoula ses larmes et quitta la galerie en courant, rentrant dans le hall puis montant l'escalier et se réfugiant dans sa chambre où elle jeta à terre sa robe de fête et se cacha sous son édredon en sanglotant.

Comme elle le détestait !

5

TOUS les ans, la fête que donnait Le MacAran au Solstice d'Été n'était que le prélude à un grand marché de faucons, de chevaux et de chiens dressés. Le lendemain de la Fête, Romilly se réveilla au bruit venant de la cour où hommes et femmes s'affairaient, tandis que, dans les champs, les palefreniers faisaient parader les chevaux hennissant au milieu des allées et venues incessantes. Romilly revêtit vivement une vieille robe – il y avait encore des invités, elle ne pouvait donc pas emprunter une culotte à Darren – et descendit en courant. Calinda, la rencontrant dans l'escalier, lui dit en riant :

— Je savais que je n'obtiendrais aucun travail de Rael aujourd'hui – il ne m'écoute plus, et son père devra bientôt l'envoyer à Nevarsin pour s'instruire avec des maîtres qui sauront le discipliner. Mais faut-il que, – toi aussi, Romilly, tu ailles traîner au marché ? Enfin…

Elle sourit avec bonté à son élève.

— Vas-y si tu veux, j'aurai toute la journée pour faire travailler son écriture à Mallina – elle s'applique mieux quand vous n'êtes pas là, toi et Rael. Et je suppose que tu n'aurais pas la tête à l'étude si ton cœur et tes pensées étaient au marché. Mais il faudra étudier davantage demain, dit-elle avec fermeté.

Romilly la serra dans ses bras avec une fougue qui coupa la respiration à sa gouvernante.

— Merci, Calinda, merci !

Elle traversa avec précaution la boue piétinée de la cour et entra sur le champ de foire. Davin lançait le leurre à l'un des faucons les mieux dressés, dressage où Romilly avait pris une

part considérable ; elle regarda, très excitée, jusqu'au moment où Davin s'avisa de sa présence.

— Ce faucon est fort et farouche, mais si doux que même une jeune fille peut le faire voler, dit Davin. Mistress Romilly, voulez-vous le prendre ?

Elle enfila son gantelet et tendit son poignet où Davin posa l'oiseau, puis il lança le leurre, et le faucon s'envola, prenant rapidement de la hauteur, enfin, comme la lanière de cuir chargée de viande et de plumes retombait, il piqua dessus si vite qu'on le vit à peine. Romilly ramassa l'oiseau et le leurre et lui donna à manger de sa main libre, au milieu des petits cris étonnés et ravis.

— Je vais donc acheter ce faucon pour ma dame, dit Cathal Aldaran de Scathfell. Elle ne prend pas assez d'exercice depuis la naissance des enfants, et un faucon si beau l'encouragera à sortir et à monter…

— Non, dit fermement *Dom* Gareth, son père. Aucune femme de ma maison ne chassera avec un faucon pareil ; mais vos méthodes de dressage sont excellentes, *messire,* et j'en prendrai un plus petit pour Dame Darissa – avez-vous un bon faucon de dame ? Mistress Romilly, vous pourriez peut-être me conseiller sur l'oiseau qui conviendrait le mieux à ma belle-fille ?

Elle dit, baissant modestement les yeux :

— Personnellement, je chasse au faucon *verrin, vai dom,* mais l'un de ceux-ci devrait faire l'affaire, dit-elle, montrant trois oiseaux plus petits, à l'envergure guère plus grande que son bras. Ils sont dociles, et je crois que Darissa n'aura aucun problème. Mais je vous assure, Seigneur, que si vous désirez lui acheter le plus grand, il est si bien dressé que Darissa n'aurait aucune peine à le manier ; et les grands faucons conviennent mieux pour le gibier de cuisine ; les plus petits ne rapportent guère que des musaraignes.

Il eut un grognement dédaigneux.

— Les femmes de ma maison n'ont pas besoin de chasser pour la marmite ; si elles chassent, c'est pour avoir un prétexte à prendre l'air et faire de l'exercice. Le MacAran laisse une grande fille comme vous chasser au faucon *verrin ?* Scandaleux !

Romilly ravala ses protestations – *Aldaran n'approuve peut-être pas les femmes qui chassent au faucon, mais il y a peut-être d'autres hommes moins collet monté et étroits d'esprit* – réalisant qu'une réponse impertinente ne ferait qu'aliéner un bon voisin et client de son père. Alors qu'ils produisaient pratiquement tout ce dont ils avaient besoin à Château Faucon, le numéraire était toujours rare, et la plus grande partie de leur argent liquide provenait de cette vente annuelle. Elle fit la révérence au Seigneur Scathfell et se retira, rendant l'oiseau à Davin. Tandis qu'il marchandait avec son client, elle inspecta le champ de foire avec inquiétude – son père avait peut-être décidé de la punir en mettant Preciosa en vente. Mais Preciosa, bien en sécurité à la fauconnerie, n'était pas là. À l'autre bout de l'aire, son père faisait parader un ou deux de ses meilleurs chevaux, tandis que le maître-chien faisait travailler ses bêtes, entraînées à obéir à la voix et au geste. La haute noblesse qui avait dansé la veille à leur fête coudoyait sans façon les petits propriétaires et les fermiers venus chercher des chiens pour leurs troupeaux, ou peut-être acquérir un cheval dédaigné par les aristocrates. Darren, posté tout au bout du champ, notait les transactions pour l'intendant ; Rael courait parmi la foule, jouant à cache-cache avec des garçons de son âge, le visage et les mains déjà barbouillés, la veste déchirée.

— Peux-tu m'emmener voir les chevaux de ton père ? dit Alderic près d'elle. J'aimerais troquer ma vieille haridelle pour quelque chose de mieux ; je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je pourrais peut-être travailler pour la différence – crois-tu qu'un tel marché intéresserait ton père ? J'ai remarqué que votre *coridom* est vieux et faible – je pourrais peut-être le remplacer pendant une quarantaine de jours, le temps qu'il trouve un remplaçant convenant mieux à ses affaires, et le vieillard pourrait servir dans la maison.

De surprise, elle battit des paupières – elle commençait à être sûre qu'il était vraiment le prince Hastur déguisé, et voilà qu'il proposait de s'engager comme travailleur à gages auprès du MacAran, en échange d'un meilleur cheval ! Mais elle dit poliment :

— Pour ce qui est du marché, il faudra le lui demander toi-même ; mais nous avons quelques bons chevaux, pas assez beaux pour attirer l'attention des gens de haute naissance et qu'il faut vendre à plus bas prix ; peut-être que l'un d'eux, bien entraîné, te conviendra. Celui-ci, par exemple… dit-elle, montrant un grand cheval pataud, d'un vilain brun parsemé de taches noires, à la queue et à la crinière de travers.

— C'est une grande brute décharnée, mais si tu observes attentivement son allure et la façon dont il porte sa queue, tu reconnaîtras en lui un cheval solide et fougueux. Ce n'est pas une monture pour une dame, ni pour un homme aux mains molles qui ne veut pas dépasser le petit trot ; il lui faut une main ferme et un bon cavalier. Son père était notre meilleur étalon, mais sa mère n'était qu'une haridelle, c'est pourquoi, bien que son sang ne soit pas mauvais, c'est une vilaine brute à la vilaine robe.

— Sa croupe est un peu trop forte en effet, dit Alderic. Mais j'aimerais inspecter ses dents moi-même, dit Alderic. Je suppose qu'il est habitué à la selle ?

— Oui, bien que mon père ait d'abord eu l'intention d'en faire un cheval de trait ; il est trop grand pour la plupart des hommes, dit-elle. Mais tu es grand et il te faut un grand cheval. Ruyven l'a habitué à la bride, et je l'ai monté moi-même – mais, dit-elle avec un sourire malicieux, Père ne le sait pas, et c'est inutile de le lui dire.

— Et tu peux le manœuvrer ? dit Alderic, incrédule.

— Je ne vais pas le monter devant tous ces gens pour le prouver, dit-elle, mais je ne m'abaisserais pas à te mentir et…

Elle le regarda un instant dans les yeux.

— … si je mentais, je crois que tu le saurais.

— Certainement, Romilly, dit-il gravement.

— Je t'en donne ma parole, ce cheval est d'un bon naturel, mais il veut une main ferme, dit-elle. J'ai parfois l'impression qu'il a le sens de l'humour – si un cheval peut rire, je jurerais que je l'ai vu rire des gens pensant qu'il suffit de grimper sur un cheval et de lui laisser faire tout le travail ; il s'est débarrassé de Darren en deux minutes, mais mon père peut le monter sans

bride, simplement avec une selle et une longe ; parce que Le MacAran sait comment faire obéir un cheval, lui ou un autre.

— Oui, et il paraît que tu as le même don, dit-il. Eh bien, je vais faire une offre à ton père ; tu crois qu'il acceptera mon cheval en échange ?

— Oh oui. Il a toujours besoin de chevaux bon marché à vendre aux fermiers et aux paysans, dit-elle. À des gens qui traitent bien leurs bêtes, mais qui n'ont pas de grands moyens. Une de nos vieilles juments, plus assez jeune pour porter toute la journée des jeunes gens très actifs, il l'a donnée pour presque rien à un vieux voisin, trop pauvre pour acheter un bon cheval, afin que la vieille bête puisse finir sa vie dans une bonne maison sans trop de travail à faire. Aucun doute qu'il en fasse autant pour ton cheval – il est très vieux ?

— Non, dit Alderic, mais je dois aller dans les Heller cet été, et même à la belle saison, il faut un cheval solide pour ces sentiers.

— Dans les Heller ?

Elle se demanda ce qui pouvait bien l'amener en plein été dans cette chaîne presque infranchissable, mais il changea adroitement de conversation avant qu'elle ait eu le temps de lui poser la question.

— Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille si bon juge des chevaux – comment sais-tu tant de choses ?

— Je suis une MacAran ; je travaille au côté de mon père depuis que je suis assez grande pour le suivre aux écuries, et quand Ruyven est parti…

Elle s'interrompit, incapable de dire à un étranger que la défection de son frère aîné avait laissé son père sans personne, à part des travailleurs à gages, pour partager son amour des animaux qu'il élevait et dressait. Pourtant, elle sentit qu'il la comprenait, car il eut un sourire de sympathie.

— J'aime ton père, dit Alderic. Il est dur, oui, mais il est juste, et il parle librement à ses enfants.

— Pas ton père ?

Alderic secoua la tête.

— J'ai à peine parlé à mon père une demi-douzaine de fois depuis que j'ai quitté mes robes de bébé. Ma mère et lui ont fait

un mariage dynastique et ils ne peuvent pas se souffrir ; je doute qu'ils se soient adressé un mot courtois depuis la conception de ma sœur, et maintenant, ils habitent chacun de leur côté et se retrouvent cérémonieusement quelques fois par an, pas plus. Mon père est bon, je suppose, mais je crois qu'il ne peut pas regarder mon visage sans voir celui de ma mère, alors il a toujours été mal à l'aise en ma présence. Même tout petit, je l'appelais *seigneur*, et je lui ai à peine parlé depuis que je suis adulte.

— Cela ne doit pas remonter à très longtemps, le taquina Romilly.

Mais il dit, d'un ton pathétique qui arrêta net ses taquineries :

— Quand même, je vous envie ; j'ai vu Rael grimper sans crainte sur les genoux de son père – je ne me rappelle pas l'avoir jamais fait avec le mien ; tu peux aller trouver ton père, lui parler librement, il te traite presque en amie et t'écoute. Malgré son rang à la…

Alderic s'interrompit, et il y eut un instant de silence gêné avant qu'il ne termine avec embarras :

— … malgré son rang honorable, j'aimerais ne pas être toujours obligé de dire *Seigneur* en m'adressant à lui. Je t'assure que je changerais de père avec toi n'importe quand.

— Il trouverait peut-être que c'est une affaire, dit amèrement Romilly.

Mais elle savait que ce n'était pas vrai ; son père, malgré sa dureté, l'aimait, et elle le savait. Elle dit :

— Regarde, il n'a pas de client pour le moment ; va le trouver maintenant et propose-lui l'échange pour Aile Rouge.

— Merci, dit-il en s'éloignant.

Puis Davin l'appela pour faire travailler un chien qu'elle avait dressé elle-même, et elle oublia Alderic. Elle s'affaira toute la journée sur le champ de foire, soulignant l'obéissance des chiens, expliquant le pedigree des chevaux, exhibant les faucons ; elle déjeuna d'une bouchée de pain avec du fromage et quelques noix avalés à la hâte derrière les écuries avec les hommes, et, quand la pluie mit fin à la vente et que les invités commencèrent à partir, elle était sale et affamée, prête à

prendre un bon bain et à revêtir une vieille tunique et une jupe confortable pour le dîner familial. Une bonne odeur de rôti et de pain frais régnait dans le hall quand elle entra pour prendre sa place. Rael racontait à qui voulait l'entendre sa journée passée au milieu des bêtes, et Luciella dut finalement le faire taire.

— Tais-toi, Rael, ou tu iras dîner à la nurserie ; il y en a d'autres dans cette famille qui aimeraient pouvoir dire un mot ou deux sans que tu couvres leur voix ! Comment s'est passée la journée, mon ami ? demanda-t-elle au MacAran quand il prit son siège et souleva sa chope.

Il but une longue rasade avant de répondre.

— Assez bien ; j'ai fait un bon marché pour Aile Rouge, qui est un bon cheval pour quiconque a assez d'esprit pour voir ce que cache sa vilaine robe. *Dom* Alderic m'a dit que tu avais recommandé cette vente, Romilly, dit-il avec un regard affectueux à sa fille aînée.

— J'ai bien fait, père ? Je ne voulais pas m'en mêler, mais il m'a semblé que ce serait une bonne monture pour *Dom* Alderic, dit-elle timidement, et…

Elle regarda autour d'elle pour voir si Alderic était là, mais la place de Darren était toujours vide et son ami n'était pas à table, lui non plus.

— Il m'a dit qu'il n'avait pas beaucoup d'argent, et je savais qu'un noir dépasserait ses moyens.

— Je t'en suis reconnaissant ; je voulais qu'Aile Rouge tombe en de bonnes mains, dit son père, et la plupart des gens ne peuvent pas le manœuvrer ; mais avec le jeune Castamir, il s'est montré doux comme un oiseau en cage. Je te remercie, ma fille.

— Mais quand même, protesta Luciella, ce doit être la dernière année où elle va au champ de foire avec les hommes pour exhiber faucons et chevaux – c'est une adulte maintenant, Mikhail !

— N'aie crainte, dit Le MacAran en souriant. J'ai encore une nouvelle. Romilly, ma chérie, tu sais que tu es en âge d'être mariée ; je n'avais pas pensé trouver pour toi un aussi bon parti, mais *Dom* Garris de Scathfell m'a demandé ta main, et j'ai accepté.

Romilly sentit une main glacée se refermer sur sa gorge.

— Père ! protesta-t-elle, tandis que Luciella rayonnait et que Mallina poussait des petits cris de ravissement. Pas *Dom* Garris !

— Allons, allons, dit son père avec un bon sourire. Tu n'as certainement pas encore donné ton cœur à un autre ? Manfred Storn n'est pas encore prêt à se marier, et je croyais que tu aimais Darissa et que tu serais contente de te marier dans cette famille, pour être près de ta meilleure amie.

— Je pensais… peut-être Cinhil…

— Si ce jeune homme t'a fait des avances, je le prendrai sur mes genoux pour lui donner la fessée – il est trop jeune pour le provoquer en duel ! Pourquoi prendre un cadet quand tu peux épouser l'Héritier, ma chérie ?

Le cœur chaviré, elle se rappela la scène de la galerie. Je vous mettais à l'épreuve. Je vois maintenant que vous êtes une fille sérieuse.

Ainsi, pensa-t-elle, si *Dom* Garris m'avait assez plu pour que je l'embrasse, j'aurais été privée de ce mariage, comme si c'était un prix de vertu ! Mais comme elle lui avait manifesté son aversion, elle était digne de ses attentions ? Elle avait les yeux brûlants, mais elle ne voulait pas pleurer devant son père.

— Père, je le déteste, dit-elle d'un ton suppliant. Je l'en supplie, ne me marie pas avec lui !

— Romilly, dit Mallina, tu seras Dame Scathfell ! C'est qu'il est Héritier de Scathfell, peut-être même d'Aldaran un jour ! Et les Aldaran sont de la lignée d'Hastur !

Le MacAran la fit taire du geste.

— Romy, dit-il gravement, le mariage n'est pas une affaire de caprice. Je t'ai choisi un jeune homme très bien…

— Jeune, il ne l'est plus tellement, dit-elle avec emportement. Il a déjà enterré trois femmes, et toutes sont mortes en couches !

— C'est parce qu'il a épousé des Aldaran, dit son père. Tout éleveur te dira qu'il est mauvais d'allier si souvent des parents proches par le sang. Tu n'as pas de sang Aldaran, et tu peux sans doute lui donner des enfants vigoureux.

Elle pensa à Darissa, guère plus âgée qu'elle-même, grossie et déformée par les grossesses. Deviendrait-elle comme cela, et

ses enfants seraient-ils engendrés par *Dom* Garris, avec sa voix geignarde et ses mains molles et moites ? Rien qu'à l'idée, elle en avait la chair de poule !

— Plus un mot là-dessus, dit fermement son père. Toutes les jeunes écervelées pensent savoir l'homme qu'il leur faut, mais leurs aînés doivent prendre les meilleures décisions pour leur avenir. Je ne te marierai pas avant la moisson – je ne veux pas d'un mariage précipité pour ma fille – mais à la moisson tu épouseras *Dom* Garris, et il n'y a rien à répliquer.

— Alors, pendant que je te croyais en train de vendre des chevaux et des faucons, dit-elle amèrement, tu vendais aussi tes filles ! Dis-moi, Père, Dom Garris t'a-t-il donné un bon prix ?

À la brusque rougeur de son père, elle sut qu'elle l'avait piqué au vif. Il dit :

— Je ne veux plus entendre aucune impertinence, jeune fille !

— Je n'en doute pas, lui lança-t-elle. Tu aimes mieux vendre des faucons et des chevaux parce qu'ils ne peuvent pas protester – et tu peux les livrer au destin que tu veux !

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais se contenta d'un regard sévère.

— Dame, dit-il à Luciella, c'est ta tâche de discipliner mes filles ; occupe-t'en, veux-tu ? Je vais dîner avec l'intendant. Je ne veux pas de ces propos à ma table familiale.

Il se leva et sortit à grands pas.

— Oh, ma Mère, gémit Romilly, s'effondrant et posant la tête sur les genoux de Luciella. Suis-je obligée d'épouser ce… ce…

Les mots lui manquèrent, mais finalement, elle termina :

— … cette grosse *limace ?* On dirait un insecte à douze pattes sorti d'un bout de bois pourri !

Luciella, perplexe, lui caressa doucement les cheveux.

— Allons, allons, mon enfant, murmura-t-elle. Ce ne sera pas aussi affreux que tu crois ; n'as-tu pas dit à *Dom* Alderic qu'on ne devait pas juger un cheval sur sa vilaine robe ? *Dom* Garris est un homme bon et honorable. À ton âge, j'avais déjà un enfant, et ta chère maman aussi, Romy. Allons, allons, ne pleure pas, ajouta-t-elle, désemparée, et Romilly sut qu'il n'y avait rien à faire.

Luciella n'irait jamais jusqu'à défier son père. Et elle non plus. Elle n'était qu'une jeune fille, et il n'y avait pas d'issue.

Seule dans sa chambre, ou chevauchant seule dans les collines, Preciosa sur sa selle, Romilly réfléchit à ce qu'elle pouvait faire. Il lui semblait qu'elle était prise au piège. Elle n'avait jamais vu son père revenir sur une décision – il ne voulait pas entendre parler de pardon pour Ruyven, par exemple – ou changer d'avis, une fois qu'il s'était décidé. Il ne dénoncerait pas son accord avec *Dom* Garris – ou s'était-il entendu avec Gareth de Scathfell lui-même ? – même si le ciel devait lui tomber sur la tête. Par la taquinerie ou le raisonnement, elle avait parfois pu convaincre sa gouvernante ou même sa belle-mère de revenir sur un jugement ou une punition ; mais dans toute sa vie, elle n'avait jamais vu son père se dédire, même sachant qu'il avait tort. Dans tous les Monts de Kilghard, la parole d'un MacAran valait la parole d'un Hastur, aussi bonne qu'une signature ou un serment pour un autre.

Et si elle le défiait ? Ce ne serait pas la première fois. Quelque chose en elle reculait à l'idée de sa rage. Mais quand elle la compara à l'alternative. *Dom* Garris et ses yeux lubriques, elle récusa qu'elle préférait être battue, par son père chaque jour pendant toute une année plutôt que d'être livrée à *Dom* Garris. Ne *savait*-il donc pas comment était cet homme ? Puis, le cœur serré, elle réalisa que Le MacAran était un homme et qu'il ne pouvait pas avoir perçu cet aspect de Garris d'Aldaran ; *ça, Dom* Garris ne le montrait qu'à une femme objet de son désir.

S'il me touche, je vomirai, et elle sut que, quelle que fût la colère de son père, elle devait le supplier une dernière fois.

Elle le trouva à l'écurie, surveillant un jeune palefrenier qui appliquait des cataplasmes sur les genoux d'un poney noir tombé dans la cour. Elle savait que le moment était mal choisi, car il avait l'air irrité et absent.

— Continue les cataplasmes, dit-il au garçon. Froids et chauds alternativement, pendant au moins deux heures, puis applique de la poudre de *karalla* et bande serré. Et veille à ce qu'il ne se couche pas dans le crottin – renouvelle sa paille toutes les deux heures. Même avec tout ce que nous pourrons faire, il conservera des cicatrices et je devrai le vendre à perte,

ou le conserver pour les petits travaux de la ferme ; mais si ses genoux s'infectent, nous le perdrons tout à fait. Je te le confie – si quelque chose tourne mal, tu m'en répondras, jeune vaurien, car s'il est tombé, c'est à cause de ta mauvaise monte !

Le palefrenier ouvrit la bouche pour protester, mais Le MacAran le fit taire du geste.

— Et pas d'excuses – je t'ai vu le faire courir sur des pierres ! Maudit écervelé ! Je devrais te mettre à nettoyer le fumier sans monter pendant quarante jours !

Il détourna la tête avec irritation et vit Romilly.

— Que viens-tu faire à l'écurie, ma fille ?

— Je suis venue te voir, Père, dit-elle, essayant de raffermir sa voix. J'aimerais parler avec toi, si tu as le temps.

— Le temps ? Je n'en ai pas ce matin, avec ce poney blessé et peut-être perdu, dit-il, mais il sortit de l'écurie et s'appuya contre une barrière. Qu'y a-t-il, mon enfant ?

Elle ne put parler d'un moment, la gorge serrée devant le panorama, les montagnes s'élevant de l'autre côté de la vallée, le paddock vert où paissaient placidement des juments gravides, les servantes faisant la lessive dans la cour, devant un chaudron fumant posé sur un petit feu de bois… Tout cela lui était si cher, et elle devrait le quitter, quoi qu'elle fasse… Elle aimait Château Faucon autant que ses frères, et pourtant, elle devait partir de la maison pour se marier, alors que tous les fils de son père, même Ruyven qui l'avait abandonnée, pouvaient y rester toute leur vie, avec les chevaux et les montagnes familières. Pourquoi ne pouvait-elle pas être l'Héritière de son père à la place de Ruyven qui ne s'en souciait pas, et amener son mari ici, au lieu d'épouser quelqu'un qu'elle haïssait et d'aller vivre dans une maison étrangère ?

— Qu'y a-t-il, ma fille ? demanda-t-il avec bonté, et elle sut qu'il avait vu ses larmes.

Elle déglutit avec effort, cherchant à raffermir sa voix, et dit :

— Père, j'ai toujours su que je me marierais, et je ferais avec joie ta volonté, mais… mais… Père, pourquoi faut-il que ce soit *Dom* Garris ? Je le déteste ! Je ne peux pas le supporter ! Il me fait penser à un crapaud !

Elle avait élevé la voix, et son père fronça les sourcils, puis reprit bientôt le ton calme forcé qu'elle redoutait.

Il dit, raisonnable :

— J'ai essayé de conclure le mariage le plus avantageux pour toi, Romy. Il est Héritier de Scathfell, et premier dans l'ordre de succession pour le Domaine Aldaran d'Aldaran, si le vieux seigneur devait mourir sans enfants, ce qui semble maintenant probable. Je ne suis pas riche, et je ne peux pas te donner une grosse dot, mais Scathfell est assez fortuné pour ne pas s'en soucier. *Dom* Garris a besoin d'une femme…

— Il en a déjà enterré trois, dit Romilly, désespérée. Et voilà qu'il veut de nouveau épouser une fille de quinze ans…

— L'une des raisons pour lesquelles il m'a demandé ta main, dit son père, c'est que ses autres femmes étaient maladives et trop proches parentes avec lui ; il veut un sang nouveau pour sa maison. Si tu lui donnes un fils vigoureux, tu jouiras de tous les honneurs et tu auras tout ce que tu peux désirer…

— Et dans le cas contraire, je serai morte, et personne n'aura à se soucier si je suis heureuse ou non, s'écria-t-elle, de nouveau, les yeux pleins de larmes. Père, je ne peux pas épouser, je n'épouserai pas ce… cet homme répugnant ! Oh, Père, je ne cherche pas à te défier, j'épouserais volontiers pratiquement n'importe qui d'autre. – Cinhil, ou… ou *Dom* Alderic…

— Alderic, hein ?

Il lui prit le menton dans sa grosse main et leva son visage vers lui.

— Dis-moi la vérité, mon enfant. Vous êtes-vous livrés tous les deux à des jeux interdits ? *Dom* Garris pense te trouver vierge ; sera-t-il déçu ? Cet arrogant rejeton de Castamir a-t-il joué avec tes sentiments, ma fille ? Un hôte reçu sous mon toit…

— *Dom* Alderic n'a jamais rien dit ni fait avec moi qu'il n'aurait pas pu dire ou faire devant toi ou ma mère, s'écria-t-elle, indignée. J'ai cité son nom simplement parce que je ne le trouve pas repoussant, ni Cinhil, ni aucun jeune homme sain et bon d'à peu près mon âge ! Mais ce… ce vieux visqueux…

Les mots lui manquèrent, et elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

— Romilly, dit son père avec bonté, lui tenant toujours le menton, *Dom* Garris n'est pas si vieux que ça ; ce n'est pas comme si je te donnais au Seigneur Gareth ou à un homme violent, à un ivrogne ou un joueur, ou à un vaurien. Je connais Garris depuis sa naissance ; c'est un homme jeune, bon, honorable et bien né, et tu ne devrais pas lui tenir rigueur de son visage, car il n'y est pour rien. Un beau visage est bientôt fané, mais je désire chez le mari de ma fille l'honneur, la naissance et un bon caractère. Tu n'es qu'une jeune écervelée, qui ne voit pas plus loin qu'un visage agréable et un corps qui danse avec grâce ; et c'est pourquoi les pères et les mères concluent les mariages de leurs filles, car ils se rendent mieux compte de la véritable valeur d'un homme.

Elle déglutit avec effort, honteuse de ce qu'elle avait à dire à son père, mais l'alternative était pire. Elle dit :

— Il… il me regarde d'une drôle de façon… comme si j'étais toute nue… et en dansant, il a posé ses mains sur moi…

Son père fronça les sourcils et détourna les yeux, et elle sut qu'il était gêné, lui aussi. Enfin, il soupira et dit :

— Il a besoin d'une femme, c'est tout ; quand il sera marié, il n'aura plus besoin d'agir ainsi. Au moins, tu sais qu'il n'est pas…

Il toussa nerveusement.

— … qu'il n'est pas un amoureux des hommes, et qu'il ne t'abandonnera pas pour tenir la main de son écuyer, d'un joli page ou d'un Garde. Je crois qu'il fera un bon mari, Romy. Je pense qu'il est maladroit et qu'il n'a pas su s'y prendre avec toi, mais je crois qu'il veut ton bonheur et que vous serez heureux ensemble.

Romilly sentit ses larmes lui échapper et inonder ses joues. Elle dit, la voix brisée de sanglots :

— Père, oh, Père, je t'en *supplie*… n'importe qui, n'importe qui d'autre, je jure que je t'obéirai sans un mot, mais pas… pas *Dom* Garris…

Le MacAran fronça les sourcils en se mordant les lèvres.

— Romilly, les choses sont allées trop loin pour que je puisse me dédire honorablement, dit-il. Les gens de Scathfell sont nos voisins, et je dépends de leur bonne volonté à notre égard ; reprendre ma parole à ce stade serait un affront à leur honneur

que je ne pourrais pas réparer en toute une vie. Si j'avais su ce que tu ressentais, je n'aurais jamais donné ma parole ; mais ce qui est fait est fait, et je suis engagé sur mon honneur. Il n'y a plus rien à dire, mon enfant. Tu es jeune ; tu t'habitueras bientôt à lui, et tout ira bien, je te le promets. Allons, courage, ne pleure plus ; je t'ai promis une belle paire de chevaux noirs comme cadeau de noces, et j'y ajoute la petite ferme de Greyrock, de sorte que tu auras toujours quelque chose, un endroit à toi où tu pourras t'isoler. Et j'ai dit à Luciella d'envoyer acheter au marché de Caer Donn de beaux tissus pour ta robe de mariée, afin que tu ne te maries pas dans des étoffes tissées à la maison. Alors, console-toi, sèche tes larmes, et choisis les noirs que tu veux comme présent de noces ; et dis à Luciella de te faire faire des robes neuves, trois… non, quatre nouvelles tenues, et tout ce qui va avec, jupons, plumes, bonnets et tous les colifichets qu'aiment les filles. Aucune mariée des montagnes ne sera mieux pourvue pour son mariage.

Elle baissa la tête, la gorge serrée. Elle savait que c'était sans espoir, car il avait donné sa parole à *Dom* Garris et au Seigneur Scathfell. Il ne se dédirait jamais, et quoi qu'elle dise, ça ne servirait à rien. Il prit son silence pour un consentement et lui tapota la joue.

— Je retrouve ma petite fille, dit-il, maladroit. Je suis fier de toi, mon enfant – je voudrais que tes frères aient ta force et ton courage.

— J'aurais voulu être ton fils, balbutia-t-elle, pour rester toujours à la maison avec toi…

Son père la prit doucement dans ses bras.

— Moi aussi, ma fille, murmura-t-il dans ses cheveux. Moi aussi. Mais l'homme propose et les Dieux disposent, et seul le Porteur de Fardeaux sait pourquoi il a donné à ma fille les qualités qu'un homme souhaite trouver chez ses fils. Le monde va comme il veut, et non comme toi ou moi le voudrions, Romy.

Il lui tapota doucement la tête, et elle pleura, se serrant contre lui, elle pleura avec désespoir, comme si elle n'allait jamais s'arrêter.

D'une certaine façon, pensa-t-elle plus tard avec désespoir, sa compréhension aggravait encore la situation. S'il avait crié et

tempêté, ragé et menacé de la battre, elle aurait au moins pu penser qu'elle avait le droit de se révolter. Devant sa bonté, elle ne pouvait que comprendre son point de vue – qu'elle était jeune, qu'elle avait de bons parents qui faisaient ce qu'ils estimaient le mieux pour elle, et qu'elle était folle et écervelée d'aller contre leur prévoyance.

Elle fit donc semblant de s'intéresser aux préparatifs du mariage, qui, avait dit Le MacAran, aurait lieu à la moisson. Luciella envoya chercher à Caer Donn de la soie pour sa robe de mariée, et de belles étoffes écarlate, bleue et violette pour ses nouvelles robes ; et elle avait commandé tant de jupons, de camisoles et de jolis dessous que Mallina ne dissimulait pas sa jalousie et boudait pendant la confection du trousseau.

Un matin, un cavalier arriva de Scathfell, et, quand on l'eut fait entrer dans la cour, une cage couverte sur sa selle, il dit au MacAran :

— Un message de *Dom* Garris, et un cadeau pour Mistress Romilly.

Le MacAran prit la lettre, fronçant un peu les sourcils, et l'ouvrit.

— Tes yeux sont meilleurs que les miens, dit-il à Darren. Lis-la-moi.

Romilly pensa, contrariée, que si la lettre la concernait, c'est elle qui aurait dû la lire. Mais Le MacAran ne voulait peut-être pas qu'on sache que sa fille était bien plus instruite que son fils élevé à Nevarsin. Darren parcourut la missive, fronça les sourcils, puis lut tout haut :

« Au MacAran de Château Faucon et à ma fiancée Romilly, salut de Gareth-Regis Aldaran de Scathfell. Votre fille m'a informé qu'elle chasse au faucon *verrin,* ce qui est compréhensible pour la fille du meilleur fauconnier de la région, mais serait inconvenant pour l'épouse de l'Héritier d'Aldaran. C'est pourquoi je prends la liberté de vous envoyer ces deux femelles qui orneront comme il faut le plus joli poignet des Monts de Kilghard, afin qu'elle n'ait plus besoin de chasser avec un faucon d'homme. Je la supplie d'accepter ces oiseaux, et je les lui envoie maintenant pour qu'elle puisse s'habituer à leur vol. Ayez la bonté de présenter mes compliments et mes

hommages respectueux à ma promise, et d'accepter vous-même mes salutations les plus respectueuses. »

Darren leva les yeux.

— Il y a le sceau de Scathfell.

Le MacAran haussa les sourcils et dit :

— C'est une lettre très courtoise. Découvrez la cage, mon brave.

La couverture retirée, deux ravissants faucons apparurent ; leurs chaperons étaient de souple cuir écarlate, brodés au fil d'or des armes d'Aldaran, et leurs longes scintillaient aussi de fils d'or. C'étaient de ravissants petits oiseaux, au plumage luisant, resplendissants de santé, et Romilly retint son souffle à leur vue.

— C'est un cadeau magnifique et plein d'attention. Dites à mon… mon promis, dit-elle, trébuchant sur le mot, que je lui en suis très reconnaissante et que je les ferai voler en pensant à lui.

Elle tendit le poignet et posa l'un des faucons sur son gantelet. Il resta immobile, et elle vit qu'il était parfaitement dressé. Tant pis si ces faucons n'étaient bons qu'à attraper des musaraignes, c'étaient de ravissants petits oiseaux, et que *Dom* Garris fît tant de cas de ce qui l'intéressait était un bon signe. Pendant un moment, elle eut meilleure opinion de son fiancé ; mais plus tard, elle commença à réfléchir ; était-ce simplement sa façon de lui dire que, quand elle serait sa femme, elle ne serait plus autorisée à chasser avec un vrai faucon ? D'après ce que Gareth de Scathfell – le père – avait dit, elle inclinait à le penser. *Ce serait inconvenant pour la femme de l'Héritier de Scathfell. À* part elle, elle décida irrévocablement que, quoi qu'ils puissent dire ou faire, elle n'abandonnerait jamais Preciosa ! Le lien qui les unissait était trop fort.

La première fois qu'elle fit voler les petits faucons – avec quelque remords d'être infidèle à sa bien-aimée Preciosa – elle chercha à établir le contact mental, ce lien puissant entre le faucon et son maître. Mais elle ne sentit chez les petits oiseaux que confusion et excitation ; pas d'émotion, pas de rapport et d'union – ces petits faucons n'avaient pas assez d'intelligence pour avoir la capacité du *laran*. Elle savait que les oiseaux de volière n'avaient pas ces capacités – une ou deux fois, elle avait

essayé de communiquer avec eux – en fait, l'expression « une cervelle d'oiseau », appliquée à une femme, signifiait qu'elle était stupide ! Chasser avec ces oiseaux était ennuyeux ; elle pouvait les regarder voler, et ils étaient vraiment ravissants, mais elle ne connaissait pas avec eux l'exaltation, le rapport et l'union qu'elle ressentait avec Preciosa. Elle les faisait docilement voler tous les jours pour les exercer, mais c'était toujours avec soulagement qu'elle leur remettait leurs jolis chaperons et lançait Preciosa, montant vers le ciel avec elle dans l'extase du vol et de la liberté.

Maintenant, elle montait surtout avec Darren et Rael ; Alderic remplaçait le *coridom* et il avait toujours à faire : la comptabilité, les pedigrees, la supervision du personnel des cours et des écuries. Elle le voyait rarement, sauf de temps en temps, quand ils échangeaient quelques mots cérémonieux le soir devant le feu, ou faisaient une partie de *castles* ou de cartes avec Darren ou son père, ou parfois confectionnaient un jouet en bois pour amuser Rael pendant les longues soirées.

Elle aussi avait des journées bien remplies ; son père avait décidé qu'elle n'avait plus besoin d'étudier, et le projet de lui faire enseigner la comptabilité par l'intendant avait été abandonné, puisqu'elle devait se marier bientôt ; Calinda occupait donc son temps à coudre et broder, et lui apprenait à surveiller les filles de cuisine, les couturières et même les laitières… non que l'avenir lui réservât toutes ces tâches, mais, disait Calinda, elle devait savoir tout faire pour juger si les serviteurs s'acquittaient bien de leur tâche ; le Seigneur Scathfell était veuf, et elle serait la première dame de Scathfell, avec le plus d'autorité ; elle ne devait pas leur donner à penser que Château Faucon était une maison mal tenue et qu'une fille MacAran n'était pas capable de superviser ses femmes. Romilly se disait qu'elle aimerait mieux nettoyer les écuries, traire les vaches et faire son beurre elle-même, plutôt que de surveiller les femmes chargées de ces travaux ; quant à la couture, elle était certaine que la plus jeune et la moins douée de toutes serait plus habile qu'elle, alors comment pourrait-elle surveiller et superviser, sans parler de corriger et gronder ? Luciella retrouva une vieille poupée de Mallina, l'habilla de la vieille layette de

Rael, et enseigna à Mallina et à Romilly comment donner son bain à un bébé, comment soutenir la petite tête ballottante, comment changer les couches et prévenir les rougeurs et les démangeaisons ; Romilly ne comprenait pas pourquoi – alors qu'il y avait là-bas des nurses et des sages-femmes d'expérience, plus Darissa qui avait deux – non, trois enfants maintenant – elle devait savoir faire tout ça elle-même, avant même d'avoir un seul enfant, mais Luciella affirma que cela faisait partie de ce que toute jeune mariée doit savoir. Romilly n'avait pas d'objection particulière à avoir des enfants – Rael, bébé, était adorable – mais quand l'idée d'enfants se présentait à elle, elle pensait d'abord à Darissa, molle et flasque, grosse et nauséeuse, et à l'inévitable processus par lequel ces enfants étaient conçus. Vigoureuse et élevée à la ferme, elle avait souvent pensé, avec un secret plaisir, à l'époque où elle aurait un amant ou un mari, mais quand elle imaginait le visage de *Dom* Garris à cette place, ce que (à son honneur) elle s'essayait vertueusement à faire, elle en avait la nausée, et maintenant, même quand elle pensait à n'importe quel homme, l'idée même lui répugnait. Non, elle ne *pouvait* pas, alors elle s'enfuirait, s'engagerait dans la Sororité de l'Épée, porterait les armes et combattrait comme mercenaire pour l'un des rois se disputant le pays, elle se couperait les cheveux et se percerait les oreilles – et quand elle en arrivait à ce stade, elle réalisait sa folie, car si elle s'enfuyait, on la poursuivrait et on la ramènerait. Puis elle faisait des plans insensés : un dernier appel à son père, à sa belle-mère, au Seigneur Scathfell lui-même – quand on refermerait les bracelets de noce sur ses poignets, elle hurlerait « Non » et les arracherait, quand on essaierait de la conduire au lit nuptial, elle tomberait sur *Dom* Garris avec un poignard… Alors, certainement qu'il l'écarterait, qu'il ne voudrait plus d'elle… elle lui dirait comme elle le détestait, et il refuserait de la garder…

Mais au fond de son cœur, elle savait que tout cela était inutile. Elle devait se marier… et elle ne le pouvait pas !

L'été s'avançait ; la neige du soir n'était encore qu'une brève averse de pluie, les collines étaient couvertes de fleurs éclatantes et d'arbres bourgeonnants ; les buissons étaient chargés de petites boules vertes, qui, une fois mûres, deviendraient des

noix, et presque tous les jours, elle et Mallina pouvaient couper des champignons sur les troncs des vieux arbres où l'on avait implanté des mycorhyses. Elle cueillait docilement des baies, aidait à les égrener pour les confitures, aidait à baratter le beurre à la laiterie, et avait rarement le temps de monter, et encore moins de faire prendre l'exercice nécessaire à Preciosa ; mais tous les jours, elle allait la voir à la fauconnerie, et priait Darren ou Alderic de la sortir et de la faire voler. Darren avait peur des faucons et les évitait tant qu'il pouvait, mais quand Alderic avait un moment de loisir, il prenait Preciosa sur sa selle.

— Mais elle ne vole pas bien pour moi, lui dit-il un soir. Je crois qu'elle se languit de toi, Romilly.

— Et je la néglige, dit Romilly, avec remords.

Elle avait elle-même formé le lien avec cette bête sauvage ; maintenant, elle ne pouvait pas la trahir. Elle résolut que, le lendemain, quelques tâches que lui imposât Luciella, elle trouverait un moment pour monter et sortir son faucon.

Elle fit son travail avec la rapidité de l'éclair, le lendemain matin, avec tant de vitesse et d'empressement que Luciella, étonnée, remarqua :

— Tu vois ce que tu peux faire quand tu veux, mon enfant !

— Puisque j'ai fini, ma Mère, puis-je sortir mon faucon un moment ?

Luciella hésita puis répondit :

— Mais oui ; il ne faut pas négliger le cadeau de *Dom* Garris. Va, Romilly, et amuse-toi bien au grand air.

Ainsi libérée, elle courut revêtir sa tenue de cheval et ses bottes, et ordonner qu'on selle son cheval – avec une selle de dame, sans doute, mais il valait mieux monter en amazone que pas du tout – et gagna vivement la fauconnerie. Darren était dans la cour, l'air morne, en train d'exercer un ou deux faucons ; elle remarqua ses mouvements maladroits, et lui dit qu'elle allait chasser au faucon – voulait-il l'accompagner ? Il accepta avec soulagement, et fit seller son propre cheval. Elle prenait Preciosa sur son perchoir, posant avec plaisir le poids familier sur son gantelet et dirigeant ses sens vers l'oiseau pour rétablir le contact mental, quand son père entra dans la fauconnerie.

— Romilly, dit-il sèchement, prends tes propres faucons, pas celui-ci. Tu sais ce qu'a dit ton fiancé ; il est inconvenant pour une femme de chasser au faucon *verrin*, et tu as des faucons à toi. Repose-le.

— Père ! protesta-t-elle, en proie à une colère soudaine. Preciosa m'appartient, je l'ai dressée moi-même ! Elle est à moi, à moi ! Personne d'autre ne peut la faire voler ! Comment peut-il être inconvenant de chasser avec un faucon que j'ai dressé moi-même ! Vas-tu laisser *Dom* Garris te dire ce que ta propre fille a le droit de faire dans ta propre écurie ?

À son visage, elle le vit lutter, en proie à des sentiments contradictoires, mais il dit d'un ton tranchant :

— Je t'ai dit de reposer ce faucon sur son perchoir et de prendre les tiens ! Je ne tolérerai pas que tu me défies, ma fille !

Il s'avança vers elle ; Preciosa sentit l'agitation de Romilly et battit follement des ailes, se débattit furieusement sur son poignet, s'envola de toute la longueur de ses longes puis se reposa, agitée.

— Père, supplia-t-elle, baissant la voix pour ne pas perturber les oiseaux facilement effrayés, ne parle pas comme cela…

Le MacAran tendit le bras et attrapa fermement Preciosa par les pattes, la reposa sur son perchoir et dit :

— Je serai obéi et il n'y a pas à discuter.

— Elle n'a pas assez d'exercice, plaida Romilly. Elle a besoin de voler !

Le MacAran s'immobilisa.

— C'est vrai, dit-il.

Il fit signe à Darren.

— Tiens, dit-il, lui montrant de la tête Preciosa sur son perchoir. Prends-la. Je te la donne. Il te faut un bon faucon, et c'est le meilleur que nous ayons. Sors-la aujourd'hui, et commence à t'habituer à elle.

Indignée et stupéfaite, Romilly en resta bouche bée – il ne pouvait pas lui faire *ça* – ni à Preciosa ! Le MacAran reprit l'oiseau, le tint fermement jusqu'à ce que se calment ses battements d'ailes, puis le posa sur le poignet de Darren, qui recula brusquement, et Preciosa, même chaperonnée, agita la tête en tous sens, battant des ailes et donnant des coups de bec

dans le vide. Darren s'écarta, son poignet tourna, déséquilibrant l'oiseau qui tomba, suspendu par les pattes à ses longes. Pétrifié, il regardait l'oiseau qui se débattait furieusement, et Le MacAran murmura durement :

— Redresse-la ! Calme-la, que diable ! Si elle se casse les rémiges, je te tordrai le cou, mon garçon !

Darren fit quelques mouvements inefficaces pour apaiser l'oiseau, qui finalement se tint assez calme, sur son poignet. Mais c'est d'une voix tremblante qu'il dit :

— Ce n'est pas… pas juste, Père. Je t'en supplie – Romilly a dressé ce faucon elle-même, et avec son propre *laran*…

— Silence, jeune homme ! Ne prononce pas ce mot en ma présence !

— Refuser de l'entendre ne l'empêchera pas d'exister. C'est le faucon de Romilly, elle l'a dressé, elle l'a gagné, je n'en veux pas… je ne le lui prendrai pas !

— Mais tu le prendras *de moi*, dit Le MacAran, les dents serrées de fureur. Comment oses-tu dire que je n'ai pas le droit de donner un faucon dressé chez moi ? Romilly a reçu des faucons de son fiancé. Elle n'a pas besoin de celui-ci, et tu le prendras, sinon…

Il se pencha vers Darren, les yeux flamboyants, haletant bruyamment :

— Sinon, je lui tordrai le cou devant vous deux ! Je ne serai pas défié dans ma propre fauconnerie !

Il fit un geste comme pour mettre sa menace à exécution, et Romilly s'écria :

— Non ! Non, Père – non, je t'en supplie ! Darren, ne le laisse pas… prends le faucon, il vaut mieux que tu l'aies…

Tremblant, Darren prit une profonde inspiration, s'humecta les lèvres de la langue, et posa le faucon sur son bras, disant d'une voix mal assurée :

— Seulement parce que tu me le demandes, Romilly. Seulement pour ça, je te le jure.

Les yeux brûlants, Romilly se détourna pour prendre l'un des petits faucons inutiles, cadeaux de *Dom* Garris. En cet instant, elle les haïssait, ces petites choses stupides et sans cervelle. Malgré leur beauté et leur élégance, ce n'étaient que des

ornements, de jolis bijoux inutiles, pas de vrais faucons, rien de plus que les jouets en bois de Rael ! Mais ce n'était pas leur faute, pauvres petites choses idiotes, s'ils n'étaient pas Preciosa. Son cœur s'élançait vers Preciosa, précairement perchée sur le poignet maladroit de Darren.

Mon faucon. À moi. Et maintenant, cet idiot de Darren va la gâcher… ah, Preciosa, Preciosa, pourquoi cela doit-il nous arriver ?

Elle sentit qu'elle haïssait son père, et Darren aussi, qui transférait maladroitement Preciosa de son poignet sur le perchoir de sa selle. Les yeux brouillés par les larmes, elle monta. Son père avait demandé son grand cheval gris ; il irait avec eux, dit-il avec colère, pour s'assurer que Darren dirigeait bien l'oiseau, et, dans le cas contraire, il apprendrait à le faire, comme il avait appris l'alphabet, que Le MacAran lui avait inculqué à coups de cravache !

En silence, misérables, ils s'engagèrent sur le sentier descendant de Château Faucon. Romilly, qui fermait la marche, regardait son père avec haine, puis la selle de Darren où Preciosa s'agitait sur son perchoir. Elle projeta sa conscience, son *laran* – puisque c'était le mot utilisé – vers Preciosa, mais le faucon était trop agité ; elle ne sentit que haine et confusion, et aussi une rage brûlante qui brouilla l'esprit de Romilly, tant et si bien qu'il ne lui resta que la force de se tenir en selle.

Bientôt, trop tôt, ils atteignirent la grande prairie où ils avaient chassé la première fois – sauf qu'alors c'était Alderic qui les accompagnait, amical et serviable, et pas leur père en fureur. Maladroit, la pinçant dans sa hâte, Darren décoiffa Preciosa, l'éleva vers le ciel sur son poing, et elle s'envola ; Romilly, projetant tous ses sens vers l'oiseau en pleine ascension, sentit sa rage s'écouler à mesure qu'elle prenait de l'altitude, et elle pensa, désespérée : *Il vaut mieux la libérer. Elle ne sera plus jamais à moi, et je ne supporte pas de la savoir malmenée par Darren. Il fait de son mieux, mais il n'a ni les mains ni le cœur qu'il faut pour les faucons.*

À mesure que son esprit s'unissait plus étroitement à celui de l'oiseau, il lui sembla qu'elle mettait toute son âme dans ce cri.

Pars, Preciosa ! Va-t'en, fuis – au moins, l'une de nous deux sera libre ! Plus haut – plus haut – maintenant, vire et disparais…

— Romilly, qu'est-ce que tu as ? dit son père d'une voix acerbe. Fais voler ton oiseau !

Avec effort, elle revint à la réalité, ôtant le chaperon brodé d'une main experte. Le petit faucon, brillant comme un bijou dans le soleil rouge, prit son vol, montant sur un courant ascendant, et Romilly le regarda sans le voir – les yeux brouillés de larmes, toute sa conscience unie avec Preciosa.

Plus haut, plus haut… maintenant, accompagne le vent… pars libre sur le vent, et disparais…

… Dernier regard sur le pays, déployé sous elle comme une image coloriée des livres scolaires de Rael, puis le lien ténu se rompit brusquement, et elle se retrouva seule, seule dans son propre esprit, les mains et le cœur vides, entendant à peine le faible cri du petit faucon piquant sur un petit rongeur… reprenant son vol – et il se posa sur sa selle. Machinalement, elle déchira le petit cadavre et donna à manger au faucon dans sa main, mais son cœur était vide.

Preciosa. Elle est partie. Partie. Plus jamais…

La tête renversée en arrière, son père scrutait le ciel à l'endroit où Preciosa avait disparu.

— Elle est partie depuis longtemps, dit-il. Romilly, en général, la laisses-tu voler hors de vue ?

Romilly secoua la tête. Le MacAran attendit, immobile, et Darren, la tête rejetée en arrière, scrutait aussi le ciel, la bouche arrondie de stupeur. Ils attendirent. Enfin, Le MacAran explosa :

— Tu l'as perdue, maudit maladroit ! Le meilleur faucon de la fauconnerie, et la première fois que tu le fais voler, tu le perds, fils indigne que tu es, indigne vaurien, bon tout juste à gribouiller…

Il leva sa cravache et l'abattit sur les épaules de Darren, qui cria, plus d'étonnement que de douleur, mais ce cri galvanisa Romilly ; elle démonta en hâte et se précipita vers eux, se jetant entre son père et Darren pour que les coups tombent sur elle.

— C'est moi qu'il faut battre, s'écria-t-elle. Ce n'est pas la faute de Darren ! Je l'ai perdue, je l'ai laissée s'en aller – je ne peux pas être libre, je dois être prisonnière dans une maison étrangère et dépouillée de mon faucon, maudit tyran, mais je ne veux pas que Preciosa soit enchaînée aussi ! Je l'ai encouragée à partir avec mon *laran* – avec mon *laran* – tu as fait fuir Ruyven avec ta tyrannie, Darren a peur de toi, mais moi je n'ai pas peur, et au moins, tu ne maltraiteras plus jamais mon faucon, *mon faucon, à moi…*

Des sanglots convulsifs l'interrompirent. Après le premier coup, son père avait retenu son bras, mais en entendant ce flot d'insultes, en entendant les mots interdits de *Ruyven* et de *laran,* son visage s'assombrit, congestionné de rage, et, levant sa cravache, il l'abattit lourdement, et recommença encore et encore ; Romilly, frissonnant de douleur, continuait à accuser son père en exclamations incohérentes, plus dures que jamais ; alors, il démonta et, debout au-dessus d'elle, lui cravacha le dos et les épaules jusqu'au moment où Darren criant, hurlant, l'entoura de ses bras pour l'arrêter, et où une autre voix résonna ; *Dom* Alderic qui, de ses bras puissants, l'immobilisa.

— Allons, allons, Seigneur – pardonnez-moi, mais vous ne pouvez pas battre ainsi une jeune fille – mon Dieu, Romilly, tu as le dos en sang – regardez, Seigneur, vous avez déchiré sa robe !

Il prit sa cravache au MacAran qui se laissa faire, les bras ballants aux côtés, comme étourdi. Romilly chancela, le dos endolori et inondé de sang, et Alderic poussa son père dans les bras de Darren et vint la soutenir. Le MacAran, sa colère faisant place à la stupeur, semblait hébété ; consterné, il regarda à la dérobée le dos de la robe en lambeaux, puis détourna vivement les yeux.

— Je… je ne savais plus ce que je faisais… dit-il avec effort. Je suis votre débiteur, *Dom* Alderic. Je… je…

La voix lui manqua. Il chancela et serait tombé si Darren ne l'avait pas soutenu. Le MacAran fixa Romilly et dit durement :

— J'ai perdu mon sang-froid. Je ne te pardonnerai pas de m'avoir poussé à m'oublier si honteusement, ma fille ! Si tu avais été un garçon, je t'aurais laissée sans connaissance ! Mais

tu seras bientôt en puissance de mari, et si tu lui parles ainsi, il t'en cuira davantage ! Hors de ma vue !

Romilly trébucha ; Alderic la poussa vers son cheval.

— Pourras-tu monter ? demanda-t-il à voix basse.

Elle hocha la tête, hébétée, et, de nouveau, éclata en sanglots.

— Il vaut mieux que tu rentres tant qu'il est encore en état de choc, murmura-t-il.

Immobile, Le MacAran branlait du chef, de courroux et de consternation.

— De ma vie, je n'ai jamais porté la main sur une femme ou une fille, marmonna-t-il. Je ne me pardonnerai jamais, et je ne pardonnerai jamais à Romilly de m'avoir ainsi provoqué !

Il scruta le ciel où le faucon avait disparu, et grommela quelque chose, mais Alderic claqua la croupe du cheval de Romilly, qui partit au galop vers Château Faucon.

Chancelante et trébuchante, elle rentra dans la maison et monta dans sa chambre, où sa vieille nourrice la considéra avec consternation.

— Oh, mon agneau, ma toute petite, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Ton dos, ta robe de cheval…

— Père m'a battue, balbutia-t-elle, éclatant en sanglots. Il m'a battue parce que Darren a perdu mon faucon…

Imbibant d'eau les lambeaux de tissus collés au dos de Romilly, Gwennis les décolla, appliqua du baume et des herbes sur les blessures, enveloppa la jeune fille dans le tissu douillet d'une vieille robe de chambre, et lui apporta une bonne soupe chaude dans son lit. Romilly s'était mise à frissonner et se sentait malade et fiévreuse. Gwennis grommela, puis, branlant du chef, elle demanda :

— Comment as-tu pu mettre ton père dans une colère pareille ? Il est si bon ! Il devait être hors de lui pour te battre ainsi !

Romilly, incapable de répondre, claquait des dents et continuait à sangloter, malgré ses efforts pour s'arrêter. Inquiète, Gwennis alla chercher Luciella, qui pleura devant ses blessures et sa robe déchirée, mais répéta pourtant la même chose que Gwennis :

— Comment as-tu pu mettre ton père dans une colère pareille ? Il n'aurait jamais fait ça si tu ne l'avais pas provoqué de façon insupportable !

C'est moi la coupable d'après elles, pensa Romilly, *c'est moi la coupable parce que j'ai été battue…*

Et maintenant, il n'y a plus aucun espoir pour moi. Preciosa est partie. Mon père se soucie plus de sa parole donnée aux Aldaran que du bonheur de sa fille. Il battra sauvagement Darren parce qu'il ne possède pas mes dons, mais il ne veut pas me laisser être ce que je suis, ni Darren être ce qu'il est ; peu lui importe ce que nous sommes, seul lui importe ce qu'il voudrait que nous soyons.

Elle resta indifférente aux paroles de réconfort de Luciella, et à Gwennis qui la dorlotait. Elle pleura tant qu'elle finit par en avoir mal aux yeux, mal à la tête et le nez rouge. Tant et si bien qu'elle s'endormit à la fin.

Quand elle s'éveilla, Château Faucon était plongé dans le silence, et la face violette de Kyrrdis brillait à sa fenêtre. Elle avait une terrible migraine et de douloureux élancements dans le dos, malgré les baumes de Gwennis. Elle avait faim, et elle décida de descendre à la cuisine chercher du pain et de la viande froide.

Mon père me hait. Il a fait fuir Ruyven par sa tyrannie, mais au moins il est libre, et il apprend à devenir ce qu'il doit être dans une Tour. Ruyven avait raison ; au moins, loin de la volonté de fer de mon père, il peut être ce qu'il est, pas ce que Père voudrait qu'il soit.

Et soudain, Romilly sut qu'elle, aussi devait être libre, comme Preciosa était libre dans la nature, libre d'être ce qu'elle était.

Agitée de tremblements, elle enfila un vieux gilet tricoté sur son dos endolori, puis sa vieille tunique et sa culotte. Elle se glissa dans le couloir, ses bottes à la main. C'étaient des bottes de femme ; toute sa vie, elle avait entendu dire qu'une femme n'était pas en sécurité sur les routes, et, à la façon dont *Dom* Garris l'avait regardée à la fête du Solstice, elle comprenait pourquoi. La chambre de Ruyven était fermée, avec, à

l'intérieur, toutes ses affaires, qu'il avait laissées en partant. Elle s'y glissa sans bruit, prit dans un coffre la chemise la plus simple qu'elle put trouver et une vieille culotte de cuir trop large pour elle, qu'elle revêtit après avoir ôté celle de Darren, trop collante ; elle prit aussi une cape et une tunique de cuir, et revint dans sa chambre pour prendre son gantelet de fauconnier. Se rappelant que Preciosa était partie, elle faillit le laisser, puis elle se dit : *Un jour, j'aurai un autre faucon, et ce gantelet me rappellera Preciosa.*

Enfin, avant de glisser sa vieille dague dans son fourreau, elle se coupa les cheveux sur la nuque, puis sortit à pas de loup et jeta ses tresses dans le fumier, où on n'irait pas les chercher. Elle avait refermé la chambre de Ruyven, et ils n'auraient jamais l'idée d'aller voir dans ses vieilles nippes et de compter les chemises. Elle emporterait sa robe d'équitation, de sorte qu'on rechercherait une jeune fille aux cheveux longs en amazone de velours vert, et non un jeune garçon en vieux vêtements hétéroclites. Se glissant dans l'écurie, elle prit une vieille selle couverte de poussière et cachée dans un tas de vieux harnais inutilisables, et la mit sur le dos de son cheval, puis se ravisa et le laissa à l'écurie. Un pur-sang noir, l'un des mieux dressés du pays, la trahirait partout et la ferait reconnaître pour une MacAran. Elle enveloppa la selle dans ses vêtements de fille et la porta dehors. Puis elle se glissa sans bruit dans la cuisine – en été, on cuisinait dans une petite bâtisse extérieure où il faisait moins chaud – et prit de la viande froide, un pain, une poignée de noix et des biscuits de grain grossièrement moulu que la cuisinière confectionnait tous les jours pour les meilleurs chiens, pour les chiennes gravides et celles qui allaitaient… ils étaient assez bons, et on ne remarquerait pas leur disparition comme celle d'un autre pain, car on les faisait par douzaines, presque par centaines… cela passerait inaperçu. Elle enroula le tout dans un torchon qu'elle noua aux quatre coins, puis enfila ses bottes, et ressortit, emportant selle et provisions dans le pré extérieur où l'on mettait les vieux chevaux à paître. Elle en chercha un dont l'absence passerait inaperçue quelques jours – autant leur faire croire qu'elle était partie à pied. Elle se décida enfin pour un vieux canasson noir utilisé de loin en loin par le

vieux *coridom,* maintenant à la retraite, pour visiter les lointaines pâtures. Elle fit doucement claquer sa langue – tous les chevaux la connaissaient – et il s'approcha de la barrière au petit trot. Elle lui parla doucement, lui donna une poignée de graminées, puis le sella et le conduisit par la bride sur le sentier, attendant d'être hors de portée des oreilles du château avant de monter. Une fois, un chien se mit à aboyer et, projetant sa pensée vers lui, elle lui imposa le silence.

Au bas de la pente, elle se mit en selle, en grimaçant car ses douleurs se réveillèrent, mais serrant les dents contre la souffrance et s'enveloppant dans sa cape pour se protéger du froid de la nuit. Une dernière fois, elle leva les yeux sur Château Faucon, dressé, loin au-dessus d'elle, en haut de sa falaise.

Saint Porteur de Fardeaux ! Je ne peux pas, je ne peux pas… Père regrette de m'avoir battue, c'est de la folie, je devrais rentrer avant qu'on s'aperçoive de mon absence…

Mais lui revint alors le souvenir du visage de Darren quand elle lui avait donné le faucon, de la rage de son père, des yeux désespérés de Ruyven la dernière fois qu'elle l'avait vu… *Non, Père veut que nous soyons tels* q*u'il nous désire, pas tels que nous sommes.* Le souvenir de *Dom* Garris la pressant de ses assiduités à la Fête du Solstice, la pensée de son comportement quand on la lui livrerait, quand elle serait sa femme, *son bien pour faire tout ce qu'il voudrait…*

Son visage se durcit ; s'il y avait eu quelqu'un pour la voir, il aurait remarqué qu'en cet instant elle ressemblait beaucoup à son père. Elle s'éloigna de Château Faucon sans regarder en arrière une seule fois.

LIVRE II

LA FUGITIVE

1

LE troisième jour, il se mit à neiger. Romilly, qui avait vécu toute sa vie dans les contreforts des Heller, savait qu'elle devait trouver rapidement un abri ; rien de vivant ne pouvait survivre à une tempête, même, en cette saison, sauf à couvert. Le vent la transperçait comme une lame et hurlait comme dix mille diables dans les arbres bordant la route. Elle pensa un instant revenir sur ses pas jusqu'à la petite ferme en haut d'une colline qu'elle avait vue le matin… mais non. Les fermiers venaient peut-être de loin en loin à Château Faucon et, même dans ses vêtements d'homme, pouvaient reconnaître en elle la fille du MacAran. Elle ne les connaissait pas ; mais elle n'était jamais allée si loin de chez elle et elle ignorait où elle était.

Elle savait vaguement qu'en suivant ce sentier vers le nord, elle finirait par arriver à Nevarsin, d'où partait la route menant à la Tour de Tramontana. Et là, elle retrouverait son frère – ou, si la *leronis* qui gouvernait la Tour l'avait envoyé ailleurs, elle aurait au moins de ses nouvelles. Elle avait l'intention de demander son admission dans une Tour pour former son *laran,* comme la *leronis* Marelie le lui avait conseillé quelques années auparavant. Ou alors, elle passerait l'hiver à Nevarsin – ayant toujours vécu dans les Heller, elle savait que voyager en hiver dans cette contrée était une entreprise dangereuse, réservée aux fous et aux désespérés. À Nevarsin, elle trouverait sans aucun doute à s'employer, comme apprenti fauconnier, maréchal-ferrant ou palefrenier – car elle n'envisageait pas de renoncer à son déguisement de garçon. Elle était rarement sortie de sa famille, où Dame Luciella traitait avec bonté jusqu'aux filles de cuisine et aux blanchisseuses, mais leur reconnaissance même

montrait à quel point ce traitement était rare ; et l'une d'elles, qui avait été longtemps serveuse d'auberge, lui avait raconté les avanies qu'elle avait subies pendant des années. Romilly ne doutait pas de sa capacité à gagner sa vie et à sauvegarder sa vertu ; mais le moindre garçon d'écurie était mieux payé qu'une fille de cuisine ou d'auberge, et Romilly avait peu de connaissances ménagères l'élevant au-dessus de la simple servante. Elle savait uniquement dresser chevaux et faucons, et superviser les servantes. Les couturières et les nurses, elle le savait, pouvaient obtenir de meilleurs gages, mais la seule idée de s'engager comme couturière la fit sourire, au souvenir de sa maladresse à l'aiguille, et avant de l'engager comme nurse on voudrait en savoir sur elle beaucoup plus qu'elle n'avait l'intention d'en dire. Non, si elle décidait de passer l'hiver à Nevarsin, elle garderait son déguisement de garçon et chercherait du travail à l'écurie ou à la fauconnerie.

Et ainsi, elle serait au moins près des chevaux et des faucons. Elle pensa avec amertume à Preciosa, maintenant perdue pour elle.

Mais j'aime mieux ça, pensa-t-elle avec rage, courbant le dos sous le vent et ramenant un pan de sa cape sur son visage, presque à s'en couvrir les yeux. *Sinon, je n'aurais jamais eu le courage de m'enfuir ! Je serais restée obéissante, et j'aurais peut-être même épousé* Dom *Garris…* Un frisson de dégoût la parcourut. Non, cela n'était plus qu'un mauvais souvenir, même si elle devait passer sa vie à travailler comme palefrenier dans une famille étrangère !

La neige fondait en tombant ; les pieds du cheval glissaient et dérapaient sur le sentier abrupt, et Romilly, en rapport mental avec lui, le sentit frissonner sous le vent, poser les pieds en hésitant sur la route verglacée où la pluie gelait en touchant le sol ; sa cape était raide de glace. Il fallait trouver un abri, et vite.

À un tournant, elle se trouva devant une fourche, dont une branche montait à travers un épais sous-bois, et l'autre, plus large, descendait en pente raide. Romilly démonta, et, tendant le cou, tenta de voir à travers la pluie. En bas, elle ne voyait rien, sauf une petite rigole cascadant hors de vue par-dessus les rocs

bordant la route ; vers le haut, il lui sembla distinguer les murs d'une bâtisse, hutte de berger ou abri pour le bétail. La route large conduisait peut-être à un village ou à un groupe de fermes, mais rien ne l'en assurait ; de plus, elle ne voyait aucune lumière dans la vallée, et il pleuvait de plus en plus fort.

Elle monterait donc, vers cet abri, même rudimentaire ; il la protégerait au moins de la pluie et du vent. Elle ne se remit pas en selle – sur une pense si raide, le cheval avancerait mieux sans elle. Elle prit sa monture par la bride, et parla d'un ton apaisant à la bête qui détournait nerveusement la tête. Elle regrettait de ne pas avoir son propre cheval ; celui-ci était pour elle un étranger. Pourtant, il était assez docile, et même amical.

La pluie et la neige assombrissaient le jour de plus en plus ; c'était bien une bâtisse ; pas grande, mais en bon état, semblait-il. La porte, affaissée sur ses gonds, grinça bruyamment quand elle la poussa pour entrer.

— Qui est là ? cria une voix tremblotante.

Romilly, le cœur battant, sentit sa gorge se serrer de peur. Malgré son apparence misérable et délabrée, la cahute n'était pas déserte.

Elle dit vivement :

— Je ne vous veux pas de mal, ma'ame – je me suis perdu dans la tempête et la pluie est glaciale. Je peux entrer ?

— Loué soit le Porteur de Fardeaux, et merci d'être venu, dit la vieille voix chevrotante. Mon petit-fils est allé à la ville, et dans cette tempête, il a dû s'abriter quelque part ; j'ai entendu les pas de ta monture, et j'ai d'abord pensé que c'était Rory, mais il monte un poney, et je vois que tu as un cheval. Je ne peux pas quitter mon lit ; peux-tu jeter une branche dans le feu, petit ?

Maintenant que son visage se réchauffait un peu, Romilly sentait la fumée ; tâtonnant dans l'obscurité, elle se dirigea vers les braises. Le feu était presque éteint. Romilly secoua les cendres, fit reprendre le feu avec quelques brindilles, ajouta quelques branchettes, puis enfin une bûche. Elle resta devant la cheminée à se chauffer les mains, et, à la lueur des flammes, distingua quelques pauvres meubles, un banc ou deux, un vieux

coffre, un lit-armoire encastré dans le mur, dans lequel gisait une vieille, assise, adossée au montant.

Le feu éclairant de plus en plus, elle dit :

— Viens ici mon garçon, que je te regarde.

— Mon cheval…

Romilly hésita.

— Tu peux le conduire à l'écurie, de l'autre côté de la maison, dit la vieille. Va le mettre à l'abri tout de suite, puis reviens.

Elle dut se forcer pour s'envelopper de sa cape et ressortir dans le froid. L'écurie était vide, à part deux chats squelettiques qui miaulèrent et se frottèrent dans ses jambes, et, quand elle eut dessellé son cheval et lui eut donné quelques biscuits de chien – leur grain le nourrirait assez pour ce soir – les chats la suivirent dans la cabane où, maintenant, flambait un bon feu.

— Bien, bien, chevrota la vieille. Je pensais bien qu'ils étaient dehors dans le froid, mais je ne pouvais pas me lever pour les faire entrer. Approche que je te regarde, mon garçon.

Romilly s'exécuta, et la vieille, se redressant un peu, leva vers elle son vieux visage tout sillonné de rides.

— Comment ça se fait que tu sois dehors par ce temps, petit ?

— Je vais à Nevarsin, *mestra,* dit Romilly.

— Tout seul ? Dans une tempête pareille ?

— Quand je suis parti il y a trois jours, il faisait beau.

— Alors, tu es du sud de la Kadarin ? Rouquin – tu as un petit air d'*Hali'imyn,* dit la vieille.

Elle était emmaillotée dans plusieurs châles loqueteux, et trois ou quatre couvertures trouées, à peine meilleures que des tapis de selle, étaient empilées sur son lit. Elle était décharnée, émaciée, et semblait épuisée.

La vieille poussa un soupir tremblotant et dit :

— J'espérais qu'il reviendrait de Nevarsin de bonne heure, mais la tempête est sans doute pire vers le nord – enfin, comme tu es là pour entretenir le feu, je ne gèlerai pas seule dans la neige. Mes vieux os ne supportent plus le froid comme autrefois, et avant de partir il a mis du bois dans le feu pour trois jours, disant qu'il rentrerait sans doute avant…

— Je peux faire autre chose pour vous, *mestra ?*

— Si tu sais faire le porridge, on pourra en manger tous les deux, dit la vieille, lui montrant une marmite vide, à côté d'un bol et d'une louche. Mais enlève d'abord tes vêtements mouillés.

Romilly poussa un soupir de soulagement ; apparemment, la vieille la prenait pour un garçon. Elle ôta sa cape et ses bottes, et les mit à sécher devant le feu. Il y avait un tonneau d'eau près de la cheminée ; elle prit la marmite vide, la rinça, et, sur les instructions de la vieille, trouva du sel et un demi-sac de farine grossière, contenant davantage de noix écrasées que de grain, et suspendit la marmite à la crémaillère. Puis la vieille lui fit signe de revenir près d'elle.

— Où vas-tu donc par un temps pareil, mon garçon ?

À ce « mon garçon » prononcé avec tant de naturel, Romilly se sentit immensément soulagée ; au moins, la vieille l'acceptait pour ce qu'elle semblait être, un jeune garçon, et non une jeune fille en âge d'être mariée. Puis elle se dit qu'abuser une vieille femme à moitié aveugle n'était pas un grand exploit, et que des gens aux yeux plus jeunes et à l'intelligence plus vive perceraient peut-être à jour son déguisement. Elle s'aperçut enfin que la vieille la dévisageait sous ses paupières ridées et attendait une réponse.

— Je vais à Nevarsin, dit-elle enfin, retrouver mon frère.

— Au monastère ? Tu t'es bien écarté de ta route, mon garçon – tu aurais dû prendre la fourche gauche de la route au bas de la descente. Trop tard maintenant ; il te faudra attendre ici la fin de la tempête, et quand Rory sera rentré, il te remettra sur le bon chemin.

— Merci, *mestra*.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Rom…

Romilly hésita, ravalant son nom, réalisant qu'elle n'avait jamais pensé à ce problème. Elle eut envie de dire « Ruyven », mais elle oublierait peut-être de répondre à ce nom, et risquait de chercher son frère des yeux. Elle déglutit, toussota, comme incommodée par la fumée du feu, et dit :

— Rumal.

— Et pourquoi vas-tu tout seul à Nevarsin ? Veux-tu devenir moine, ou y vas-tu pour étudier avec les frères, comme les fils

d'aristocrates ? Tu as l'air distingué, comme si tu étais né dans une Grande Maison – et tes mains sont bien fines pour des mains de palefrenier.

Romilly faillit éclater de rire, pensant à toutes les fois où, fronçant les sourcils sur ses mains calleuses à force de tenir les rênes et de manier les faucons, Gwennis lui disait, d'un ton réprobateur : « Tu finiras par avoir des mains de palefrenier si tu ne fais pas attention ! » Mais, là encore, la vieille attendait une réponse, et elle pensa vivement à Loran, le fils de Nelda – à Château Faucon, tout le monde savait qu'il était le fils *nedesto* du MacAran, même si Luciella feignait de l'ignorer et refusait d'admettre son existence.

— J'ai été élevé dans une Grande Maison, dit-elle, mais ma mère était trop fière pour me présenter à mon père, car j'ai été conçu pendant la Fête du Solstice ; alors elle a dit que je réussirais mieux en ville, et j'espère trouver du travail à Nevarsin – j'étais apprenti du maître fauconnier.

Et ça, au moins, c'était vrai ; elle était davantage l'apprenti de Davin que ce bon à rien de Ker.

— Eh bien, Rumal, tu es le bienvenu, dit la vieille. Je vis seule ici avec mon petit-fils – ma fille est morte à sa naissance, et son père est parti dans les basses terres, au service du Roi Rafaël, de l'autre côté de la Kadarin. Je m'appelle Mhari, et j'ai passé presque toute ma vie dans cette hutte ; on arrivait à survivre en cultivant des noix, au moins tant que j'ai pu m'en occuper ; c'est dur pour Rory de soigner les arbres en toutes saisons, et moi en plus, mais c'est un brave garçon ; il est parti vendre nos noix au marché de Nevarsin, et acheter de la farine pour le porridge et des herbes pour mes vieux os. Quand il sera un peu plus vieux, il pourra peut-être se trouver une femme et gagner leur vie ici, car c'est tout ce que j'ai à lui laisser.

— Je crois que le porridge déborde, dit Romilly, se hâtant d'éloigner la marmite de la flamme.

Quand il fut prêt, elle en servit un bol à la vieille, la redressa dans son lit pour manger, puis elle tapota ses oreilles, lissa ses couvertures et l'installa pour la nuit.

— Tu es adroit de tes mains comme une fille, dit Mhari.

Le cœur de Romilly s'arrêta, mais la vieille poursuivit :

— Je suppose que ça vient de manier les oiseaux ; je n'ai jamais eu les mains pour ça, ni la patience. Mais ton porridge va être froid, mon enfant ; va manger, et tu pourras dormir près du feu sur la paillasse de Rory, car je ne crois pas qu'il rentrera ce soir avec cette tempête.

Romilly s'assit près de l'âtre pour manger, puis rinça son bol dans le tonneau, le posa près du feu pour qu'il sèche, et s'étendit, enveloppée dans sa cape, devant la cheminée. La couche était dure, mais depuis sa fuite elle avait connu pis, et elle resta un moment éveillée, écoutant vaguement la tempête qui faisait rage au-dehors, et les quelques gouttes de pluie qui, entrant par la cheminée, grésillaient sur les braises. Elle se réveilla deux fois pendant la nuit pour entretenir le feu. Vers le matin, la tempête se calma un peu, et elle sombra dans un profond sommeil, dont la tira un violent tambourinement dans la porte. Mhari s'assit dans son lit.

— C'est la voix de Rory, dit-elle. Tu avais donc poussé le verrou ?

Romilly se sentit toute bête. Avant de s'endormir, elle avait fermé la porte de l'intérieur – chose que la vieille infirme n'aurait pas pu faire, bien sûr. Pas étonnant que, dehors, la voix fût violente et agitée. Elle alla vivement ouvrir.

Elle se trouva devant un grand gaillard corpulent et moustachu, vêtu de toile à sac élimée, avec une cape dont la mode avait disparu dans les Heller depuis l'enfance de son père. Il avait sa dague à la main et se serait jeté sur elle sans le cri de la vieille Mhari.

— Non, Rory – le petit ne vous veut pas de mal – il s'est occupé de moi et m'a fait à manger – c'est moi qui lui ai dit de coucher ici !

Le jeune sauvage lâcha sa dague et se précipita vers le lit.

— Tu vas bien, c'est vrai, Granny ? Quand j'ai senti que la porte était fermée et que j'ai vu un étranger, j'ai eu peur que quelqu'un soit entré de force et t'ait fait du mal…

— Allons, allons, dit la vieille Mhari. Je suis saine et sauve, et c'est une chance pour moi qu'il soit arrivé, car le feu était presque éteint et j'aurais gelé pendant la nuit !

— Je te remercie, qui que tu sois, jeune homme, dit le jeune géant, remettant sa dague au fourreau et se penchant pour baiser sa grand-mère au front. La tempête était mauvaise, et toute la nuit, j'ai pensé à toi, Granny, toute seule ici avec le feu éteint et rien à manger. Mon foyer sera le tien tant que tu en auras besoin, dit-il, selon l'ancienne formule d'hospitalité des montagnes envers un étranger. J'ai quitté mon abri dès que la pluie s'est arrêtée, et je suis rentré, bien que mes hôtes m'aient prié de rester toute la nuit. Mais je te trouve vivante et au chaud, et c'est le principal, Granny chérie.

Il regarda tendrement la vieille, puis, jetant sa cape sur un banc, il s'approcha de la marmite toujours pendue à la crémaillère, se servit une louchée de porridge, desséché après une nuit passée près du feu, et se mit à manger l'épaisse bouillie avec ses doigts.

— Ah, ça fait du bien de manger quelque chose de chaud – dehors, le vent est froid comme l'haleine de Zandru, et la pluie a gelé dans les arbres et sur la route – j'avais peur que mon vieux Horny glisse et se casse une jambe. Mais j'ai pu acheter un peu de grain, Granny, et tu auras du pain et du porridge ; je rapporte aussi des fruits secs dans mon sac ; c'est la meunière qui te les envoie, pensant que ça te changera un peu.

Se tournant vers Romilly, il demanda :

— Ça ne te dérangerait pas d'aller me chercher mes fontes ? J'ai les mains gourdes de froid, et je ne pourrai pas déboucler les sangles avant de les avoir réchauffées, tandis que toi, tu as passé toute la nuit au chaud.

— Avec plaisir, dit Romilly. De toute façon, je devais aller m'occuper de mon cheval.

— Tu as un cheval ? dit Rory, le visage enflammé de cupidité. J'ai toujours désiré un cheval, mais ce n'est pas pour les gens comme moi ! Tu dois avoir été élevé dans une Grande Maison.

Romilly sortit, jetant sa cape sur ses épaules, détacha les lourdes fontes sanglées sur le grand chervine de Rory. Elle porta le sac de grain dans l'écurie, et rentra dans la cabane avec les fontes, qu'elle posa près de la cheminée.

Penché sur sa grand-mère, Rory lui parlait à voix basse ; sûre qu'il ne l'avait pas entendue, elle ressortit pour donner quelques

biscuits à son cheval, lui caressant le museau en lui parlant doucement. À l'intérieur de l'étable, se trouvaient des latrines rudimentaires où elle entra ; comme elle se rajustait, elle s'arrêta, consternée, à la vue des taches de sang maculant sa culotte ; à cause de la tempête, elle avait perdu la notion du temps. *Quand j'ai décidé de me faire passer pour un homme*, se dit-elle avec ironie, *j'avais oublié certains détails très importants que je ferais bien de me rappeler à l'avenir*.

Elle n'avait jamais pensé que ce serait simple, de se rappeler de parler de sa voix la plus grave, d'adopter toujours la démarche garçonnière que réprouvaient tant Luciella et sa gouvernante, mais elle avait oublié les rythmes inexorables de la biologie féminine qui auraient pu la trahir bien davantage.

Tout en déchirant un vieux jupon de son balluchon – elle pourrait laver le linge la nuit, peut-être – elle réfléchit à ce qu'elle devait faire. La vieille lui avait dit que Rory la mettrait sur la route de Nevarsin. Serait-ce impoli, se demanda-t-elle, d'insister pour partir immédiatement ? Elle aurait dû inventer quelqu'un qui l'attendait à la ville et qui partirait à sa recherche si elle n'arrivait pas au jour convenu. Elle s'assura que ses vêtements ne faisaient pas de bosses révélatrices, donna à manger à son cheval, fit entrer le poney de Rory, lui étala de la paille fraîche et du fourrage – elle n'aimait pas son rustre de maître, mais la pauvre bête n'y était pour rien et ne devait pas souffrir de son aversion pour le jeune homme.

Puis elle sortit de l'écurie, et se figea en entendant la voix de la vieille.

— Le petit a été gentil avec moi, Rory. C'est mal ce que tu veux faire, trahir l'hospitalité, chose que les Dieux réprouvent.

Rory répondit d'un ton boudeur :

— Tu sais comme il y a longtemps que j'ai envie d'un cheval, et ici, au bout du monde, je n'aurai jamais une meilleure occasion. Si c'est un bâtard en fuite, personne ne s'apercevra jamais de sa disparition. Non mais, tu as vu sa cape ? Je n'en ai jamais eu une comme ça, et rien que la broche permettrait de faire venir un guérisseur de Nevarsin pour soigner tes vieilles articulations ! Pour ta dette envers lui, il a été logé et nourri – ce n'était pas entièrement désintéressé de sa part. Et je peux lui

couper la gorge, rapide comme le vent ; il n'aura même pas le temps d'avoir peur.

Terrifiée, Romilly porta la main à sa gorge. Il avait l'intention de l'égorger ! Même dans cette misérable cabane, elle n'avait jamais pensé que son cheval, sa cape, et encore moins la broche de cuivre fermant le col et les quelques pièces de sa petite bourse, pouvaient mettre sa vie en danger. Elle eut envie de fuir immédiatement ; mais sans cheval, sans cape et sans provisions, elle mourrait bientôt dans ce froid ! Elle crispa la main sur la poignée de la dague pendue à son côté dans son fourreau. Au moins, il n'aurait pas affaire à une victime facile et consentante ; elle vendrait chèrement sa vie. Elle ne devait pas leur laisser voir qu'elle connaissait leurs plans, mais faire l'innocente, jusqu'à ce qu'elle ait récupéré sa cape et ses fontes pour s'enfuir vivement à cheval. Elle retourna sans bruit dans l'écurie où elle sella sa monture et la tourna face à la porte, prête à partir. Maintenant, il lui fallait sa cape, ou elle gèlerait dans la montagne.

La main discrètement proche de la poignée de sa dague, elle revint à la porte qu'elle ouvrit à grand bruit. Quand elle entra, Rory, assis sur le banc, tripotait ses bottes, et la vieille Mhari, renversée sur son oreiller, dormait ou faisait semblant. À son entrée, Rory lui dit :

— Tu pourrais me donner un coup de main pour ôter mes bottes, petit ?

— Avec plaisir, dit Romilly, réfléchissant rapidement.

Pieds nus, il ne pourrait pas la poursuivre trop vite. Elle s'agenouilla près de lui, les deux mains sur sa botte et tira ; puis elle se pencha pour lui ôter l'autre. Elle avait les deux mains dessus et tirait de toutes ses forces quand Rory se pencha, et elle vit l'éclair du couteau dans sa main.

Romilly réagit machinalement ; elle poussa de toutes ses forces sur la jambe qu'elle tenait, envoyant le genou de Rory percuter son menton avec un craquement sinistre. Le banc se renversa en arrière, entraînant Rory, et, se relevant vivement, elle courut à la porte, attrapant sa cape au passage. Elle tripota nerveusement la lanière du loquet, le cœur battant, entendant Rory sacrer et jurer derrière elle. Elle jeta un rapide coup d'œil

en arrière ; il avait la bouche en sang : le coup lui avait cassé une dent ou ouvert la lèvre. Elle franchit la porte et tenta de la refermer d'un coup d'épaule, mais il l'ouvrit avec colère et lui tomba dessus. Elle ne vit pas le couteau ; peut-être qu'il l'avait lâché dans sa chute, ou qu'il avait maintenant l'intention de l'étrangler. Il l'attrapa violemment par sa tunique qui se déchira, et referma les mains sur sa gorge ; puis ses yeux se dilatèrent et il déchira la tunique jusqu'en bas.

— Saint Porteur de Fardeaux ! Des pis comme une vache ! Une fille, hein ?

Il saisit la main de Romilly qui lui griffait les yeux et l'immobilisa ; puis il la fit pivoter sur elle-même et rentrer dans la cabane.

— Tiens, Granny ! Regarde ce que j'ai trouvé ! Par l'enfer, ça serait dommage de la supprimer – ça fait quatre ans que je me cherche une femme ; pas un liard pour m'en acheter une, et en voilà une qui me tombe du ciel !

Il rit avec jubilation.

— Aie pas peur, ma fille, maintenant, je ne toucherai pas un cheveu de ta tête ! J'ai mieux à faire, hein, Granny ? Et elle pourra rester avec toi pour te soigner quand j'irai aux champs ou que je partirai à la ville ou au moulin !

Riant de toutes ses dents, le colosse la serra dans ses bras et lui planta un baiser sur la bouche.

— Servante d'aristocrate en fuite, hein ? Eh bien, ma jolie, ici tu auras ta cuisine et ton foyer à toi ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Paralysée par ce flot de paroles, Romilly, terrorisée, garda le silence, tout en réfléchissant plus vite qu'elle ne l'avait jamais fait de sa vie.

Il la voulait pour femme, il ne lui ferait pas de mal, au moins pour le moment, tant qu'il espérait l'épouser. Sa bouche sur la sienne la dégoûtait, mais elle dissimula sa nausée et se força à lui sourire.

— Au moins, tu n'es pas pire que celui qu'on voulait me faire épouser, dit-elle, réalisant qu'elle parlait sincèrement. Vieux, plus de deux fois mon âge, et tout le temps en train de tripoter les filles sans défense. Au moins, tu es jeune et propre.

Il dit avec satisfaction :

— Je crois qu'on s'entendra bien quand on sera habitués l'un à l'autre ; il suffit qu'on partage un repas, une veillée et un lit et nous serons aussi légalement mariés que si le Seigneur Storn en personne avait refermé les *catenas* sur nos bras comme font les aristos ! Je vais faire du feu dans la pièce d'à côté où il y a un lit, et tu peux nous préparer le repas. Il y a de la farine dans les sacs, et tu y ajouteras des fruits secs. J'aime bien le pain aux fruits, et je n'ai mangé que du porridge depuis quarante jours ou même plus !

— Je vais… faire de mon mieux, dit Romilly, essayant de raffermir sa voix, et si je ne suis pas sûre de ce qu'il faut faire, *mestra* Mhari pourra me montrer.

— Ah, tu te crois supérieure à ma vieille Granny, hein ? demanda Rory, agressif. Tu l'appelleras *Dame Mhari* jusqu'à ce qu'elle te permette de l'appeler *Granny*, tu entends ?

Romilly réalisa qu'elle s'était servie machinalement du terme employé par les nobles pour parler à une inférieure. Elle baissa la tête, faisant semblant d'avoir honte, et murmura :

— Je ne pensais pas à mal…

— Et, puisque tu es une fille, ça sera plus convenable que tu laves Granny et que tu lui mettes une chemise propre pour la journée. Dis, Granny, tu crois que tu pourrais t'asseoir un moment près du feu aujourd'hui ? Si notre belle dame te soigne comme il faut ?

— Oui, je vais m'asseoir près de la cheminée pour ton repas de noces, Rory, dit la vieille.

Et Romilly, se mordant les lèvres, dit docilement qu'elle serait heureuse de faire tout ce qu'elle pourrait pour Dame Mhari.

— Je savais bien qu'elle avait les mains trop fines pour être un garçon, dit Mhari, comme Romilly se penchait pour la soulever, puis allait chercher de l'eau au tonneau.

Elle lava le visage et les mains de la vieille, prit une chemise élimée mais propre dans le vieux coffre, tout en réfléchissant plus que jamais. Comment s'échapper ? Ils allaient la surveiller sans discontinuer jusqu'à la consommation du mariage ; *jusqu'à ce qu'ils me croient trop soumise pour tenter de m'enfuir*, pensa-t-elle, lugubre. À l'idée de coucher avec ce rustre mal

lavé, l'estomac lui tournait, mais ça ne la tuerait pas, et comme elle avait ses règles, au moins il ne la mettrait pas enceinte. Puis elle interrompit sa tâche, se rappelant joyeusement un détail que Darissa lui avait révélé quelques mois après son mariage. À l'époque, Romilly avait pouffé avec embarras – ce que les hommes étaient bêtes de faire tant de façons pour ces choses-là ! Mais maintenant, ça pouvait lui servir.

— J'ai froid, toute mouillée et à moitié nue comme ça, geignit la vieille. Mets-moi ma robe de chambre, ma fille – au fait, comment je vais t'appeler ?

Romilly allait énoncer son nom – après tout, maintenant qu'on savait qu'elle était une fille, quelle importance ? – puis elle pensa que son père pousserait peut-être ses recherches jusque-là, et elle dit le premier nom qui lui passa par la tête.

— Calinda.

— Mets-moi ma robe de chambre, Calinda, je frissonne.

— Je suis désolée, Mère Mhari, dit-elle, employant le terme respectueux utilisé pour toutes les femmes d'un certain âge. C'est que je viens de penser…

Elle se pencha sur la vieille, l'enveloppa dans sa robe de chambre et dans son châle de laine, la rallongea sur ses oreillers et lui essuya les mains avec une serviette.

— Je… je… je serai heureuse d'épouser votre petit-fils…

Elle avait l'impression que ces mots allaient l'étouffer.

— Et tu as raison, dit la vieille. Il est bon, il te traitera bien et ne te battra que si tu le mérites vraiment.

Romilly déglutit avec effort ; *ça* au moins, elle n'aurait pas eu à le craindre de *Dom* Garris.

— Mais… mais, reprit-elle, feignant l'embarras, ce qui était facile. Il m'en voudra s'il veut partager mon lit *ce soir* parce que… j'ai mes règles et je saigne…

— Ah, dit la vieille. Tu as bien fait de me prévenir ; les hommes sont bizarres pour ça, et il t'aurait peut-être battue ; mon mari me battait aussi si je ne lui disais pas à l'avance quand j'aurais mes règles, pour ne pas coucher avec moi ou aller coucher avec la vachère – eh oui, j'avais les moyens autrefois, j'avais une vachère et une fille de cuisine à une époque – et regarde-moi maintenant ! Mais avec une femme dans la maison,

je vais bientôt aller mieux, et Rory n'aura plus à faire le porridge et le pain, ce qui n'est pas un travail d'homme, tu as de la chance d'avoir trouvé un bon mari, qui n'a jamais rechigné à laver et tourner sa vieille Granny dans son lit, à la faire manger ni même à lui donner son pot de chambre. Et à propos de pot de chambre…

Elle fit un geste, et Romilly, allant chercher l'ustensile, l'assit dessus et la soutint.

Elle trouve que j'ai de la chance ; pourvu que j'aie un mari, je n'ai pas à demander davantage que trimer à la grange, à l'étable et à la cuisine, servant comme une princesse une vieille infirme, et me contentant de porter le titre d'épouse.

Elle frissonna.

Peut-être que certaines femmes s'estimeraient heureuses – une maison à elles et un mari travailleur et gentil avec sa vieille grand-mère.

Elle remit la vieille au lit et alla vider le pot de chambre. Elle avait l'habitude de travailler de ses mains avec les animaux, et la tâche en elle-même ne la dégoûtait pas, mais elle avait peur de Rory.

Je n'ai pas refusé Dom *Garris pour me voir mariée de force à un rustre, même honnête et travailleur. Enfin, je me suis gagné quelques jours de sursis. Je vais faire semblant d'être douce, docile et soumise, et, tôt ou tard, ils relâcheront leur surveillance.*

Quand la vieille fut lavée et changée, Romilly alla dans la cour tirer de l'eau à la pompe, puis mit son seau sur le feu afin d'avoir de l'eau chaude pour la lessive ; enfin, suivant les instructions de Dame Mhari, elle fit de la pâte pour le pain, dans laquelle elle mélangea de petits morceaux de fruits secs. Elle mit le pain à cuire près du feu dans une marmite couverte, puis elle s'assit sur un banc pour se reposer et réfléchir.

Elle avait gagné du temps. Une rapide visite aux latrines lui apprit que son cheval était dessellé et attaché avec des nœuds serrés ; si donc l'occasion se présentait de s'échapper, elle devait avoir sa dague toute prête pour trancher les nœuds et s'enfuir ; il faudrait choisir le moment où Rory aurait ôté ses bottes, et, autant que possible, son pantalon. Son balluchon, elle pouvait

l'abandonner si nécessaire – elle avait épuisé ses vivres et pouvait se passer du reste – mais elle devait absolument récupérer sa cape chaude, ses bottes et sa selle… bien qu'elle montât à cru mieux que beaucoup de femmes avec une selle. Il fallait aussi trouver quelques provisions ; ce ne serait pas du vol : elle avait travaillé dur, s'était bien occupée de la vieille, ce ne serait donc que son dû.

Ce soir peut-être, quand ils seraient endormis, se dit-elle, puis, se levant de son banc avec lassitude, elle se mit à laver les draps crasseux de la vieille et ceux du lit de l'autre chambre, qui n'avait pas servi depuis longtemps – Dame Mhari lui avait dit que Rory y dormait quand il faisait beau, mais que par temps froid il couchait sur la paillasse devant le feu. Enfin, c'était toujours ça – si elle devait coucher avec cette brute, au moins ce ne serait pas sous le regard inquisiteur de la vieille, comme cela aurait pu arriver dans une cabane à une seule pièce. Soudain, elle frissonna – c'était donc ainsi que vivaient les gens n'appartenant pas à une Grande Maison ?

Devrais-je renoncer, retourner dans ma famille, échanger ma liberté contre la vie protégée que j'aurais en qualité d'épouse de Dom *Garris ?*

Frissonnant à l'idée de ce qui l'attendait, même si elle parvenait à échapper à Rory, elle fut tentée un instant.

Comme un faucon sur son perchoir, enchaînée, chaperonnée et muette, en échange de la nourriture et de la tendresse, surveillée comme un bien précieux…

Oh, Preciosa, c'est à cela que je te destinais… pensa-t-elle, envahie d'une joie puissante à l'idée de l'avoir libérée. Au moins, elle ne serait jamais à Darren. Elle aurait pu s'arranger avec sa conscience sur le fait d'avoir gardé Preciosa – le faucon lui était revenu de sa libre volonté, par amour, après avoir été libéré. Mais il ne reviendrait jamais vers Darren.

Elle est libre. Elle n'appartient à aucun homme. Et moi non plus.

Rory pouvait la prendre – une fois –, prix à payer pour qu'il la croie matée et soumise. Mais elle ne lui appartiendrait jamais, elle ne serait pas son esclave. Comme un faucon mal dressé, à

l'instant où on la laisserait voler librement, elle disparaîtrait dans le ciel…

Elle soupira, frottant furieusement les draps dans la lessive décapante. Elle avait les mains rouges et gercées, mais les draps étaient propres – au moins, elle ne coucherait pas dans un lit sale !

Elle étendit les draps sur une corde près du feu, ôta le pain cuit de la marmite, puis passa en revue les étagères branlantes de la cuisine ; elle y trouva des haricots secs et des herbes, les mit dans le pot maintenant vide pour préparer la soupe. Rory, tapant des pieds pour se débarrasser de la neige, la vit faire et sourit jusqu'aux oreilles, jetant un sac de champignons sur la table en rentrant.

— Tiens, ma fille, pour la soupe. Pour notre dîner de noces, dit-il.

Il l'entoura gauchement de ses bras, et un baiser mouillé lui atterrit sur la nuque. Elle grinça des dents, sans chercher à se dégager ; alors, prenant sa calme endurance pour un consentement, il la tourna vers lui et lui planta un autre baiser sur la bouche.

— Demain, tu ne seras plus si timide, ma belle dame – alors, Granny, elle t'a bien soignée ? Sinon, je lui donnerai une bonne correction.

Il jeta sa vieille cape et prit celle de Romilly qu'il drapa fièrement sur ses épaules.

— Je la prends ; tant qu'il fait froid, tu n'as pas à aller plus loin que les latrines, et après le dégel, tu n'en auras plus besoin, dit-il.

Sur quoi, il sortit.

Romilly ravala sa rage en voyant sur son dos la belle cape doublée de fourrure de son frère. Si donc elle trouvait l'occasion de s'échapper, il lui faudrait se contenter de la cape de Rory – bien que pauvre et grossière, elle était chaude et la protégerait assez bien. Les quelques pièces qu'elle avait dans la bourse attachée autour de sa taille, il fallait les conserver à tout prix pour son arrivée à Nevarsin. C'était un bien pauvre pécule – Le MacAran, toujours très généreux avec sa femme et ses filles, leur achetait tout ce qu'elles désiraient, mais il trouvait qu'elles

n'avaient pas besoin d'argent liquide, et ne leur donnait que quelques piécettes à dépenser à la foire. Mais elle savait que ce serait encore beaucoup pour Rory ; aussi, trouvant l'occasion de se dissimuler aux yeux de Dame Mhari derrière le coffre à linge, elle transféra sa petite fortune de la bourse attachée autour de sa taille dans un linge plié, caché entre ses seins ; tôt ou tard, elle était sûre que Rory lui prendrait sa bourse, et elle y laissa une ou deux petites pièces pour tromper sa cupidité – peut-être qu'il n'irait pas chercher plus loin.

À la fin de cette morne et sombre journée, elle s'assit avec eux autour de la table rudimentaire pour manger la soupe qu'elle avait faite et le pain qu'elle avait cuit. Rory grommela – le pain n'était pas très bon – c'est tout ce qu'elle savait faire en fait de cuisine ? Mais Dame Mhari dit placidement que la fille était jeune, qu'elle apprendrait, et que le pain, sans être très bon, changeait agréablement du porridge ! Quand vint l'heure du coucher, il dit sèchement, en détournant les yeux, que pour ce soir elle pouvait dormir dans le lit de Dame Mhari, et qu'il attendrait quatre jours, pas plus, que son cycle soit terminé.

Maintenant, elle connaissait la durée de son sursis. Mais si elle avait espéré s'échapper pendant leur sommeil, son espoir s'évanouit quand Dame Mhari lui dit :

— Tu dormiras à l'intérieur du lit, contre le mur, ma fille ; je sais bien que tu t'enfuirais si tu pouvais ! On ne connaît jamais son bonheur ; mais quand tu seras la femme de Rory, tu n'auras plus envie de t'en aller.

Ah, tu crois ? pensa Romilly, grinçant des dents et s'allongeant près de la vieille, bien résolue à s'enfuir dès qu'elle dormirait. Mais elle était très lasse après le dur travail de la journée dont elle n'avait pas l'habitude, et elle s'endormit dès que sa tête eut touché l'oreiller ; et chaque fois qu'elle se réveilla dans la nuit, chaque fois même qu'elle remua, elle vit, à la lueur du feu, les yeux de la vieille qui la surveillaient, ronds et brillants comme des yeux de faucon.

Trois jours passèrent à peu près de la même façon. Elle faisait une cuisine frugale, lavait les chemises et les draps de la vieille, trouvant quand même le temps de laver ses propres vêtements, et surtout les morceaux du jupon déchiré…

heureusement, la vieille ne l'observait pas de trop près pendant la lessive, et elle put les sécher, les plier et les cacher sous sa tunique.

Si elle devait continuer à se faire passer pour un garçon – et elle était de plus en plus résolue à ne pas voyager en robe dans ces montagnes – elle devait trouver un meilleur moyen de dissimuler ces effets personnels. Elle avait entendu parler des femmes-soldats de la Sororité de l'Épée, qui faisaient serment de ne jamais porter de robes de femmes ni de laisser pousser leurs cheveux. Elle n'en avait jamais vu, ne connaissait leur existence que par les commérages, mais on disait qu'elles connaissaient une herbe empêchant les saignements menstruels, et elle aurait bien voulu connaître leur secret ! Elle connaissait quelques simples pour soigner les bêtes, et des herbes médicinales qui déclenchaient l'ovulation d'une vache, d'une chienne – ou même d'une femme, mais elle n'en connaissait pas pour la supprimer, quoiqu'il existât une drogue qui retardât pour un temps les chaleurs d'une chienne quand l'époque était incommode pour la faire couvrir. Est-ce cela qu'elles utilisaient ? Peut-être qu'elle pourrait l'essayer, mais elle n'était pas une chienne, dont le cycle est très différent de celui d'une femme. D'ailleurs cela restait pour le moment du domaine de la spéculation, car elle n'avait aucun moyen de se procurer cette herbe, et n'aurait pas su la reconnaître à l'état sauvage, ne l'ayant vue qu'une fois préparée par le vétérinaire.

Quand il se leva le quatrième jour, Rory dit avec un sourire plein de suffisance :

— Ce soir, tu coucheras avec moi dans l'autre chambre. Nous avons partagé un repas et une veillée ; il ne nous reste plus qu'à partager un lit pour que notre mariage soit légal.

Et dans les montagnes, disait-on, la loi ordonnait qu'une femme fugitive fût ramenée à son mari.

Même mariée de force, une femme avait peu de recours devant la loi ; aussi, si elle s'enfuyait *après* avoir partagé le lit de Rory, ils seraient *deux* à la rechercher, son père et son mari ; une Tour accepterait-elle de la prendre en ces circonstances ?

Enfin, elle monterait ce poulain quand il serait en âge de porter la selle. Mais elle allait faire son possible pour n'enfuir aujourd'hui.

Toute la journée, tout en vaquant à ses tâches ménagères, elle réfléchit à plusieurs plans. Il était possible d'attendre qu'il l'ait prise… et de s'échapper quand il dormirait après l'amour, comme elle savait que font souvent les hommes. La vieille ne pourrait pas la suivre, c'était sûr – mais elle pouvait donner l'alarme à Rory. D'une façon ou d'une autre, il fallait empêcher Rory de la suivre…

Et dans ce cas, elle aurait aussi bien fait de se laisser prendre le premier jour. Sa gorge se serra de dégoût à l'idée d'être une victime passive, de se laisser posséder sans résistance.

Quand ils se déshabilleraient, elle parviendrait peut-être à lui cacher ses bottes et sa culotte de cuir, pour qu'il ne puisse pas sortir tout de suite ; pieds nus et déculotté, même lui ne pourrait pas la poursuivre, et à pied – car elle détacherait aussi son *chervine* de selle et le chasserait dans les bois. Le temps qu'il retrouve ses bottes, sa culotte et sa monture, elle et son cheval seraient déjà sur la route de Nevarsin.

Mais il faudrait d'abord se soumettre à lui…

Puis elle se dit : quand nous serons déshabillés pour nous coucher, un genou bien placé dans les parties devrait l'invalider le temps que je m'enfuie. Il fallait seulement trouver le courage de frapper fort et de ne pas manquer la cible au premier coup ; sinon, il la tuerait à moitié et il ne lui ferait plus jamais confiance. Elle se rappela ce que sa mère lui disait quand elle et Ruyven étaient petits, qu'elle ne devait jamais le frapper à cet endroit, même en jouant, parce qu'un coup, même léger, pouvait causer des dommages graves et parfois permanents, et même, dans certains cas, la mort. Et cela la fit réfléchir.

Était-elle prête à tuer, si la nécessité l'exigeait, pour l'empêcher de la prendre ?

Après tout, il avait commencé par vouloir la tuer ; si elle avait vraiment été un garçon, ou si sa tunique ne s'était pas déchirée, révélant sa féminité, il lui aurait coupé la gorge pour voler son cheval et sa cape. Oui, il avait été gentil à sa façon depuis qu'il avait découvert qu'elle était femme, mais parce qu'il

préférait avoir une esclave qu'un cadavre… car elle aurait une vie d'esclave, à trimer dans la maison et à servir la vieille ; en l'épousant, il pouvait être servi, et avoir le cheval et la cape en plus ! Non, elle n'aurait pas de scrupules.

Au début de l'après-midi, alors qu'elle pétrissait tristement la pâte pour le pain, Rory entra et jeta un lapin cornu sur la table.

— Je l'ai écorché et vidé, dit-il. Rôtis les cuisses pour le dîner de ce soir – je n'ai pas mangé de viande d'une décade – et demain, nous salerons le reste ; jusqu'à ce soir, suspends-le à l'écurie hors de portée de la vermine.

— Comme tu voudras, Rory, dit-elle, riant intérieurement.

La viande, qui gèlerait certainement, la nourrirait quelque temps si elle parvenait à l'emporter en s'en allant. Elle aurait soin de la suspendre près de sa monture.

Le rôti emplit bientôt la cabane d'effluves alléchants ; Romilly avait faim, mais quand elle eut fait manger la vieille, qu'elle lui eut essuyé le menton et l'eut installée pour la nuit, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas avaler une bouchée sans avoir un haut-le-cœur.

Je dois être prête ; je dois être prête ; c'est ce soir ou jamais.

Elle s'attarda à table, sirotant nerveusement une tisane d'écorces, jusqu'à ce que Rory vienne par-derrière l'entourer de ses bras.

— J'ai fait du feu dans notre chambre, pour qu'on n'ait pas froid, Calinda.

Elle supposa que la vieille lui avait appris son prétendu nom. Car elle, elle ne le lui avait pas dit. Enfin, elle était au pied du mur ; elle ne pouvait plus reculer. Elle eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle, et, un instant, elle se demanda si elle aurait le courage de mettre son plan à exécution.

Elle le laissa la conduire dans la chambre, fermer la porte et l'attacher de l'intérieur avec un crochet. Mauvais. Si elle voulait s'échapper, il fallait avoir la voie libre.

— Tu fermes la porte ? demanda-t-elle. Dame Mhari ne viendra pas nous déranger au mauvais moment car elle ne peut pas marcher.

— Je me disais qu'on serait plus intimes comme ça, dit-il d'un air suffisant.

— Mais suppose… suppose…

Elle hésita un instant, puis reprit :

— Mais suppose que Dame Mhari ait besoin de moi cette nuit et que je ne l'entende pas ? Laisse la porte entrouverte pour qu'elle puisse m'appeler si elle a mal ou si elle veut que je la tourne de l'autre côté.

— Tu as bon cœur, ma fille, dit Rory, entrouvrant la porte, puis s'asseyant lourdement au bord du lit et commençant à ôter ses bottes.

— Attends, je vais t'aider, dit-elle, s'approchant et fronçant le nez intentionnellement. Pouah, ce qu'elles puent ! Tu dois avoir marché dans le fumier ! Donne-les-moi, mon mari, poursuivit-elle, utilisant le mot à dessein, et je les nettoierai demain avant que tu te lèves. Et donne-moi donc aussi ta culotte de cuir pendant qu'on y est.

Elle s'arrêta. Était-elle allée trop loin ? Mais Rory ne soupçonnait toujours rien.

— D'accord. Et je mettrai une chemise propre demain matin si tu en as lavé une, dit-il, lui mettant ses affaires dans les bras. Mets-les près de la lessiveuse jusqu'au matin ; s'ils sentent le fumier, ils seront mieux là que dans notre chambre nuptiale.

De mieux en mieux ! Mais il pouvait toujours la rejoindre d'un bond s'il se doutait de quelque chose ; s'attardant près de la lessiveuse, à moitié décidée à s'enfuir vers la liberté – elle l'entendit crier :

— Calinda ! Je t'attends ! Viens !

— J'arrive, cria-t-elle, élevant la voix.

Et elle rentra dans la chambre. Ainsi, le destin en avait décidé pour elle. Elle ôta ses souliers et ses bas, sa tunique de dessus et ses culottes.

Il rabattit les couvertures et s'assit sur le lit, puis l'attira à lui, et ses mains se refermèrent sur ses seins en ce qu'il voulait sans doute être une caresse, mais si brutalement qu'elle en cria de douleur. Il lui écrasa la bouche sous la sienne et la coucha sur le lit.

— Tu aimes la lutte, hein ? Eh bien, si c'est ça qui te plaît, tu ne seras pas déçue… haleta-t-il, la couvrant de son corps nu, lui soufflant au visage son haleine aigre et fétide.

Les scrupules de Romilly s'étaient envolés. Elle parvint à s'écarter un peu, puis détendit la jambe et décocha le plus violent coup de pied qu'elle eût donné de sa vie. Elle tapa en plein dans la cible, et Rory, avec un hurlement de douleur, roula hors du lit, glapissant de fureur et de rage, les mains entre les jambes.

— Aïe ! Aïe ! Chat sauvage, tigre, chienne ! Aïe !

Elle entendit la voix anxieuse de Dame Mhari demandant ce qui se passait ; mais Romilly bondit hors du lit, enfilant hâtivement sa tunique et jetant sa cape sur ses épaules. Elle poussa la porte et, de retour dans la cuisine, attrapa au vol les restes du pain et de la viande, les bottes et les culottes de Rory et les siennes, et se retrouva en train d'ouvrir le loquet de l'écurie, les mains tremblantes. Derrière elle, Rory hurlait toujours, poussant des cris inarticulés de douleur et de colère, qui faillirent la figer de terreur, mais elle se força au calme et se rua dans l'écurie. De sa dague, elle coupa la corde retenant le *chervine* de Rory et, d'une bonne claque sur la croupe, accompagnée d'un cri strident, le chassa dans la cour ; puis elle trancha les rênes de son cheval, lui passant le frein à tâtons. Les hurlements de Rory et les glapissements anxieux de Dame Mhari – elle ne savait toujours pas ce qui se passait, et Rory n'était toujours pas en état de lui dire – se mêlaient en un duo vengeur et terrifiant ; il lui semblait que la souffrance de Rory puisait douloureusement dans son corps, mais c'était le *laran,* se dit-elle, faible prix à payer pour ce coup sauveur.

Il m'aurait tuée, il m'aurait violée – je n'ai pas de remords à avoir !

Elle allait jeter les bottes et la culotte de Rory dans la neige ; elle attacha soigneusement sa tunique pour se protéger du froid, se pencha pour prendre les bottes de Rory, puis eut une meilleure idée et les jeta, d'un geste sauvage, dans les latrines, avec la culotte par-dessus. Qu'il les trouve et les nettoie avant de me suivre, pensa-t-elle ; puis elle sauta vivement en selle, attrapa ses quelques provisions et, avec un cri strident, talonna

vigoureusement sa monture. Le cheval partit au galop dans le bois, s'engagea sur le chemin descendant, et elle le laissa faire, dans sa hâte à s'éloigner. Elle dut s'accrocher à son cou, si raide était la pente, mais il n'était aucun cheval sur qui elle ne pouvait rester s'il le fallait, et elle savait qu'elle ne tomberait pas. Elle se rappelait les paroles de Dame Mhari : *Tu aurais dû prendre la branche de gauche au bas de la pente.* Son cœur battait si fort qu'elle entendait à peine les pas de son cheval sur le sentier.

Elle était libre, et, au moins pendant un moment, Rory ne pouvait pas la suivre. Elle était en pays étranger, par une nuit sombre et pluvieuse, avec peu de provisions et d'argent, à part les quelques piécettes cachées entre ses seins ; mais elle avait enfin échappé aux griffes de Rory et de la vieille.

Je suis libre. Maintenant, il faut décider quoi faire de ma liberté.

Elle pensa un instant à retourner à Château Faucon – mais son père prendrait cela pour un abject aveu de défaite et de soumission. *Dom* Garris lui offrirait peut-être un esclavage plus confortable que celui de Rory dans les bois ; mais elle n'avait pas fait appel à toutes ses ressources d'ingéniosité pour retourner en prison.

Non ; elle irait à la Tour pour apprendre à utiliser son *laran*. Elle se dit que tous les contes et les quêtes héroïques commencent toujours par les épreuves auxquelles le héros est soumis. Maintenant, c'est moi le héros – pourquoi le héros est-il toujours un homme ? – de ma propre quête, et j'ai passé la première épreuve.

Et elle frissonna à l'idée qu'elle n'allait peut-être pas vers la liberté, mais vers de nouvelles épreuves.

2

ROMILLY ne ralentit pas son allure jusqu'au coucher de la lune ; puis, dans l'obscurité, elle relâcha enfin la bride à son cheval et le laissa aller à son pas. Elle ne savait pas exactement où elle était ; elle savait qu'elle n'avait pas pris la branche de gauche à la fourche au bas de la pente, qui l'aurait menée à Nevarsin – Rory ne l'aurait que trop facilement retrouvée. Et maintenant, elle savait qu'elle était perdue ; elle ne saurait même pas dans quelle direction elle allait jusqu'au lever du soleil qui lui permettrait de s'orienter.

Arrivant devant un bouquet d'arbres en surplomb, elle dessella son cheval et l'attacha à un tronc, puis, s'enveloppant dans la cape et la vieille couverture saisies au vol dans sa fuite, elle se blottit dans un creux au pied d'un arbre. Transie et courbatue, elle dormit quand même, bien que souvent réveillée en sursaut par des cauchemars où un homme sans visage qui était à la fois Rory et *Dom* Garris – non, mais il ressemblait aussi à son père – descendait sur elle avec une lenteur inexorable, tandis qu'elle ne pouvait bouger ni pied ni main. Si Rory la retrouvait jamais, il valait mieux pour elle qu'elle eût sa dague toute prête, c'était sûr. Mais quelqu'un avait jeté sa dague dans les latrines, et elle ne pouvait pas aller la chercher parce que ses seuls vêtements étaient des linges tachés de sang, et, pour une raison qui lui échappait, le bal de la Fête du Solstice se déroulait dans la prairie qui servait de champ de foire à son père… Elle fut réveillée par son cheval, qui hennissait et soufflait nerveusement en la poussant de son museau ; le soleil était levé et le givre fondait dans les arbres.

Dans sa fuite éperdue de la veille, elle avait eu de la chance que sa monture ne se casse pas une jambe dans le noir sur le sentier verglacé. Maintenant, à tête reposée, elle fit le point.

Parmi les choses qu'elle avait saisies au vol dans sa fuite, il y avait un quartier gelé de lapin cornu, qu'elle pouvait rôtir et fumer – elle n'avait pas de sel, mais par ce temps, il y avait peu de chance que la viande se gâte. Au pis, elle pourrait découper de minces lanières de viande gelée et les manger sans les cuire, bien qu'elle eût peu de goût pour la viande crue. Elle n'avait plus ni acier ni silex pour allumer du feu… non, qu'elle était bête, elle avait sa dague et pourrait chercher un silex quand la glace fondrait sur la route. Elle avait la grossière cape de Rory, à la place de son beau vêtement doublé de fourrure, mais c'était aussi bien : elle lui tiendrait chaud sans exciter la même convoitise que sa pelisse en beau drap fin et brodé. Elle avait des bottes, une bonne culotte de cuir, sa dague, quelques piécettes cachées entre les seins – elle avait abandonné sa bourse et le peu qu'elle avait laissé dedans ; peut-être que ça, plus sa belle cape, satisferait la cupidité de Rory et qu'il ne la poursuivrait pas. Mais elle ne prendrait pas de risques et presserait l'allure. Dans ses fontes, elle avait encore quelques biscuits de chien pour son cheval ; elle en sortit un qu'elle lui donna, le laissant mastiquer à loisir pendant qu'elle rajustait sa tenue – elle avait quitté la cabane à demi vêtue – et, en guise de peigne, passa ses doigts dans ses cheveux courts et embroussaillés. Avec son air misérable elle devait sans peine passer pour un apprenti fauconnier ! Maintenant, le soleil était haut dans le ciel ; la journée serait belle, car les arbres, dépouillés de leur carapace de givre, commençaient à bourgeonner. Elle coupa quelques copeaux de viande gelée et les mastiqua ; la viande était dure et insipide, mais on lui avait appris que les hommes peuvent digérer tout ce que mangent les oiseaux, et comme on nourrissait beaucoup les faucons avec du lapin cornu, cela ne lui ferait certainement pas mal, même si elle préférait la viande cuite.

Elle s'orienta d'après le soleil, et repartit vers le nord. Tôt ou tard, elle rencontrerait quelqu'un qui lui indiquerait la route de

Nevarsin, et une fois là elle demanderait le chemin pour aller à la Tour de Tramontana.

Elle chevaucha toute la journée sans voir ni humain ni maison. Elle n'avait pas peur, car elle pouvait trouver à se nourrir dans cette région, et tant que le temps restait au beau, elle était en sécurité. Mais avant que n'éclate une autre tempête, il lui fallait trouver un abri. Peut-être pourrait-elle vendre son cheval à Nevarsin, le troquant contre un poney et une somme qui lui permettrait d'acheter des provisions et quelques vêtements chauds bien nécessaires par ce temps. Elle avait mis ses bottes avec tant de hâte qu'elle avait oublié ses bas de laine.

Elle soupira, remit sa dague au fourreau et avala sa dernière bouchée de viande dure. Quelques pommes d'hiver ratatinées pendaient à une branche ; elle les cueillit et les empocha. Elles étaient petites et acides, mais elles plairaient à son cheval. Haut dans le ciel, elle entendit un faucon crier ; le regardant décrire des cercles, elle pensa à Preciosa. Il lui sembla un instant – mais ce n'était sans doute que le souvenir ou l'imagination – sentir ce contact ténu qu'elle avait connu avec Preciosa, comme si le monde se déployait au-dessous d'elle, elle se vit avec son cheval, comme deux petits points imperceptibles… *Oh, Preciosa, tu étais mienne et je t'aimais ; mais maintenant, tu es libre et moi aussi je cherche la liberté.*

Ce soir-là, elle dormit dans un refuge qui n'était plus entretenu depuis que les Aldaran s'étaient déclarés indépendants des Six Domaines des basses terres ; il n'y avait plus beaucoup de circulation à travers la Kadarin entre Thendara et Nevarsin. Mais elle fut protégée de la pluie, et c'était mieux que de coucher sous un arbre, elle parvint aussi à faire du feu, de sorte qu'elle dormit au chaud et fit rôtir un peu de lapin cornu. Elle espérait trouver bientôt quelques noix – elle commençait à se fatiguer de la viande – mais, tant qu'elle avait quelques vivres, elle ne pouvait pas se plaindre. Même les biscuits de chiens, elle pouvait les manger en cas de besoin, mais ils feraient plus de bien à son cheval qu'à elle.

Elle chevaucha trois jours encore sans rencontrer personne. Elle supposa que sa famille avait maintenant abandonné ses

recherches. Si on la croyait morte, elle se demanda si son père la pleurait.

Quand j'arriverai à Nevarsin, je laisserai un message pour lui ; je lui ferai savoir d'une façon ou d'une autre que je suis vivante. Mais je suis sûre qu'il fera pour moi comme pour Ruyven, qu'il me reniera et ne me reconnaîtra plus pour sa fille.

Sa gorge se serra, mais elle ne voulait pas pleurer. Elle avait déjà trop pleuré, et ses larmes ne lui avaient rien rapporté, à part des yeux brûlants et des maux de tête, jusqu'au moment où, cessant de sangloter, elle avait pris son destin en main.

Les femmes pensent que les larmes sont leurs alliées. Je crois que les hommes ont raison de penser que les pleurs sont bons pour les femmes ; car les femmes pleurent, et elles sont désarmées, mais les hommes prennent appui sur leur colère, et ainsi ne sont jamais impuissants, ne perdant pas leur temps et leur énergie à pleurnicher…

Elle mangea le reste du lapin cornu, et ne fut pas fâchée de l'avoir fini. Vers la fin, elle se dit que même un chien n'en aurait pas voulu, et qu'un faucon aurait détourné le bec de cette nourriture. Le cinquième soir, elle dîna de quelques noix cueillies dans un arbre abandonné, et de quelques champignons ligneux. Demain peut-être, elle pourrait prendre quelques oiseaux au collet, ou rencontrer quelqu'un qui lui dirait si elle était sur le chemin de Nevarsin – mais elle n'y croyait pas, car cette route était de plus en plus mal entretenue, et si elle approchait de la plus grande ville de la région, elle aurait certainement rencontré des voies bien fréquentées et des habitations !

Elle n'avait plus de biscuits de chien, et elle s'arrêta donc plusieurs heures avant le coucher du soleil pour faire paître son cheval. Heureusement, le temps restait au beau, et elle pouvait dormir à la belle étoile. Elle était lasse de voyager, mais elle se dit que maintenant elle ne pouvait plus retourner chez elle, même si elle l'avait voulu, car elle n'avait aucune idée de la route menant à Château Faucon. Eh bien, tant mieux ; elle pouvait couper tous les ponts derrière elle.

Transie et affamée, elle dormit mal et se réveilla de bonne heure. La route était si mauvaise… peut-être devrait-elle revenir sur ses pas et chercher une route plus fréquentée ? Elle déchira quelques chiffons et s'en entoura les pieds pour les protéger du frottement de ses bottes… elle avait les talons et les orteils à vif. Haut dans le ciel, un faucon solitaire décrivait des cercles – pourquoi ne voyait-elle jamais plus d'un faucon à la fois ? Avaient-ils leur territoire, comme les animaux terrestres ? Puis, de nouveau, cet étrange éclair, comme si elle voyait par les yeux du faucon – était-ce encore son *laran ?* – et elle pensa à Preciosa. Preciosa, envolée, libre, perdue. *C'est étrange, elle me manque davantage que mon père, mes frères ou ma maison…*

La saison des fruits était passée, mais elle trouva quelques baies dans un buisson et les mangea, regrettant qu'il n'y en ait pas plus. Elle connaissait un arbre dont elle pourrait prélever l'écorce pour en manger la partie intérieure qui était tendre ; mais elle n'avait pas assez faim pour le moment, pas encore. Elle sella son cheval, lasse malgré sa longue nuit de sommeil. Elle commençait, lentement, à réaliser qu'elle pouvait se perdre et même mourir dans ces forêts immenses et désertes. Mais peut-être qu'aujourd'hui elle rencontrerait quelqu'un, trouverait la route de Nevarsin ou arriverait dans quelque village où elle pourrait acheter à manger.

Après une chevauchée d'une heure, elle arriva devant une fourche et s'arrêta, hésitante, mourant de faim, épuisée. Eh bien, elle allait faire paître son cheval pendant qu'elle monterait observer les alentours en haut d'une colline, pour voir si elle apercevait une habitation, un feu de bûcheron, ou même une hutte de berger dans les parages. Elle ne s'était jamais sentie si seule de toute sa vie. *Naturellement*, se dit-elle avec ironie. *Je n'ai jamais été si seule de toute ma vie.* Elle escalada la colline, les jambes douloureuses.

Je n'ai pas mangé à ma faim depuis des jours. Il me faut absolument des aliments et un feu pour ce soir, quoi qu'il arrive.

Elle regrettait presque de ne pas être restée avec Rory et son abominable grand-mère ; au moins elle avait des repas et du feu… aurait-ce été si terrible d'épouser ce rustre ?

Plutôt mourir dans ce désert, se dit-elle farouchement, mais elle était effrayée et affamée, et, du haut de sa colline, elle ne vit qu'une immense étendue d'arbres. Très loin, à la limite de sa vision, se dressait une haute montagne, au nord-ouest, entourée de taches pâles dont elle savait que c'étaient des pics couronnés de neige… quelque part dans cette direction se dressaient les Heller, dont ces montagnes n'étaient que d'humbles contreforts, et au-delà, le Mur Autour du Monde, qui était, selon les récits des voyageurs, infranchissable ; en tout cas, elle ne connaissait personne qui l'eût franchi, et sur toutes les cartes qu'elle avait vues il délimitait la frontière des terres connues. Une fois, elle avait demandé à sa gouvernante ce qu'il y avait de l'autre côté.

— Le désert glacé, avait dit Calinda. Personne ne l'a jamais exploré…

L'idée avait intrigué Romilly, à l'époque. Maintenant, elle avait suffisamment erré en pays inconnu, et elle trouvait qu'une compagnie humaine serait la bienvenue.

Pourtant, ce qu'elle venait de vivre lui donnait peu d'espoir sur ce qu'elle pouvait attendre de rencontres inopinées…

Eh bien, elle n'avait pas eu de chance, voilà tout. Elle soupira, resserra sa ceinture. Elle pouvait jeûner un jour de plus, mais, le soir, il fallait absolument trouver à manger, quoi qu'il arrive. Elle regarda autour d'elle, s'orientant soigneusement sur le haut pic – il lui semblait qu'il y avait quelque chose près du sommet, une bâtisse blanche, une construction humaine ; elle se demanda si c'était un château, une Grande Maison, ou peut-être l'une des Tours situées au nord-ouest ; il fallait marcher dans cette direction, en ayant soin de bien maintenir le cap par rapport au soleil selon le passage du temps, pour ne pas se mettre à tourner en rond. Mais c'était bien improbable, si elle suivait la route.

Il fallait retourner à son cheval. De nouveau, elle leva les yeux. Curieux. Le faucon planait toujours dans le ciel. Elle se demanda si ce pouvait être le même que tout à l'heure… non. Il devait y avoir beaucoup de faucons dans ces montagnes, et partout où l'on portait les yeux, on devait forcément rencontrer un oiseau de proie ou un autre. Un instant, il lui sembla qu'elle planait, qu'elle voyait le haut faîte blanc de la Tour et une faible

lumière bleue venant de l'intérieur… elle eut un vertige, ignorant si c'était le faucon ou elle qui voyait… elle se ressaisit et rompit le rapport. Ce serait trop facile de se perdre dans cette communion avec le ciel, le vent et les nuages…

Elle rejoignit son cheval et le sella péniblement. Au moins, il avait mangé. Elle dit tout haut :

— Je voudrais presque pouvoir manger de l'herbe comme toi, mon beau…

Et le son de sa propre voix la fit sursauter.

Un autre son lui répondit : le cri aigu et strident d'un faucon qui tombe sur sa proie – oui, le faucon avait trouvé une proie, car elle sentait, quelque part dans son esprit, le sang chaud qui coulait, sensation qui lui mit l'eau à la bouche et réveilla sa faim. Le cheval recula nerveusement, et elle tira sur les rênes en lui parlant doucement – puis des ailes sombres passèrent devant ses yeux. Machinalement, elle tendit le bras, sentit l'étreinte cruelle desserres sur sa peau, et retrouva le rapport familier.

— Preciosa, s'écria-t-elle, éclatant en sanglots.

Comment, pourquoi, son faucon l'avait-il suivie à travers son errance, elle ne le saurait jamais. Le cri strident et les ailes battantes l'arrachèrent à ses larmes, et elle s'aperçut que le faucon avait dans les serres un oiseau de bonne taille, encore tiède. D'une main, elle le saisit par les pattes, soulevant la serre de son poignet – qui saignait un peu à l'endroit où les griffes l'avaient déchiré, mais c'était sa faute, elle n'avait pas de gantelet. Elle posa l'oiseau sur sa selle, le cœur battant, et tira sa dague ; elle donna la tête et les ailes à Preciosa, et, pendant que le faucon mangeait – loué soit le Porteur de Fardeaux, le cheval savait se tenir tranquille quand on utilisait sa selle comme perchoir improvisé –, elle pluma le reste de l'oiseau, battit le briquet et fit un petit feu où elle le rôtit.

Elle est venue à moi quand j'avais faim. Elle savait. Elle m'a apporté à manger, renonçant à sa liberté.

Les longes de cuir pendaient toujours aux pattes de Preciosa. Romilly les trancha de sa dague.

Si elle veut rester avec moi maintenant, ce sera de sa libre volonté. Jamais plus elle ne portera aucun signe d'esclavage. Elle s'appartient à elle-même.

Mais elle avait les larmes aux yeux. Son regard rencontra celui de l'oiseau, et soudain, la communion s'établit entre fille et faucon, étrange et farouche émotion qui l'inonda – ce n'était pas de l'amour tel qu'elle le connaissait, mais une émotion pure, presque jalouse. *Elle n'est pas à moi,* se dit-elle. *C'est moi qui suis à elle. C'est elle qui m'a adoptée, et pas le contraire.*

Le faucon ne bougea pas quand elle s'approcha ; gardant son équilibre en passant d'une patte sur l'autre, il regardait Romilly dans les yeux, puis fit un petit saut et atterrit sur son épaule. La douleur lui coupa le souffle quand les serres se refermèrent sur sa chair, même à travers sa tunique et sa cape, et, immédiatement, la prise se relâcha, Preciosa ne serrant plus que juste ce qu'il fallait pour garder son équilibre.

— Ma chérie, ma beauté, ma merveille, murmura Romilly tandis que le faucon, tordant le cou, se lissait les plumes.

Je n'ai jamais entendu dire une chose pareille, qu'un faucon libéré soit revenu…

Romilly se dit que c'était à cause de son *laran*, qui l'avait rapprochée du faucon.

Immobile, il resta longtemps en communion avec Romilly, tandis qu'elle mangeait son oiseau rôti, puis couvrait le feu et ressellait son cheval ; ses mains exécutaient machinalement ces tâches, mais ses yeux revenaient toujours à l'oiseau et son esprit restait uni au sien.

Restera-t-elle avec moi maintenant ? Ou repartira-t-elle d'un coup d'ailes ? Ça n'a plus d'importance. Nous sommes ensemble.

Enfin, elle coupa une branche, l'effeuilla et l'attacha derrière sa selle, en guise de perchoir pour Preciosa si elle choisissait de rester. Puis elle se mit en selle, posant Preciosa sur le perchoir improvisé où elle resta immobile un moment, puis elle battit des ailes et s'éleva, virant au faîte des arbres, sans trop s'éloigner. Romilly poussa un soupir de soulagement. Preciosa ne la quitterait pas tout à fait.

Puis elle tira son cheval par les rênes, car elle entendit des voix indistinctes, puis une voix rude et masculine qui disait :

— Je te dis que j'ai vu de la fumée.

Et une autre voix, qui semblait protester. Elle entendit aussi des sabots de chevaux, et, quelque part, un bref aboiement.

Romilly démonta vivement et fit entrer son cheval dans l'épaisse forêt bordant la route. Elle ne voulait pas se montrer avant d'avoir vu à quoi ressemblaient ces voyageurs et ce qui pouvait les amener.

Une autre voix s'éleva, rude et mâle, mais qui parlait avec l'accent d'un homme instruit – un homme des basses terres, se dit Romilly ; il parlait comme Alderic.

— Si quelqu'un voyage sur cette route, Orain, il est sans doute dans la même situation que nous et sera aussi content que nous de voir un visage humain.

Puis les cavaliers se montrèrent, un homme de haute taille aux cheveux roux comme les flammes, en vêtements dépenaillés qu'il portait avec une certaine élégance – celui-là n'était pas un rustre, comme Rory. D'une certaine façon, il lui rappela le Seigneur Storn, ou le Seigneur Scathfell, père, bien qu'il eût des vêtements aussi pauvres que les siens, et les cheveux et la barbe en broussaille. Son compagnon était grand également, presque décharné, et portait une tunique-cape à la mode antique, et des bottes paraissant faites à la diable dans du cuir non tanné. Devant lui, sur le perchoir de sa selle, un énorme oiseau chaperonné, qui ne ressemblait en rien aux faucons que Romilly connaissait, se dandinait gauchement d'une patte sur l'autre, et Romilly, encore partiellement en rapport avec Preciosa planant au sommet des arbres, ressentit un frisson de colère, et quelque chose ressemblant à la peur. Elle ne savait pas de quel oiseau il s'agissait, mais elle savait instinctivement qu'il ne lui plaisait pas.

Derrière les deux hommes de tête en arrivèrent cinq ou six autres. Seuls les deux premiers avaient des chevaux ; les autres montaient des *chervines,* ni très grands ni très beaux, à la robe mal soignée et aux cornes cassées ; un ou deux avaient été décornés, avec une maladresse qui fit grimacer Romilly. Son père aurait chassé tout serviteur qui n'aurait pas mieux soigné ses bêtes, et quant à les décorner, elle aurait presque pu faire mieux elle-même ! Les deux hommes de tête lui plaisaient, mais elle n'avait jamais vu des ruffians tels que leurs compagnons !

Le barbu de tête, qui chevauchait au côté de l'aristocrate roux – car ainsi le désigna-t-elle mentalement –, démonta et dit :

— Voilà les traces du feu ; et aussi du crottin de cheval. Un cavalier est passé par là récemment.

— Avec un cheval, dans ce désert ? dit l'aristocrate, haussant les sourcils.

Il regarda autour de lui, mais ce fut son compagnon émacié qui repéra Romilly et sa monture dissimulées dans les arbres.

— Sors de là, mon garçon ; nous ne te voulons pas de mal, dit-il en lui faisant signe d'approcher.

L'aristocrate démonta à son tour, et s'arrêta près du petit foyer. Il secoua doucement les braises soigneusement couvertes – comme toute personne élevée dans les Heller, Romilly était toujours très prudente quand elle faisait du feu dans la forêt – et en tira quelques étincelles sur lesquelles il jeta des brindilles.

— Tu nous auras épargné la peine d'allumer du feu, dit-il de sa voix calme et distinguée. Approche, et viens en profiter avec nous ; personne ne te fera de mal.

Et, en effet, Romilly ne percevait aucune menace venant de l'un ou l'autre. Elle fit sortir son cheval du fourré, et s'arrêta, la main sur la bride.

— Eh bien, mon garçon, qui es-tu et où vas-tu ? demanda le grand maigre avec bonté.

Il était, pensa-t-elle, pas tout à fait aussi vieux que son père, mais plus vieux que ses frères. Elle répéta l'histoire qu'elle avait préparée.

— Je suis apprenti fauconnier – j'ai été élevé dans une Grande Maison, mais ma mère était trop fière pour me proclamer fils de noble, et j'ai pensé pouvoir apprendre à Nevarsin ; alors, j'ai pris la route, mais je me suis perdu.

— Mais tu as un cheval, une cape et une dague, et – si je ne me trompe – un faucon également, dit l'aristocrate, dont les yeux gris se posèrent sur le perchoir improvisé, sur lequel Romilly avait attaché les longes coupées – on lui avait toujours appris à ne jamais jeter la moindre bribe de cuir, ça pouvait toujours servir.

— As-tu volé ce faucon ? Sinon, que fait un apprenti avec un faucon – et où est-il ?

Romilly leva le bras et Preciosa vint se poser sur son poignet. Elle dit d'un ton farouche :

— Elle est à moi ; personne ne peut me la prendre, car je l'ai dressée moi-même.

— Je n'en doute pas, dit l'aristocrate, car, dans ce désert et sans longes, elle pourrait s'envoler si elle voulait, et en ce sens au moins, elle est à toi autant qu'un être humain peut posséder une bête sauvage.

Il comprend cela ! Romilly se sentit soudain très proche de lui, comme s'il était un frère ou un parent. Elle lui sourit et il lui rendit son sourire. Puis il se retourna vers ses hommes et dit :

— Nous aussi nous allons à Nevarsin, mais par des chemins détournés, pour des raisons de prudence. Viens avec nous, si tu veux.

— Ce que *Dom* Carlo veut dire, intervint le grand maigre, c'est que si nous empruntions la grand-route, nous aurions tôt fait d'être pendus !

Étaient-ce donc des hors-la-loi ou des bandits ? Romilly se demanda si, en fuyant Rory, elle n'était pas tombée du piège dans la marmite ! Mais l'aristocrate sourit à l'autre avec tendresse et amitié et dit :

— À t'entendre, on pourrait nous prendre pour une bande d'assassins, Orain. Nous sommes des hommes sans terres, ayant perdu les domaines de leurs pères, et, pour certains, notre famille aussi, parce que nous avons soutenu le roi légitime au lieu de la canaille qui prétend au trône des Hastur. Il clame que ses adversaires seront décimés par le poison, la corde et le poignard, et qu'il a assez de terres pour récompenser ses partisans, en assassinant ou exilant quiconque le regarde de travers ou ne fléchit pas assez vite le genou devant lui. Nous allons donc à Nevarsin, lever une armée – Rakhal n'aura pas le Palais de Cristal sans combattre ! Lui, un Hastur ? poursuivit-il avec un bref éclat de rire. La couronne ne restera pas sur sa tête tant qu'aucun de nous sera vivant ! Je suis Carlo du Lac Bleu, et voici mon écuyer et ami, Orain.

Le mot dont il s'était servi pour « ami » pouvait aussi signifier « cousin » ou « frère adoptif » ; et Romilly vit que le maigre Orain regardait *Dom* Carlo avec la dévotion qu'un chien porte à son maître.

— Mais si ce garçon est fauconnier, dit Orain, il pourrait peut-être nous dire ce qu'ont nos oiseaux-espions, Carlo.

Carol regarda vivement Romilly.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Rumal.

— Et à ton accent, je devine que tu as été élevé au nord de la Kadarin, dit-il. Eh bien, Rumal, connais-tu bien les faucons ?

Romilly hocha la tête.

— Oui, Seigneur.

— Montre-lui nos oiseaux, Orain.

Orain s'approcha de son cheval et prit le grand oiseau sur sa selle. Il fit signe à deux autres qui portaient des oiseaux semblables sur leurs selles ; avec précaution, Orain déchaperonna le sien, prenant bien soin de rester hors de sa portée ; l'oiseau tourna la tête, à petits mouvements convulsifs, mais il était trop faible pour donner des coups de bec. Il avait une longue crête emplumée au-dessus des yeux, mais une affreuse tête complètement chauve, ses plumes étaient ébouriffées et en désordre, et même ses serres étaient écailleuses et sales. Elle pensa qu'elle n'avait jamais vu un oiseau d'aspect aussi féroce ; mais, s'il avait été en bonne santé, il aurait eu la beauté de toutes les créatures sauvages. Pour l'instant, ils étaient tous les trois affaissés sur eux-mêmes et misérables. L'un d'eux releva la tête et poussa un long cri, puis enfouit la tête entre ses ailes, de nouveau abattu.

Romilly dit :

— Je n'ai jamais vu d'oiseau de cette race.

À son avis, ils ressemblaient plus à des *kyorebni,* ces sauvages charognards des montagnes, qu'à des oiseaux de proie qui se respectent.

— Un oiseau est toujours un oiseau, dit Carlo. Nous tenons ceux-ci d'un partisan qui les envoie en cadeau à Carolin, à Nevarsin, mais leur santé se détériore très vite et ils ne vivront peut-être pas jusque-là – nous n'arrivons pas à découvrir leur

maladie, bien que certains d'entre nous aient dressé et possédé des faucons – mais aucun de nous ne sait comment les soigner quand ils sont malades. Connais-tu un peu leurs maladies, Maître Rumal ?

— Un peu, dit Romilly, tentant désespérément de se rappeler ses quelques connaissances vétérinaires.

Ils étaient vraiment malades ; tout oiseau, du canari au faucon *verrin*, qui ne lisse pas ses plumes et ne nettoie pas ses pattes, est un oiseau malade. On lui avait appris à raccommoder une rémige brisée, mais elle avait peu de connaissances sur les remèdes, et s'ils avaient la pelade ou quelque chose de semblable, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire.

Néanmoins, elle s'approcha des étranges oiseaux à l'air si féroce, et tendit la main vers celui d'Orain, le regardant dans les yeux et établissant instinctivement le rapport mental. Immédiatement, elle éprouva une nausée puissante qui lui donna envie de vomir. Elle rompit le rapport, écœurée.

— Qu'est-ce que vous leur donnez à manger ? dit-elle.

C'était un bon point de départ ; elle se rappelait Preciosa, écœurée par de la viande avariée.

— Seulement la viande la meilleure et la plus fraîche, dit un homme derrière Orain, sur la défensive. J'ai vécu dans une Grande Maison où il y avait des faucons, et je sais qu'ils mangent de la chair fraîche ; quand la chasse était mauvaise, certains de nous se sont passés de viande pour la donner à ces maudits oiseaux. Pour le bien que ça leur a fait ! ajouta-t-il, regardant avec consternation l'oiseau affaissé sur sa selle.

— Seulement de la viande fraîche ? dit Romilly. Voilà votre erreur, Seigneur. Regardez leur bec et leurs serres, puis regardez ceux de mon faucon. Ces oiseaux sont des charognards et doivent être libérés pour chasser eux-mêmes. Ils ne peuvent pas déchirer la viande fraîche, leur bec n'est pas assez puissant ; de plus, si vous les transportez sur vos selles sans jamais les faire voler, ils ne peuvent pas picorer des graviers et des cailloux. Ces oiseaux se nourrissent de chair à moitié pourrie, avec le cuir et les plumes – vous leur avez uniquement donné de la viande bien nettoyée, n'est-ce pas ?

— Nous pensions que c'était la chose à faire, dit Orain.

Romilly secoua la tête.

— Si vous êtes obligés de les nourrir de viande morte, laissez-lui les plumes ou la fourrure, et assurez-vous qu'ils peuvent ingérer des cailloux et des brindilles, et même un peu de verdure de temps en temps. Je suis sûre que vous les avez nourris de votre mieux, mais ces oiseaux meurent de faim parce qu'ils ne peuvent pas digérer ce que vous leur donnez. Ils devraient pouvoir chasser eux-mêmes, même si ce doit être au leurre.

— Par les enfers de Zandru, il doit avoir raison, Orain, dit *Dom* Carlo, battant des paupières. J'aurais dû m'en apercevoir… Enfin, maintenant, nous savons. Que pouvons-nous faire ?

Romilly réfléchit rapidement. Preciosa s'était envolée et planait au-dessus de leurs têtes ; Romilly se mit en rapport avec elle, voyant un instant par ses yeux, puis elle dit :

— Il y a quelque chose de mort là-bas, dans ce fourré. Je ne connais pas bien vos – comment les appelez-vous déjà ? – vos oiseaux-espions. Sont-ils solitaires ou se nourrissent-ils en commun ?

— Nous n'osons pas les laisser approcher les uns des autres, dit Orain, parce qu'ils se battent. Le mien a failli crever les yeux de celui de Gawin.

— Alors, il n'y a rien à faire, dit Romilly. Il faudra les nourrir séparément. Là-bas, dit-elle, tendant le bras, il y a une bête morte depuis au moins deux jours – il faudra aller la chercher et la découper pour eux.

Les hommes hésitèrent.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? dit *Dom* Carlo d'un ton tranchant. Carolin a besoin de ces oiseaux, et nous trouverons une *leronis* à Tramontana qui saura les diriger, mais il faut les y amener vivants !

— Bande de chochottes efféminées, jura Orain. Vous avez peur de vous salir les mains, hein ? Eh bien, je vais vous donner l'exemple ! Où est cette carcasse que tu as repérée, mon garçon ?

Romilly s'avança vers le fourré ; Orain la suivit, et *Dom* Carlo dit d'un ton acerbe :

— Allez les aider, autant qu'il faudra ! Vous n'allez pas laisser un homme et un enfant transporter une charogne pour trois oiseaux ?

À contrecœur, deux hommes suivirent. Quel que fût l'animal mort dans le fourré – Romilly pensa que ce devait être un petit *chervine* sauvage – il annonçait de loin sa présence à l'odeur, et Romilly fronça le nez.

Orain dit, incrédule :

— Et nous allons donner *ça* à ces beaux oiseaux ?

Il se pencha et tira avec circonspection sur la carcasse puante ; un flot continu d'insectes entraient et sortaient sans discontinuer de ses orbites vides, mais elle n'était pas encore assez décomposée pour leur rester dans les mains, et Romilly la souleva par un bout, respirant par la bouche pour éviter la puanteur le plus possible.

— Un *kyorebni* trouverait ça très à son goût, dit Romilly. Je n'ai jamais élevé de charognards, mais je sais que leur estomac n'est pas comme celui des faucons. Et vous, que diriez-vous si on vous donnait de l'herbe à manger ?

— Je ne doute pas que tu aies raison, dit sombrement Orain. Mais je n'aurais jamais imaginé que je trimbalerais un jour une charogne puante même pour les hommes du roi !

Les autres arrivèrent et leur prêtèrent la main ; Romilly fut soulagée quand ce fut fini, mais certains soldats eurent la nausée et vomirent, pendant qu'Orain, armé d'un immense couteau, coupait la charogne en trois morceaux, et avant même qu'il ait fini l'oiseau chaperonné sur sa selle se mit à pousser des cris stridents. Romilly soupira de soulagement. Elle aimait mieux ne pas penser à ce qui serait arrivé si elle s'était trompée, mais, à l'évidence, elle avait vu juste. Elle prit une poignée de terre et de graviers et en arrosa un morceau de viande pourrie, puis, hésitante – mais se rappelant l'instant de rapport avec l'oiseau malade –, s'approcha et lui ôta son chaperon.

Orain hurla :

— Attention, petit, il va te crever les yeux…

Mais sous sa main experte, l'oiseau semblait doux et soumis. *Pauvre chose affamée,* pensa Romilly, soulevant le lourd oiseau – elle dut faire appel à toutes ses forces – et le posant par

terre près d'un morceau de charogne. Poussant un cri aigu, l'oiseau y plongea le bec et déchira la viande, avalant la chair décomposée et puante avec la peau et les pierres.

— Vous voyez ? dit simplement Romilly, allant chercher un autre oiseau.

Orain vint l'aider, mais l'oiseau pointa sur lui un bec coléreux, et il recula, laissant faire Romilly.

Quand tous les oiseaux eurent mangé et se mirent à lisser leurs plumes avec des petits croassements de satisfaction, *Dom* Carlo regarda Orain en haussant les sourcils, et Orain dit :

— Viens avec nous à Nevarsin, mon garçon, puis à Tramontana pour remettre ces oiseaux aux hommes de Carolin ; et maintiens-les en bonne santé. Vous serez nourris, toi et ton cheval, et tu recevras trois pièces d'argent pour chaque décade que tu passeras avec nous si les oiseaux restent en bonne forme. Quant à ton faucon, ajouta-t-il avec un sourire comique, je suppose qu'il peut chasser par lui-même.

— Par elle-même, c'est une femelle, corrigea Romilly.

— Mâle ou femelle, seul un oiseau de la même race s'en soucie, gloussa Orain. Ce n'est pas comme chez les humains, n'est-ce pas, Carlo ?

Et il éclata de rire, quoique Romilly ne comprît pas ce qu'il trouvait si drôle.

— Alors, qu'en dis-tu, mon garçon ? Viendras-tu avec nous et les oiseaux-espions ?

Romilly avait déjà pris sa décision. Elle allait elle-même d'abord à Nevarsin, puis à Tramontana pour retrouver son frère ou en avoir des nouvelles. Cet arrangement lui assurait nourriture et protection. Elle dit :

— Avec plaisir, *Dom* Carlo et Maître Orain.

— Marché conclu, dit Orain, lui tendant sa main calleuse avec un grand sourire. Et maintenant que les oiseaux sont repus, fuyons l'odeur de leur repas et mangeons un morceau !

— Bonne idée, dit Romilly, allant desseller son cheval.

Le repas consistait en une pâte épaisse, plantée sur des bâtonnets et cuite sur le feu ; et en quelques tubercules cuits sous la cendre. Romilly s'assit près d'Orain, qui lui offrit du sel d'une petite bourse tirée de sa poche. Le repas terminé, les

oiseaux rechaperonnés et reportés sur leurs selles – Orain demanda son aide à Romilly pour leur remettre leurs chaperons – elle entendit grommeler un ou deux hommes.

— Ce gamin a un cheval, et nous, on doit se contenter de *chervines ?* Et si on le lui prenait ?

— Essaye, et tu pourras te promener tout seul dans ces bois, dit Orain, se retournant. Alaric – il n'y a ni voleurs ni bandits parmi nous, et si tu poses un doigt sur le cheval de ce garçon, c'est à *Dom* Carlo que tu auras affaire !

Romilly fut remplie de gratitude ; il lui semblait avoir trouvé un protecteur en Orain, mais pendant un instant, en face de cette bande dépenaillée, elle eut un peu peur.

Pourtant, tôt ou tard, elle devrait sans doute les affronter seule, sans défenseur…

— Quels sont les noms de ces oiseaux ? demanda-t-elle à Orain qui répondit avec un grand sourire :

— Donne-t-on des noms à des horreurs pareilles, comme s'ils étaient des canaris apprivoisés ou la vache préférée d'une vieille ?

— Moi, oui, dit Romilly. Il faut toujours donner un nom à un animal avec lequel on souhaite travailler, pour qu'il le lise dans votre esprit et sache que c'est de lui – ou d'elle – que vous parlez, et sur lui ou elle que vous concentrez votre attention.

— Vraiment, gloussa Orain. Je suppose qu'on pourrait les appeler Sale-Gueule Un, Sale-Gueule Deux, et Sale-Gueule Trois !

— Absolument pas, dit Romilly, indignée.

L'oiseau qu'elle tenait agita nerveusement les ailes et elle ajouta :

— Les oiseaux sont très sensibles ! Si vous voulez travailler avec eux, vous devez les aimer…

Sous les regards de dérision évidente de tous les hommes, elle se sentit rougir, mais poursuivit quand même.

— Il faut les *respecter,* les chérir et les traiter avec bonté. Croyez-vous qu'ils ne sachent pas qu'ils vous font horreur et que vous avez peur d'eux ?

— Et pour vous, ce n'est pas le cas ? demanda Dom Carlo, l'air sincèrement intéressé, et elle se tourna vers lui avec soulagement.

— Vous moqueriez-vous de votre meilleur chien de chasse si vous vouliez un beau tableau, et qu'il vous obéisse au doigt et à l'œil ? dit-elle. Croyez-vous qu'il ne comprendrait pas ?

— Je n'ai pas chassé depuis mon adolescence, dit *Dom* Carlo, mais il est certain que, voulant attacher une bête à mon service, je la traiterais toujours avec respect. Écoutez ce que dit ce garçon, mes amis ; c'est lui qui a raison. Une fois, mon maître fauconnier m'a dit la même chose. Et sans aucun doute, poursuivit-il, caressant l'encolure de sa superbe jument noire, nous aimons et respectons tous nos montures, cheval ou chervine, qui nous transportent fidèlement.

— Eh bien, dit Orain, considérant le corps informe de l'oiseau posé sur sa selle, et avec ce sourire comique qui lui retroussait un coin de la bouche, nous pourrions baptiser l'un Beauté, l'autre Ravissante, et le troisième Splendide. Je ne doute pas qu'ils ne se trouvent très beaux entre eux – l'amour est aveugle, comme disait ma vieille Mère.

Romilly pouffa.

— Je crois que ce serait exagéré, dit-elle. Ils ne sont peut-être pas beaux mais – laissez-moi réfléchir – je vais leur donner des noms de Vertus, car ce sont des femelles, reprit-elle au bout d'un instant. Celle-ci, dit-elle, soulevant le lourd oiseau posé sur la selle d'Orain, sera Prudence. Celle-là…

Elle s'approcha du perchoir sale et mit l'oiseau chaperonné dans les bras d'Orain pendant qu'elle grattait de son couteau la fiente et les ordures qui s'y étaient accumulées.

— Celle-là sera Tempérance, et la dernière, termina-t-elle, se tournant vers la troisième, sera Diligence.

— Comment on les distinguera ? demanda l'un des hommes, et elle répondit avec sérieux :

— Mais elles ne se ressemblent pas. Diligence est la plus grande, avec le bout des ailes bleu – tu vois ? Et Tempérance – ça ne se voit pas maintenant avec son chaperon – mais sa crête est grosse et parsemée de points blancs. Et Prudence est la plus petite, avec un orteil supplémentaire à la patte – tu vois ?

Elle montrait les détails distinctifs à mesure, et Orain la regarda, stupéfait.

— C'est vrai qu'ils sont différents – je ne m'en étais jamais aperçu.

Romilly se mit en selle et dit avec sérieux :

— La première chose qu'il faut apprendre avec les oiseaux, c'est à considérer chacun comme un individu. Dans leur comportement et leurs habitudes également, ils sont aussi différents que vous et *Dom* Carlo.

Se tournant sur sa selle vers l'aristocrate, elle ajouta :

— Pardonnez-moi, Seigneur, j'aurais dû vous consulter avant de baptiser vos oiseaux…

Il secoua la tête.

— Je n'y avais jamais pensé, et ces noms me semblent très bien… es-tu *cristoforo*, mon garçon ?

Elle hocha la tête.

— J'ai été élevé comme tel. Et vous, Seigneur ?

— Je sers le Seigneur de la Lumière, répondit-il, laconique.

Romilly ne dit rien mais fut un peu étonnée – les *Hali'imyn* ne venaient pas souvent dans ces montagnes. Mais bien sûr, s'ils étaient les hommes de Carolin exilé, ils devaient servir les Dieux des Hastur. Et si les armées de Carolin se massaient à Nevarsin – l'excitation lui coupa le souffle. Aucun doute, c'est pour cela qu'Alderic était à Château Faucon, pour rejoindre le roi le moment venu. Elle se remit, brièvement, à faire des suppositions sur la véritable identité d'Alderic. Si ces hommes appartenaient au Roi Carolin, ils connaissaient peut-être Alderic et étaient ses amis. Mais ça ne la regardait pas, et la dernière chose à faire, c'était bien de se mêler de la cause d'un autre. Son père le disait, et c'était vrai, peu importait le gredin assis sur le trône, pourvu qu'il laissât les honnêtes gens vaquer en paix à leurs affaires.

Elle chevauchait parmi les hommes, nerveuse, restant aussi près que possible d'Orain et *Dom* Carlo – elle n'aimait pas la façon dont le dénommé Alaric la regardait, et, comme l'affreux Rory, il convoitait son cheval. Au moins, il ne savait pas qu'elle était une femme et il ne convoiterait pas son corps ; et elle

pouvait protéger son cheval, au moins tant qu'elle jouissait de la protection de *Dom* Carlo.

Tout compte fait, elle ne s'était pas si mal débrouillée en fait de protection.

Ils chevauchèrent toute la journée, s'arrêtant à midi pour manger un grossier porridge composé d'eau froide versée sur une fine farine. Avec une poignée de noix, cela fit un repas nourrissant. Après avoir mangé, tout le monde se reposa, mais Romilly continua à s'affairer : elle tailla des branches pour en faire des perchoirs – les oiseaux-espions, elle l'avait remarqué, étaient très mal à l'aise sur les perchoirs de selle mal équilibrés. Elle vérifia les nœuds de leurs longes, et s'aperçut que l'un d'eux avait une patte blessée par le lien trop serré ; elle nettoya la blessure et y appliqua un cataplasme de feuilles médicinales. Les soldats s'étaient allongés au soleil dans la clairière, mais quand Romilly en eut fini avec ses oiseaux, elle vit que *Dom* Carlo ne dormait pas et l'observait. L'un des *chervines* de selle avait été mal décorné, et saignait à la racine de la corne ; elle nettoya la plaie, puis y appliqua un tampon de mousse absorbante, ensuite elle passa en revue tous les autres chervines, en avisa un qui boitait, et, de la pointe de son couteau, fit sauter le caillou coincé dans un de ses sabots.

— Tiens, dit enfin *Dom* Carlo nonchalamment en ouvrant les yeux, tu travailles sans discontinuer – tu n'es pas paresseux, Rumal. Où as-tu appris à connaître les bêtes ? Tu manifestes à leur égard la science d'un MacAran…

Il s'assit et la regarda avec attention.

— … et je dirais que tu as aussi un peu de leur *laran*. Et maintenant que j'y réfléchis, je te trouve une certaine ressemblance avec ce clan.

Ses yeux gris rencontrèrent ceux de Romilly, et elle eut l'étrange impression qu'il lisait en elle à livre ouvert, et elle frémit – s'il avait le Don des Hastur, pouvait-il voir qu'elle était une fille ? Mais il semblait ne pas s'apercevoir de sa consternation, et continuait à la regarder – comme si, se dit-elle, il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on puisse ne pas lui répondre quand il posait une question.

Elle balbutia :

— J'ai été… je vous l'ai dit… élevé… j'en connais certains…

— Né du mauvais côté du lit ? Ah, ça arrive souvent dans ces montagnes, et ailleurs aussi, dit *Dom* Carlo. Et c'est pourquoi ce ruffian de Rakhal est assis sur le trône et pourquoi Carolin… nous attend à Nevarsin.

— Vous connaissez bien le roi, Seigneur ? Vous semblez être un *Hali'imyn*…

— Je le suis, dit *Dom* Carlo avec désinvolture. Non, Orain, ne fais pas cette tête ; dans ces montagnes, ce mot n'est pas l'insulte qu'il serait au sud de la Kadarin. Ce garçon ne pense pas à mal. Si je connais le roi ? Je… ne l'ai pas vu souvent, mais nous sommes parents et je le soutiens. Comme je te l'ai dit, trop de canailles ambitieuses ont mis Carolin dans cette situation difficile – son père était trop bon avec ses parents ambitieux, et seul un tyran assure son trône en assassinant tous ceux qui ont le moindre droit à la succession. C'est pourquoi je compatis à ton malheur, mon garçon – si l'usurpateur Rakhal mettait la main sur moi, par exemple, ou sur l'un des fils de Carolin, leurs têtes décoreraient bientôt les murs de son château. Mais je suppose que tu as hérité en partie les *donas* des MacAran, sinon tu ne pourrais pas manier les bêtes comme tu le fais. Il y a un MacAran qui est *laranzu* à Tramontana – et c'est lui et ses camarades qui devront diriger ces oiseaux. Connais-tu bien les oiseaux-espions, petit ?

Romilly secoua la tête.

— Jusqu'aujourd'hui, je n'en avais jamais vu un seul, mais je sais qu'on s'en sert pour espionner…

— Exact, dit *Dom* Carlo. Quelqu'un qui a le *laran* de ta famille, ou quelque chose d'approchant, doit travailler avec eux, rester en rapport mental avec eux pendant qu'ils survolent le territoire qu'on désire voir. S'il y a une armée sur la route, on peut ainsi en savoir l'importance et connaître ses mouvements. Le parti qui a les meilleurs oiseaux-espions est souvent celui qui gagne la bataille, car il peut surprendre l'ennemi.

— Et ceux-ci vont être dressés à cette tâche ?

— Ils doivent être dressés pour être manœuvrés facilement, dit Carlo. C'est un cadeau royal, d'un partisan de Carolin qui vit dans ces montagnes ; mais mes hommes n'y connaissent rien, et

on dirait que les Dieux eux-mêmes t'ont envoyé pour les maintenir en bonne santé et peut-être les apprivoiser un peu en vue de leur futur travail.

— Celui qui les fera voler devra les apprivoiser, dit Romilly, mais je ferai de mon mieux pour les habituer à la main et à la voix de l'homme, et pour les conserver en bonne santé.

Cela lui donna à réfléchir – car si Ruyven était à Tramontana, ainsi qu'on le disait, c'était peut-être le *laranzu* auquel ces oiseaux étaient destinés… Comme le Destin était étrange… si elle arrivait jusqu'à Tramontana, peut-être pourrait-on la former au dressage de ces oiseaux.

— Si vos hommes savent chasser, il serait bon qu'ils rapportent des bêtes de taille moyenne pour la nourriture des oiseaux, mais pas trop fraîches, à moins qu'ils ne les coupent en très petits morceaux et les leur donnent avec la peau et les plumes…

— Je te laisse le soin de leur régime, dit *Dom* Carlo. Et si tu as des problèmes avec eux, préviens-moi. Ces oiseaux sont très précieux et je ne veux pas qu'ils soient maltraités.

Il leva les yeux vers le ciel, qui commençait à rosir car le soleil venait de passer à son zénith et déclinait déjà, et Romilly vit Preciosa, minuscule point noir planant haut au-dessus d'eux.

— Ton faucon ne s'éloigne pas même quand il est libre ? Comment as-tu fait pour le dresser à ça ? Comment s'appelle-t-il ?

— Preciosa, Seigneur.

— Preciosa, ricana le dénommé Alaric, s'approchant pour seller le cheval de *Dom* Carlo. Comme une poupée de fille !

— Ne te moque pas de ce garçon, dit *Dom* Carlo avec bonté. Tant que tu ne sauras pas mieux t'y prendre avec les oiseaux, nous aurons besoin de lui. Et tu devrais mieux prendre soin de ta monture – un chervine doit être bien soigné, même si ce n'est pas un cheval. Tu devrais remercier Rumal d'avoir ôté ce caillou du sabot de Grison !

— Oh, mais je le remercie ! grogna Alaric en se détournant.

Romilly le regarda s'éloigner, fronçant légèrement les sourcils. Elle avait l'impression de s'être déjà fait un ennemi parmi ces hommes, alors qu'elle n'avait rien fait pour mériter

son hostilité. Mais peut-être avait-elle manqué de tact en soignant le sabot de sa bête – elle aurait peut-être mieux fait de simplement prévenir Alaric que son *chervine* boitait. Mais ne voyait-il donc pas, ne sentait-il pas la pauvre bête boiter ? Elle supposa qu'il en était ainsi pour les aveugles mentaux. Ils ne pouvaient pas communiquer avec les bêtes. Et, avec l'intolérance des jeunes, elle pensa : *S'il ne comprend pas les animaux mieux que ça, il ne devrait pas posséder une monture !*

Peu après, ils se remirent en selle et chevauchèrent tout l'après-midi. Les sentiers se faisaient plus abrupts, et Romilly commença à prendre du retard sur les autres – sur ce genre de chemins, un chervine de montagne valait mieux qu'un cheval, et, à certains endroits, Romilly, Orain et *Dom* Carlo devaient démonter et mener leurs chevaux par la bride tandis que les hommes, montés sur les chervines au pied sûr, restaient en selle. Elle avait vécu toute sa vie dans les montagnes et, en général, n'avait peur de rien, mais, longeant certaines falaises surplombant des abîmes sans fond où flottaient des nuages, elle retenait son souffle et se mordait les lèvres pour dissimuler sa frayeur. Ils continuèrent à monter, à travers brume et nuages ; ses oreilles se mirent à bourdonner, sa respiration se fit plus courte, et son cœur battait si fort qu'elle entendait à peine les pas des bêtes sur le sentier rocailleux. Une fois, son pied délogea une pierre qui tomba dans l'abîme, rebondissant sur la paroi tous les dix ou quinze pieds, pour disparaître enfin dans les nuages flottant au fond.

Ils s'arrêtèrent au col pour se regrouper, et Orain montra des lumières dans l'ombre de la montagne suivante. Il dit à voix très basse, mais Romilly, qui arrivait avec les autres chevaux, l'entendit :

— Voilà Nevarsin, la Cité des Neiges. Encore deux jours de voyage, trois au plus, et tu seras en sécurité derrière les murs de Saint-Valentin-des-Neiges.

— Et la peur quittera ton cœur fidèle, *bredu*. Mais tous ces hommes sont loyaux et, même s'ils savaient…

— Ne dis rien, même en un murmure, mon ami, dit Orain d'un ton pressant.

Dom Carlo tendit le bras et serra affectueusement l'épaule d'Orain.

— Tu m'as prodigué tes soins et ta protection depuis notre enfance – qui, à part toi, pourrait être à mon côté, mon frère ?

— Ah, il y en a des centaines qui pourraient s'occuper de toi.

— Mais aucun d'aussi fidèle, dit *Dom* Carlo avec bonté. Tu recevras toutes les récompenses en mon pouvoir…

— Je serai assez récompensé de te voir à ta juste place, Carlo, dit Orain, se retournant pour surveiller la descente des autres par l'étroit défilé menant au fond du ravin.

Ce soir-là, ils campèrent à découvert, sous une tente rudimentaire plantée sous un arbre, simple toile pour les abriter du plus fort de la pluie. Comme il convient à un écuyer, Orain dormit près de *Dom* Carlo, mais comme ils étalaient leurs couvertures et que Romilly finissait de nourrir les oiseaux de charogne – les hommes protestaient à l'odeur, mais aucun n'osait s'opposer aux ordres de *Dom* Carlo – Orain dit d'une voix brève :

— Rumal, tu ferais mieux de te coucher près de nous – ta couverture ne vaut pas grand-chose, et même avec ta cape, tu risques de geler.

Romilly les remercia et s'allongea entre eux. Elle n'avait ôté que ses bottes – elle ne voulait pas se découvrir davantage – mais, même avec sa cape et sa couverture, elle avait froid, et fut reconnaissante de partager leurs couvertures et leur chaleur. Au bord du sommeil, elle sentit vaguement Preciosa se poser près du feu pour la nuit ; et au-delà, autre chose… une conscience légère du *laran* – les pensées de *Dom* Carlo survolant le camp, pour s'assurer que tout allait bien parmi hommes, montures et oiseaux.

Puis elle s'endormit.

3

DANS la claire lumière de l'aube, tout en allant chercher de l'eau pour les oiseaux et en évaluant ses provisions – aujourd'hui, un homme devrait chasser pour les oiseaux-espions, qui avaient déjà meilleure mine, et avaient recommencé à se lisser les plumes et à se nettoyer les pattes – Romilly vit les murs de Nevarsin, tout blancs dans la lumière, comme s'ils étaient faits de neige ou de sel. C'était une vieille cité, construite à flanc de montagne, juste au-dessous des neiges éternelles ; et au-dessus d'elles, comme les os de la montagne perçant sous la neige qui ne fondait jamais, les murs gris du monastère, creusé dans le roc.

L'un des hommes, dont elle ne savait pas encore le nom, allait chercher de l'eau pour le porridge ; un autre donnait du grain aux chevaux et aux *chervines*. Le dénommé Alaric, grand gaillard sombre aux grossiers vêtements, était celui qu'elle craignait le plus, mais elle ne pouvait pas l'éviter complètement, et, de toute façon, il devait éprouver quelque chose pour les ciseaux-espions, vu qu'il en portait un sur sa selle.

— Excuse-moi, dit poliment Romilly, mais il faudrait chasser pour les oiseaux ; si vous tuez quelque chose ce matin, la viande commencera à se décomposer et sera à point pour eux d'ici ce soir.

— Tiens, ricana l'homme, après une nuit passée avec notre bon chef, tu prends la liberté de donner des ordres à des hommes qui ont crevé de faim avec lui toute l'année ? Lequel t'a eu ? Ou alors, ils te sont passés dessus chacun à leur tour, petit giton ?

Choquée par la grossièreté de l'insulte, Romilly recula en rougissant.

— Tu n'as pas le droit de me parler comme ça ; *Dom* Carlo m'a confié la responsabilité des oiseaux et m'a demandé de veiller à ce qu'ils soient bien nourris. Et j'obéis au *vai dom* comme tu le fais toi-même.

— Ouais, je te crois, ricana l'homme. Peut-être que tu voudrais te servir de ta petite gueule de fille et de tes petites mains de gonzesse pour…

Le reste de ses paroles était si ordurier que Romilly ne les comprit même pas et ne le regretta pas. Se raccrochant à ce qui lui restait de dignité – honnêtement, elle ne savait pas comment ses frères auraient réagi à ces injures, peut-être en tirant leur dague, mais elle n'était pas assez grande pour se battre à chances égales contre le géant Alaric – elle dit :

— Peut-être que si le *vai dom* lui-même te donne cet ordre tu l'exécuteras.

Et elle s'éloigna, serrant les dents pour refouler les larmes qui menaçaient d'inonder son visage. *Maudit, maudit Alaric ! Je ne dois pas pleurer, je ne dois pas…*

— Allons, allons, quel visage sinistre, mon garçon ! dit Orain, l'air amusé. Blessé ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Se cramponnant au peu de sang-froid qui lui restait, elle dit la première chose qui lui passa par la tête.

— Pourriez-vous me prêter un gantelet de fauconnier, mon Oncle ? dit-elle, se servant du terme familier qu'elle employait avec tous les amis de la génération de son père. Je peux manipuler les faucons à mains nues, mais pas les oiseaux-espions ; leurs serres sont trop longues, et ma main saigne encore d'hier. Je vais les faire voler au leurre pour qu'ils puissent prendre eux-mêmes de petits animaux ou trouver des charognes…

— D'accord pour le gantelet, dit *Dom* Carlo derrière eux. Donne-lui ton vieux, Orain ; il est usé, mais il lui protégera la main. Il y a des bouts de cuir dans les bagages, tu pourras t'en confectionner un ce soir. Mais pourquoi les faire chasser ? Pourquoi ne pas ordonner à l'un des hommes de leur trouver du gibier ? Nous avons assez de pièges et de collets, et il nous faut

aussi de la viande pour nous. Envoie n'importe lequel leur chercher à manger…

Puis, regardant Romilly, il haussa les sourcils.

— Oh, c'est donc ça ? dit-il doucement. Lequel était-ce, Rumal ?

Romilly baissa les yeux. Elle dit, d'une voix presque inaudible :

— Je ne veux pas causer de problèmes, *vai dom*. Je peux les faire chasser, et d'ailleurs, ils ont besoin d'exercice.

— Je n'en doute pas, dit Carlo. Alors, fais-les chasser pour l'exercice, si tu veux. Mais je ne veux pas qu'on désobéisse à mes ordres. Donne-lui un gantelet, Orain, et ensuite, j'irai dire deux mots à Alaric.

Romilly vit ses yeux gris étinceler, comme du silex frappé par l'acier ; elle prit le gantelet, et, baissant la tête, alla prendre Tempérance sur son perchoir, prépara le leurre et le lança en l'air. Elle avait trouvé une plume et caressa la poitrine de l'oiseau qui inclina sa tête chauve d'un air satisfait ; elle faisait de gros progrès avec eux, et les grands oiseaux sauvages s'habituaient vite au contact et à la présence de l'homme. Tempérance s'envola, et elle la regarda fondre sur un oiseau mort dans l'herbe, puis se mettre à manger, une patte sur sa proie qu'elle déchirait de l'autre serre et du bec. Puis elle fit travailler Diligence de la même façon, et enfin – avec soulagement car son bras se fatiguait – Prudence, la plus petite et la plus douce.

Ces oiseaux sont très laids, je suppose. Mais ils sont beaux à leur façon ; ils ont la force, la puissance, la vue perçante… et sans eux pour dévorer tout ce qui se décompose et pourrit, le monde serait moins agréable à vivre.

Elle s'étonnait que même retenus par leurs longes ils aient si facilement trouvé de petites charognes dans l'herbe qu'elle-même n'avait pas vues, ni même senties. Comment les hommes avaient-ils fait pour ignorer leurs besoins, alors qu'ils étaient pour elle si évidents ?

Je suppose que c'est ça, le *laran,* pensa Romilly, avec une soudaine humilité. C'était un Don transmis dans sa famille, dont elle ne pouvait pas s'enorgueillir parce qu'il était inné et

qu'elle n'avait rien fait pour le mériter. Pourtant, même *Dom* Carlo, qui possédait aussi le précieux *laran* – tout en lui proclamait l'habitude du pouvoir –, ne pouvait pas communiquer avec les oiseaux, quoiqu'il semblât capable de tout savoir sur les hommes. *Le Don des MacAran*. Alors, son père avait eu tort, grand tort, et elle eu raison d'insister pour utiliser ce Don précieux et merveilleux qui lui était échu à sa naissance ; l'ignorer, en mésuser, jouer avec, sans entraînement – oh, quelle erreur, quelle erreur !

Et son frère Ruyven avait eu raison de quitter Château Faucon et d'insister pour éduquer ses Dons naturels. À la Tour, il avait trouvé sa vraie place, il était *laranzu* spécialement entraîné pour diriger les oiseaux-espions. Un jour, ce serait sa place, à elle aussi…

Prudence poussa un cri de colère qui tira Romilly de sa rêverie, et elle réalisa que l'oiseau avait fini de manger et tirait sur le leurre. Romilly la laissa voler en cercle un moment, puis la contacta mentalement et l'incita doucement à se poser ; elle la chaperonna, la souleva (se félicitant d'avoir le gantelet d'Orain, car, même à travers, elle sentait la morsure des énormes serres) et la remit sur son perchoir.

Tout en se préparant à partir, elle réfléchit à la distance qu'ils avaient encore à parcourir. Elle resterait aussi près d'Orain que possible ; si Alaric la trouvait seule… et elle pensa, avec terreur, aux larges et profondes crevasses qu'ils avaient côtoyées la veille. Un faux pas, une infime poussée, et elle aurait suivi cette pierre dans le gouffre, rebondissant encore et encore sur les parois rocheuses, brisée bien avant le choc final au fond de l'abîme. Une bile amère lui remonta dans la gorge. Sa hargne à son égard le pousserait-elle si loin ? Elle ne lui avait rien fait…

Elle avait révélé son incompétence à *Dom* Carlo pour lequel, à l'évidence, il avait le plus grand respect. Repensant à Rory, Romilly se demanda s'il existait quelque part des hommes motivés par autre chose que la malveillance, la cupidité et la haine. Déguisée en homme, elle avait pensé échapper au moins à la concupiscence ; mais même ici, où il n'y avait que des hommes, elle avait retrouvé sa face hideuse. Son père ? Ses frères ? Alderic ? Son père l'aurait vendue à *Dom* Garris par

commodité. Alderic et ses frères ? En fait, elle ne les connaissait pas, car ils n'avaient jamais révélé leur vrai visage à une fille qu'ils considéraient comme une enfant. Serrant les dents, Romilly sella son cheval, puis se mit en devoir de seller ceux d'Orain et de *Dom* Carlo. Son travail se limitait aux soins des oiseaux, mais, dans la situation actuelle, elle préférait la compagnie des chevaux à celle des hommes.

La voix bienveillante de *Dom* Carlo interrompit sa rêverie.

— Je vois que tu as sellé Longues Jambes à ma place. Merci, mon garçon.

— C'est un animal magnifique, dit Romilly, tapotant affectueusement la jument.

— Tu t'y connais en chevaux, à ce que je vois ; ce n'est pas surprenant, si tu as du sang MacAran. Celle-ci vient des hauts plateaux entourant Armida, où ils élèvent les meilleurs chevaux du pays ; mais je me dis parfois qu'ils n'ont pas la résistance des chevaux de montagne. Longues Jambes est sans doute malheureuse sur ces sentiers ; j'ai souvent pensé que je devrais la renvoyer dans son pays natal et la remplacer par un cheval de montagne ou même un *chervine* dans ces régions escarpées. Pourtant, dit-il, flattant la crinière luisante, je me plais à penser que je lui manquerais ; et, en tant qu'exilé, je n'ai pas tant d'amis que je veuille en abandonner un, même si ce n'est qu'une bête. Dis-moi, mon garçon, toi qui connais les chevaux, crois-tu que ce climat est trop dur pour elle ?

— Je ne crois pas, répondit Romilly au bout d'une minute. Pas si elle est bien nourrie et bien soignée. Vous pourriez peut-être lui bander les jambes pour les fortifier sur ces sentiers abrupts.

— Bonne idée, approuva *Dom* Carlo, faisant signe à Orain.

Et ils se mirent en devoir de bander les jambes de leurs chevaux des basses terres. Le cheval de Romilly, né dans les Heller, avait de longs poils sur la robe et les jambes, avec de grosses touffes de crin grossier autour des boulets, et, pour la première fois depuis qu'elle avait fui Château Faucon, elle se félicita d'y avoir laissé son propre cheval. Celui-ci, bien que lui étant étranger, l'avait au moins fidèlement portée.

Au bout d'un moment, ils s'engagèrent sur le sentier sinueux descendant dans la vallée, qu'ils atteignirent pour le repas de midi, puis ils abordèrent la route de plus en plus large et fréquentée menant à Nevarsin, la Cité des Neiges.

Ils campèrent encore un soir avant d'arriver à la ville, et, ayant remarqué ce que Romilly avait fait la veille, Orain donna aux hommes l'ordre de soigner comme il fallait leurs *chervines*. Ils obéirent à contrecœur, mais ils obéirent ; Romilly en entendit un grommeler :

— Puisqu'on a ce maudit fauconnier avec nous, ça devrait être à lui de faire ça ! C'est son travail, pas le nôtre !

— Pas de danger, depuis qu'Orain en a fait son favori, grommela Alaric. Les oiseaux, tu parles – ce gredin est là pour le plaisir d'Orain, pas pour les oiseaux ! Tu crois que le Seigneur Carlo refuserait quelque chose à son écuyer et ami ?

— Tais-toi, dit un troisième. Tu n'as pas le droit de parler comme ça de ceux qui valent mieux que toi. *Dom* Carlo est pour nous un bon maître, et quant à Orain, c'était le frère adoptif du roi. Vous n'avez pas remarqué ? Il parle comme un soldat et un paysan, mais quand il veut, ou quand il oublie, il parle aussi bien et aussi distingué que *Dom* Carlo ou que les grands Seigneurs Hastur eux-mêmes ! Et pour ce qui est de ses goûts personnels, je me moque qu'il aime les hommes, les femmes ou les lapins cornus tant qu'il ne s'en prend pas à *ma* femme.

Romilly s'éloigna, le visage en feu. Elevée dans une famille *cristoforo*, elle n'avait jamais entendu de tels propos, et cela la confirma dans sa conviction qu'elle aimait encore moins la compagnie des hommes que celle des femmes. Après ce qu'elle avait entendu, elle n'osa pas étaler sa couverture près d'Orain et de *Dom* Carlo, et elle passa la nuit à grelotter, blottie au milieu des *chervines* pour profiter un peu de leur chaleur. Au matin, elle était bleue de froid et s'attarda tant qu'elle put devant le feu allumé pour le déjeuner, posant subrepticement ses mains glacées sur la marmite de porridge. Le repas la réchauffa un peu, mais elle tremblait encore quand elle fit voler les oiseaux puis leur donna à manger – Alaric, toujours grommelant, avait pris deux lapins cornus au piège, et ils commençaient à dégager une puissante puanteur ; elle avait dominé sa nausée en les

coupant, et après, elle se mit à éternuer plusieurs fois. *Dom* Carlo la regarda avec inquiétude tandis qu'ils sellaient leurs chevaux pour la dernière étape du voyage.

— J'espère que tu n'as pas pris froid, mon garçon.

Détournant les yeux, Romilly marmonna que le *vai dom* ne devait pas se soucier d'elle.

— Entendons-nous bien, dit *Dom* Carlo en fronçant les sourcils. Le bien-être de tous mes partisans est aussi important pour moi que celui des oiseaux pour toi – mes hommes sont ma responsabilité, comme les oiseaux sont la tienne, et je ne néglige aucun homme qui me sert ! Approche, dit-il, posant la main sur son front. Tu as la fièvre. Pourras-tu monter ? Je ne te le demanderais pas en temps ordinaire, mais, ce soir, tu dormiras au chaud dans la maison des hôtes du monastère, et si tu es malade, les bons frères te soigneront.

— Je vais bien, protesta Romilly, sincèrement alarmée.

Elle ne pouvait pas se permettre d'être malade. Si elle allait à l'infirmerie des moines, ils découvriraient sûrement qu'elle était une fille en la soignant !

— Tu es assez vêtu ? Orain, ta taille se rapproche plus de la sienne que la mienne – trouve-lui quelque chose de chaud.

Puis *Dom* Carlo lui toucha de nouveau le front, et son visage changea ; il regarda Romilly d'un œil incisif et, un instant, elle fut sûre – comment, elle ne le savait pas ; le *laran ?* – qu'il *savait*. Elle se figea de crainte, frissonnante ; mais il s'éloigna, disant calmement :

— Orain t'a apporté un gilet chaud et des bas – j'ai vu tes pieds couverts d'ampoules dans tes bottes. Mets-les immédiatement ; si tu es trop fier pour les accepter, nous les retiendrons sur tes gages, mais je veux que toute… toute personne qui m'accompagne voyage au sec et à l'aise. Va te changer tout de suite.

Romilly acquiesça de la tête, passa derrière la rangée de chevaux et de *chervines*, et enfila les gros bas – soulagement divin pour ses pieds endoloris – et l'épais gilet. Ils étaient un peu trop grands pour elle, mais d'autant plus chauds. Elle se remit à éternuer, et Orain lui montra la marmite encore

suspendue au-dessus du feu et pas encore vide. Il prit une louchée de liquide chaud et sortit quelques feuilles de sa poche.

— Vieux remède de bonne femme contre la toux qui te fera plus de bien que la potion d'un guérisseur des villes. Bois.

Il la regarda boire le liquide âcre à grandes goulées.

— Oui, c'est plus amer qu'un amour perdu, mais ça fait tomber la fièvre.

Romilly grimaça en avalant le liquide dont l'âcreté lui mit le feu aux joues et lui piqua la langue, mais plus tard dans la matinée, elle réalisa qu'elle n'avait plus éternué et que son nez ne coulait plus. Poussant son cheval à côté d'Orain, elle lui dit :

— Ce remède vous ferait gagner une fortune dans les villes, Maître Orain.

Il éclata de rire.

— Ma mère était une *leronis* et avait étudié l'art de guérir, dit-il. Elle allait chez les paysans pour recueillir leurs connaissances des simples. Mais les guérisseurs des cités rient de ces remèdes de campagne.

Et, pensa-t-elle, il avait été le frère adoptif du roi ; et maintenant, il servait l'homme du roi en exil, Carlo du Lac Bleu. Ce que disaient les soldats était vrai, bien qu'elle ne l'eût pas remarqué jusque-là ; s'adressant aux hommes, il parlait le dialecte des paysans, mais quand il s'adressait à Carlo, et, de plus en plus, à elle, il parlait en homme bien éduqué. Contrairement aux autres hommes, elle se sentait à l'aise et en sécurité avec lui, comme avec ses frères ou son père.

Au bout d'un moment, elle lui demanda :

— Le roi – Carolin – il nous attend à Nevarsin ? Je croyais que les moines avaient fait vœu de ne pas se mêler des querelles du monde ? Pourquoi prennent-ils le parti du Roi Carolin dans cette guerre ? Je… je sais si peu ce qui se passe dans les basses terres.

Elle se rappela ce qu'avaient dit Darren et Alderic, ce qui aiguisa son désir d'en savoir plus.

Orain dit :

— Les frères de Nevarsin ne se soucient pas du trône des Hastur, et ils ont raison. Ils donnent asile à Carolin parce que, disent-ils, il n'a fait de mal à personne et que son cousin – cette

canaille de Rakhal, qui siège sur le trône – le tuerait pour satisfaire son ambition. Ils ne prendront pas son parti, mais ils ne le livreront pas à ses ennemis tant qu'il s'abritera chez eux.

— Si les droits de Carolin au trône sont si légitimes, demanda Romilly, pourquoi Rakhal s'est-il acquis tant de partisans ?

Orain haussa les épaules.

— La cupidité, sans aucun doute. Mes terres appartiennent maintenant au conseiller principal de Rakhal. Les hommes soutiennent celui qui les enrichit, et le droit a peu à faire dans tout ça. Tous ces hommes, dit-il, montrant les soldats qui les suivaient, sont de petits fermiers dont les biens auraient dû être inviolables ; ils n'avaient rien fait, que de rester fidèles à leur roi et ils n'auraient pas dû être mêlés aux querelles des riches et des puissants. Alaric est amer – tu sais quel est son crime ? Le crime pour lequel il a perdu ses terres et a été jeté dans les prisons de Rakhal, condamné à avoir la main et la langue coupées ?

Romilly frissonna.

— Pour une telle sentence, son crime devait être bien grand !

— Seulement pour ce *cagavrezu*, de Rakhal, dit Orain d'un air sombre. Son crime ? Ses enfants ont crié « Longue vie au Roi Carolin ! » au passage dans leur village d'un des plus grands scélérats de Rakhal. Ils ne pensaient pas à mal – je ne crois pas que les pauvres gosses comprenaient ce qu'ils disaient ! Mais cette canaille de Lyondri Hastur a dit qu'il devait leur avoir appris la trahison – il a enlevé ses enfants à Alaric, disant qu'ils devaient être élevés chez un homme sûr, il les a envoyés servir dans sa Grande Maison et a jeté Alaric en prison. L'un des enfants est mort, et la femme d'Alaric, désespérée de ce qui était arrivé à son mari et à ses enfants, s'est tuée en se jetant par la fenêtre. Oui, Alaric est amer et en veut à tout le monde ; ce n'est pas toi qu'il hait, mon garçon, mais la vie elle-même.

Romilly baissa les yeux sur sa selle en soupirant. Elle savait pourquoi Orain lui disait cela, et elle l'en admira davantage ; il avait de la tolérance et de la compassion pour cet homme qui avait si mal parlé de lui. Elle dit à voix basse :

— J'essaierai de ne pas penser autant de mal de lui qu'il en pense de moi, mon Oncle.

Pourtant, elle était troublée. Alderic avait parlé des Hastur comme des descendants des Dieux, nobles et chevaleresques, et Orain en parlait comme si le mot même d'« Hastur » était une injure.

— Alors, tous les Hastur sont mauvais ?

— Absolument pas, dit Orain avec véhémence. Il n'y a jamais eu homme meilleur que Carolin ; sa seule faute est de ne pas s'être méfié de ceux de ses parents qui étaient des canailles, et d'avoir été trop bon et trop clément envers les scélérats ambitieux, termina-t-il avec un rictus sarcastique.

Puis il se tut, et Romilly, observant les rides creusant son visage, sut que ses pensées étaient à mille lieues d'elle, de ses hommes ou de *Dom* Carlo. Il lui sembla voir dans son esprit des images d'une magnifique cité, construite entre deux cols, mais dans une verte vallée, sur les rives d'un lac dont les ondes ressemblaient à de la brume montant de ses profondeurs. Une tour blanche s'élevait près du rivage, et des hommes et des femmes entraient et sortaient par ses portes, grands et élégants, comme enveloppés de prestige et de gloire, trop beaux pour être vrais… et elle sentit en lui une grande tristesse, la tristesse de l'exilé, de l'homme sans foyer…

Moi aussi, je suis sans foyer, j'ai rejeté toute ma famille… mais peut-être que mon frère Ruyven m'attend à la Tour de Tramontana. Tandis qu'Orain est seul, sans famille…

Ils passèrent les grandes grilles sévères de Nevarsin au crépuscule, et la nuit qui tombe vite en cette saison assombrissait déjà le ciel de nuages menaçants. *Dom* Carlo chevauchait à leur tête, le capuchon rabattu pour cacher son visage ; dans les vieilles rues pavées de la cité, et plus haut, sur les chemins abrupts et les sentiers sinueux et neigeux menant au monastère, Romilly se dit qu'elle n'avait jamais connu de froid plus intense ; le monastère était taillé dans le roc de la montagne au milieu du glacier, et quand ils s'arrêtèrent devant l'immense statue du Porteur de Fardeaux, courbé sous le poids du monde, et de celle, plus petite mais quand même plus grande que nature, de saint Valentin des Neiges, elle s'était remise à grelotter malgré ses vêtements supplémentaires.

Un grand et digne moine en robe de bure à capuchon leur fit signe d'entrer. Romilly hésita ; elle avait été élevée dans la religion *cristoforo* et savait qu'aucune femme n'était admise au monastère, même à la maison des hôtes. Mais elle avait choisi son déguisement et n'allait pas le répudier maintenant. Elle murmura une prière – « Saint Porteur de Fardeaux, Bienheureux saint Valentin, pardonnez-moi, je ne cherche pas à m'introduire clandestinement dans cette société d'hommes, et je jure de ne rien faire pour susciter le scandale ».

Le scandale serait encore plus grand si elle révélait maintenant son véritable sexe.

Et elle se demanda pourquoi la présence des femmes était si strictement interdite. Les moines avaient-ils peur de ne pas observer leur vœu de chasteté s'il y avait des femmes parmi eux ? À quoi servaient donc ces vœux, s'ils ne pouvaient résister aux femmes qu'à condition de n'en voir jamais une seule ? Et pourquoi pensaient-ils que les femmes chercheraient à les tenter ? Ce gros petit moine capuchonné, par exemple, pensa-t-elle, au bord du fou rire, il faudrait la charité d'un saint pour passer sur sa laideur assez longtemps pour le tenter !

Il y avait des écuries confortables pour toutes les montures, et une pièce fermée où Romilly trouva des perchoirs pour ses oiseaux.

— Tu peux aller en ville leur acheter à manger, lui dit Orain, lui donnant quelques anneaux de cuivre. Mais sois de retour à temps pour le dîner à la maison des hôtes ; et si tu veux, tu pourras assister aux prières du soir – ça te fera peut-être plaisir d'entendre chanter le chœur.

Romilly hocha la tête, intérieurement ravie ; Darren avait parlé un jour de la qualité du chœur de Nevarsin, auquel il n'avait pas pu participer quand il était étudiant, n'étant pas assez bon musicien ; mais son père aussi avait dit qu'un des plus beaux moments de sa vie était le service chanté qu'il avait entendu au monastère. Elle se hâta d'aller en ville, très excitée et un peu effrayée dans ces lieux inconnus ; mais elle trouva un marchand d'oiseaux, et, quand elle lui eut exposé ses besoins, il sut immédiatement ce qu'il fallait aux oiseaux-espions ; elle s'attendait à moitié à devoir rapporter elle-même la carcasse

puante au monastère, mais le marchand proposa de la livrer aux étables d'hôtes du monastère.

— Vous logez au monastère, jeune homme ? Si vous voulez, je peux vous faire livrer chaque jour la nourriture pour vos oiseaux.

— Il faudra que je demande à mon maître, dit-elle. Je ne sais pas combien de temps il veut rester.

Elle se dit que ce service était vraiment très commode, mais elle se troubla quand il lui annonça le prix. Pourtant, il était impossible de sortir des murs pour chasser elle-même ; elle prit donc ce qu'il lui fallait pour la journée, commanda pour le lendemain et paya à l'homme ce qu'il demandait.

Revenant à travers les vieilles rues grises de la ville, bordées de maisons qui s'inclinaient vers elle comme pour l'enserrer dans leurs murs, elle eut un peu peur. Elle réalisa qu'elle avait perdu le contact avec Preciosa avant de franchir les grilles de Nevarsin ; ici, le climat était trop froid pour un faucon… Preciosa était-elle repartie vers des cieux plus cléments ? Le faucon n'aurait pas trouvé à se nourrir dans une ville… il y avait pas mal de charognes dans les rues, à en juger par l'odeur, mais pas de viande vivante et fraîche pour un faucon. Elle espérait que Preciosa était saine et sauve…

Mais pour l'instant, elle avait la charge des oiseaux-espions ; elle leur donna à manger, puis les fit voler dans une vaste cour pavée. Pendant qu'elle les faisait tourner en cercle au bout de leurs longes – ils hurlaient moins, maintenant, et elle réalisa qu'ils commençaient à s'habituer à sa main et à sa voix – elle vit, debout contre les murs, toute une assemblée de petits garçons, tous vêtus de la robe de bure à capuchon du monastère. Mais, pensa Romilly, ils étaient trop jeunes pour être moines ; ce devaient être des écoliers, comme l'avaient été Ruyven et Darren, venus ici pour s'instruire. Un jour, peut-être, son frère Rael serait parmi eux. *Rael ! Comme il me manque !*

Ils observaient les oiseaux, intéressés et excités. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, lui cria :

— Comment vous faites pour manier les oiseaux sans qu'ils vous fassent mal ?

S'écartant des autres, il s'approcha de Romilly et tendit le bras vers Tempérance ; Romilly lui fit vivement signe de reculer.

— Ces oiseaux sont féroces et donnent de grands coups de bec ; s'il te visait les yeux, il pourrait te les crever !

— Mais ils ne vous font pas de mal, à vous ! protesta l'enfant.

— C'est parce que je suis entraînée à les manier et qu'ils me connaissent bien, dit Romilly.

Docilement, l'enfant recula. Il n'était guère plus âgé que Rael, pensa-t-elle, entre dix et douze ans. Une cloche sonna, et les enfants s'enfuirent comme une volée de moineaux, se bousculant en riant. Mais son jeune admirateur demeura.

— Tu ne devrais pas t'en aller avec tes camarades ?

— Je n'ai rien à faire à cette heure, dit-il. Pas avant la cloche du chœur ; alors, j'irai chanter, et après, j'aurai ma leçon d'escrime.

— Dans un monastère ?

— Je ne suis pas destiné à être moine, dit l'enfant. Alors, un maître d'armes du village vient tous les deux jours pour nous entraîner, moi et quelques autres. Mais je n'ai rien à faire maintenant, et j'aimerais vous regarder, si vous le permettez. Vous êtes une *leronis, vai domna*, que vous les connaissez si bien ?

Romilly le considéra, stupéfaite.

— Pourquoi m'appelles-tu *Domna ?*

— Je vois bien que vous êtes une demoiselle, même en habit de garçon.

Devant l'air consterné de Romilly, il baissa la voix et murmura d'un ton de conspirateur :

— Ne vous inquiétez pas, je ne le dirai à personne. Le Père Abbé serait très fâché, et je trouve que vous ne faites pas de mal. Mais pourquoi êtes-vous en habit d'homme ? Ça ne vous plaît pas d'être une fille ?

Y en a-t-il à qui ça plaît ? pensa Romilly Puis elle se demanda pourquoi les yeux innocents de cet enfant avaient vu ce qui avait échappé à tous les autres. Il répondit à sa question informulée :

— J'y suis entraîné, comme vous à manier les faucons. Afin qu'un jour, je puisse servir mon peuple dans une Tour et devenir *laranzu*.

— Un gamin comme toi ?

— J'ai douze ans, dit-il avec dignité, et dans trois ans, je serai un homme. Mon père est Lyondri Hastur, qui est Conseiller du Roi ; les Dieux m'ont fait naître dans une famille noble, et c'est pourquoi je dois être prêt à servir le peuple que je gouvernerai un jour.

Le fils de Lyondri Hastur ! Elle se remémora l'histoire d'Alaric et de sa famille qu'Orain lui avait racontée ; elle n'avait jamais appris à dissimuler ses pensées et ne savait qu'une façon de le faire – en parlant sans discontinuer.

— Veux-tu me tenir Prudence un moment ? C'est la plus légère, et elle ne sera pas trop lourde pour ton bras. Je la calmerai pour toi, si tu veux.

Il eut l'air excité et ravi. Tenant fermement Prudence et lui diffusant des pensées apaisantes – *ce petit est un ami, il ne te fera pas de mal* – de sa main libre elle passa le gantelet à l'enfant et y posa l'oiseau qu'il tint vaillamment, raidissant son petit bras pour l'empêcher de trembler, et elle lui tendit une plume.

— Tu peux lui caresser la poitrine avec ça. Ne touche jamais un oiseau à mains nues, même si elles sont propres, c'est mauvais pour leur plumage, dit-elle.

Et il caressa doucement l'oiseau en roucoulant doucement.

— C'est la première fois que je suis si près d'un oiseau-espion, murmura-t-il, ravi. On m'avait dit qu'ils étaient féroces et impossibles à apprivoiser – je suppose que c'est le *laran* qui les fait tenir tranquilles, *domna ?*

— Il ne faut pas m'appeler *domna* ici, dit-elle, sans élever la voix pour ne pas agiter Prudence. Appelle-moi Rumal, et dis-moi « tu ».

— Alors, c'est le *laran*, Rumal ? Tu crois que je pourrais apprendre à manier un oiseau comme ça ?

— Si tu y étais entraîné, certainement, dit Romilly, mais tu devrais commencer avec un petit faucon, une femelle ou un niais pour ne pas fatiguer tes muscles, ce qui perturberait

l'oiseau. Je vais te reprendre Prudence, ajouta-t-elle, car le petit bras tremblait de crispation.

Elle posa l'oiseau sur son perchoir.

— Et le *laran* ne fait pas tout, il sert uniquement à mettre ton esprit en harmonie avec celui de l'oiseau. Mais ici, le climat est trop froid pour les faucons ; tu devras attendre d'être retourné dans les basses terres.

L'enfant soupira, regardant Prudence avec regret.

— Ces oiseaux sont plus résistants que les faucons, n'est-ce pas ? Est-ce qu'ils sont apparentés aux *kyorebni ?*

— Ils sont de forme assez semblable, acquiesça Romilly, mais ils sont plus intelligents que les *kyorebni* ou même que n'importe quel faucon.

Ce disant, elle avait l'impression d'être infidèle envers Preciosa, mais après quelques jours de rapport avec les oiseaux-espions, elle savait qu'ils lui étaient supérieurs dans ce domaine.

— Je peux t'aider, *dom*… Rumal ?

— J'ai presque fini, dit Romilly ; pourtant, si ça t'amuse, tu peux mélanger cette verdure et ces graviers à leur viande. Mais si tu touches la charogne, tes mains sentiront mauvais quand tu iras chanter.

— Je me les laverai avant d'aller au chœur, car le Père Chantre est très gros et toujours en retard à la chapelle, dit solennellement l'enfant.

Romilly le regarda en souriant découper la viande puante et la parsemer de verdure et de graviers. Mais son sourire s'évanouit bien vite ; ce garçon était télépathe et fils de Lyondri Hastur ; il pouvait les perdre.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

— On m'appelle Caryl, dit l'enfant. Quand je suis né, on m'avait donné le nom du roi qui régnait à l'époque, mais mon Père dit que Carolin n'est pas un nom sortable en se moment. Carolin était roi, mais il a abusé de son pouvoir, il paraît ; il a été un mauvais roi, alors son cousin Rakhal a été obligé de lui prendre son trône. Mais il était gentil avec *moi*.

Romilly se dit que l'enfant répétait simplement ce qu'il avait entendu dire à son père. Caryl finit de préparer la viande et demanda s'il pouvait nourrir l'un des oiseaux.

— Donne ce plat à Prudence, dit Romilly. C'est la plus douce, et je vois que vous êtes déjà bons amis.

Il alla poser le plat devant l'oiseau et le regarda déchirer avidement la charogne, tandis que Romilly donnait à manger aux deux autres. Une cloche sonna dans la cour extérieure du monastère, étouffée par les murs, et l'enfant sursauta.

— Il faut que j'aille au chœur, dit-il, et après, à ma leçon d'escrime. Je peux revenir ce soir pour t'aider à nourrir les oiseaux.

— Rumal ?

Elle hésita, mais il dit gravement :

— Je garderai bien ton secret, je te le promets.

Finalement, elle acquiesça de la tête.

— Bien sûr, viens quand tu voudras, dit-elle, et l'enfant partit en courant.

Elle remarqua qu'il s'essuyait les mains sur son fond de culotte, oubliant sa promesse d'aller les laver au puits, comme n'importe quel gosse.

Mais dès qu'il eut disparu, elle soupira, et réfléchit, oubliant un moment ses oiseaux.

Le fils de Lyondri Hastur, ici, au monastère – et c'était là que *Dom* Carlo devait rencontrer le Roi Carolin pour lui remettre les précieux oiseaux-espions, et pour lever une armée dans la cité. Il n'était pas impossible, se dit-elle, que l'enfant connût le roi de vue, et donc, si Carolin séjournait en ville sous un déguisement et s'approchait du monastère, Caryl pouvait le reconnaître, et alors…

Qu'importe la canaille qui occupe le trône ? Les paroles de son père résonnèrent dans son esprit. Mais Alderic, qui était le meilleur jeune homme qu'elle eût connu à part ses frères, était un partisan de Carolin, et peut-être son fils. Carlo et Orain, eux aussi, étaient fidèles au roi exilé. Et ce conseiller, Lyondri Hastur, quoi que son fils pût dire, semblait l'un des pires tyrans dont elle eût jamais entendu parler – du moins, c'est ce que paraissait signifier l'histoire des enfants d'Alaric.

Et elle appartenait à *Dom* Carlo, du moins tant qu'elle était payée pour être à son service. Il devait être averti du danger menaçant celui qu'il appelait le roi légitime. Il pourrait peut-

être le prévenir de ne pas approcher du monastère, où résidait un enfant qui pouvait le reconnaître et percer à jour son déguisement, quel qu'il fût. Car il avait la vue perçante, et son *laran*… il avait vu que Romilly était une femme.

Mais je ne peux pas dire à *Dom* Carlo ni à son ami comment je sais que l'enfant est télépathe…

Elle alla à l'écurie attenant au monastère, et y trouva ses bêtes en de bonnes mains ; elle donna quelques ordres aux palefreniers, accompagnés d'un bon pourboire, comme le voulait l'usage, pris sur les pièces de cuivre et d'argent qu'Orain lui avait confiées pour régler leurs dépenses. Après sa rencontre avec le jeune Caryl, elle était sur ses gardes, mais personne ne fit attention à elle ; ils la prenaient tous pour ce qu'elle disait être, un apprenti appartenant au train du jeune noble séjournant au monastère. Elle partit à la recherche de *Dom* Carlo, pour lui communiquer son avertissement. Mais dans l'appartement qui leur était assigné à la maison des hôtes, elle ne trouva qu'Orain, en train de rapetasser ses bottes éculées.

Il leva les yeux à son entrée.

— Il est arrivé quelque chose aux oiseaux ou aux bêtes ?

— Non, tous vont bien, dit Romilly. Pardonnez-moi de troubler vos loisirs, mais il faut que je voie *Dom* Carlo…

— Tu ne pourras pas le voir tout de suite, ni de quelque temps, dit Orain, car il s'est enfermé avec le Père Abbé, et je ne crois pas que c'est pour se confesser, car il n'est pas *cristoforo*. Je peux faire quelque chose pour toi, mon garçon ? Rien ne t'oblige à travailler, maintenant que tu t'es occupé des oiseaux – prends un moment pour aller visiter la ville, et si tu as besoin d'un prétexte, tu peux porter mes bottes chez le cordonnier.

Il les lui tendit, ajoutant avec son sourire comique :

— Elles dépassent ma compétence.

— Je ferai cette course avec plaisir, dit Romilly, mais j'ai un message très important pour *Dom* Carlo. Il… vous… vous êtes des partisans de Carolin, et je viens d'apprendre… que quelqu'un qui connaît le roi de vue et peut-être aussi certains de ses conseillers, est ici au monastère. Le fils de Lyondri Hastur.

Le visage d'Orain se décomposa et il émit un faible sifflement.

— Vraiment ? Le louveteau de ce loup est ici, à empoisonner les esprits contre mon Seigneur ?

— L'enfant n'a que douze ans, protesta-t-elle, et m'a paru très gentil ; il a parlé du roi avec éloge, disant qu'il avait toujours été bon avec lui – mais il le connaît peut-être…

— Oui, dit Orain. Pas de doute ; et un serpent nouveau-né peut mordre aussi bien qu'un vieux reptile. Je pense que c'est un brave enfant ; mais je cacherai sa présence à Alaric, pour qu'il ne se venge pas sur lui – s'il voyait le fils d'Hastur, je doute qu'il puisse se retenir de l'étrangler, et je le comprends. Mon Seigneur doit être prévenu, et vite…

— Caryl pourrait-il reconnaître aussi *Dom* Carlo ? Il a beaucoup fréquenté la cour ? *Dom* Carlo est…

Elle hésita, puis termina :

— … est parent de Carolin ?

— Il fait partie de la famille Hastur, dit Orain, hochant la tête.

Il soupira.

— Enfin, je vais surveiller l'enfant et avertir *Dom* Carlo. Tu as bien fait de me prévenir, mon garçon ; je suis ton débiteur.

Comme pour changer de conversation, il se baissa et ramassa les bottes maintes fois rapetassées.

— Emporte-les en ville – et pour que tu ne te perdes pas, je vais venir avec toi t'indiquer le chemin.

Il passa familièrement son bras sous celui de Romilly, et, sortant de la maison des hôtes, ils descendirent vers la vieille ville. L'air était froid et cuisant, et Romilly resserra sa cape autour d'elle, mais Orain, quoique simplement vêtu d'une légère veste, semblait parfaitement à son aise.

— J'aime l'air vif des montagnes, dit-il. Quoique élevé sur les rivages de Hali, je suis né à l'ombre du Haut Kimbi et je me considère toujours comme un montagnard. Et toi ?

— Je suis né dans les Monts de Kilghard, mais au nord de la Kadarin, dit Romilly.

— Dans la région de Storn ? Oui, je la connais bien, dit Orain. Pas étonnant que tu aies les faucons dans le sang ; moi aussi. Mais tu es mon maître, poursuivit-il avec un rire de regret. Avant ce voyage, je n'avais jamais touché un oiseau-

espion, et je ne me plaindrai pas si je n'en touche plus aucun de ma vie.

Ils entrèrent dans une échoppe sentant le cuir, le tanin et la résine. Le bottier haussa un sourcil dédaigneux devant les bottes d'Orain, tant de fois rapetassées, mais changea vite de ton quand Orain sortit de sa poche des pièces d'argent et même de cuivre.

— Quand le *vai dom* veut-il venir les reprendre ?

— Je crois qu'elles ne sont plus réparables, dit Orain. Mais elles sont confortables ; fais-m'en une paire aux mêmes mesures, car je devrai sans doute voyager dans la région des neiges éternelles. Tu as des bottes pour les Heller, Rumal ? Tu viendras avec nous à Tramontana, c'est certain…

Pourquoi pas, après tout ? se dit Romilly. *Personne ne m'attend nulle part, et si Ruyven est là-bas, ou si l'on peut m'y donner de ses nouvelles, Tramontana est la solution logique.*

— Les bottes du jeune seigneur ne tiendront jamais dans les glaciers, dit le bottier, jetant un regard obséquieux à Orain. Je peux faire une belle paire de bottes à votre fils pour deux pièces d'argent.

Romilly réalisa alors que *Dom* Carlo lui avait alloué un salaire très généreux. Elle dit vivement :

— J'ai…

— Tais-toi, mon garçon. *Dom* Carlo m'a dit de veiller à ce que tu aies tout ce qu'il te faut pour le voyage, comme je le fais pour tous ses hommes, dit Orain. Assieds-toi, et laisse-le prendre tes mesures… mon fils, ajouta-t-il avec un grand sourire.

Romilly s'exécuta, tendant son pied menu dans son bas trop grand. Sifflotant entre ses dents, le bottier prit ses mesures, gribouillant des notes et des chiffres avec un bout de craie sur une planche posée près de son établi.

— Vous les voulez pour quand ?

— Pour demain, grogna Orain. Nous serons peut-être obligés de partir à l'improviste.

Le bottier se récria ; Orain discuta quelques minutes, et ils tombèrent d'accord sur le prix et le surlendemain.

— Ce devrait être prêt demain, dit Orain, quittant l'échoppe en fronçant les sourcils, mais de nos jours, les artisans n'ont plus l'orgueil de leur métier. Holà ! s'écria-t-il, voyant Romilly tourner dans la rue. Tu es pressé de rentrer au monastère, dîner de lentilles froides et de petite bière ? Après tous ces jours passés sur la route, à ne manger que de la poudre de porridge et du pain de garnison, à peine meilleur que du biscuit de chien, j'ai envie d'une volaille rôtie arrosée de bon vin. Quelle raison as-tu de rentrer ? Les oiseaux ne vont pas s'envoler, non ? Les chevaux sont au chaud à l'écurie et les moines leur donneront du foin si nous ne rentrons pas. Allons nous promener.

Romilly haussa les épaules et accepta. Elle n'était jamais venue dans une si grande ville, et elle avait peur de se perdre si elle l'explorait seule, mais avec Orain, elle apprendrait à s'y retrouver dans le dédale déroutant des rues. Et de toute façon, elle ne pouvait pas manquer de retrouver le chemin du monastère, il n'y avait qu'à prendre n'importe quelle rue montant vers la montagne – le monastère dominait la ville.

La courte journée d'hiver s'éclaira, puis s'assombrit tandis qu'ils parcouraient la cité, la plupart du temps dans un silence agréable ; Orain ne semblait pas avoir envie de parler beaucoup, mais il lui montra les curiosités de la ville, l'ancien sanctuaire de Saint-Valentin-des-Neiges, la grotte, haut dans la montagne, où, selon la légende, le saint avait vécu et était mort, une forge où, dit-il, on faisait les meilleurs fers à chevaux au nord d'Armida, une confiserie où, précisa-t-il avec un grand sourire, les écoliers du monastère venaient tous dépenser leur argent de poche. Elle avait l'impression d'être avec l'un de ses frères, libre, et libérée des règles gouvernant le comportement des femmes ; elle était aussi à l'aise avec Orain que si elle l'avait connu toute sa vie. Il avait oublié son accent paysan et parlait d'une voix agréable et cultivée, avec, comme Alderic, à peine une trace d'accent des basses terres.

Mais elle n'arrivait pas à deviner son âge. Ce n'était certainement pas un jeune homme, mais elle ne le croyait pas aussi âgé que son père. Il avait des mains de guerrier, rudes et calleuses, mais ses ongles étaient propres et soignés, et non pas noirs et cassés comme ceux des soldats de leur groupe.

De toute façon, il devait être bien né s'il était le frère adoptif du roi Carolin exilé. Son père, elle le savait, l'aurait accueilli à bras ouverts et lui aurait rendu les honneurs dus à un noble, et, bien que *Dom* Carlo ne le traitât pas tout à fait en égal, il lui manifestait affection et respect et sollicitait en tout ses avis.

À la nuit tombante, Orain choisit une auberge et commanda leur repas. Romilly tenta de protester.

— Vous ne devriez pas… je peux payer ma part…

Orain haussa les épaules.

— Je déteste dîner seul. Et *Dom* Carlo m'a fait clairement comprendre qu'il avait d'autres chats à fouetter ce soir…

Elle baissa la tête, acceptant de bonne grâce. Elle n'était jamais entrée dans une taverne ou une auberge, et elle remarqua qu'il n'y avait aucune femme, à part la grosse serveuse qui jeta des assiettes devant eux et repartit d'un air affairé. Si Orain avait connu son sexe, il ne l'aurait jamais amenée là ; si, inconcevablement, une dame était entrée, elle aurait provoqué toutes sortes de courbettes ; on ne l'aurait jamais acceptée avec tant de naturel. Et elle n'aurait pas pu se prélasser à son aise, les pieds posés sur le banc devant elle, buvant une chope de cidre en humant les bonnes odeurs de cuisine qui commençaient à emplir la salle.

Non, il valait mieux rester garçon. Elle avait un emploi respectable, et trois pièces d'argent par décade ; aucune cuisinière ou laitière ne pouvait espérer gagner autant, quelle que fût sa tâche, et elle se rappela que la grand-mère de Rory, lui parlant de son aisance passée, avait dit que, lorsqu'elle ne pouvait pas recevoir son mari dans son lit, elle l'envoyait coucher avec la laitière, sans lui demander son avis. Mieux valait passer sa vie en culotte et en bottes que d'ajouter cette corvée à la journée de travail d'une laitière !

Elle se surprit à se demander si Luciella exigeait cela de ses femmes. Son père devait bien, parfois… il y avait le fils de Nelda. Romilly se reprocha cette pensée, se souvenant que son père était *cristoforo*… mais cela faisait-il une différence ? Dans la société où elle avait été élevée, on trouvait naturel qu'un noble eût des bâtards et des *nedesto*. Romilly n'avait jamais vraiment pensé à leurs mères.

Elle remua sur son siège avec gêne, et Orain lui dit en souriant :

— Tu commences à avoir faim ? Il y a quelque chose qui sent bon à la cuisine.

Une demi-douzaine d'hommes jouaient aux fléchettes au fond de la taverne, quelques autres faisaient une partie de dés.

— Veux-tu faire une partie de fléchettes, mon garçon ?

Romilly secoua la tête, disant qu'elle ne savait pas jouer.

— Mais que cela ne vous en empêche pas.

— Dans ce cas, tu n'apprendras jamais, mon jeune ami, dit Orain.

Et Romilly se retrouva devant la cible, une fléchette à la main.

— Tiens-la comme ça, conseilla Orain, et lance. Tu n'as pas à pousser.

— Là, c'est bien, dit un homme debout derrière elle. Imagine simplement que le cercle peint sur le mur est le visage du Roi Carolin, et tu auras une chance de gagner les cinquante *reis* de cuivre offerts pour sa tête !

— Ou plutôt, dit une voix amère derrière le premier, que la tête est celle de ce loup sanguinaire de Rakhal – ou celle de son chacal en chef Lyondri, Seigneur Hastur !

— Trahison, dit une autre voix, réduisant le parleur au silence. Ce genre de conversation est dangereux, même ici, si loin de la Kadarin – qui sait les espions que Lyondri Hastur peut avoir en ville ?

— Et moi, je supplie Zandru de leur envoyer des ulcères et la pelade, dit un autre. Qu'importe à de libres montagnards quel scélérat plante son postérieur sur le trône, ou quel plus grand scélérat essaie de le déloger de son siège ? Que Zandru les emporte tous les deux dans ses enfers – et je lui souhaite bien du plaisir en leur compagnie – pour qu'ils restent au sud de la rivière et laissent les honnêtes gens vaquer en paix à leurs affaires !

— Carolin doit avoir commis quelque crime, ou on ne l'aurait jamais chassé du trône, dit quelqu'un. Les *Hali'imyn* croient que les Hastur descendent de leurs maudits Dieux – on m'a

raconté des légendes quand je suis allé là-bas, et je pourrais vous dire…

Les fléchettes étaient oubliées ; personne ne succéda à Romilly. Elle chuchota à Orain :

— Vous les laissez parler ainsi du Roi Carolin ?

Orain ne répondit pas, et dit simplement :

— Notre repas est sur la table, Rumal. Mes amis, nous ferons peut-être une autre partie plus tard, mais notre dîner refroidit pendant que nous jacassons.

Et il fit signe à Romilly de poser ses fléchettes et de retourner s'asseoir. Orain se mit à découper la viande en murmurant entre ses dents :

— Nous sommes là pour servir Carolin, mon garçon, pas pour le défendre dans une querelle de taverne. Mange.

Au bout d'un moment, il ajouta, toujours à voix basse :

— Une des raisons de cette promenade, c'est d'apprendre ce que pensent les gens – de déterminer si nos partisans sont nombreux. Si nous levons des hommes ici, il est indispensable que le peuple soit avec nous, pour que personne ne nous trahisse. On peut faire des tas de choses en secret – mais pas lever une armée !

Romilly planta sa fourchette dans son rôti et mangea en silence. Elle remarqua que, quand il lui parlait, Orain abandonnait son accent montagnard et parlait en homme distingué. S'il était le frère adoptif du roi, comme elle l'avait entendu dire, ce n'était pas étonnant. Carlo aussi avait dû faire partie de son conseil et de son entourage – sans doute aucun, il avait perdu ses terres et ses biens à la déposition de Carolin et s'était enfui dans les montagnes. Ce qui lui rappela…

Je ne sais pas si Carolin a des ennemis dans cette ville, mais il en a certainement un chez les frères. Je ne crois pas qu'un enfant comme Caryl lui nuirait à dessein, il a dit que le roi avait toujours été gentil avec lui ; mais si Carlo et Orain doivent recevoir le roi dans l'enceinte du monastère, il s'y trouve au moins deux yeux qui le reconnaîtront.

Et Romilly se demanda pourquoi elle se souciait de ce qui pouvait arriver au roi en exil. Comme son père le disait si

souvent, qu'importait le scélérat assis sur le trône, ou le plus grand scélérat qui essayait de l'en déloger ?

Orain et Carlo ne s'attacheraient pas un mauvais maître. Quel que soit le roi qu'ils défendent, c'est aussi mon roi à moi !

Et elle pensa avec ironie que, sans s'en apercevoir, elle était devenue partisan de Carolin.

— Prends cette dernière côtelette, petit ; tu grandis encore, tu as besoin de manger, dit Orain en souriant.

Puis il appela la serveuse pour redemander du vin. Romilly tendit sa coupe, mais il écarta sa main d'une tape.

— Non, non, tu as assez bu – apporte du cidre pour le jeune homme, ma fille, il est trop jeune pour ta piquette ! Je ne veux pas avoir à te porter en rentrant, ajouta-t-il avec bonhomie, et tu es encore trop jeune pour tenir le vin.

Rougissante, exaspérée, Romilly prit l'énorme chope de cidre que la femme posa devant elle. Commençant à boire, elle s'avoua qu'elle aimait mieux ça que le vin fort qui lui brûlait la bouche et l'estomac et lui faisait tourner la tête. Elle marmonna :

— Merci, Orain.

— De rien, dit-il en hochant la tête. Je regrette de ne pas avoir eu un ami pour me détourner de la boisson quand j'avais ton âge ! Trop tard maintenant, ajouta-t-il en souriant, levant sa coupe pour une longue rasade.

Repue et somnolente, Romilly resta assise quand Orain retourna jouer aux fléchettes ; il lui demanda de se joindre à lui, mais elle refusa de la tête, étourdie, écoutant ce qui se disait dans la salle.

— Bien visé ! En plein dans les yeux du roi que tu détestes !

— Il paraît que Carolin est dans les Heller, parce que les *Hali'imyn* n'ont pas le courage d'aller l'y chercher – ils risqueraient d'y geler leurs os délicats !

— Que Carolin y soit ou non, il ne manque pas de partisans – c'était un bon roi !

— Bon ou pas, je soutiendrai quiconque donnera à cette canaille de Lyondri la corde pour se pendre ! Vous savez ce qu'il a fait au vieux Seigneur di Asturien ? Il lui a brûlé tous les cheveux, à ce pauvre vieux, et il l'a jeté sur la route avec sa

femme, en chemise de nuit et pantoufles, et si un de leurs bûcherons ne les avait pas recueillis…

Au bout d'un moment, Romilly se mit à somnoler et rêva que Carolin et l'usurpateur Rakhal, qui avaient pris le visage de grands félins, arpentaient furtivement les forêts et se déchiraient en toutes occasions ; et elle entendait le cri strident des faucons, comme si, volant au-dessus de la bataille, elle voyait tout. Elle survola une Tour blanche, au sommet de laquelle Ruyven l'attendait, puis il battit des ailes et se mit à voler à son côté, remarquant gravement que Père les désapprouverait. Il dit d'un ton solennel : « Le Porteur de Fardeaux dit qu'il est interdit à l'homme de voler, et que c'est pourquoi on ne lui a pas donné des ailes », et, ce disant, il tomba comme une pierre. Romilly se réveilla en sursaut, et s'aperçut qu'Orain la secouait doucement.

— Viens, petit, il est tard, on ferme – il faut rentrer au monastère !

Il avait l'élocution embarrassée et son haleine sentait le vin ; elle se demanda s'il serait en état de marcher. Elle lui mit sa cape sur les épaules et ils sortirent dans la nuit froide. Il était très tard ; les lampes étaient éteintes dans la plupart des maisons. Quelque part, un chien aboyait follement, mais à part ça, aucun bruit et peu de lumière dans la rue ; seule la pâle lumière glacée de Kyrrdis la bleue répandait quelque clarté sur les toits de la cité. Les pas d'Orain étaient mal assurés ; il avançait, se soutenant d'une main au mur le plus proche, mais quand les rues étroites firent place à un large escalier, il trébucha sur les galets et tomba de tout son long, hurlant de surprise dans son ivresse. Romilly l'aida à se relever, disant, amusée :

— Il vaudrait mieux vous appuyer sur mon bras.

Avait-il veillé à ce que son compagnon reste sobre afin d'avoir un guide pour le ramener au monastère ? Heureusement, Romilly retrouvait facilement un chemin quand elle l'avait parcouru une fois, et elle les dirigea sans problème vers le monastère.

— Savez-vous si Carolin est vraiment en ville, Orain ? demanda-t-elle enfin à voix basse.

La regardant soupçonneusement dans la stupeur de son ivresse, il demanda :

— Pourquoi demandes-tu ça ?

Alors, elle haussa les épaules et se tut. Quand il serait dégrisé elle lui en reparlerait ; mais au moins le vin qu'il avait bu lui fermerait la bouche et il n'irait pas parler à tort et à travers de sa mission et de ses plans. Montant les dernières rues pentues menant à la cour du monastère, il se cramponna à son bras, parfois lui entourant les épaules, mais Romilly s'écartait alors – s'il la serrait de trop près, il pourrait, comme Rory avant lui, découvrir la femme sous ses grossiers vêtements d'homme.

J'aime beaucoup Orain, je le respecte, mais s'il savait que je suis une femme, il serait comme les autres…

À mesure qu'ils montaient, il s'appuyait de plus en plus lourdement sur son bras. Une fois, il se détourna d'elle, et, déboutonnant sa culotte, il se soulagea contre le mur d'une maison ; une fois de plus, Romilly se félicita de son éducation campagnarde, qui lui permettait d'accepter cela sans rougir – si, en jeune fille de bonne famille, elle s'était claquemurée dans la maison comme Luciella ou sa petite sœur, elle aurait été choquée douze fois par jour. Mais dans ce cas, elle ne se serait pas révoltée contre le mariage conclu par son père, et elle n'aurait pas été capable de voyager avec tant d'hommes sans se trahir.

Aux grilles du monastère, Orain se suspendit à la cloche annonçant leur présence au portier. Il était très tard ; un moment, Romilly se demanda si on leur ouvrirait, mais le Frère Portier parut en grommelant et les fit entrer. Il fronça les sourcils et renifla, l'air réprobateur, les effluves de vin qui flottaient autour d'eux, mais il les laissa passer, refusant de la tête la piécette d'argent que lui offrait Orain.

— Je n'ai pas le droit, mon ami. Merci pour cette bonne pensée. Tenez, votre porte est par là.

Il ajouta à haute voix à l'adresse de Romilly :

— Vous pourrez l'aider à marcher ?

— Par ici, Orain, dit Romilly, le poussant dans sa chambre.

À l'intérieur, Orain regarda autour de lui, ébloui comme une chouette en plein jour.

— Qu'est-ce…

— Allongez-vous et dormez, dit Romilly, le poussant sur le plus proche des deux lits et lui ôtant ses grosses bottes.

Il protesta, balbutiant des propos incohérents… il était plus saoul qu'elle ne l'avait cru.

Il la retint par le poignet.

— Je t'aime bien, Rumal, tu es un brave petit, dit-il. Mais tu es *cristoforo*. Je t'ai entendu un jour invoquer le Porteur de Fardeaux… maudit…

Doucement Romilly dégagea son bras, le borda de sa cape et sortit sans bruit, se demandant où était *Dom* Carlo. Sûrement pas toujours enfermé avec le Père Abbé ? Enfin, ça ne la regardait pas, et elle devait se lever de bonne heure pour s'occuper des montures et des oiseaux. Répugnant à partager la chambrée des hommes de Carlo et d'Orain, elle avait choisi de dormir sur la paille à l'écurie – il faisait chaud, elle n'avait pas à craindre les regards indiscrets, et elle n'avait pas besoin d'être toujours sur ses gardes pour ne pas révéler par inadvertance sa véritable identité. Elle n'avait pas réalisé, avant de se retrouver seule, quelle tension lui imposait le fait d'être toujours sur le qui-vive pour ne pas se trahir par un mot ou un geste irréfléchi. Elle ôta ses bottes, se félicitant une fois de plus de ses gros bas, se roula en boule dans la paille et essaya de s'endormir.

Mais, à sa grande surprise, elle n'y arriva pas. Elle entendait les oiseaux s'agiter sur leurs perchoirs, les chevaux et les *chervines* remuer leurs sabots dans la paille ; loin dans les profondeurs du monastère, elle entendit une cloche grêle puis les pas étouffés des moines se rendant aux Offices Nocturnes, tandis que le monde autour d'eux dormait. Orain avait-il eu quelque querelle avec les *cristoforo* pour dire qu'il l'aimait bien, *mais* qu'elle était *cristoforo ?* Avait-il des préjugés contre la religion ? Romilly n'y avait jamais beaucoup réfléchi ; elle était *cristoforo* parce que sa famille l'était et parce que, toute sa vie, elle avait entendu les bons enseignements du Porteur de Fardeaux, apportés d'au-delà des étoiles à une époque se perdant dans la nuit des temps, disait-on. Finalement, au murmure des chants étouffés par la distance, elle sombra dans un sommeil agité, s'enterrant dans la paille. Elle rêva qu'elle

volait sur les ailes d'un faucon, ou d'un oiseau-espion ; pas au-dessus de ses montagnes natales, mais au-dessus de basses terres, vertes et riantes, avec des lacs et de vastes champs, et une tour blanche qui se dressait au bord d'un grand lac. Puis elle s'éveilla à moitié au son d'une cloche tintant quelque part dans les bâtiments. Elle pensa, avec un peu de regret, que si elle avait dîné au monastère, elle aurait entendu chanter le chœur – seule femme à jamais avoir joui de ce privilège.

Eh bien, ils seraient ici pendant des jours, à ce qu'il semblait ; il y aurait d'autres soirs, et d'autres offices à écouter. Quelle chance que Darren ne fût plus au monastère – même de sa place dans le chœur, il l'aurait vue et reconnue.

Et si le Roi Carolin vient ici, le jeune Caryl le reconnaîtra – Dom *Carlo doit le prévenir…*

Puis elle se rendormit, et rêva confusément de rois et d'enfants, et de quelqu'un près d'elle qui lui parlait avec la voix d'Orain et la caressait nonchalamment. Enfin, elle sombra dans un sommeil sans rêves, s'éveillant à l'aube aux cris des oiseaux-espions.

Au monastère, toutes les journées suivaient la même routine. Lever à l'aube pour s'occuper des animaux, petit déjeuner à la maison des hôtes, de temps en temps une course pour *Dom* Carlo ou Orain. Deux jours plus tard, elle eut ses bottes neuves, faites à ses mesures, et avec sa paye – car elle était maintenant à leur service depuis dix jours – elle trouva une échoppe où elle s'acheta des bas de laine pour pouvoir en changer et laver ceux d'Orain qu'elle portait depuis des jours. L'après-midi, elle se promenait toute seule dans Nevarsin, savourant la liberté qu'elle n'avait jamais connue quand elle était la noble fille du MacAran ; le soir, quand les oiseaux avaient mangé et volé, après un frugal dîner à la maison des hôtes, elle se glissait à la chapelle et écoutait le chœur des hommes et des enfants. Parmi les jeunes garçons, elle remarqua un soprano, doué d'une voix claire et cristalline comme un chant de flûte ; elle étrécit les yeux pour distinguer le chanteur, et s'aperçut que c'était le jeune Caryl, le fils de Lyondri Hastur.

Il ne voulait pas de mal au Roi Carolin. Romilly espérait qu'Orain avait transmis son message à *Dom* Carlo, et qu'à son tour, il avait trouvé le moyen de prévenir le roi de ne pas venir en ville.

Une ou deux fois au cours de la décade suivante, elle retourna à la taverne avec Orain, la même ou une autre, mais il ne but jamais plus d'une ou deux chopes de vin local et n'en sembla pas même éméché. Elle n'avait pas revu *Dom* Carlo ; elle le supposa occupé aux affaires du Roi Carolin qui l'avaient amené dans cette ville. On ne lui en avait rien dit, mais il avait sans doute quitté Nevarsin pour avertir Carolin de ne pas y venir – il y avait quelqu'un qui pouvait le reconnaître. Elle ne pensait pas que l'enfant trahirait Carolin – il avait dit que le roi avait toujours été gentil pour lui – mais, naturellement, il devait d'abord son loyalisme à son père. Elle ne posa pas la question à Orain. Cela ne la regardait pas et c'était bien ainsi.

Timidement, elle commença à se poser des questions : si son père avait choisi de la marier à un homme comme Orain, aurait-elle refusé ? Elle pensait que non. Toutefois, un conflit persistait.

Car alors je serais restée à la maison, et je n'aurais jamais connu cette merveilleuse liberté des villes et des tavernes, des bois et des champs, je n'aurais jamais travaillé librement et eu de l'argent à moi dans ma poche, je n'aurais jamais su que je n'avais pas encore été vraiment libre, je n'aurais jamais dressé un oiseau-espion.

Elle commençait à s'attacher aux grands oiseaux si laids ; maintenant, ils lui mangeaient dans la main aussi docilement que des niais ou des canaris. Ses muscles se fortifiaient, ou alors elle s'habituait à leur poids, car elle pouvait maintenant les tenir longtemps sur son bras sans se fatiguer. Leur docilité et leur douceur, qu'elle sentait quand elle entrait en rapport avec eux, lui faisaient penser avec regret à Preciosa ; la reverrait-elle jamais ?

Elle voyait rarement les autres hommes de leur groupe ; elle dormait à l'écart et ne les rencontrait que le matin et le soir, quand ils se retrouvaient pour les repas à la maison des hôtes. Elle s'en félicitait ; elle avait toujours un peu peur d'Alaric, et les

autres lui semblaient étrangers et lointains. Il lui semblait parfois que la seule personne avec qui elle parlait depuis quelques jours, à part l'homme qui livrait la viande pour les oiseaux et le fourrage pour les montures, c'était le jeune Caryl, qui, chaque fois qu'il pouvait échapper quelques minutes à ses leçons, venait regarder les oiseaux, les tenir en roucoulant doucement.

Avec Caryl, elle était toujours un peu inquiète, craignant qu'il ne s'oublie et ne lui donne de nouveau du *vai Domna* – c'était un bien lourd secret pour un enfant de son âge. Une fois, Orain vint à l'office pour écouter la chorale, et s'assit dans l'ombre, tout au fond, et elle fut sûre que, debout dans le chœur éclairé, l'enfant ne pouvait pas voir le visage d'un homme seul assis dans la partie la plus sombre de la chapelle ; puis elle se rappela que Caryl connaissait Carolin, et sans doute aussi les hommes du roi ; et cette pensée la troubla tellement qu'elle se leva et sortit, craignant que le jeune télépathe ne perçût son agitation et n'en devinât la cause.

La Fête du Solstice d'Hiver approchait ; des échoppes de pains aux épices décorés de papier de cuivre et de jouets peints de couleurs vives firent leur apparition au marché, et les confiseurs exposaient des étoiles de pain d'épices ou de pâte d'amandes. L'odeur du pain d'épices lui donna le mal du pays – Luciella le faisait toujours elle-même, disant qu'elle ne voulait pas donner un travail supplémentaire aux servantes en cette saison – et elle regrettait presque d'avoir fui sa maison ; puis elle se rappela que, de toute façon, elle n'aurait pas passé cette fête chez elle mais à Scathfell, en tant qu'épouse de *Dom* Garris – et que maintenant, sans aucun doute, elle serait comme Darissa, empâtée et déformée par sa première grossesse ! Non, elle était mieux là ; mais elle aurait voulu pouvoir envoyer un cadeau à Rael, ou l'emmener voir les jolies échoppes.

La veille de la Fête, la neige entrant par les lézardes de l'écurie la réveilla, bien qu'elle eût chaud dans son tas de paille. Une tempête, venue du Mur Autour du Monde, avait fait rage, et on enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux dans la cour du monastère. Elle enfila ses deux paires de bas et une tunique

supplémentaire, mais même ainsi elle grelottait quand elle sortit pour se laver au puits ; pourtant, les écoliers et les novices couraient pieds nus dehors, riant, bavardant et se lançant des boules de neige, et elle se demanda comment ils faisaient. Roses et joyeux, ils semblaient avoir chaud, alors qu'elle avait les mains bleues de froid.

Elle rentra s'occuper des montures, et se figea sur place : le cheval de *Dom* Carlo n'était plus à l'écurie ! L'avait-on volé ? Ou bien *Dom* Carlo était-il sorti dans cette tempête ? Il neigeait encore, quelques flocons tombant paresseusement du ciel couvert. À grandes fourchées, elle donnait du foin odorant aux montures, quand Orain entra, et elle se tourna vers lui, désolée.

— Le cheval de *Dom* Carlo…

— Chut, dit-il à voix basse. Pas même devant nos hommes. Sa vie est peut-être entre tes mains ; pas un mot !

Romilly acquiesça de la tête, et il dit :

— Bien, mon garçon, après midi, tu viendras en ville avec moi ; peut-être, qui sait, aurai-je un cadeau de Fête pour toi, qui es loin de ta maison et de ta famille…

Il semblait lire dans son esprit, et elle détourna la tête.

— Je n'attends aucun cadeau, dit-elle avec raideur.

Savait-il, avait-il deviné ? Mais il se contenta de sourire en disant :

— À midi, n'oublie pas.

Et il s'en alla.

À midi, dans la neige profonde, Romilly essaya de faire voler un peu les oiseaux-espions – ils prenaient trop peu d'exercice, par ce temps – avant de leur donner à manger.

Ils poussaient des cris rebelles quand elle leur lançait les leurres pour les encourager à voler – ils étaient coléreux et n'aimaient pas la neige qui tombait encore. Et la neige déjà tombée était profonde, arrivant par-dessus les bottes de Romilly et s'infiltrant à l'intérieur, de sorte qu'elle avait les pieds gelés, et les mains raides. Elle était transie et de mauvaise humeur, et même le joyeux minois du jeune Caryl n'arriva pas à la dérider. Elle pensa : *Par ce temps mieux vaudrait être une dame au coin du feu, sans rien d'autre à faire que des broderies et du pain d'épices !*

Caryl ne portait qu'une mince tunique sans manches, et il était pieds nus dans la neige. Elle lui demanda avec humeur :

— Tu n'es pas gelé ?

Il secoua la tête en riant.

— C'est la première chose que les moines nous apprennent, dit-il. Comment nous réchauffer de l'intérieur par la respiration ; certains vieux moines peuvent se baigner dans l'eau du puits et sécher ensuite leurs vêtements à la chaleur de leur corps, mais c'est un peu trop fort pour moi. J'ai gelé pendant ma première décade ici, mais depuis, je n'ai jamais plus souffert du froid. Pauvre Rumal, tu as l'air transi ; je voudrais pouvoir t'apprendre comment on fait !

Il tendit le bras pour prendre Prudence, disant avec sérieux :

— Viens, mon petit, il faut voler un peu ; je sais que tu n'aimes pas la neige, mais ce n'est pas bon pour toi de rester tout le temps sur ton perchoir, il faut fortifier tes ailes.

Prudence s'envola et décrivit des cercles au bout de sa longe, pendant que Caryl lançait le leurre et la regardait piquer dessus.

— Regarde, elle aime jouer avec, même dans la neige ! Regarde-la !

— Tu es bien joyeux ! dit Romilly avec aigreur. Tu aimes tant que ça cette tempête ?

— Non, j'aimerais sortir, mais par ce temps je suis obligé de rester à l'intérieur, et le maître d'armes ne viendra pas, alors je vais manquer ma leçon d'escrime, dit l'enfant. Mais je suis content parce que demain est un jour de fête et que mon père viendra ici pour me voir. Mon père et mes frères me manquent, mais mon père va m'apporter un beau cadeau, c'est sûr – j'ai douze ans, et il m'a promis une épée, alors, peut-être qu'il me la donnera pour la Fête du Solstice d'Hiver. Et il m'emmène toujours en ville pour acheter du pain d'épices et des bonbons, et ma mère m'envoie toujours une cape neuve. J'ai bien étudié mes leçons, parce que je veux qu'il soit content de moi.

Lyondri Hastur ? Ici, au monastère ? Sa première pensée fut pour Orain et *Dom* Carlo ; la seconde fut pour leur roi. Calmant avec soin ses pensées, elle dit :

— Ton père est déjà arrivé ?

— Non, mais il sera là pour la fête, à moins que ce temps ne le retienne à une journée d'ici, dit l'enfant. Mon père n'a jamais peur des tempêtes ! Il a partiellement le Don des Delleray, et il peut influencer le temps dans une certaine mesure, tu comprends ; Père arrêtera la neige avant la nuit.

— C'est un *laran* dont je n'ai jamais entendu parler, dit Romilly, s'efforçant de prendre un ton détaché. Tu le possèdes ?

— Je ne crois pas, dit l'enfant. Je n'ai jamais essayé de m'en servir. Tiens, laisse-moi faire voler Tempérance pendant que tu t'occuperas de Diligence, tu veux ?

Elle lui tendit le leurre, essayant de dissimuler son agitation. Alaric aussi devait être prévenu – à moins qu'il ne tentât de se venger de son ennemi qu'il considérait comme l'assassin de sa femme et de son enfant ? Elle avait peine à soutenir la conversation. Enfin, au milieu du repas des oiseaux, elle vit la porte de l'écurie s'ouvrir, et Orain entra. Elle voulut lui faire signe de s'éloigner, mais il s'avança en disant :

— Pas encore terminé, mon garçon ? Dépêche-toi, j'ai besoin de toi pour une course en ville.

Caryl se retourna alors et le regarda, les yeux dilatés.

— Seigneur, dit-il, avec une révérence, qu'est-ce que vous faites là ?

Orain cilla et ne répondit pas tout de suite. Puis il dit :

— Je suis venu chercher refuge ici, petit, puisque je ne suis plus le bienvenu à la cour où ton père gouverne le roi. Donneras-tu l'alerte ?

— Certainement pas, dit l'enfant avec dignité. Même un condamné est en sécurité sous le toit de Saint-Valentin, Seigneur. Tous les hommes qui vivent ici sont frères – c'est ce que m'ont appris les *cristoforo*. Rumal, si tu veux aller avec ton maître, je vais remettre les oiseaux sur leurs perchoirs à ta place.

— Merci, mais je vais le faire, dit Romilly, prenant Tempérance sur son poing.

Caryl la suivit, portant un autre oiseau sur ses deux mains jointes.

— Tu savais que c'était un homme de Carolin ? lui murmura-t-il. Ils ne sont pas en sécurité ici.

Romilly, affectant un ton bourru, répondit :

— Je ne pose pas de questions à mes supérieurs. Et tu devrais te dépêcher d'aller au chœur, Caryl.

Il se mordit les lèvres en rougissant, et partit en courant, pieds nus dans la neige. Romilly poussa un soupir de soulagement et allait se retourner pour parler à Orain, mais il lui saisit l'épaule d'une main de fer.

— Pas ici, dit-il. Hors de ces murs ; maintenant, je ne suis pas certain qu'ils n'ont pas d'oreilles, et les oreilles d'un certain seigneur, en plus.

Sans rien dire, Romilly termina ses soins aux oiseaux puis sortit avec lui. La route était blanche et silencieuse, la neige étouffant tous les bruits. Orain dit enfin :

— Le rejeton Hastur ?

Elle hocha la tête. Au bout d'un moment, elle murmura, si bas qu'Orain dut se pencher pour l'entendre :

— Et ce n'est pas le pire. Son père – Lyondri Hastur – est en route pour la ville et viendra le voir pour la fête.

Orain frappa son poing fermé dans l'autre paume.

— Enfer et damnation ! Et Zandru m'est témoin qu'il n'est pas du genre à respecter le droit d'asile ! S'il devait poser les yeux…

Orain se tut.

— Pourquoi faut-il que *Dom* Carlo soit parti juste en ce moment ? dit-il enfin. La malchance nous poursuit. Enfin, je vais essayer de lui faire passer un message…

Silence. Même leurs pas étaient silencieux, étouffés par la neige. À la fin, Orain sortit de son mutisme.

— Allons à la taverne. Après des nouvelles pareilles, j'ai besoin de prendre un verre. Et comme ils ont du cidre aux épices en l'honneur de la fête, tu pourras boire aussi.

Romilly dit avec sagesse :

— Ne devrait-on pas prévenir Alaric et les autres de se surveiller si le Seigneur Hastur doit venir ?

— Je leur passerai la consigne, dit Orain, mais pour l'instant, n'en parlons plus…

Dans la taverne où Orain lui avait appris, quelques jours plus tôt, à jouer aux fléchettes, il commanda du vin pour lui et du

cidre chaud pour Romilly ; il fleurait bon les épices et elle le but avidement, en acceptant volontiers une deuxième chope. Il dit :

— J'ai un cadeau pour toi – ta cape crasseuse est à peine assez bonne pour un fils de palefrenier. J'ai trouvé ça dans une échoppe – elle est vieille et usée, mais à ta taille, je pense.

Il fit signe à la serveuse et ajouta :

— Apporte-moi le paquet que j'ai laissé ici hier.

Il le lui lança à travers la table.

— Bonne Fête du Solstice d'Hiver, et qu'Avarra te garde, fiston.

Romilly dénoua la ficelle et sortit une cape verte en laine de lapin cornu, joliment brodée, avec bordures et agrafes de bon cuir. Elle devait être très vieille, car les manches attenaient à la pèlerine en un style qu'elle avait vu sur les portraits de son arrière-grand-père dans le Grand Hall de Château Faucon ; mais elle était chaudement doublée et confortable. Elle se débarrassa de la vieille cape de Rory saisie au vol en s'enfuyant de la cahute et revêtit la nouvelle, disant au bout d'un moment, avec embarras :

— Je n'ai pas de cadeau pour vous, Maître Orain.

Il lui entoura les épaules de son bras.

— Tu n'as pas de cadeau à me faire, fiston ; donne-moi simplement le baiser que tu donnerais à ton père s'il était là aujourd'hui.

Rougissante, Romilly posa légèrement ses lèvres sur sa joue.

— Vous êtes très bon pour moi, Seigneur. Je vous remercie.

— Pas du tout – maintenant, tu es vêtu comme il convient à tes cheveux roux et à tes manières de jeune noble, dit-il.

Il mit juste assez d'ironie dans ses paroles pour inquiéter Romilly : *savait*-il qu'elle était une femme ? À une époque, elle était sûre que *Dom* Carlo le savait.

— Cette vieillerie fera une couverture pour ton cheval, dit Orain, faisant signe au cabaretier d'envelopper la vieille cape.

Romilly aurait préféré la jeter et ne plus la voir de sa vie, mais par ce temps les chevaux ne pouvaient pas se passer de couverture, et la sienne était faite pour des cieux plus cléments. Par cette tempête, son cheval s'en trouverait bien…

Il n'y avait guère de clients à la taverne, ce soir-là ; la tempête qui menaçait et la fête du lendemain gardaient tout le monde à la maison, supposa Romilly, près du feu.

Quand elle eut terminé son repas, Orain lui demanda :

— Ferons-nous une partie de fléchettes ?

— Je ne joue pas assez bien pour vous, dit-elle.

Mais Orain, éclatant de rire, répondit :

— Quelle importance ? Allez, viens.

Debout devant la cible, ils lancèrent chacun à leur tour, tout en buvant leurs chopes. Soudain, Orain se raidit et se tut.

— À vous, dit Romilly.

— Lance à ma place – je reviens dans un instant, dit Orain, l'élocution embarrassée.

Il ne peut pas être déjà saoul, pensa Romilly.

Pourtant, il s'éloigna d'une démarche mal assurée, et un client lui cria joyeusement :

— Déjà saoul ce soir ? Tu ne tiendras pas ton vin pour la Fête, mon brave !

Elle se demanda : *Est-il malade ? Devrais-je aller l'aider ?* Une chose que Romilly avait soigneusement évitée depuis qu'elle fréquentait la cité, c'était d'entrer dans les latrines communes aménagées derrière chaque taverne – c'est là qu'elle aurait couru le plus de danger d'être découverte. Mais Orain avait toujours été bon pour elle, et s'il était en peine, il avait bien mérité qu'elle l'aide.

Une petite voix résonna dans sa tête : *Non. Reste où tu es. Fais comme si de rien n'était*. Romilly n'était pas encore habituée à l'usage de son *laran* – et il était rare qu'elle fût en contact avec des esprits humains, quoiqu'elle trouvât maintenant naturel le rapport mental avec ses oiseaux – et elle ne savait pas si ces paroles étaient un message qu'elle recevait, ou la projection de ses propres sentiments ; mais elle obéit. Elle cria à voix haute, pour attirer l'attention sur elle :

— Qui veut jouer avec moi, puisque mon ami a trop bu ?

Deux hommes s'approchèrent, et elle joua si mal qu'elle perdit promptement et dut leur payer la tournée. Il lui sembla que, tout au fond de la pièce, elle voyait remuer dans l'ombre – Orain n'était pas parti, après tout ? S'était-il simplement mis à

l'écart ? Avec qui parlait-il ? Elle continua à jouer et dut faire un gros effort pour ne pas se retourner vers l'autre silhouette, grande et gracieuse, un capuchon rabattu sur le visage, qui s'approchait doucement d'Orain. Mais, comme si elle avait des yeux derrière la tête, il lui semblait qu'elle voyait l'homme, qu'elle l'entendait murmurer… elle frissonna, et à ce moment même, elle eut l'impression d'entendre un tumulte de voix et de cris. *Saint Porteur de Fardeaux, dont c'est aujourd'hui la Fête, dis-moi comment j'en suis venue à être mêlée à cette intrigue, comme s'il m'importait quel roi est assis sur le trône des* Hali'imyn *? Maudits soient-ils tous les deux, le roi exilé et le roi usurpateur. Pourquoi un homme honorable comme Orain doit-il risquer la corde parce qu'un monarque ou un autre siège sur le trône des Hastur ?*

S'il arrive malheur à mon ami, je ferai… Elle s'arrêta. Que ferait-elle ? Contrairement à ses frères, elle n'avait aucune connaissance des armes, elle était sans défense. *Si je survis aux intrigues de cette nuit, je demanderai à Orain de m'enseigner un peu les arts du combat…* Puis elle éclata de rire et cria :

— Bien lancé, en plein dans l'œil du tigre.

Et elle jeta sa fléchette à son tour, n'importe comment, et fut surprise de la voir frapper la cible.

— À ta santé, dit celui qui venait de perdre, posant une chope de vin devant elle.

Romilly, imprudente, but. La tête lui tournait, et elle s'arrêta après une longue rasade, mais ils avaient tous les yeux fixés sur elle, et, contre son propre jugement, elle vida la chope.

— On fait une autre partie ? C'est à mon tour de gagner, dit l'un des hommes, et, haussant les épaules, elle lui passa sa fléchette.

Elle ressentait dans le cou ce petit picotement révélateur signifiant que quelqu'un l'observait quelque part, sans se montrer. *Que se passe-t-il dans cette salle ? Maudites intrigues !*

Puis Orain fut de nouveau près d'elle, et lui donna une bourrade sur l'épaule.

— Ah je vois que tu sais t'y prendre maintenant, mais ce n'est pas toi qui apprendras à un vieux chien à ronger un os – donne-moi les fléchettes, fiston.

Il prit les fléchettes emplumées, se mit en position et commanda une tournée ; elle vit ses yeux briller d'excitation. Pendant que les deux autres jouaient, il lui murmura à l'oreille :

— Au tour suivant, il faut s'en aller ; j'ai un message…

Elle hocha la tête pour lui montrer qu'elle comprenait. L'instant d'après, Orain hurlait :

— Par les neuf enfers de Zandru, qu'est-ce que tu fais avec tes pieds à moitié sur la ligne, mon brave ? Je ne jouerai pas avec un tricheur, pas même au Solstice d'Hiver – je veux bien faire des cadeaux, mais pas question de perdre un verre ou une piécette par tricherie !

Ce disant, il poussa avec colère l'homme prêt à jouer qui pivota sur des jambes flageolantes et lança le poing vers lui.

— Tiens, pédé des basses terres ! Qui c'est que tu as traité de tricheur ? Ravale ce mot avec ta prochaine chope, ou je te l'enfoncerai dans la gorge à coups de poing…

Il frappa Orain au menton, lui projetant la tête en arrière avec un claquement sec, tituba contre le mur, et repartit à l'attaqué en brandissant les poings. Romilly lança sa fléchette dans la paume de l'assaillant qui se retourna en hurlant et se rua vers elle, mains tendues comme pour l'étrangler. Elle recula, trébucha sur un tonneau et tomba de tout son long dans la sciure. Orain la saisit par le bras et la releva.

— Allons, allons, dit le barman, s'approchant et les séparant sans ménagement. Pas de bagarre ici, mes amis ! Buvez !

— Ce petit gredin m'a lancé une fléchette, gronda l'homme, montrant sa blessure.

— T'es donc un bébé pour hurler à une piqûre d'abeille ? demanda Orain.

— Assis ! Tous les deux ! L'amende pour une bagarre, c'est une tournée générale pour chacun !

Feignant d'agir à contrecœur, Orain sortit sa bourse et lança une pièce de cuivre sur la table.

— Buvez à ma santé, et puissiez-vous vous étrangler et aller au diable ! On va chercher un endroit plus calme pour finir la soirée ! gronda-t-il.

Puis, saisissant Romilly par le bras, il se dirigea vers la porte d'une démarche d'ivrogne.

Dès qu'il fut dehors, il se redressa et demanda rapidement, à voix basse :

— Tu es blessé ?

— Non, mais…

— Alors, tout va bien. Dépêchons-nous !

Il attaqua la montée à une cadence que Romilly arrivait à peine à suivre. Elle savait qu'elle avait trop bu, et, le suivant en chancelant, elle se demandait si elle allait vomir. Au bout d'un moment, il se retourna et dit avec bonté :

— Désolé – tiens, prends mon bras, petit. Tu n'aurais pas dû boire autant.

— Je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre, avoua-t-elle.

— Et tu as sans doute sauvé ma tête avec ça, murmura-t-il. Viens, peut-être que tu pourras te reposer un peu au monastère avant… Regarde ! dit-il, montrant le ciel qui s'éclaircissait. La neige a cessé. On s'attendra à nous voir à l'office du Solstice d'Hiver ; tous les hôtes du monastère qui ne sont pas dans leur lit avec une jambe cassée doivent assister à leur maudit service chanté ! Et maintenant que le temps s'arrange, ce rat de Lyondri…

Il serra les poings.

— Il sera peut-être là, grand comme la vie et deux fois plus mauvais, trônant dans le chœur et chantant vertueusement des cantiques !

Romilly demanda, troublée :

— Est-ce qu'il vous reconnaîtrait, mon Oncle ?

— Ça, c'est sûr, répondit sombrement Orain. Et bien d'autres que moi.

Elle se demanda : *Se pourrait-il que Carolin lui-même se trouve au monastère ?* Ou pensait-il à Alaric, dont la famille avait été condamnée à mort par le Seigneur Hastur ? Ou à Carlo,

qui était sans aucun doute un exilé, que Carolin honorait de sa confiance ? Orain lui avait passé la main sous le bras.

— Là, appuie-toi sur moi, mon garçon – je ferais bien semblant d'être malade pour me cacher à la maison des hôtes, mais ils me traîneraient de force à l'infirmerie où ils s'apercevraient tout de suite que je n'ai rien, à part un verre de trop.

Elle regarda la neige immaculée, crissant sous le vent mordant qui s'était levé depuis qu'il ne neigeait plus.

— Est-ce vrai qu'il existe un *laran* qui peut influencer le temps ?

— Il paraît, grommela Orain, retombant dans son pessimisme. Je voudrais bien que tu le possèdes, fiston !

4

AU Solstice d'Hiver, l'office du soir à Saint-Valentin-des-Neiges était célèbre dans tous les Heller ; les gens venaient de toute la ville et des régions environnantes pour entendre le chœur. Romilly avait déjà entendu leurs hymnes, mais jamais si bien chantés, et elle aurait été parfaitement heureuse si elle n'avait pas été si troublée par l'inquiétude évidente d'Orain. Il voulut absolument qu'ils s'asseyent au fond, et quand elle demanda où était *Dom* Carlo et pourquoi il n'était pas à l'office, il fronça les sourcils sans répondre. Il avait prévenu Alaric de ne pas venir à la chapelle. Mais vers la fin de l'office, pendant un instant de silence, il murmura :

— Jusqu'à présent, pas signe de Lyondri Hastur. C'est peut-être un coup de chance.

Puis son visage se crispa et il grommela ;

— On aurait encore plus de chance s'il tombait dans un précipice et n'arrivait jamais à Nevarsin !

Mais, comme Caryl le disait, il a influencé le temps par la magie. Je ne pensais pas que ce ciel s'éclaircirait si vite !

Elle vit Caryl, bien propre et rayonnant, dans la première rangée du chœur, chantant comme un rossignol ; Romilly eut l'impression que sa voix dominait toutes les autres. C'était peut-être aussi bien que *Dom* Carlo ne fût pas là, sauf que cela angoissait Orain ; il avait du mal à se tenir tranquille, et, dès la fin de l'office, il se leva et se dirigea vers la sortie. Il accompagna Romilly à l'écurie, et, pour faire quelque chose de ses mains, se mit à s'occuper des oiseaux, au point que Romilly en fut un peu contrariée – pensait-il donc qu'elle ne les soignait pas bien ? Plus tard, elle comprit ce qu'il faisait alors, pourquoi il avait tout

disposé pour pouvoir partir rapidement à l'improviste, mais sur le moment, cela l'exaspéra et elle se demanda s'il était toujours saoul, ou s'il pensait qu'*elle* était trop ivre pour s'acquitter de son travail. Il s'occupa aussi des chevaux et des *chervines*, retournant tous les sabots, arrangeant les couvertures et les selles, ce qui énerva Romilly à lui donner envie de hurler. Ou bien s'attardait-il pour voir si Lyondri Hastur arrivait au monastère ?

Enfin il soupira et se retourna.

— Bonne Fête, mon garçon, dit-il, avec une accolade bourrue. S'il fait trop froid dans l'écurie, tu peux dormir dans le lit de *Dom* Carlo, personne ne s'en apercevra…

— Je préfère rester près des oiseaux, dit Romilly, évitant son regard.

Ce n'est pas exactement qu'elle n'avait pas confiance ; elle avait vécu au camp parmi eux, et si son véritable sexe n'avait pas été découvert, il était improbable qu'il le fût maintenant, même s'ils partageaient la même chambre. Et s'il le découvrait – et elle se sentit toute faible et émue à cette idée – Orain n'était pas *cristoforo* et ne serait pas tenu à leur Vœu de Chasteté – toute sa vie, elle avait entendu parler de la luxure des *Hali'imyn* et des gens des basses terres – mais elle n'arrivait pas à imaginer qu'il la prendrait de force. Quand même, elle était gênée lorsqu'il la touchait, et elle s'écarta aussi vite qu'elle le put, se rappelant son rêve… dans lequel il la tenait dans ses bras et la caressait comme si elle était la femme qu'il ne la savait pas être…

Elle s'enfonça dans la paille, encore un peu étourdie par le vin, et, au bout d'un moment, s'endormit. Elle rêva, comme elle l'avait déjà fait, qu'elle volait sur les ailes d'un faucon ou d'un oiseau-espion, que quelqu'un volait à son côté, qui parlait avec la voix d'Orain et la caressait doucement… et elle sombra dans son rêve, sans songer à résister…

Elle se réveilla brusquement dans la pénombre, toutes les cloches carillonnant – était-ce un rite des *cristoforo* pour la Fête ? Elle s'assit, et vit Orain, pâle comme la mort, debout sur le seuil.

— Rumal, mon garçon ! *Dom* Carlo est-il avec toi ? Ce n'est pas le moment d'être prude…

— *Dom* Carlo ? Ça fait des jours que je ne l'ai pas vu ! Que voulez-vous dire, Orain ?

— À un certain moment… non, je vois que tu ne sais même pas de quoi je parle. Enfer et damnation ! s'écria-t-il, chancelant et s'appuyant au mur. J'espérais contre tout espoir – il ne peut pas être pris ! Aldones veuille qu'il ait été prévenu et se soit échappé – écoute !

Il montra la fenêtre, et, de nouveau, elle entendit les cloches carillonner.

— Nous avons été trahis par quelqu'un qui l'a reconnu, ou qui m'a reconnu – je savais qu'il n'aurait pas dû aller là-bas aujourd'hui !

Il jura, martelant le mur de ses poings.

— Lève-toi vite, mon garçon ! Va fouiller la maison des hôtes ! Ils savent que, partout où je suis, Carolin – ou ses hommes – ne peuvent pas être loin. Et, même si le Père Abbé respecte le droit d'asile, je ne me fierais pas à Hastur pour le respecter aussi, pas même si le Seigneur de la Lumière paraissait devant lui pour l'en prier…

Orain était complètement dégrisé ; mais il était hagard, les traits tirés, et ses yeux lançaient des éclairs.

— Ce fils de Lyondri – tu crois qu'il a parlé à ses camarades ? Le fils de Lyondri – tel chien, tel chiot ! Le monde serait plus sûr si je lui plongeais ma dague dans le cœur, pour empêcher le rejeton de devenir semblable à son abominable père !

Romilly recula, et Orain fronça les sourcils.

— Non, je suppose que je ne ferais pas de mal à un enfant, pas même à celui de Lyondri – enfile tes bottes, mon garçon ! Nous devons partir en toute hâte, quitter la ville – si on nous surprend ici, nos vies ne valent pas le poids d'une plume ! Va prévenir – non, je vais réveiller Alaric et les autres. Prépare les chevaux…

Soudain, elle eut l'impression que le visage de *Dom* Carlo flottait devant elle – mais il n'était pas là ! Quand même il lui semblait l'entendre dire : *Emporte les oiseaux, traverse le monastère et, après avoir emprunté le passage secret, sortez*

par la porte la plus haute, proche des cellules creusées dans le glacier…

— Remue-toi, mon garçon ! gronda Orain. Qu'est-ce que tu regardes ?

Romilly répéta d'une voix tremblante les paroles de *Dom* Carlo.

— Il était là ; je l'ai entendu ; c'était sa voix…

— Tu as rêvé, dit Orain, secouant la tête avec impatience.

Et il sembla à Romilly que la voix de Dom Carlo disait dans sa tête, *rappelle-lui une certaine ceinture de cuir rouge que nous nous sommes disputée à coups de poing sur le nez.*

Orain allait partir, et Romilly le tira par la manche.

— Je vous jure, Orain, que j'ai entendu Dom Carlo – il parlait d'une ceinture de cuir rouge que vous vous êtes disputée à coups de poing sur le nez.

Orain battit des paupières et eut un geste superstitieux, puis il dit :

— Tu as le *laran*, non ? C'est bien ce que je pensais. Oui, oui, cette ceinture a été un objet de rivalité entre nous pendant plusieurs années. Bon, je vais réveiller les hommes. Prépare-toi aussi vite que possible !

Ses mains ne tremblaient pas quand elle sella les montures, s'enveloppa dans la cape que lui avait donnée Orain – se félicitant de sa chaude doublure de fourrure – et remplit deux fontes de grain et de fourrage pour les bêtes, et une autre de viande avariée pour les oiseaux. Elle les chaperonna – sans quoi il aurait été impossible de les manier en pleine nuit sans réveiller tout le monastère – et fixa un perchoir sur sa propre selle, un autre sur celle d'Orain, et le dernier sur le *chervine* d'Alaric.

Au bout d'un moment, elle leva les yeux et s'aperçut qu'Alaric s'affairait à son côté.

— Une canaille nous a trahis, dit-il d'une voix tremblante, écoutant le lointain carillon des cloches – qui se rapprochait de plus en plus. Ils fouillent la ville maison par maison, et après, ils fouilleront le monastère, cellule par cellule, et même la chapelle ! Toi qui es dans les petits papiers d'Orain, qu'est-ce qu'on va faire – les combattre aux grilles ?

— Je ne suis pas dans ses papiers, dit Romilly. Mais il y a une porte dérobée tout en haut du monastère…

— Et pendant qu'on perdra notre temps à chercher des passages secrets, les hommes de Lyondri nous trouveront et je danserai au bout d'une corde ? dit Alaric.

— Je ne crois pas que *Dom* Carlo nous abandonnera comme ça, dit Romilly d'une voix ferme. Aie confiance.

— Oui, mais le *vai dom* est un Hastur, et, au bout du compte, le sang est plus fort que le vin, comme on dit… grommela Alaric.

— Alaric ! s'écria-t-elle en se tournant vers lui, choquée au point d'en perdre la voix.

Au bout d'un moment, elle retrouva la parole et dit :

— Tu ne crois quand même pas que Carlo prendrait le parti du Seigneur Hastur contre… enfin, contre nous et Orain…

— Non, pas contre Orain, dit-il. Selle ce cheval, mon garçon, s'il y a une chance… mais comment savoir ? Tu es sans doute noble toi-même…

Sa voix mourut, hésitante.

— Finis de seller les bêtes et ne dis pas de bêtises, dit-elle sèchement. Tu peux m'aider à charger ce sac de grain ? Je ne peux pas le soulever tout seul…

Il l'aida à poser le sac sur la croupe d'un *chervine,* et fit sortir les bêtes de l'écurie. Quelqu'un lui saisit le poignet, et elle aurait crié si, sans savoir comment, elle n'avait pas reconnu la main d'Orain, même dans le noir.

— Par ici, murmura-t-il.

Et, reconnaissant sa voix dans ce murmure imperceptible, elle se détendit et se laissa conduire dans le sombre passage. Elle entendit les autres, qui essayaient d'avancer sans bruit, furtifs frôlements et crissements dans le noir ; quelqu'un se cogna un orteil contre une pierre et jura à voix basse. Puis elle entendit une voix enfantine :

— Seigneur Orain…

— Ah… c'est toi… rejeton du diable…

Caryl s'écria, en un glapissement étouffé :

— Je ne vous ferai pas de mal…

Romilly ne voyait pas dans le noir, mais sentit, à la douleur évidente dans la petite voix, qu'Orain l'avait saisi sans ménagement.

— Non, je voulais seulement… vous guider vers le sentier du haut… je ne veux pas que mon père trouve… trouve le *vai dom*… il sera en colère, mais…

— Lâchez-le, Orain, il dit la vérité, murmura Romilly.

— Ah – je fais confiance à ton *laran,* mon garçon, dit Orain.

Et elle entendit l'enfant soupirer de soulagement quand Orain le lâcha.

— Tu connais un chemin ? Guide-nous. Mais si tu nous trompes… ajouta-t-il, serrant les dents, enfant ou non, je te passerai ma dague au travers du corps…

Ils s'engagèrent dans un étroit tunnel, les uns sur les autres, se bousculant, tandis que les oiseaux-espions poussaient de petits couinements effrayés dans le noir. Quelqu'un jura entre ses dents, et Romilly vit l'éclair du silex sur l'acier, mais Orain commanda durement :

— Éteins ça !

Grommelant et jurant, l'homme obéit.

— Silence ! commanda Alaric d'une voix dure.

Et il n'y eut plus aucun bruit à part ceux des animaux avançant péniblement dans le tunnel. À un endroit, ils durent passer à la queue leu leu, et un *chervine* lourdement chargé resta coincé entre les parois. Alaric et un autre durent le décharger à la hâte, jurant à voix basse tout en tirant et poussant la bête. Plus loin, ils arrivèrent à un endroit où l'atmosphère était empuantie, comme par des émissions sulfureuses venues du centre de la terre, et même Romilly ne put réprimer sa toux. Caryl murmura :

— Je suis désolé – ça ne durera pas longtemps, mais faites attention où vous mettez les pieds ; il y a des fentes et des fissures, et quelqu'un pourrait se casser une jambe.

Romilly avançait en tâtant le mur, traînant les pieds lentement pour repérer les failles invisibles. Enfin, ce passage délicat fut franchi, et ils sentirent une bouffée d'air froid venant du glacier, un faible souffle de vent, puis ils passèrent une porte et se retrouvèrent sous la glaciale clarté des étoiles. La face pâle

d'une unique lune, la petite Mormallor couleur de perle, semblait posée au sommet de la montagne, mais ne suffisait pas à éclairer les ténèbres ; et le sentier était couvert de verglas.

— Personne n'emprunte ce chemin, murmura Caryl, sauf un ou deux moines qui mettent leur maîtrise à l'épreuve en vivant ici, tout nus, et même s'ils savaient que vous êtes là, ils ne sauraient pas qui vous êtes ni ne s'en soucieraient ; ils ne pensent qu'aux royaumes célestes, et pas aux rois ni aux guerres. Mais faites bien attention – il y a des dangers…

— Quels dangers ? demanda Alaric, le saisissant à la gorge.

Caryl gémit doucement, mais ne cria pas.

— Pas des dangers venant de l'homme ; il y a des banshee par ici, mais les Frères ont fait un pacte avec eux, comme ils disent qu'avait fait saint Valentin des Neiges quand il prêchait devant eux et les appelait les petits frères de Dieu…

— Tu nous as conduits à un nid de banshee, rejeton du diable ? demanda Alaric.

— Lâche-le, dit Orain. Porte encore une fois la main sur lui, et tu t'en souviendras ! Ce n'est pas sa faute s'il y a des banshee ; il a pensé à nous prévenir de leur présence, et c'est plus que n'en a fait le Père Abbé !

— Lâche cet enfant, Alaric ! Tu es fou ? demanda une nouvelle voix, et *Dom* Carlo surgit au milieu d'eux.

Romilly ne vit pas d'où il était venu ; il était là, c'est tout. Plus tard, elle réalisa qu'il avait dû emprunter un autre tunnel ou passage secret, mais sur le moment, ce fut comme s'il était apparu par magie. Caryl poussa un petit cri d'étonnement ; les yeux de Romilly s'étaient habitués à l'obscurité, et elle voyait le visage de l'enfant. Il tendit les bras à *Dom* Carlo et lui donna l'accolade de parent en disant :

— Mon Oncle, je suis content que tu sois sain et sauf.

— Mon cœur se réjouit de savoir que tu n'es pas mon ennemi, dit Carlo, non comme parlant à un enfant, mais à un adulte, son égal par le rang et par l'âge.

Il embrassa l'enfant sur les deux joues.

— Marche dans la Lumière, petit. Nous nous retrouverons.

— *Vai dom…*

La jeune voix cristalline de Caryl trembla un peu.

— Je suis ton ami, pas ton ennemi. Mais… je t'en supplie… si mon père tombe entre tes mains… épargne-le par amour pour moi…

Dom Carlo prit doucement Caryl par les épaules et dit :

— Je voudrais pouvoir te le promettre, mon fils. Mais je peux te jurer ceci, par le Seigneur de la Lumière que je sers, comme tu sers le Porteur, de Fardeaux : je ne chercherai pas querelle à Lyondri s'il ne m'en cherche pas. Pour le reste, je souhaite du fond du cœur ne jamais plus le rencontrer. Je lui veux beaucoup moins de mal qu'il ne m'en souhaite. Autrefois, il était mon ami, et ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle.

Il embrassa Caryl une nouvelle fois et le lâcha.

— Maintenant, retourne au lit, mon enfant, avant que ton père apprenne que tu es sorti cette nuit, ou que le Père Abbé te fasse chercher pour te punir. Que les Dieux t'accompagnent, *chiyu*.

— Et toi aussi, mon Oncle.

Caryl se retourna et se dirigea vers l'entrée du tunnel, mais Alaric le saisit par la taille, et, malgré sa résistance, l'assomma d'un coup sec ; avec un soupir, l'enfant s'affaissa dans ses bras.

— Êtes-vous devenu fou, *vai dom ?* demanda-t-il. Le propre fils de Lyondri peut nous servir d'otage, et vous le laissez partir librement ? Avec ce louveteau entre nos mains, nous pouvons négocier notre liberté même si nous tombons dans les griffes de Rakhal, sans parler que nous ne craignons plus rien de Lyondri Hastur !

— C'est ainsi que tu le récompenses de nous avoir guidés en lieu sûr ? s'écria Romilly, indignée, mais le visage d'Alaric resta dur et fermé.

— Tu es un imbécile, mon garçon. Et vous aussi, sauf votre respect, Seigneurs, dit-il à Orain et *Dom* Carlo. Le petit nous a peut-être guidés de bonne foi – qui irait se méfier d'un enfant au visage d'ange ? Mais ses aînés ont le *laran* – même si lui ne nous veut pas de mal, comment savoir si *eux* ne nous ont pas suivis par le *laran* de ce garçon ? Je ne toucherai pas un cheveu de sa tête, mais il restera avec nous jusqu'à ce que nous soyons loin de ce glacier, loin des hommes de Lyondri. Nous pourrons le laisser à Caer Donn ou ailleurs !

— Si tu l'as blessé… dit *Dom* Carlo d'un ton courroucé, et Romilly espéra que sa colère ne se tournerait jamais contre elle.

Il tâta le front de l'enfant.

— Je n'aurais pas récompensé ainsi son loyalisme. Mais nous ne pouvons pas le laisser ici sans connaissance, dans le froid. Emmenons-le donc, puisqu'il le faut ; nous n'avons pas le temps d'attendre qu'il revienne à lui. Mais tu auras de mes nouvelles, Alaric, dit-il avec colère, puis il lui tourna le dos. Qu'on charge l'enfant sur un cheval, et toi, jeune Rumal, ajouta-t-il en faisant signe à Romilly, monte en croupe derrière lui car il ne peut pas se tenir en selle dans l'état où il est, et je répugne à l'attacher comme s'il était prisonnier. Maintenant, allons, dépêchons-nous !

Le corps sans connaissance de Caryl fut hissé sur une selle, et Romilly, en croupe derrière lui, eut toutes les peines du monde à l'empêcher de tomber sur le sentier verglacé. Ils continuèrent à monter, encore et toujours, sans un mot, seuls les petits cris apeurés des oiseaux-espions rompant le silence. Chevauchant dans le noir, le petit corps inconscient de Caryl dans ses bras, Romilly pensa à Rael quand il dormait, la tête sur son épaule ; comme il lui manquait. Reverrait-elle jamais son petit frère ?

L'étroit sentier était tellement abrupt que Romilly devait se pencher en avant pour rester en selle ; et, les sabots de son cheval patinant sur la glace, elle avait du mal à empêcher Caryl de tomber. Mais les hommes, eux aussi, avaient fort à faire pour maîtriser la nervosité des *chervines* et des oiseaux-guetteurs, inquiets, qui, même chaperonnés, émettaient de petits cris aigus, essayaient de battre des ailes et sautillaient sans arrêt sur leurs perchoirs. Cela accroissait encore la nervosité des chevaux et des *chervines* ; elle se demanda ce que leurs sens plus aiguisés voyaient, et elle serait en rapport mental avec eux si elle l'avait pu, mais elle avait déjà fort à faire pour maintenir en selle l'enfant inconscient.

Puis retentit un long hululement strident, un son paralysant qui lui glaça le sang. Son cheval se cabra et hennit, et elle eut du mal à le contrôler. Les oiseaux-espions s'agitèrent sur leurs perchoirs, battant des ailes, paniqués. Romilly n'avait jamais

entendu un tel cri, mais elle n'avait besoin de personne pour lui dire ce que c'était : le cri du banshee, cet énorme oiseau aux ailes atrophiées vivant au-dessus des neiges éternelles, pratiquement aveugle, mais sentant la chaleur corporelle de tout être vivant, et dont les serres puissantes pouvaient éviscérer hommes et bêtes d'un seul coup de patte. Et comme il faisait nuit, ils voyaient un peu, alors qu'ils étaient tout à fait aveugles à la lumière du soleil rouge. Leur cri terrible, lui avait-on dit, visait à paralyser leurs proies de terreur ; en l'entendant au loin, elle souhaita ne jamais voir de près un de ces monstres.

À ce bruit, Caryl gémit et remua, portant les mains à la bosse qu'il avait à la tête. Le mouvement fit tressaillir le cheval ; ses sabots faillirent glisser sur la glace, et Romilly, se penchant sur l'enfant, murmura d'un ton pressant :

— Tout va bien, mais il faut te tenir tranquille ; la route est dangereuse à cet endroit, et si tu fais peur au cheval, il pourrait tomber – et nous avec. Ne bouge pas, Caryl.

— Mistress Romilly ? murmura-t-il.

— Chut, dit-elle avec irritation.

Et il se tut, les yeux levés vers elle. La vue de Romilly s'était habituée à l'obscurité, et elle voyait son petit visage apeuré. Toujours tâtant délicatement sa bosse, il battit des paupières, et elle espéra qu'il n'allait pas se mettre à pleurer.

Il murmura :

— Comment suis-je arrivé ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Puis il se souvint.

— Quelqu'un *m'a frappé !*

Il semblait plus surpris qu'indigné. Elle se dit que, enfant gâté des basses terres, personne n'avait sans doute jamais porté la main sur lui, et elle le serra fort dans ses bras.

— N'aie pas peur, chuchota-t-elle. Je ne les laisserai pas te faire mal.

Et ce disant, elle sut que si Alaric se laissait aller à de nouvelles violences, elle se jetterait entre eux. Caryl chercha une position plus confortable ; maintenant, il pouvait se tenir en selle et n'était plus un poids mort menaçant de tomber à chaque instant, et Romilly put contrôler plus facilement le cheval.

— Où sommes-nous ? chuchota-t-il.

— Sur la route que tu nous as indiquée ; *Dom* Carlo t'a emmené avec nous parce que tu étais sans connaissance et qu'il ne pouvait pas te laisser mourir de froid sur la route, mais il ne te veut pas de mal. Alaric voulait t'emmener en otage, mais Orain ne le laissera pas te toucher.

— Le Seigneur Orain a toujours été gentil avec moi, dit Caryl au bout d'un moment, même quand j'étais tout petit. Je regrette que mon père se soit querellé avec lui. Et le Père Abbé sera très en colère après moi.

— Ce n'est pas ta faute.

— Le Père Abbé dit que tout ce qui nous arrive est toujours notre faute, d'une façon ou d'une autre, dit l'enfant toujours à voix basse. Si ce n'est pas dans cette vie, c'est dans une autre. Si nous avons mérité le bonheur, nous pouvons en jouir, mais si nous sommes malheureux, nous devons croire que nous l'avons mérité, et ce n'est pas toujours facile à comprendre. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, ajouta-t-il naïvement, mais il a dit que je comprendrais quand je serais plus grand.

— Alors, je dois être très jeune, moi aussi, dit Romilly, incapable de réprimer un éclat de rire à l'idée qu'ils discutaient de philosophie *cristoforo* sur cette route dangereuse, avec, sans doute, les hommes du roi aux trousses ! Car j'avoue que je ne comprends pas non plus.

Orain, entendant rire, retint son cheval et attendit qu'ils arrivent à sa hauteur, où, justement, le sentier s'élargissait un peu.

— Tu es réveillé, jeune Caryl ?

— Je ne dormais pas, protesta-t-il, fronçant les sourcils. Quelqu'un m'a frappé !

— C'est vrai, dit Orain avec sérieux. Et *Dom* Carlo l'a vertement réprimandé, tu peux me croire. Mais maintenant, il faut que tu viennes avec nous jusqu'à Caer Donn ; tu ne peux pas rentrer tout seul par cette route. Je t'aurais fait confiance pour ne pas nous trahir volontairement, mais je sais depuis longtemps que Lyondri a le *laran* et pourrait lire dans tes pensées quel chemin nous avons pris. Toutefois, je te donne ma parole, que, contrairement à ton père, j'ai toujours honorée, que nous te renverrons à lui sous pavillon de trêve, dès que nous

arriverons à Caer Donn. Il ne te veut pas de mal, dit-il en haussant les épaules, montrant *Dom* Carlo qui chevauchait devant eux. Mais en cette compagnie, je crois qu'il vaudrait mieux tenir ta langue.

— Seigneur… commença Caryl.

Orain le fit taire d'un signe de tête, et ajouta vivement :

— Si tu préfères monter en croupe sur mon cheval, c'est d'accord, dès que nous serons sortis de ce sentier ; on ne peut pas s'arrêter ici pour changer de monture. Ou, si tu me donnes ta parole d'Hastur que tu n'essaieras pas de t'enfuir, je te ferai donner une bête de bât et tu pourras monter seul.

— Merci, dit l'enfant, mais j'aime mieux rester avec Rom…

Il s'interrompit, déglutit, et termina.

— … avec Rumal.

Elle s'étonna de sa présence d'esprit ; aucun autre enfant, elle en était certaine, ne se serait souvenu, en cette extrémité, de ne pas trahir son secret.

— Alors, sois prudent, et veille bien sur lui, Rumal, dit Orain.

Il talonna son cheval, et Romilly, installant Caryl devant elle aussi confortablement qu'elle le put – il aurait été plus facile de l'avoir en croupe, ses bras lui entourant la taille, mais il était impossible de s'arrêter maintenant pour changer de place –, elle se dit qu'il l'avait protégée alors qu'il n'avait rien à gagner à garder son secret, alors qu'en le trahissant, il aurait pu semer la discorde parmi ses ravisseurs. Enfant exceptionnel, et plus intelligent que Rael, se dit-elle, avec un peu de remords envers son frère.

Il savait qu'elle était femme. À un moment donné, elle avait bien cru que *Dom* Carlo le savait aussi et avait tenu sa langue, pour des raisons à lui. Puis, pour la première fois – si vite étaient allés les événements depuis son réveil –, elle se rappela les paroles d'Orain quand il était venu la chercher. *Carlo est avec toi ? Ce n'est pas le moment d'être prude !* Carlo avait-il donc confié à Orain – ou appris de lui, peut-être ? – qu'elle était une femme et, sachant cela, l'avait-il crue si libérale de ses faveurs qu'il pourrait trouver Carlo dans son lit ? Même dans le froid mordant, Romilly sentit le rouge de la honte lui brûler les

joues. Mais, puisqu'elle voyageait avec eux en habit d'homme, que pouvait-il penser d'autre ?

Eh bien, s'il savait, il savait, et s'il pensait *cela* d'elle, tant pis. Au moins, il avait eu la délicatesse de ne pas répandre la nouvelle parmi ces rustres. Mais elle commençait à tant s'attacher à Orain !

Dans les falaises au-dessus d'eux retentit de nouveau le cri terrifiant d'un banshee, plus proche maintenant, et Romilly sentit l'horrible hululement puiser en elle, comme si tous ses os frémissaient. Elle savait maintenant ce que devaient ressentir les proies naturelles de l'oiseau ; le cri semblait l'avoir figée sur place, avoir tout anéanti autour d'elle, ne laissant que la terrifiante vibration qui lui brouillait la vue et assombrissait le monde. Caryl gémit et se boucha les oreilles de ses mains en frissonnant, et, devant eux, elle vit les hommes lutter pour maîtriser leurs chevaux terrifiés tandis que les oiseaux-espions battaient des ailes, et que les *chervines* lançaient leur beuglement bizarre tout en piaffant sur le sentier glacé. L'un d'eux trébucha et tomba, entraînant son cavalier qui glissa sur la pente avant de pouvoir planter ses talons dans la glace, puis de se relever pour rattraper sa bête ; un autre leur tomba dessus, et une pénible collision s'ensuivit. Sacrant et jurant, tous tiraient sur leurs rênes. Les cris des oiseaux-espions chaperonnés et leurs battements d'ailes ajoutaient encore au tumulte, et de nouveau le cri du banshee retentit sur la falaise, auquel un autre répondit.

Romilly secoua Caryl.

— Arrête ça ! dit-elle avec colère. Aide-moi à calmer les oiseaux !

Sa respiration saccadée se condensait en brume dans l'air glacial, mais, faisant appel à son Don, elle diffusa des pensées de calme, de paix, de nourriture et d'affection. Elle établit le contact ; et quand les pensées de Caryl vinrent renforcer les siennes, les grands oiseaux s'apaisèrent l'un après l'autre, de nouveau immobiles sur leurs perchoirs, et Carlo et ses hommes purent contrôler leurs montures. Carlo leur fit signe de se regrouper – le chemin s'élargissait et ils pouvaient maintenant avancer à trois ou quatre de front.

Devant eux, les falaises commençaient à se détacher, plus nettes, dans la grisaille de l'aube, les rocs noirs du col silhouettés sur les nuages roses et pourpres. L'aube approchait. Au-dessus d'eux, le sentier se rétrécissait et traversait le glacier ; et, sous leurs yeux, une ombre pataude passa devant les rocs, et de nouveau retentit le hululement terrifiant, auquel, plus haut, un autre répondit en écho. Orain pinça les lèvres et dit avec ironie :

— Il ne nous manquait plus que ça ; deux de ces maudits oiseaux au lieu d'un ! Il ne fera pas jour avant une heure – et même alors, nous ne sommes pas sûrs de leur échapper. Pourtant nous ne pouvons pas attendre ; si l'on nous poursuit, il faut, avant le lever du jour, avoir passé le col et redescendre sur l'autre versant où les bois cacheront nos traces ! Un aveugle serait capable de relever notre piste sur la glace, et Lyondri a sûrement une douzaine de ses maudites *leroni* avec lui !

— Nous sommes pris au piège, marmonna Carlo, puis son visage prit un air concentré et lointain.

Il dit enfin, dans le silence général :

— Aucune poursuite, du moins pour le moment – je n'ai pas besoin de *leronyn* pour le savoir. Quelle sottise de nous avoir contraints à emmener l'enfant – ainsi, nous sommes sûrs que Lyondri nous poursuivra à travers les neuf enfers de Zandru ! Ça lui donne un nouveau grief, et personnel celui-là !

— Avec l'enfant en notre pouvoir, dit Alaric, les dents serrées, nous pouvons au moins négocier pour sauver notre peau !

Caryl se redressa sur sa selle et dit avec colère :

— Mon père ne compromettrait pas son honneur pour la vie de son fils, et je ne voudrais pas qu'il le fasse !

— L'honneur de Lyondri ? gronda l'un des hommes. Autant parler de la douce haleine des banshee et de la chaleur du neuvième enfer de Zandru !

— Je ne vous laisserai pas dire… commença Caryl, s'apprêtant à démonter pour attaquer celui qui venait de parler, mais Romilly le retint par la taille.

— Assez, Caryl, dit calmement Carlo. Ce sentiment t'honore, mon garçon, mais nous n'avons pas de temps à perdre en

disputes. Il nous faut coûte que coûte passer le col, et, bien que je n'aie aucun désir de te nuire, si tu ne tiens pas ta langue, je serai contraint de te bâillonner ; mes hommes ne sont pas d'humeur à entendre la défense d'un homme qui a mis nos têtes à prix. Et vous, Garan et Alaric, taisez-vous ; c'est mal de se moquer d'un enfant qui défend l'honneur de son père, et nous avons mieux à faire que de nous quereller avec un petit garçon !

Le hululement strident des banshee couvrit sa voix, et Romilly le vit se raidir sous l'effort qu'il fit pour dominer la peur purement physique provoquée par ces hurlements. Elle serra étroitement Caryl, sans savoir si c'était pour réconforter l'enfant ou pour calmer sa propre peur, lui chuchotant :

— Aide-moi à calmer les animaux.

Il était bon de lui donner quelque chose à faire, pour le distraire de sa terreur.

De nouveau, la vibration apaisante s'étendit, et elle prit pleinement conscience de son talent, *laran* ou quelque autre terme qu'on voulût le nommer, renforcé par le don déjà puissant du jeune Hastur. Le silence revenu, Alaric dit, la main sur la poignée de sa dague :

— J'ai déjà chassé des banshee, *vai dom*, et j'en ai abattu.

— Je ne doute pas de ton courage, mon ami, dit Carlo, mais de ton jugement, si tu penses pouvoir affronter deux banshee dans un étroit défilé, sans perdre ni hommes ni montures. Nous n'avons ni chiens sourds, ni filets, ni cordes. Si nous marchons entre les chevaux et les *chervines*, nous pourrons peut-être leur échapper, en leur abandonnant une bête à chacun, mais alors nous serons à pied dans la pire région des Heller ! Et si nous restons là, le piège se refermera sur nous.

— Plutôt le bec des banshee que la tendre miséricorde des hommes de Lyondri, dit un homme, cédant sa place à la tête de la petite caravane. J'affronterai ce que vous affronterez, Seigneur.

— Dommage que ton talent pour apprivoiser les oiseaux ne s'étende pas à *ceux-là*, dit Orain, regardant Romilly avec un sourire ironique. Si tu pouvais calmer ces monstres, comme tu calmes les faucons et les oiseaux-espions, nous serions sur le même pied que le Seigneur Hastur avec sa *leronis* préférée !

Romilly frémit à cette pensée… Entrer dans l'esprit de ces cruels carnivores des sommets ? Elle dit d'une voix mourante :

— J'espère que vous plaisantez, *vai dom*…

— Et pourquoi est-ce que le *laran* ne pourrait pas servir contre les banshee comme il sert pour les oiseaux-espions et les faucons, ou même la volaille ? demanda Caryl, se redressant sur sa selle. Ce sont tous des créatures de la nature, et si le Don de Rom – Rumal – peut apaiser les oiseaux-espions, avec mon propre *laran* pour l'aider, peut-être qu'on pourra contacter les banshee et les convaincre que nous ne sommes pas destinés à leur déjeuner.

De nouveau, Romilly se sentit frissonner, mais, sous le regard enthousiaste du jeune Caryl, elle n'osa pas avouer sa peur.

Carlo dit doucement :

— Je répugne à laisser notre vie entre les mains de deux enfants, alors que les adultes sont impuissants. Pourtant, si vous pouvez faire quelque chose – il semble qu'il n'y ait pas d'autre issue, car si nous restons là, nous sommes tous des hommes morts. Ton père ne te ferait rien, jeune Carolin, mais nous, nous mourrions tous, j'en ai bien peur, et d'une mort qui ne serait ni rapide ni miséricordieuse.

Caryl battit rapidement des paupières et dit :

— Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, mon Oncle. Je crois que mon père ne comprend pas que tu es bon ; peut-être que *Dom* Rakhal a empoisonné son esprit contre toi. Si je peux faire quelque chose pour lui donner le temps de réfléchir plus raisonnablement à cette querelle, je le ferai avec plaisir.

Mais Romilly remarqua que, lui aussi, avait l'air un peu effrayé. Et, comme ils avançaient lentement, il lui murmura :

— J'ai peur, Rumal – ils ont l'air tellement féroce que c'est difficile de se rappeler qu'ils sont aussi des créatures de Dieu. Mais j'essaierai de penser que le bienheureux Valentin des Neiges avait un pacte d'amitié avec eux et les appelait ses petits frères !

Je crois que je n'ai pas vraiment envie d'être le frère d'un banshee, pensa Romilly, faisant claquer sa langue et serrant les genoux pour encourager son cheval à avancer, tout en lui

diffusant des pensées apaisantes pour calmer sa frayeur. Mais il ne fallait pas raisonner ainsi. Elle devait garder en tête que la même Force qui avait créé les chiens et les chevaux qu'elle aimait, et ses faucons bien-aimés, avait aussi créé les banshee dans un but défini, même si elle ne savait pas ce que c'était. Et les oiseaux-espions, qui avaient l'air si féroce, étaient doux et affectueux comme des passereaux maintenant qu'elle avait appris à les connaître ; elle aimait sincèrement Prudence, et même pour Tempérance et Diligence, elle ressentait de l'affection.

Si le banshee est mon frère… Un instant, elle faillit être prise d'un violent fou rire, qu'elle reconnut pour hystérique. Le gentil Ruyven, le timide Darren, le cher petit Rael, tous sur le même plan que les monstres hurlants de la falaise ?

Elle entendit Caryl marmonner et saisit les mots, *Porteur de Fardeaux,* et *Bienheureux Valentin…* et elle comprit que l'enfant priait. Elle le serra étroitement contre elle, enfouissant son visage dans ses épaules et fermant les yeux. Était-ce abnégation véritable ou folle présomption, de croire que leurs esprits pourraient contacter celui d'un banshee – *si les banshee ont un esprit,* se dit-elle, et, de nouveau, elle dut réprimer sa panique. Personne ne savait qu'elle était une fille, elle ne pouvait pas pleurer et hurler de terreur ! Elle pensa sombrement qu'Orain et *Dom* Carlo avaient peur, eux aussi, et qu'elle n'avait pas à avoir honte de sa frayeur !

Les yeux clos, elle essaya de dire une prière, mais ne s'en rappela aucune. *Porteur de Fardeaux, tu sais que je désire prier, et maintenant, il faut que j'essaye de faire ce que je peux pour nous sauver tous,* murmura-t-elle, puis elle soupira et ajouta tout haut :

— On va essayer, Caryl. Allez, joins ton esprit au mien.

Elle projeta son esprit hors d'elle, juste assez consciente de son corps pour rester sur sa selle, oscillant au rythme des pas hésitants de son cheval. Projetée hors d'elle-même – elle sentit les chevaux, frissonnants de crainte, mais continuant à avancer lentement, pas après pas, par fidélité envers leurs cavaliers ; les oiseaux-espions, effrayés par les hululements, mais calmes parce qu'elle et Caryl, dont ils connaissaient les voix mentales,

leur avaient demandé de l'être. Elle se projeta plus loin, sentit quelque chose de froid et de terrifiant, sentit le hululement paralysant vibrer dans toute la création, mais, serrant étroitement les mains de Caryl dans les siennes, elle s'obstina, et entra dans l'esprit étranger.

D'abord, elle ne perçut que des pressions terribles – faim si torturante qu'elle lui noua le ventre, froid impatient tendant vers la chaleur, qui apparaissait comme lumière, foyer, bonheur, l'approche imperceptible de la chaleur la pénétrant et inondant tout son être d'une faim presque sexuelle, et elle sut, avec l'infime partie d'elle-même qui était toujours Romilly, qu'elle avait contacté l'esprit du banshee. *Pauvre bête affamée et transie… elle ne cherche que chaleur et nourriture, comme tout le reste de la Création…* Les yeux vitreux, elle ne voyait pas, sentait seulement, elle *était* le banshee et, pendant un moment, elle livra un combat sans merci, l'esprit torturé par le besoin de se jeter sur la chaleur, de déchirer, de déchiqueter, et de sentir le sang chaud jaillir avec délice… elle sentit ses mains se resserrer sur la chaleur de Caryl, puis, avec l'infime part de sa personne qui restait Romilly, elle sut qu'elle était humaine, femme, avec un enfant à protéger et d'autres qui dépendaient de sa compétence…

Étroitement unie à Caryl, elle sentit les ondes mentales de l'enfant, apaisantes comme un doux murmure : *Frère Banshee, tu es un avec toute la Création et un avec moi. Les Dieux t'ont créé pour déchirer et déchiqueter tes proies, et je t'aime et te loue tel que les Dieux t'ont fait, mais il y a dans ces solitudes des bêtes qui n'ont pas peur de toi car les Dieux ne leur ont pas donné la conscience. Cherchez votre proie parmi elles, petits frères, et laissez-moi passer… Au nom du Bienheureux Valentin, je vous en prie, portez vos propres fardeaux et ne cherchez pas à mettre fin à ma vie avant que le temps soit venu. Béni est celui qui chasse, et béni est celui qui donne la vie à un autre.*

Je ne te veux pas de mal, dit Romilly, ajoutant sa supplique à celle de l'enfant, *cherche ailleurs ta nourriture.*

Et, pendant une prise de conscience fulgurante, elle et le cheval qu'elle montait et l'enfant qu'elle serrait dans ses bras et

la faim féroce du banshee tendue vers la chaleur ne furent plus qu'un, et une onde de joie transcendante se répandit dans tout son corps ; les rayons rouges du soleil levant l'emplirent de chaleur et d'un bonheur merveilleux, la tiédeur de Caryl contre sa poitrine était un trop-plein de tendresse et d'amour, et, pendant un dangereux instant, elle pensa : *même si le banshee me dévore, je serai encore plus unie à cette merveilleuse force de vie. Mais moi aussi je veux vivre et me réjouir du soleil.* Elle n'avait jamais connu un tel bonheur. Son visage était inondé de larmes, mais cela n'avait pas d'importance, elle faisait partie de tout ce qui vit et respire, partie du soleil et des rocs, et même le froid du glacier l'émerveillait car il aiguisait la conscience qu'elle avait de la chaleur du soleil levant.

Puis le lien magique se rompit. Ils étaient de l'autre côté du col, et, au-dessus d'eux, la grosse forme pataude d'un banshee se dandinait lourdement vers l'entrée d'une grotte, sans leur prêter la moindre attention. Caryl, la serrant convulsivement dans ses bras, pleurait à chaudes larmes.

— Oh, il avait tellement faim, et on lui a volé son déjeuner.

Elle lui tapota les épaules, trop bouleversée pour parler, encore entièrement ensorcelée par son expérience. Carlo dit d'une voix rauque :

— Merci, mes enfants. Je n'avais pas envie de servir de déjeuner au banshee, même si la pauvre bête meurt de faim ; il trouvera à manger ailleurs.

Les hommes les regardaient avec une crainte révérencielle. Pour rompre le charme, Orain dit d'une voix mal assurée :

— Ta vieille viande est trop dure pour les goûts délicat d'un banshee – je suis sûr qu'il se régalera mieux avec un lapin bien tendre.

Tous s'esclaffèrent. Romilly se sentait toute faible, encore sous le charme du sortilège qu'ils avaient créé avec leur *laran*.

Dom Carlo fouilla dans ses fontes, et dit d'un ton bourru :

— Ce que je vous dois ne peut pas s'exprimer en paroles. Mais je me rappelle que les *leronyn* mouraient de faim après un travail de ce genre – alors, tenez.

Il leur donna de la viande séchée, des fruits secs et du pain de garnison. Romilly planta ses dents dans la viande, puis sa gorge se serra.

C'était autrefois une chair palpitante et vivante ; comment puis-je en faire ma nourriture ? Dans ce cas, je ne vaux pas mieux que le banshee. Autrefois, cette chair séchée était animée du souffle vital de tous mes frères. Elle eut un haut-le-cœur, jeta la viande et prit un fruit sec à la place.

Ce fruit fait partie de la vie universelle, mais il ne respirait pas, et il ne m'écœure pas par la conscience de ce qu'il fut autrefois. Le Porteur de Fardeaux a créé certains êtres sans autre rôle que de servir de nourriture à d'autres… et, le sucre du fruit dans sa bouche, elle retrouva brièvement son extase, à l'idée que ce fruit lui donnait sa douceur pour assouvir sa faim…

Caryl, lui aussi, mangeait avidement un trognon de pain dur, mais elle remarqua qu'il n'avait pas touché la viande, quoiqu'un morceau portât la marque de ses petites dents. Ainsi, il avait partagé son expérience. Distraitement, retrouvant un vieux rêve elle se demanda comment elle pourrait encore manger de la chair morte.

Quand ils firent une pause pour nourrir les bêtes, elle ne mangea pas de viande séchée, mais seulement des fruits et du pain, et se fit un grand bol de bouillie avec de l'eau froide et de la poudre de porridge. Pourtant, à sa grande surprise, cela ne la révolta pas de voir les oiseaux-espions déchirer avidement la charogne qu'ils transportaient pour eux ; c'était leur nature, et ils étaient tels qu'ils devaient être.

Elle remarqua que les hommes s'écartaient d'eux. Cela ne l'étonna pas. Si elle avait vu deux enfants calmer un banshee affamé, elle les aurait considérés avec une crainte révérencielle, elle aussi. Elle n'arrivait toujours pas à croire à sa réussite.

Comme ils finissaient leur repas et ressellaient les chevaux, elle regarda la haute silhouette de *Dom* Carlo, debout à la lisière de la clairière, concentré et lointain. Maintenant, elle savait suffisamment utiliser son *laran* pour savoir qu'il projetait sa conscience derrière eux jusqu'au col.

— Jusqu'à présent, nous ne sommes pas poursuivis, dit-il enfin. Et les sentiers sont si nombreux qu'à moins d'avoir une

horde de *leronyn* avec lui, je ne crois pas que Lyondri puisse retrouver nos traces. Il faut rester prudent, mais je pense que nous arriverons sans problème à Caer Donn.

Il tendit le bras vers Caryl.

— Veux-tu monter en croupe avec moi, jeune homme ? demanda-t-il comme parlant à un adulte et à un égal. J'ai des choses à discuter avec toi.

Caryl regarda Romilly, puis se ressaisit et dit courtoisement :

— Si tu veux, mon Oncle.

Il grimpa en croupe. Elle les vit parler à voix basse en s'éloignant, et elle s'aperçut que le poids et la chaleur de l'enfant devant elle lui manquaient. Une fois, elle vit Caryl secouer gravement la tête, et un mot ou deux parvinrent à ses oreilles.

— … oh, non, mon Oncle, je t'en donne ma parole…

Soudain jalouse de leur complicité, Romilly souhaita pouvoir entendre ce qu'ils disaient. Si familier lui était maintenant devenu son *laran* qu'elle pensa :

Je n'ai peut-être qu'à projeter mon esprit pour savoir.

Puis cette idée la choqua. Qu'allait-elle penser là, elle qui avait été élevée dans une Grande Maison et qui avait appris les politesses dues aux égaux et aux inférieurs ? Ce serait la même chose que d'écouter aux portes, comme un gamin mal élevé, et ce n'était pas digne d'elle.

Posséder le pouvoir du *laran* ne lui donnait certainement pas le droit de savoir ce qui ne la regardait pas ! Puis, reprenant sa place dans la file –, elle avait posé Prudence sur sa selle, pour que *Dom* Carlo puisse prendre Caryl en croupe – elle fronça les sourcils et se surprit à méditer sur les usages légitimes du *laran*. Elle avait le pouvoir, et peut-être le droit, d'imposer sa volonté aux faucons qu'elle dressait, aux chevaux qu'elle montait, et même, pour sauver sa vie, aux banshee sauvages des cols. Mais jusqu'où allait ce droit ? Jusqu'où était-il légitime de l'utiliser ? Elle pouvait inciter son cheval à accepter la bride et la selle, parce qu'il l'aimait et apprenait de bonne grâce ce qui le rapprochait de son maître. Elle avait senti le profond amour de Preciosa, qui était revenue à elle de sa libre volonté alors qu'elle l'avait libérée.

(Et cette pensée fut douloureuse. Revenait-elle jamais Preciosa ?)

Mais il y avait des limites à ce pouvoir. Il était juste, peut-être, de faire taire les chiens qui l'aimaient, pour qu'ils ne réveillent pas toute la maisonnée.

Pourtant, il y avait aussi des problèmes et des conflits. Elle pouvait inciter la proie à aller vers le bec du faucon, elle pouvait peut-être forcer le stupide lapin des neiges à se jeter dans la gueule des chiens… et cela n'était certainement pas juste, cela ne faisait pas partie de la nature, c'était un avantage illégitime dans la chasse !

Les yeux brûlants, elle baissa la tête, et, pour la première fois de sa vie, se surprit à prier sincèrement.

Porteur de Fardeaux, je n'ai pas demandé ce Don. Je t'en supplie, aide-moi à l'utiliser sagement, pas pour le mal, mais seulement pour être une avec la vie universelle…

Confusément, elle ajouta : *Comme je l'ai été brièvement ce matin avec tout ce qui vit. Comme tu dois l'être, Saint Homme. Aide-moi à décider comment utiliser sagement ce pouvoir.* Et au bout d'un moment, elle ajouta en un souffle : *Car maintenant, je sais que je suis une partie de la vie… mais une partie si infime !*

5

TOUT au long du voyage jusqu'à Caer Donn, cela continua à la troubler. Quand elle chassait pour les oiseaux-espions, elle pensait à son *laran*, et, craignant de s'en servir pour le mal, il lui arrivait de laisser échapper le gibier, ce que les hommes lui reprochaient avec véhémence. Elle faisait appel à son Don pour trouver dans les collines et les bois des charognes pouvant alimenter les oiseaux – elles n'avaient plus besoin de leur corps, ce ne pouvait pas être mal de se servir d'une créature morte pour en nourrir une vivante. Elle aurait voulu renfermer son *laran* tout au fond d'elle-même et ne plus jamais y avoir recours, mais elle devait l'utiliser pour manier les oiseaux-espions – ce ne pouvait pas être mal de leur manifester son affection ? Mais peut-être que si, puisque c'était afin de les faire tenir tranquilles pour sa propre commodité ?

Par moments, elle essayait de les manier sans faire appel au Don des MacAran, dont elle savait maintenant que c'était le *laran*, mais alors, ils criaient et s'agitaient, et *Dom* Carlo lui disait :

— Qu'est-ce qui te prend, mon garçon ? Fais le travail pour lequel on te paye, et calme ces oiseaux !

Alors, elle devait bien recourir à son *laran*, de nouveau tenaillée par ses doutes sur le bien et le mal.

Elle aurait voulu pouvoir en parler à *Dom* Carlo ; il avait le *laran* et avait peut-être souffert des mêmes scrupules quand il avait son âge et apprenait à s'en servir. Est-ce cela que Ruyven avait dû surmonter ? Pas étonnant alors qu'il ait fui l'élevage des chevaux pour chercher refuge derrière les murs d'une Tour ! Elle se surprit à envier Darren, qui n'avait pas trace du Don des

MacAran, et qui, bien que craignant et détestant chevaux et faucons, n'était pas tenté d'influencer leurs esprits pour montrer le pouvoir qu'il détenait sur eux ! Elle ne pouvait pas en parler à Caryl ; ce n'était qu'un enfant, et il utilisait son don avec plaisir, comme elle l'avait toujours fait depuis qu'elle s'était découvert ce pouvoir spécial qu'elle avait sur les chevaux, et dont elle se servait pour les dresser. Mais chaque fois qu'elle essayait de manger du gibier, il lui semblait sentir la vie et le sang de l'animal mort puiser dans son esprit, et elle avait un haut-le-cœur et refusait de manger. Ses repas se composaient uniquement de porridge, de fruits et de pain, et elle était tenaillée par la faim dans le froid cuisant des sentiers de montagne ; pourtant, même quand *Dom* Carlo lui ordonna de manger de la viande, elle en fut incapable, et une fois qu'il était resté près d'elle pour s'assurer qu'elle respectait ses ordres, elle finit par avaler à contrecœur un morceau du *chervine* sauvage tué pour leur repas, mais elle fut prise de nausée et alla vomir à l'écart.

Orain, la voyant sortir du fourré, pâle et défaite, et se mettre à découper les restes du *chervine* pour les oiseaux-espions, la rejoignit. Il était difficile de trouver du gravier dans ce pays de neige, et elle devait donc mélanger des morceaux de peau et des fragments d'os à la viande pour que les oiseaux la digèrent facilement.

— Donne-moi ça, lui dit-il.

Et il apporta lui-même la viande aux oiseaux sur leurs perchoirs. Il les laissa manger et revint vers elle en disant :

— Que se passe-t-il, petit ? Tu n'as pas faim, c'est ça ? Carlo fait ça pour ton bien, tu sais ; tu ne manges pas assez par ce froid, et ça l'inquiète.

— Je sais bien, dit-elle sans le regarder.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon garçon ? Je peux faire quelque chose pour toi ?

Elle secoua la tête. Elle ne pensait pas que personne pût rien faire pour elle. Sauf son père, si elle avait pu lui parler, qui devait avoir livré le même combat dans sa jeunesse, sinon, comment aurait-il pu vivre en paix avec son Don ? Il pouvait haïr le mot même de *laran* et interdire à quiconque de le

prononcer devant lui, mais il ne l'en possédait pas moins, quel que fût le nom qu'il lui donnât. Soudain prise du mal du pays, elle revit Château Faucon, le visage de son père, bon et aimant, et même son visage convulsé de fureur quand il l'avait battue… Elle enfouit la tête dans ses mains, essayant désespérément d'étouffer ses sanglots qui allaient sûrement révéler son sexe. Mais elle était si fatiguée, si fatiguée, qu'elle n'arrivait pas à refouler ses larmes…

Orain posa doucement la main sur son épaule.

— Allons, allons, fiston, ne t'inquiète pas – je ne suis pas homme à trouver les larmes efféminées. Tu es malade d'épuisement, c'est tout. Pleure tout ton saoul, ce n'est pas moi qui irai le crier sur tous les toits !

Il lui donna une dernière tape rassurante et s'approcha du feu.

— Tiens, bois ça, ça te remettra l'estomac en place, dit-il, jetant une pincée d'herbes dans une tasse d'eau chaude qu'il lui mit dans la main.

La tisane était aromatique, avec une légère amertume très agréable, et, effectivement, elle lui fit du bien.

— Si tu ne peux pas avaler la viande pour le moment, je vais te donner du pain et des fruits, car tu ne peux pas rester à jeun par ce froid.

Il lui tendit un gros trognon de pain dur, généreusement arrosé de graisse de *chervine* ; Romilly était si affamée qu'elle le dévora avidement, puis mangea la poignée de fruits qu'il lui avait donnés tandis qu'ils attachaient les chevaux pour la nuit. Il étendit leurs couvertures côte à côte. Caryl n'en avait pas et dormait depuis le début dans les bras de Romilly, enveloppé dans sa cape. Comme elle ôtait ses bottes avant de dormir, elle sentit dans son ventre une douleur révélatrice et se mit à compter secrètement sur ses doigts ; oui, quarante jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait fui la cabane de Rory, et elle devait de nouveau cacher cette incommodité périodique ! Maudite soit la féminité ! Allongée sans dormir entre Caryl et Orain, encore frissonnante, elle se demanda sombrement comment elle arriverait à dissimuler son état dans ce climat. Heureusement, il gelait si fort que personne ne se déshabillait

dans le camp et, pour dormir, chacun empilait sur lui tous ses vêtements et couvertures. La nuit, Romilly ne s'enveloppait pas seulement de la cape de fourrure, cadeau d'Orain, mais du vieux manteau de Rory, Caryl serré dans ses bras.

Il fallait réfléchir. Elle n'avait plus de vêtements ou de loques à déchirer. Mais il existait une mousse épaisse qui poussait en altitude, ici comme à Château Faucon ; elle en avait vu, et n'y avait pas fait attention – mais elle savait que les femmes pauvres, pour qui les chiffons étaient précieux, se servaient de cette mousse pour langer les bébés et aussi lors de leurs règles. Romilly, délicate de nature, ressentit un certain dégoût à l'idée de cette solution, et pourtant, par ce froid, il lui serait plus facile d'enterrer de la mousse souillée dans la neige que de laver des linges. Demain, elle en chercherait ; au moins, dans cette contrée neigeuse, la mousse ne serait pas couverte de terre ou de boue et n'aurait pas besoin d'être lavée. Quelle malédiction que d'être femme !

Le froid était si cuisant qu'ils se pelotonnèrent tous ensemble comme des chiens ; et quand le camp se réveilla au matin, Alaric ricana :

— Dites donc, vous dirigez une nursery maintenant ?

Mais la présence d'Orain était réconfortante pour elle, et, elle le sentait, pour Caryl aussi. Il était bon et paternel et ne lui faisait pas peur. En fait, si cela devenait nécessaire, elle pensait pouvoir confier sans danger son secret à Orain ; il serait peut-être choqué d'apprendre qu'il y avait une fille avec eux dans cette région et ce climat difficiles, mais elle n'aurait pas de problème avec lui, pas plus qu'elle n'en aurait eu avec son père ou ses frères. Sans savoir comment, elle *savait,* avec une certitude absolue, qu'il n'était pas le genre d'homme à la violer où à l'outrager.

Elle s'écarta pour faire sa toilette – on l'avait un peu plaisantée à cause de ça, lui disant qu'elle était aussi pudibonde qu'une femme, mais c'était parce qu'on la savait *cristoforo ;* ils avaient la réputation d'être pudiques et même prudes en ces matières. Elle était sûre qu'aucun des hommes ne la soupçonnait, et Caryl, qui savait – et *Dom* Carlo qui savait aussi, elle le sentait – avaient choisi de ne rien dire.

Elle pouvait garder son secret aussi longtemps qu'elle voudrait. À Caer Donn, ce ne serait peut-être pas aussi facile qu'à Nevarsin de trouver un emploi de fauconnier ou de palefrenier, mais c'était certainement possible, et sans doute qu'Orain, ou *Dom* Carlo lui-même, lui donnerait de bonnes références.

Elle ressentait toujours une certaine répugnance à manger de la viande, tout en sachant que c'était stupide – c'était une loi de la nature que certains animaux fussent prédateurs pour d'autres, mais tout en sachant que son dégoût commençait à s'estomper un peu, elle préférait toujours le porridge et le pain à la viande, et Carlo (Orain lui avait-il parlé à ce sujet ?) ne l'incitait plus à en manger, mais lui donnait simplement une plus grosse ration de porridge et de fruits. Alaric s'était une fois moqué d'elle, mais *Dom* Carlo lui avait sèchement conseillé de se taire.

— Moins il mange de viande, plus il y en a pour nous, mon ami. Laisse-le manger ce qu'il préfère, et fais la même chose ! Si tous les hommes étaient semblables, il y a longtemps que tu serais dans l'estomac d'un banshee ; nous lui devons bien de le laisser faire à sa tête.

Ils avaient quitté Nevarsin depuis neuf jours, calcula-t-elle quand ils virent un oiseau, venant des montagnes, décrire des cercles très haut dans le ciel. Romilly donnait à manger aux oiseaux-espions, et ils tirèrent sur leurs longes quand l'autre, plus petit, piqua sur leur camp ; puis elle vit *Dom* Carlo, debout et immobile, bras tendu, le visage vide, avec le regard perdu de celui qui se concentre sur le *laran*. L'oiseau piqua et se posa sur sa main.

— Un message de nos partisans de Caer Donn, dit Carlo.

Il chercha la capsule sous l'aile, l'ouvrit, et lut le message écrit d'une fine écriture. Romilly regardait, médusée – elle connaissait l'existence des oiseaux-messagers qui pouvaient revenir à leur volière à travers d'immenses étendues désertiques, mais elle n'avait jamais entendu parler d'oiseaux pouvant trouver un homme particulier dans un lieu inconnu de l'expéditeur.

Carlo releva la tête, avec un sourire rayonnant.

— Il faut nous hâter d'arriver à Caer Donn, mes amis, s'écria-t-il. Dans une décade, nous nous rassemblerons à Aldaran, et Carolin prendra la tête de la grande armée en train de s'y masser pour marcher sur les basses terres. Que Rakhal prenne garde à lui, mes fidèles amis !

Tout le monde l'acclama, et Romilly aussi. Seul Caryl garda le silence, baissant la tête et se mordant les lèvres. Romilly allait lui demander ce qui n'allait pas, mais elle se ravisa. Il pouvait difficilement se réjouir d'une armée massée contre son père, premier conseiller de Rakhal. Il aurait été déraisonnable de le lui demander. Pourtant, elle voyait bien qu'il aimait *Dom* Carlo comme un parent – en fait, elle était sûre qu'ils étaient cousins, même éloignés ; elle avait entendu dire que tous les Hastur étaient apparentés, et, considérant les cheveux roux de Carlo, et son air qui lui rappelait tant Alderic, elle était sûre qu'il était un Hastur, et sans doute d'un rang plus élevé que ne le soupçonnaient ses hommes. Si Orain, qui était le frère adoptif du roi, le traitait avec tant de déférence, il devait appartenir à la très haute noblesse.

Ils entrèrent dans Caer Donn tard dans la soirée, et, juste passé les portes de la ville, *Dom* Carlo se tourna vers Orain.

— Emmène les hommes et les oiseaux dans une bonne auberge, dit-il, et commande pour ces fidèles le meilleur dîner que l'argent peut acheter ; le voyage a été très dur, et ils ont payé chèrement pour avoir suivi les exilés. Tu sais où je dois aller…

— Oui, je le sais, dit Orain.

Carlo eut un petit sourire et lui serra la main en disant :

— Un jour viendra où…

— Que tous les Dieux nous l'accordent, dit Orain.

Et Carlo s'éloigna dans les rues de la ville.

Si elle n'avait jamais vu Nevarsin, Romilly aurait pensé que Caer Donn était une grande ville. Dominant la cité, un château se dressait sur la montagne et Orain dit en chevauchant :

— C'est la demeure des Aldaran d'Aldaran. Les Aldaran sont apparentés aux Hastur depuis la nuit des temps, mais ils ne prennent pas part aux querelles des basses terres. Pourtant, les liens du sang sont puissants.

— Le roi séjourne parmi eux ? demanda Romilly.

Et Orain sourit, avec un soupir de soulagement.

— Oui, nous sommes de retour dans une région où Rakhal n'a pas d'admirateurs, et Carolin est toujours le roi légitime de ce pays, dit-il. Et dans quelques jours, les oiseaux que nous avons amenés jusqu'ici seront entre les mains des *leronyn* du roi. Dommage que tu n'aies pas la formation d'un *laranzu*, petit, car tu en as l'étoffe. Tu as rendu un grand service aux hommes de Carolin, et le roi ne sera pas ingrat quand il retrouvera son trône.

Il s'orienta.

— Si j'ai bonne mémoire, il y a une auberge près des fortifications, où nos bêtes et nos oiseaux seront bien nourris, et où nous trouverons ce bon dîner que nous offre Carlo, dit-il. Tâchons de la trouver.

Tandis qu'ils avançaient dans les rues étroites, Caryl vint se placer à sa hauteur.

— Seigneur Orain, vous – le *vai dom* a promis de me renvoyer à mon père sous pavillon de trêve. Tiendra-t-il sa parole ? Mon père…

Sa voix se brisa.

— Mon père doit être fou d'inquiétude.

— Tant mieux ! dit durement Alaric. Ça lui donnera un aperçu de ce que je ressens pour mon fils et ma femme qui sont morts – des mains de ton père…

Caryl le regarda, les yeux dilatés. Il dit finalement :

— Je ne vous avais pas reconnu, Maître Alaric ; maintenant, je me rappelle. Vous vous trompez sur mon père ; il n'a pas tué votre fils, qui est mort des fièvres ; mon propre frère en est mort le même été, et les guérisseuses du roi les ont soignés tous les deux aussi bien. C'est bien triste que votre fils ait péri loin de ses parents, mais, sur mon honneur, Alaric, mon père n'est pas responsable de ce malheur.

— Et ma pauvre femme, qui s'est jetée par la fenêtre en apprenant que son fils était mort loin d'elle…

— Je ne le savais pas, dit Caryl, les yeux pleins de larmes. Ma propre mère était folle de douleur après le décès de mon frère. Je n'osais pas la quitter de peur qu'elle n'attente à sa vie. Je suis

désolé, oh, tellement désolé, Maître Alaric, dit-il, se jetant sur lui et lui entourant la taille de ses bras. Si mon père savait cela, je suis sûr qu'il ne vous poursuivrait plus et qu'il ne vous en voudrait pas d'être son ennemi !

Alaric déglutit avec effort, sans oser bouger, et dit :

— Dieu veuille que mon fils m'ait défendu comme ça. Je ne peux pas t'en vouloir de ton loyalisme envers ton père, petit. J'aiderai le Seigneur Orain à te renvoyer à lui.

Orain poussa un profond soupir de soulagement et dit :

— Nous ne t'enverrons pas dans les basses terres sans escorte, Alaric ; tu resteras ici avec l'armée. Mais il y a ici une maison de la Sororité de l'Épée dont fait partie l'une de mes cousines ; nous pourrons engager deux ou trois de ces femmes pour accompagner l'enfant jusqu'à Thendara. J'en parlerai à *Dom* Carlo, Caryl, et peut-être que tu pourras partir dès après-demain. Et nous tâcherons aussi d'envoyer un oiseau-messager à Hali pour avertir ton père que tu es sain et sauf et qu'on te renvoie à lui sous escorte.

— Merci de votre bonté, Seigneur Orain, dit simplement Caryl. J'ai bien aimé ce voyage, mais je souffre de penser à la douleur de mon père, et à celle de ma mère si elle a appris que je ne suis plus à Nevarsin où elle me croyait en sécurité.

— Je m'en occuperai, petit, dès que nous serons à l'auberge, dit Orain, les guidant vers une grande bâtisse basse, avec des écuries sur le derrière, et surmontée d'une enseigne où était grossièrement peint un faucon.

— Ici, à l'Enseigne du Faucon, nous pourrons bien dîner et nous reposer après ce dur voyage dans les neiges. Et je parie que vous aimeriez bien aussi un bon bain ? Il y a des sources chaudes dans la cité, et des termes à moins de dix portes.

Des acclamations accueillirent ces paroles, mais Romilly pensa sombrement que ce n'était pas pour elle ; elle ne pouvait pas risquer d'aller aux termes avec les hommes, et pourtant elle se sentait sale et avait tellement envie d'être propre ! Enfin, il n'y avait rien à faire. Elle surveilla l'installation des chevaux et des *chervines*, s'occupa des oiseaux-espions, et, après s'être lavé de son mieux le visage et les mains, elle se rendit dans la salle où les attendait le bon dîner commandé par Orain. Il avait aussi

retenu des chambres pour tous, la meilleure étant réservée au jeune Caryl, comme le voulait son rang.

— Quant à toi, je t'invite à partager la mienne, Rumal.

— Je vous remercie, dit Romilly avec lassitude, mais je préfère coucher à l'écurie avec mes oiseaux, qui seront peut-être agités dans une maison inconnue.

Orain haussa les épaules.

— À ton aise, dit-il. Mais j'ai autre chose à te demander pendant le dîner.

— Comme vous voudrez, Seigneur.

Ils se rendirent à la salle à manger ; il y avait du pain tout chaud sorti du four, des racines rôties, dodues et dorées, des volailles à la broche et un ragoût de légumes ; tout le monde mangea avidement après la chère Spartiate du voyage. Orain avait aussi commandé du vin et de la bière à volonté. Mais il refusa du vin à Caryl, d'un air bon et paternel, et fronça les sourcils quand Romilly en demanda une deuxième chope.

— Tu sais très bien que tu ne tiens pas le vin, la gronda-t-il. Garçon, apportez du cidre aux épices à ce jeune homme !

— Ah, plaisanta Alaric, pour une fois avec bonne humeur, Mamy Orain va-t-elle mettre les enfants au lit et leur chanter une berceuse pendant qu'on ira aux termes tremper la crasse du voyage ?

— Non, dit Orain, je viendrai aux bains avec vous autres.

— Et après, on ira voir les filles, cria un autre, avalant une grande cuillerée de la compote composant le dessert. Je n'ai pas regardé une femme depuis Zandru seul sait combien de temps !

— Oui, et je ne m'en tiendrai pas à regarder, cria un autre.

— Faites ce que vous voudrez, mais ce n'est pas une conversation à tenir devant des enfants.

— Moi aussi j'aimerais bien prendre un bain, dit Caryl, mais Orain secoua la tête.

— Les bains ici ne sont pas comme ceux du monastère, mon garçon, ils sont pleins de prostituées et autres individus du même acabit ; pour moi, ça n'a pas d'importance, mais ce n'est pas la place d'un garçon de ton âge. Je commanderai qu'on porte une baignoire et de l'eau dans ta chambre où tu pourras tremper à loisir et te laver avant de te coucher. Toi aussi, dit-il,

considérant Romilly en fronçant légèrement les sourcils. Tu es bien jeune pour les ruffians des termes ; veille à ce qu'il se lave bien les pieds, puis commande un bain pour toi-même ; tu serais une proie trop facile pour les rustres qui hantent ces endroits, autant que si tu étais une jeune vierge respectable.

— Pourquoi le mettre dans du coton ? demanda Alaric. Laissez-le faire ses propres expériences, comme vous l'avez sans doute fait à son âge, Seigneur Orain !

Orain fronça les sourcils.

— Ce que j'ai fait ou non n'a rien à voir ici ; ce garçon m'est confié, de même que le fils de Lyondri, et il ne convient pas qu'un Hastur n'ait personne pour l'assister. Reste ici, Rumal, occupe-toi du petit, mets-le au lit, puis commande-toi un bain.

— Exige qu'on respecte tes droits, mon garçon, tu n'as pas à être traité en gosse, dit l'un des hommes qui avait bu plus que son compte. Tu n'es pas le domestique du petit Hastur !

Soulagée de cette solution, Romilly dit :

— En fait, j'aimerais mieux rester ici ; je suis *cristoforo* et je n'ai pas de goût pour ce genre d'aventures.

— Ah-ah, *cristoforo,* lié par le Vœu de Chasteté, plaisanta Alaric. Eh bien, j'ai fait ce que j'ai pu pour toi, mon garçon, mais si tu aimes mieux te cacher derrière les jupes du Porteur de Fardeaux comme un petit garçon, à ton aise ! Allez, venez ! Qui est pour les termes, les gars ?

L'un après l'autre, ils se levèrent et sortirent, d'une démarche mal assurée. Romilly monta avec Caryl et commanda le bain promis ; quand la servante eut apporté ce qu'il fallait, Romilly s'apprêta à lui donner son bain comme elle l'aurait fait pour Rael, mais il se tourna vers elle, tout rouge.

— Je ne dirai rien devant les hommes, dit-il, mais je sais que tu es une fille, et je suis trop grand pour que ma mère ou même ma sœur me lave. Je peux prendre mon bain tout seul ! Va-t'en, Romilly ! Je leur dirai de te porter un bain. Le Seigneur Orain est sorti et restera sans doute dehors la moitié de la nuit – sûrement qu'il va aussi se chercher une femme – tu vois, je suis assez grand pour savoir ces choses. Alors, tu pourras prendre ton bain dans sa chambre et te coucher après.

Romilly ne put s'empêcher de rire.

— Comme vous voudrez, Seigneur, dit-elle.

— Et ne te moque pas de moi !

— Que Dieu m'en préserve ! dit-elle, essayant de garder son sérieux. Mais le Seigneur Orain m'a chargée de veiller à ce que tu te laves bien les pieds.

— Ça fait plus d'un an que je me lave tout seul au monastère, dit Caryl, exaspéré. Va-t'en, Romilly, avant que mon eau refroidisse, et je te ferai envoyer un bain dans la chambre du Seigneur Orain.

Romilly fut enchantée de cette solution – elle avait une envie folle d'un bon bain chaud, et elle alla à l'écurie chercher ses fontes pendant que des servantes apportaient dans la chambre la baignoire en bois et la remplissaient d'eau fumante, disposant autour de grandes serviettes moelleuses et une boîte de saponaire. L'une d'elles s'attarda, lui décochant des œillades et lui disant d'une voix suggestive :

— Voulez-vous que je demeure pour vous servir, jeune Seigneur ? Ce serait un plaisir de vous laver les pieds et de vous frotter le dos, et pour une demi-pièce d'argent je resterai aussi longtemps que vous voudrez et je partagerai votre lit.

Romilly dut faire effort pour réprimer un sourire ; c'était embarrassant. Était-elle donc un si beau jeune homme, ou bien la femme ne cherchait-elle que sa pièce d'argent ? Elle refusa de la tête en disant :

— Je suis fatigué du voyage ; je vais me laver et dormir.

— Dois-je vous envoyer un masseur, jeune Seigneur ?

— Non, non, rien – laissez-moi seul pour prendre mon bain, dit-elle d'un ton austère, mais elle donna quand même un petit pourboire à la femme. Vous pouvez revenir prendre la baignoire dans une heure.

Sûre enfin d'être seule, elle se déshabilla, entra dans son bain, se frottant vigoureusement avec la saponaire, puis s'attardant dans l'eau chaude en soupirant de satisfaction. La dernière fois qu'elle s'était lavée, c'était dans la cabane de la vieille quand elle avait fait semblant de bien vouloir épouser Rory. À Nevarsin, elle s'était lavée de son mieux, mais, bien entendu, n'avait pas osé aller aux bains du monastère, ni dans

des termes pour femmes, car il devait bien y en avoir en ville, de peur qu'on ne la voie en sortir.

Quelle chose merveilleuse qu'un bain ! Elle resta allongée dans la baignoire, savourant son plaisir, jusqu'à ce que l'eau refroidisse ; alors elle en sortit, s'essuya, sécha soigneusement ses cheveux, et enfila ses sous-vêtements les plus propres. Elle regarda avec envie le lit d'Orain, ouvert par une servante ; il devait avoir fini de prendre son bain et s'était sans doute trouvé une femme pour la nuit, et ce bon lit ne servirait pas. Elle réalisa qu'elle ressentait un petit pincement de jalousie – elle se rappela le rêve dans lequel Orain la caressait dans son sommeil, et elle était heureuse de ses caresses, enviait-elle vraiment l'inconnue dont il partageait le lit cette nuit ?

Bon, il fallait sonner la servante pour emporter la baignoire et regagner l'écurie ; il y avait de la paille à foison pour lui tenir chaud, des couvertures, et elle pouvait même demander des briques chaudes et d'autres couvertures si elle voulait. Elle enfila ses culottes et sonna la servante, puis alla frapper doucement à la porte de Caryl. Il était couché et déjà à moitié endormi, mais il s'assit dans son lit et la serra dans ses bras comme sa propre sœur, lui souhaitant bonne nuit ; puis il se rallongea dans le grand lit, dormant déjà. Il était *vraiment* grand, ce lit, assez grand pour trois ou quatre personnes, et elle fut tentée de s'allonger à côté de l'enfant ; après tout, ils avaient assez souvent dormi dans les bras l'un de l'autre, pendant le voyage. Mais elle se dit qu'il serait gêné de la trouver là à son réveil – il était juste assez âgé pour que la présence d'une femme l'embarrasse. Tandis que ça ne tirerait pas à conséquence, pensa-t-elle en bâillant, répugnant à regagner l'étable, si elle s'allongeait juste un moment sur le lit d'Orain – il ne rentrerait sûrement pas avant l'aube, et même s'il revenait plus tôt, il serait si saoul qu'il ne remarquerait pas sa présence, ou ne se soucierait pas qu'elle fût un garçon ou un chien ; il ne réaliserait jamais qu'elle était une femme, s'il avait pu voyager si longtemps avec elle sans s'en apercevoir. Et il ne possédait pas le *laran* incommode qui l'avait trahie aux yeux de Caryl et sans doute à ceux de *Dom* Carlo aussi.

Elle allait dormir ici un moment – elle se réveillerait et regagnerait l'écurie quand elle entendrait Orain monter l'escalier. Le lit semblait si confortable, après toutes ces nuits passées à la dure ! En venant chercher la baignoire, la servante avait bassiné le lit, et les draps sentaient bon et paraissaient l'inviter. Romilly n'hésita plus. Elle s'allongea tout habillée, tira les couvertures sur elle, somnolant déjà, pensant distraitement, je ne dois pas m'endormir tout à fait, je devrais aller à l'écurie, Orain rentrera peut-être plus tôt que prévu… puis elle s'endormit.

La porte craqua, et Orain, entrant sans bruit, se dressa dans la chambre, jetant ses vêtements et bâillant, et s'assit au bord du lit. Romilly se redressa, choquée et désolée d'avoir dormi si longtemps. Il lui sourit.

— Ah, reste où tu es, mon garçon, dit-il d'une voix ensommeillée. Le lit est assez grand pour deux.

Il avait bu, elle le voyait, mais il n'était pas saoul. Il tendit le bras et lui passa légèrement la main dans les cheveux.

— Ils sont si doux ! Tu dois avoir pris un bon bain, toi aussi, dit-il d'une voix qui avait retrouvé son doux accent des basses terres. Reste là, petit, je dors à moitié moi aussi.

Il ôta ses bottes et ses vêtements de dessus ; Romilly roula tout au bord du lit, fourra sa tête sous les couvertures et se rendormit.

Elle ne sut jamais ce qui l'avait réveillée, mais elle pensa que c'était un cri : Orain se tournait et retournait dans le lit en geignant, puis s'assit comme mû par un ressort.

— Ah – Carolin, ils te prendront… s'écria-t-il, fixant, les yeux dilatés, le vide de la chambre, d'une voix si terrorisée que Romilly comprit qu'il rêvait. Elle le tira par le bras.

— Réveillez-vous ! Ce n'est qu'un cauchemar, dit-elle.

— Ah…

Il prit une profonde inspiration et la raison reparut dans ses yeux.

— J'ai vu mon frère et ami entre les mains de Rakhal, que les scorpions de Zandru l'emportent…

Le visage encore troublé, il se rallongea, et Romilly, se pelotonnant, essaya de se rendormir. Mais au bout d'un moment, elle s'aperçut que le bras d'Orain lui entourait les épaules et l'attirait doucement à lui.

Elle s'écarta, effrayée. Il dit, de sa voix la plus douce :

— Ah, petit, ne sais-tu pas ce que je ressens ? Tu ressembles tellement à Carolin quand nous étions tous deux des enfants – avec tes cheveux roux – et si timide, mais si brave quand il le faut…

Tremblante, Romilly pensa : *Cela est bien inutile, je suis une femme – il ne le sait pas, mais ça ne fait rien. Je vais lui dire…*

Elle tremblait d'embarras, de timidité, mais, étant donné son affection et son attachement pour Orain, elle sentait que ce n'était pas la même chose que quand *Dom* Garris la caressait furtivement ou que Rory avait essayé de la violer…

Elle s'assit et l'entoura de ses bras, posant la tête sur son épaule.

— C'est bien, c'est bien Orain, murmura-t-elle, la bouche contre sa joue. Vous saviez depuis le début, n'est-ce pas ? Je… je…

Ne parvenant pas à s'exprimer, elle lui prit la main et la posa sur sa poitrine, sous sa tunique.

Il se redressa, le visage en feu.

— Par tous les feux de l'enfer ! murmura-t-il, gêné, choqué, et, réalisa Romilly avec horreur, sincèrement consterné. Par tous les feux de l'enfer, vous êtes une fille !

Sur quoi, il bondit littéralement hors du lit, la fixant, médusé, tout en resserrant pudiquement sa chemise de nuit.

— Mistress – *damisela,* mille pardons, je vous demande humblement de me pardonner, je n'avais jamais soupçonné – Miséricordieuse Avarra, mistress, je n'arrive pas à le croire ! Qui êtes-vous ?

Elle dit, tremblant de froid et de chagrin de se voir ainsi repoussée :

— Romilly MacAran.

Et elle éclata en sanglots.

— Oh, par tous les Dieux, implora Orain, se penchant pour l'envelopper d'une couverture, je… ne pleurez pas, on pourrait

vous entendre, je ne vous ferais pas de mal pour un empire, Dame Romilly…

Il déglutit avec effort et recula, branlant du chef, l'air consterné.

— Quelle histoire, et comme je me suis ridiculisé ! Pardonnez-moi, je ne toucherai pas un cheveu de votre tête…

Les sanglots de Romilly redoublèrent et il se pencha sur elle, lui enjoignant d'un ton pressant de se taire.

— Ah, ne pleurez pas, petite Dame, il n'y a vraiment pas de quoi pleurer – écoutez, nous sommes toujours amis, n'est-ce pas ? Peu importe que vous soyez une fille, vous devez avoir vos raisons…

Et, comme elle essayait de réprimer ses larmes, il lui essuya doucement le nez avec le drap et s'assit près d'elle.

— Là, là, on est sage, maintenant ; ne pleurez pas, mon petit, mais je crois que vous me devez peut-être des explications, non ?

LIVRE III

LA GUERRIÈRE

1

IL avait neigé vers le matin, et les rues de Caer Donn étaient d'une blancheur immaculée. Mais une certaine douceur dans l'air annonçait à la campagnarde Romilly que c'était un des derniers sursauts de l'hiver finissant et que le dégel du printemps approchait.

Père disait toujours que seuls les fous et les désespérés voyagent en hiver. Et voilà que j'ai traversé la pire région des Heller après le Solstice. Mais pourquoi penser à cela maintenant ?

Orain lui tapota l'épaule avec cette déférence embarrassée qu'il lui manifestait depuis la veille et qui lui faisait regretter amèrement la bonne camaraderie d'antan. Elle aurait dû savoir qu'elle ne lui plairait pas autant en fille qu'en garçon ; maintenant qu'elle y pensait, ses goûts se voyaient sur toute sa personne et devaient avoir été évidents pour tout le monde, sauf pour elle.

— Nous y voilà, *damisela*, dit-il.

— Je m'appelle Romilly, Orain, et je n'ai pas changé à ce point depuis hier, répondit-elle sèchement, exaspérée.

Avec des yeux de chien battu, il reprit :

— Voilà l'hôtel de la Sororité.

Il la précéda sur le perron.

Maintenant qu'il savait, il ne pouvait plus la laisser affronter les dangers de la vie des camps, car il aurait toujours conscience de son incommode féminité. C'était, après tout, la meilleure solution.

Une femme au visage dur et aux grosses mains de paysanne les accueillit dans le hall – enfin, pensa Romilly, « accueillir » n'était pas le mot juste, mais elle les fit entrer.

— Ayez la bonté d'informer Mistress Jandria que son cousin vient lui rendre visite, dit Orain.

Sa voix avait repris l'impeccable courtoisie du courtisan, sans la moindre trace de son doux accent campagnard.

La femme les lorgna d'un air soupçonneux.

— Asseyez-vous là, dit-elle, montrant un banc comme si elle avait affaire à des mendiants.

Elle disparut dans le couloir, et Romilly entendit des voix de femmes à l'autre bout de la maison. Quelque part, un marteau frappait une enclume – du moins, c'est ce qu'il lui sembla – et ce bruit familier soulagea un peu son appréhension. Toutes les portes du couloir étaient closes, mais, pendant leur attente, deux jeunes femmes en tuniques écarlates et coiffées de casquettes rouges passèrent, bras dessus, bras dessous. La belle-mère de Romilly ne les aurait certainement pas qualifiées de « dames » ; elles portaient toutes deux de larges pantalons, et l'une avait de grosses mains rouges de laitière.

Une autre femme parut au fond du hall, plus mince et jolie, et, pensa Romilly, à peu près de l'âge d'Orain, quarante ans environ, avec des cheveux noirs coupés court, et grisonnants aux tempes.

— Eh bien, mon cousin, qui vois-je ici avec toi ? Et qu'est-ce qui t'amène dans cette région en hiver ? Les affaires du Roi, sans doute – comment va-t-il ?

S'approchant, elle le serra dans ses bras, avec un rapide baiser sur la joue.

— Le roi va bien, Aldones soit loué, dit doucement Orain ; il est chez les Aldaran en ce moment. J'ai deux personnes à te confier, Janni.

— Deux ? dit-elle, haussant ses sourcils poivre et sel en une grimace comique. Et d'abord, qu'est-ce que c'est que ça ? Garçon ou fille, ou serait-ce qu'il ou elle n'aurait pas encore décidé ?

Romilly, rougissant jusqu'à la racine des cheveux, baissa les cheveux ; la moquerie bon enfant de la femme semblait la rejeter d'avance comme inutilisable.

— Elle s'appelle Romilly MacAran, dit doucement Orain. Ne te moque pas d'elle, Janni, elle a traversé avec nous la pire région des Heller en plein hiver, et aucun d'entre nous, pas même moi, n'a deviné que c'était une fille. Elle a pleinement assumé ses tâches, et a soigné nos oiseaux-espions, et je ne savais pas qu'une femme en était capable. Elle les a amenés jusqu'ici vivants et en bonne santé, et les chevaux aussi. Je pensais que c'était un garçon compétent, mais il se trouve que c'est encore plus extraordinaire. Alors, je te l'amène…

— N'ayant plus besoin d'elle maintenant que tu as découvert que ce n'est pas un garçon, dit Jandria avec un sourire ironique.

Puis elle regarda Romilly droit dans les yeux.

— Tu ne peux pas parler toute seule, ma fille ? Qu'est-ce qui t'a poussée à partir dans la montagne en habit d'homme ? Si c'était pour mieux trouver des amants, tu peux repartir tout de suite, car nous ne voulons pas de filles qui nous fassent une réputation de prostituées ! Nous voyageons avec les armées, mais nous ne sommes pas à la disposition des soldats, tiens-le-toi pour dit. Pourquoi es-tu partie de chez toi ?

Le ton cassant mit Romilly sur la défensive.

— Je suis partie de chez moi parce que mon père m'a pris le faucon que j'avais dressé de mes propres mains pour le donner à mon frère, dit-elle. J'ai trouvé que ce n'était pas juste. Et aussi, je n'avais pas envie d'épouser l'Héritier de Scathfell, qui m'aurait obligée à rester dans la maison pour broder des coussins et enfanter ses affreux marmots !

Les yeux de Jandria la scrutaient avec attention.

— Effrayée du lit conjugal et des enfants, à ce que je vois ?

— Non, ce n'est pas ça, dit sèchement Romilly. Mais j'aime les chevaux, les chiens et les faucons, et si je me marie jamais…

Elle ne savait pas ce qu'elle allait dire avant que ces paroles ne sortent de sa bouche.

— … je voudrais que ce soit avec un homme qui me voudrait comme je suis, et pas comme une poupée peinte qu'il appellerait sa femme sans jamais réfléchir à ce qu'elle est ! Et je voudrais

épouser un homme qui ne trouverait pas sa virilité menacée si sa femme sait monter à cheval et dresser un faucon ! Mais j'aimerais encore mieux ne pas me marier du tout, ou du moins, pas tout de suite. J'ai envie de voyager, de voir le monde, de faire des choses…

Elle s'interrompit. Elle s'exprimait très mal. On aurait dit une fille désobéissante et insatisfaite, rien de plus. C'est pourtant ce qu'elle était, et si ça ne plaisait pas à Mistress Jandria, eh bien, elle s'était déjà fait passer pour un garçon, et elle pourrait continuer s'il le fallait !

— Je ne vous demande pas la charité, Mistress Jandria, et Orain me connaît mieux que ça.

Jandria se mit à rire.

— Appelle-moi Janni, Romilly. Et Orain ne connaît rien du tout aux femmes.

— Pourtant, il m'aimait bien tant qu'il ne savait pas que j'étais une fille, dit Romilly, piquée au vif en y repensant.

Janni se remit à rire.

— C'est bien ce que je disais, remarqua-t-elle. Maintenant qu'il le sait, il ne pensera jamais rien de bon de toi, à part que tu devrais porter des jupes et minauder, afin qu'il ne se laisse pas aller inconsciemment à te faire confiance. Il a baissé sa garde devant toi, pensant que cela ne tirait pas à conséquence, et maintenant, il ne te le pardonnera jamais – c'est bien ça ?

— Tu es trop dure avec moi, Janni, dit Orain avec embarras. Mais tu dois bien comprendre que Mistress Romilly ne peut pas voyager avec des hommes et mener la dure vie des camps avec les rustres que je commande !

— Bien qu'elle l'ait déjà fait pendant plusieurs décades, dit Jandria, avec un petit sourire ironique. Enfin, tu as raison, sa place est ici, et puisqu'elle sait s'occuper des chevaux et des oiseaux, elle pourra toujours nous être utile, si elle accepte de vivre selon notre règle.

— Comment puis-je le savoir avant de la connaître ? demanda Romilly.

Jandria éclata de rire.

— Elle me plaît, mon cousin. Tu peux me la laisser et t'en aller tranquille, je ne la mordrai pas. Mais attends, tu as dit que tu avais une autre personne à me confier ?

— Oui, dit Orain. Le fils de Lyondri Hastur, Carolin. Il était élève à Nevarsin, et il est actuellement notre otage – ne me demande pas comment nous en sommes arrivés là, il vaut mieux que tu l'ignores. Mais j'ai donné ma parole de renvoyer l'enfant à Thendara sous pavillon de trêve dès que les cols seront ouverts. Je ne peux pas y aller moi-même…

— Non, dit Jandria, tu ne peux pas ; car bien que ta tête soit bourrée de sottises et laide comme le péché, elle est plus décorative sur tes épaules qu'elle ne le serait au bout d'une pique devant le bureau de Lyondri ! Très bien, nous ramènerons l'enfant à Thendara pour toi ; j'irai peut-être moi-même. Lyondri n'a plus vu mon visage depuis que nous dansions ensemble à des goûters d'enfants, et ne me reconnaîtra sans doute pas sans mes longues boucles et mes nœuds dans les cheveux !

Elle gloussa comme au souvenir d'une bonne plaisanterie.

— Quel âge a maintenant le jeune Carolin ? Huit ou neuf ans…

— Douze ans, je crois, dit Orain, et c'est un brave enfant ; dommage qu'il se soit trouvé mêlé à ça, mais il a sauvé ma peau et celle de mes hommes, et Carolin a de bonnes raisons d'être reconnaissant à son filleul, alors, prends bien soin de lui, Janni.

Elle hocha la tête.

— Je le ramènerai donc dès l'ouverture des cols ; tu peux me l'envoyer.

Elle gloussa et gratifia Orain d'une de ses rapides accolades.

— Et maintenant, il faut partir, mon cousin – que deviendrait ma réputation si l'on savait que je reçois des hommes ? Pis, que deviendrait la tienne si l'on découvrait que tu peux parler civilement à une femme ?

— Oh, allons, Janni… protesta Orain.

Mais il se leva pour partir. Il regarda Romilly avec embarras, et finit par lui tendre la main.

— Je vous souhaite bonne chance, *damisela*.

Cette fois, elle ne prit pas la peine de le corriger. S'il ne voyait pas qu'elle était la même personne en vêtements d'homme ou en jupon, eh bien, tant pis pour lui ; il ne ressemblait plus à son ami Orain, et elle eut envie de pleurer, mais elle se retint, car Janni la regardait avec approbation.

Quand Orain fut parti, elle dit :

— Eh bien, qu'est-ce qui s'est passé ? Il a essayé de t'attirer dans son lit, et quand il a vu que tu étais une fille, il a reculé, frappé d'une sainte horreur ?

— Ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça, dit Romilly, prenant la défense d'Orain sans savoir pourquoi. C'était… il avait été très bon avec moi, et je croyais qu'il avait deviné que j'étais une femme et qu'il me désirait… je ne suis pas une fille facile, se défendit-elle. Une fois, j'ai failli tuer un homme qui voulait me prendre de force.

Elle frissonna et ferma les yeux ; elle s'était crue libérée de l'horrible souvenir de Rory, mais il n'en était rien.

— Mais Orain avait été bon pour moi, et je… je l'aimais bien, et je voulais lui faire plaisir puisque c'était ce qu'il désirait tant.

Janni sourit, et Romilly, sur la défensive, se demanda ce qu'il y avait de drôle là-dedans. Mais elle dit seulement, avec beaucoup de gentillesse :

— Et tu es encore vierge, je n'en doute pas.

— Je n'en ai pas honte ! s'emporta Romilly.

— Comme tu es susceptible ! Eh bien, accepteras-tu de vivre selon notre règle ?

— Si vous me dites ce que c'est, je pourrai vous répondre, dit-elle.

Et Janni sourit encore.

— Eh bien, voilà : seras-tu la sœur de chacune de nous, quel que soit son rang ? Car nous laissons notre rang derrière nous quand nous entrons à la Sororité ; ici, tu ne seras pas *Dame Romilly* ou *damisela,* et personne ne saura que tu es née dans une Grande Maison ni ne s'en souciera. Tu devras faire ta juste part des travaux qui nous incombent, sans jamais demander exemption ou passe-droit parce que tu es une femme. S'il t'arrive de tomber amoureuse, ta liaison devra rester discrète, pour ne pas donner aux Sœurs une réputation de filles perdues.

La plupart d'entre nous prêtent serment d'observer la chasteté quand nous suivons les armées, mais ce n'est pas une obligation.

C'était exactement ce que souhaitait Romilly, et elle le dit.

— Alors, prêteras-tu serment ?

— Avec plaisir, dit Romilly.

— Tu devras jurer, également, d'être toujours prête à défendre tes sœurs à la pointe de ton épée, dans la paix ou dans la guerre, si un homme veut s'imposer à elles par la force, dit Jandria.

— Je veux bien jurer, dit Romilly, mais je ne crois pas que mon épée leur serait d'un bien grand secours ; je n'ai jamais appris à m'en servir.

Janni sourit en l'embrassant.

— Nous te l'apprendrons, dit-elle. Viens, et apporte tes affaires. Ce butor d'Orain a-t-il pensé à te faire déjeuner, ou était-il si pressé de se débarrasser de toi qu'il a oublié que les femmes mangent, elles aussi ?

Romilly, souffrant toujours d'avoir été rejetée par son ami, n'avait pas envie de se moquer de lui avec Janni, mais cela ressemblait tellement à la réalité qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Oui, j'ai faim, avoua-t-elle, et Janni prit un de ses paquets.

— J'ai un cheval à l'écurie de l'auberge, dit Romilly.

Janni hocha la tête.

— J'enverrai une sœur le chercher de ta part. Viens à la cuisine – le déjeuner est terminé depuis longtemps, mais nous trouverons toujours du pain et du miel – puis nous te percerons les oreilles afin que tu puisses porter notre insigne et que les autres sachent que tu fais partie de la Sororité. Ce soir, tu prêteras serment. Seulement pour un an d'abord, puis, si cette vie te plaît, pour trois ans ; et quand tu auras passé quatre années parmi nous, tu décideras si tu veux t'engager pour toute ta vie, ou si tu préfères reprendre ta liberté, ou retourner dans ta famille pour te marier.

— Jamais ! dit Romilly avec ferveur.

— Eh bien, nous ferons voler ce faucon quand ses ailes auront poussé, dit Janni. Mais pour le moment, tu peux porter

l'épée avec nous, et si tu sais t'occuper des chevaux et des faucons, ta présence sera d'autant plus bienvenue. Mhari, notre vieille dresseuse, est morte cet hiver d'une fièvre de poitrine, et ses assistantes sont parties dans le Sud avec les armées. En ce moment, aucune de mes filles ne sait très bien monter, et encore moins dresser un cheval à la selle – sais-tu le faire ? Nous avons quatre poulains prêts au dressage, et bien d'autres à notre grande maison de Thendara.

— J'ai appris cela à Château Faucon, dit Romilly.

Mais Janni l'arrêta de la main.

— Aucune d'entre nous n'a plus ni passé ni famille ; je t'ai prévenue, tu n'es pas Dame Romilly ou Mistress MacAran parmi nous, dit-elle.

Ainsi rabrouée, Romilly se tut.

Pourtant, quel que soit le nom qu'on me donne, je suis Romilly MacAran de Château Faucon. Je ne me vantais pas de mon lignage, j'expliquais seulement comment j'avais appris le dressage – je n'en aurais sûrement pas eu l'occasion dans une petite ferme montagnarde ! Mais si elle choisit de penser que je me vantais, rien de ce que je pourrai dire ne la fera changer d'avis, alors, qu'elle pense ce qu'elle voudra.

Cette sage conclusion donna à Romilly l'impression d'être très adulte, cynique et expérimentée. Elle suivit Janni en silence, puis franchit la grande porte à double battant au bout du couloir.

Son lignage à elle doit être très noble, malgré son refus d'en parler, puisqu'elle dansait avec Lyondri Hastur à des goûters d'enfants. À elle aussi, on a dû défendre de parler de son passé.

La journée fut longue et bien remplie. Elle mangea du pain avec du fromage et du miel à la cuisine, puis on l'envoya s'entraîner à une sorte de combat à mains nues avec d'autres filles, toutes plus habiles qu'elle – elle ne comprenait pas un seul des mouvements qu'elles essayaient de lui enseigner, et se sentait gauche et ridicule – et, plus tard dans la journée, une femme d'une soixantaine d'années, au visage revêche, lui donna une épée de bois comme celles avec lesquelles elle jouait autrefois avec Ruyven, et essaya de lui apprendre les positions de base, mais là encore elle se sentit complètement désemparée.

Il y avait tellement de femmes – du moins, c'est l'impression qu'elle eut, mais elle s'aperçut au dîner qu'elles n'étaient que dix-neuf – qu'elle n'arrivait même pas à se rappeler leurs noms. Plus tard, on lui permit d'aller faire connaissance avec les chevaux à l'écurie où l'on avait amené le sien – elle eut plus de facilité à se rappeler *leurs* noms. Elle y trouva aussi quelques *chervines*. Puis Janni lui perça les oreilles et y inséra des anneaux d'or.

— Seulement le temps que les chairs se cicatrisent, dit-elle. Après, tu porteras l'insigne de la Sororité, mais pour le moment, il faut tourner les anneaux très souvent pour que la cicatrisation se fasse bien, et les laver trois fois par jour dans une infusion d'aubépine.

Puis, devant toutes les femmes assemblées, dont les visages n'étaient qu'une masse floue à ses yeux fatigués, elle prêta le serment de la Sororité. Les dés étaient jetés ; jusqu'au dégel de l'année suivante, elle était liée par serment à la Sororité de l'Épée. Cette cérémonie terminée, elles se pressèrent toutes autour d'elle pour lui poser des questions, auxquelles elle hésitait à répondre, étant donné l'interdiction de Janni de parler de sa vie passée. Puis elles lui trouvèrent une vieille chemise de nuit souvent rapiécée, et l'envoyèrent se coucher dans une longue chambre où s'alignaient une demi-douzaine de lits, tous occupés par des filles de son âge, ou plus jeunes. Il lui sembla qu'elle venait à peine de s'endormir quand la cloche la réveilla le lendemain matin, et elle se lava dans un cabinet de toilette où une demi-douzaine de jeunes filles s'agitaient, à moitié nues, se chamaillant devant leurs cuvettes.

Les premiers jours, Romilly eut l'impression d'être tout le temps à la traîne d'un groupe de filles qui couraient quelque part et qu'elle s'efforçait de rattraper. Les leçons de combat à mains nues la troublaient et l'effrayaient – et leur monitrice avait le visage et la voix si durs ! Pourtant, un après-midi qu'elle travaillait à la cuisine, où elle se sentait plus à l'aise, cette femme, qui s'appelait Merinna, entra et lui demanda une tasse de thé ; et quand Romilly la lui apporta, elle bavarda très gentiment avec elle, et Romilly en conclut que sa dureté en classe était un masque qu'elle prenait pour les obliger à se

concentrer. Les leçons d'escrime étaient plus faciles, car elle avait parfois été autorisée à assister à celles de Ruyven, et même à s'entraîner avec lui de temps en temps – quand elle avait huit ou neuf ans, son père s'amusait de la voir manier l'épée, mais plus tard, il lui avait interdit de regarder, et même de toucher une épée jouet. Peu à peu, ces anciennes leçons lui revinrent, et elle prit de l'assurance, au moins avec les bâtons de bois qui servaient à l'entraînement.

À l'écurie, parmi les chevaux, elle se sentait complètement chez elle. Elle faisait ce travail depuis qu'elle était assez grande pour savonner et graisser une selle.

Un jour qu'elle polissait amoureusement des clous de selle, elle entendit dehors un grand tintamarre et une fille vint la chercher.

— Romy, viens – l'armée du roi passe au bout de la rue, et Merinna nous a donné la permission d'aller la voir ! Carolin marchera vers le sud dès que les cols seront ouverts…

Romilly lâcha son chiffon et courut dehors avec Lillia et Marga. Blotties sous un porche, elles regardèrent la rue pleine de chevaux et de soldats, et les gens alignés le long des maisons qui acclamaient Carolin.

— Regarde, regarde, le voilà, sous la bannière bleue au sapin d'argent – Carolin, le roi, cria quelqu'un.

Romilly se dévissa le cou pour le voir, mais elle n'aperçut qu'une haute silhouette mince, au profil ascétique et énergique assez semblable à celui de Carlo, puis le vent souleva sa cape et elle ne vit plus que ses cheveux roux.

— Qui est le grand maigre qui chevauche juste derrière lui ? demanda quelqu'un.

Et Romilly, qui l'aurait reconnu les yeux fermés dans le noir, dit :

— Il s'appelle Orain, et il paraît que c'est un des frères adoptifs du roi.

— Je le connais, dit une des filles. Il est venu voir Janni ; quelqu'un m'a dit que c'était son cousin, mais je ne sais pas si c'est vrai.

Romilly regarda passer chevaux, hommes et bannières avec détachement et regret. Elle chevaucherait peut-être à leurs côtés

si elle était allée coucher à l'écurie, cette fameuse nuit ; elle serait toujours auprès d'Orain, qui la traiterait encore en ami et en égal. Enfin, c'était trop tard maintenant. Elle se détourna brusquement et dit :

— Rentrons finir notre travail, ce n'est pas la première fois que je vois des chevaux, et, Hastur ou non, un roi est un homme comme les autres.

Les armées, disait-on, allaient camper dans une grande plaine non loin de Caer Donn. Quelques jours plus tard, Janni la convoqua, et quand elle entra dans la grande salle où elle avait vu Janni la première fois, elle se trouva devant Orain et Caryl.

Orain la salua d'un air contraint, mais Caryl se jeta dans ses bras.

— Oh, Romilly, tu m'as manqué ! Tiens, tu es habillée en fille, c'est mieux ; maintenant, je n'ai pas à me souvenir de te parler comme si tu étais un garçon, dit-il.

— *Dom* Carolin, dit Janni d'un ton cérémonieux, et il se tourna respectueusement vers elle.

— J'écoute, *mestra,* dit-il, utilisant le terme le plus poli pour parler à une femme d'un rang inférieur.

— Le Seigneur Orain m'a donné un sauf-conduit pour vous escorter jusqu'à Hali et vous remettre à votre père, dit-elle. Vous avez le choix entre deux solutions, et je suis prête à vous traiter en homme d'honneur et à vous demander votre préférence au lieu de choisir à votre place. Êtes-vous assez grand pour m'écouter sérieusement, pour me répondre rationnellement et pour tenir votre parole ?

Son petit visage était aussi grave que lorsqu'il chantait dans le chœur de Nevarsin.

— Je le suis, *mestra* Jandria.

— Eh bien, c'est très simple. Dois-je vous traiter en prisonnier et vous faire garder – et ne vous y trompez pas, nous sommes des femmes, mais nous serons vigilantes, et nous ne vous laisserons pas vous enfuir.

— Je le sais, *mestra*, dit-il poliment. J'ai eu une fois une gouvernante beaucoup plus dure avec moi que les maîtres et les frères du monastère.

— Très bien, dit Janni. Serez-vous donc notre prisonnier, ou nous donnerez-vous votre parole de ne pas chercher à nous échapper, de sorte que vous puissiez chevaucher avec nous et prendre plaisir au voyage ? Il ne sera pas facile, mais ce sera plus simple pour tout le monde si nous n'avons pas à vous surveiller constamment, ni à vous ligoter pour la nuit. J'accepterai sans hésitation la parole d'un Hastur.

Il ne répondit pas tout de suite et demanda :

— Êtes-vous les ennemies de mon père ?

— Pas particulièrement, dit Janni. De votre père, mon garçon, je ne sais que ce qu'on m'a dit ; mais je suis l'ennemie de Rakhal, dont votre père est l'ami, de sorte que je me méfie de lui. Mais ce n'est pas à lui que j'ai demandé sa parole d'honneur. C'est à vous que j'ai affaire, *Dom* Carolin, pas à lui.

— Romilly vient avec nous ? demanda-t-il.

— Puisque vous avez déjà voyagé ensemble, j'ai pensé vous confier à ses soins, si cela vous est agréable, jeune homme.

Alors il sourit et dit :

— Ça me plaît de voyager avec Romilly. Et je vous donne volontiers ma parole de ne pas chercher à m'enfuir. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je ne pourrais pas traverser les Heller tout seul. Je vous promets donc, *mestra,* de me conformer à vos ordres jusqu'à ce que vous me remettiez aux mains de mon père.

— Très bien, dit Janni. J'accepte votre parole, comme vous pouvez vous fier à ma promesse de vous traiter comme l'une de mes sœurs et de ne vous faire subir aucune indignité. Scellerons-nous ce traité d'une poignée de main, *Dom* Carolin ?

Il tendit la main et prit la sienne, puis il dit :

— Vous n'avez pas besoin de me dire « vous » et de m'appeler *Dom* Carolin, *mestra*. C'est le nom de l'ancien roi, qui est l'ennemi de mon père, bien qu'il ne soit pas vraiment le mien. On m'appelle Caryl.

— Alors, tu m'appelleras Janni, Caryl, dit-elle, souriant enfin, et tu seras notre hôte et non notre prisonnier. Romy, emmène-le dans la chambre des hôtes et qu'il se mette à son aise. Orain, dit-elle, levant les yeux sur son cousin, nous partirons demain si le temps le permet.

— Je te remercie, ma cousine. Et vous aussi, ajouta-t-il, se tournant vers Romilly et lui baisant cérémonieusement la main, comme un courtisan, pensa-t-elle.

Peinée de cette attitude, elle se dit que, quelques jours plus tôt, il aurait pris congé en la serrant bourrument dans ses bras. Soudain, elle souhaita passionnément ne jamais revoir Orain.

Ils quittèrent Caer Donn avant l'aube, et ils chevauchaient depuis une heure quand le soleil rouge se leva, énorme et noyé de brume. Caryl, sur un poney que Jandria lui avait trouvé, chevauchait à côté de Romilly ; derrière, venaient six femmes de la Sororité, menant par la longe une douzaine de bons chevaux qui, disaient-elles, étaient destinés aux armées du Sud. Elles ne dirent pas *quelles* armées, et Romilly s'abstint prudemment de le demander.

C'était bon de chevaucher de nouveau, libre dans le soleil, sans le froid et les tempêtes de la précédente traversée des Heller. Ils s'arrêtèrent à midi pour laisser les chevaux paître et se reposer, puis se remirent en route. En fin d'après-midi, ils dressèrent le camp, et, sur l'ordre de Jandria, on déchargea un cheval de bât, et, pendant que deux femmes allumaient du feu, Janni appela Romilly.

— Viens m'aider à monter la tente, Romy.

Romilly ne savait absolument pas comment on monte une tente, mais, docile, elle tira des cordes et enfonça des piquets où Janni le lui disait, et, en une ou deux minutes, un grand abri de toile imperméable était prêt. On déroula des sacs de couchage à l'intérieur, et son auvent protégerait leur dîner et leur feu de la pluie du soir. Le porridge fut bientôt prêt, chaud et savoureux avec ses tranches d'oignons frits dans le jus d'une volaille, et, assises en tailleur sur leurs sacs de couchage, les femmes mangèrent dans des bols de bois tirés du même paquetage.

— C'est agréable, dit Caryl d'un ton admiratif. Les hommes ne dressent jamais un camp aussi confortable.

Janni gloussa.

— Rien ne les en empêche, dit-elle. Ils savent chasser et faire la cuisine aussi bien que nous, et ils te le diront si tu le leur demandes ; mais peut-être trouvent-ils que c'est un manque de

virilité que de rechercher le confort en campagne, et aiment-ils vivre à la dure parce que ça leur donne l'impression d'être forts et durs. Quant à moi, je n'aime pas dormir sous la pluie, et je n'ai pas honte de reconnaître que j'aime bien mon confort.

— Moi aussi, dit Caryl, rongeant un os. C'est bon, Janni. Merci.

Une dénommée Lauria, que Romilly ne connaissait pas bien, sortit un petit luth de son sac et se mit à jouer. Assises autour du feu, elles chantèrent des ballades pendant une demi-heure. Caryl écoutait, les yeux brillants, mais au bout d'un moment il s'affaissa en arrière, à moitié endormi.

Janni fit un signe à Romilly en disant :

— Enlève-lui ses bottes et mets-le dans son sac de couchage, veux-tu ?

— Bien sûr, dit Romilly, tirant les bottes de Caryl.

Il se redressa en protestant d'une voix endormie. Lauria grommela :

— Laisse ce gosse se débrouiller tout seul, Romy ! Janni, pourquoi l'une de nos sœurs devrait-elle servir ce garçon, qui est notre prisonnier ? Nous ne sommes ni les sujets ni les serviteurs de la famille Hastur !

— Ce n'est qu'un enfant, dit Janni, conciliante, et nous sommes bien payées pour le convoyer.

— Quand même, les Sœurs ne sont pas les esclaves de ces hommes, grommela Lauria. Janni, je me demande pourquoi tu as accepté de l'argent pour escorter un garçon…

— Garçon ou fille, il ne peut pas voyager seul, dit Janni, et il est inutile de le mêler aux querelles de ses aînés ! Et Romilly veut bien s'occuper de lui…

— Je n'en doute pas, dit une autre avec un rictus dédaigneux. C'est une de ces femmes pensant que leur devoir dans la vie est de servir un homme comme une esclave – elle va déshonorer ses anneaux d'oreilles…

— Je m'occupe de lui parce qu'il a sommeil, trop sommeil pour se coucher tout seul ! s'emporta Romilly, et parce qu'il a à peu près l'âge de mon petit frère ! Tu ne t'es jamais occupée de ton petit frère si tu en as un ? Ou est-ce que tu t'es toujours trouvée trop bien pour penser à quelqu'un en dehors de toi ? Si

le Saint-Porteur de Fardeaux a pu porter l'Enfant-Roi sur ses épaules pour traverser la Rivière de la Vie, ne dois-je pas m'occuper de tout enfant qui croise mon chemin ?

— Oh, une *cristoforo*, ricana une autre. Tu récites l'Acte de Chasteté avant de t'endormir, Romy ?

Romilly allait rétorquer vertement – elle ne faisait aucune remarque grossière sur les Dieux des autres, alors ils pouvaient garder pour eux ce qu'ils pensaient de sa religion – mais elle vit Janni froncer les sourcils et elle dit doucement :

— Je pourrais faire pire.

Elle tourna le dos à la fille et étendit le sac de couchage de Caryl près du sien.

— Alors, nous allons dormir avec un mâle sous notre tente ? demanda avec colère celle qui avait protesté la première. C'est une tente pour les femmes.

— Oh, tais-toi, Mhari, tu ne vas pas laisser cet enfant coucher sous la pluie avec les chevaux ! dit Janni avec humeur. La règle de la Sororité doit être appliquée avec bon sens, et ce petit n'est qu'un bébé ! Es-tu assez sotte pour penser qu'il va venir nous violer sous nos couvertures ?

— C'est une question de principe, dit Mhari, maussade. Parce que ce gosse est un Hastur, allons-nous le laisser s'imposer en un lieu réservé à la Sororité ? Je penserais de même s'il n'avait que deux ans !

— Alors, j'espère que tu n'auras jamais le mauvais goût de mettre un fils au monde, au lieu d'une fille, dit Janni d'un ton léger. Par principe, refuserais-tu de donner le sein à un mâle ? Va te coucher, Mhari ; l'enfant dormira entre Romilly et moi, qui protégerons ta vertu.

Caryl ouvrit la bouche ; Romilly lui donna un coup de coude et il la referma sans rien dire. Elle s'aperçut qu'il essayait de refouler un fou rire. Elle trouvait cela un peu bête, mais elles devaient avoir leurs principes et leurs règles, comme les frères de Nevarsin. Elle s'allongea près de Caryl et s'endormit.

Dans son sommeil, elle rêva qu'elle volait, mentalement liée à Preciosa, au-dessus des vertes montagnes de son pays natal. Elle s'éveilla, la gorge serrée au souvenir du panorama de la longue vallée, vue des falaises de Château Faucon. Reverrait-elle

jamais sa maison, sa sœur et ses frères ? Qu'avaient-ils à faire d'une guerrière errante ? Ses oreilles percées lui faisaient mal. Orain et Carlo lui manquaient, et même l'acerbe Alaric. Jusque-là, elle ne s'était fait aucune amie parmi ces étranges femmes. Mais elle était engagée par serment pour un an, au moins, et il n'y avait rien à faire. Elle écouta Caryl qui dormait paisiblement, et la respiration des femmes sous la tente. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule de sa vie, pas même quand elle avait fui la cabane de Rory.

Ils marchèrent cinq jours vers le sud, et arrivèrent à la rivière Kadarin, frontière traditionnelle entre les contreforts des Heller et les basses terres des Domaines. Il sembla à Romilly qu'elles auraient dû être plus émues, mais, pour Janni, ce n'était qu'une rivière à franchir, et ils la traversèrent à un gué où les chevaux eurent à peine de l'eau jusqu'aux genoux. Les montagnes n'étaient plus si hautes, et ils débouchèrent bientôt sur un haut plateau. Caryl rayonnait ; il avait été de bonne humeur pendant tout le voyage, mais maintenant, il était exubérant. Elle se dit qu'il était content de rentrer chez lui, et heureux des longues vacances qui avaient interrompu ses études.

Pourtant, Romilly se sentait mal à l'aise sans montagnes autour d'elle ; chevauchant sur ces terres plates, sous ce ciel sans limites, elle avait l'impression d'être un petit animal surveillé de haut par un oiseau de proie qui allait fondre sur elle et l'emporter dans ses puissantes serres. Elle savait que c'était ridicule, mais ne pouvait s'empêcher de surveiller l'immense ciel pâle où roulaient des nuages violets, comme si quelque chose l'observait. Finalement, Caryl, qui chevauchait à son côté, perçut son trouble grâce à la sensibilité de son *laran*.

— Qu'est-ce qu'il y a, Romy ? Pourquoi n'arrêtes-tu pas de regarder le ciel comme ça ?

Elle n'avait vraiment rien à lui répondre, et essaya d'éluder.

— Je me sens mal sans montagnes autour de moi – j'ai toujours vécu en pays montagneux, et ici, j'ai l'impression d'être à nu, en danger…

Elle s'efforça de rire, levant les yeux vers ces cieux étrangers.

Haut, très haut dans le ciel, à la limite de son champ visuel, une tache minuscule planait. Essayant de l'ignorer, elle baissa

les yeux sur l'herbe grossière à ses pieds, à peine couverte d'un léger givre.

— Quel genre de faucon y a-t-il dans ces plaines, tu le sais ?

— Mon père et ses amis ont des faucons *verrin,* dit-il. Tu en as déjà vu ? Il y en a de l'autre côté de la rivière, ou seulement les grands vilains oiseaux-espions ?

— Je chasse au faucon *verrin,* dit Romilly. Une fois, j'en ai dressé un…

Elle regarda autour d'elle, gênée, avec la chair de poule.

— Toi ? Une fille ?

La question innocente rouvrit une vieille blessure ; elle dit sèchement :

— Pourquoi pas ? Tu parles comme mon père ; comme si, parce que je suis née pour porter des jupes, je n'avais ni intelligence ni courage !

— Je ne voulais pas t'offenser, Romy, dit Caryl, avec une gentillesse très au-dessus de son âge. C'est simplement parce que je n'ai jamais connu beaucoup de filles, à part ma sœur, et elle serait terrifiée de toucher un faucon. Mais si tu peux manier un oiseau-espion et calmer un banshee comme nous l'avons fait ensemble, alors ça ne doit pas t'être bien difficile de dresser un faucon.

Il se tourna vers elle et la regarda, penchant un peu la tête, et ressemblant lui-même à un oiseau avec ses yeux brillants et inquisiteurs.

— De quoi as-tu peur, Romy ?

— Je n'ai pas peur, dit-elle, mal à l'aise sous son regard. Seulement… c'est comme si quelqu'un m'observait, balbutia-t-elle, sans savoir ce qu'elle allait dire avant d'entendre ses propres paroles.

Réalisant que c'était ridicule, elle dit, pour se justifier :

— C'est peut-être seulement parce que… le pays est si plat… je me sens… exposée…

De nouveau, ses yeux fouillèrent le ciel, éblouis par le soleil, où, tremblante à la limite du visible et de l'invisible, une tache continuait à planer…

— … je *suis observée !*

— Ce n'est pas rare, dit Janni, arrivant à leur hauteur. La première fois que je suis venue dans les montagnes, j'avais l'impression qu'elles allaient se refermer sur moi, comme si, pendant mon sommeil, elles allaient s'approcher et me fondre dessus. Maintenant, j'y suis habituée, mais quand même, quand je viens dans les plaines, j'ai l'impression qu'un grand poids m'est ôté et que je respire plus facilement. C'est *ça,* je crois, qui, plus que les rois et les coutumes, distingue l'homme des montagnes de l'homme des plaines ; et j'ai entendu dire à Orain que, chaque fois qu'il sortait de ses montagnes, il se sentait nu et désarmé sous le ciel sans limites…

Romilly pouvait presque l'entendre, parlant de sa voix douce et un peu ironique. Orain lui manquait toujours, et leur bonne camaraderie sans histoire, elle se sentait comme un poisson dans un arbre avec ces femmes ! Leurs voix mêmes l'agaçaient, et il lui semblait parfois que, malgré leur habileté à l'épée et à cheval, elles ressemblaient bien trop à sa sœur Mallina, d'esprit étroit et frivole. Seule Janni semblait dépourvue de la mesquinerie qu'elle avait toujours trouvée chez les femmes. Mais était-ce parce que Janni ressemblait tellement à Orain et si peu à une femme ? Elle ne savait pas et avait trop de peine pour y réfléchir.

Pourtant, se dit-elle, mécontente d'elle-même, il y a quarante jours, je pensais que j'aimais la compagnie des hommes encore moins que celle des femmes. Est-ce que je ne suis contente nulle part ? Pourquoi est-ce que je ne me satisfais pas de ce que j'ai ? Si je dois être toujours insatisfaite, j'aurais aussi bien fait de rester à la maison et d'épouser *Dom* Garris, et j'aurais au moins été insatisfaite au milieu du confort et de mes choses familières !

Elle sentit le contact léger et interrogateur du *laran* de l'enfant dans son esprit. Comme s'il lui demandait ce qui n'allait pas. Elle soupira et lui sourit, lui demandant :

— Tu veux qu'on fasse la course dans cette prairie ? Nos chevaux sont à peu près équivalents, et la différence viendra du meilleur cavalier.

Ils s'élancèrent côte à côte, galopant si vite qu'il lui fallut concentrer toute son attention pour ne pas tomber, ce qui

l'empêcha de penser à ses problèmes. Elle atteignit le but fixé avec une bonne longueur d'avance sur lui, mais Janni, qui les suivait à une allure plus modérée, les gronda tous les deux impartialement – ils ne connaissaient pas le terrain, leur cheval aurait pu se blesser une jambe sur une pierre ou dans le terrier d'un petit animal dissimulé dans l'herbe !

Mais le soir, pendant qu'ils dressaient le camp – les jours rallongeaient visiblement, il faisait encore clair au dîner –, elle avait de nouveau eu l'impression très nette d'être observée, comme si elle était un petit animal, recroquevillé sous la vue perçante d'un faucon planant au-dessus d'elle – elle scruta le ciel qui s'assombrissait, mais ne vit rien. Puis, incrédule, elle sentit une sauvagerie familière, un vol, le contact, le rapport – à peine consciente de ce qu'elle faisait, Romilly leva le poing, sentit les battements d'ailes familiers, l'étreinte des serres.

— Preciosa ! sanglota-t-elle, sentant les serres se refermer sur son poignet nu.

Elle ouvrit les yeux et vit le plumage bleu-noir et luisant des ailes, les yeux perçants, et retrouva l'intimité familière. Contre tout espoir, incroyablement, Preciosa l'avait retrouvée à sa sortie du pays des glaciers, l'avait suivie à travers ces montagnes et ces plaines inconnues.

Elle était en bonne santé, mince, musclée et bien nourrie. Naturellement. La chasse était meilleure dans ces plaines que même dans les Monts de Kilghard où elle était née. Elles restèrent longtemps unies dans une satisfaction muette, Romilly immobile, le faucon sur le poing.

— Mais regardez donc ça ! lui parvint la voix d'une des filles à travers leur absorption mutuelle. D'où sort ce faucon ? Elle a l'air ensorcelé !

Romilly prit une profonde inspiration, et dit à Caryl, qui regardait en silence, comme en transe :

— C'est mon faucon. D'une façon ou d'une autre, elle m'a suivie jusqu'ici, si loin de la maison, si loin…

Elle s'interrompit, car elle pleurait trop pour parler. Troublée par cette émotion, Preciosa battit des ailes, essayant de trouver son équilibre sur le poing de Romilly ; puis elle

s’envola et alla se poser sur un arbre proche, d’où elle continua à les regarder, sans le moindre signe de peur.

Mhari demanda :

— C’est ton faucon – celui que tu as dressé ?

Et Janni dit avec calme :

— Tu m’avais dit que ton père te l’avait pris pour le donner à ton frère…

Romilly contrôla sa voix avec effort et répondit :

— Darren a dû découvrir que Preciosa n’est pas un être dont mon père pouvait disposer.

À travers ses larmes, elle regarda l’arbre où Preciosa était posée, immobile, comme un faucon peint sur un arbre peint, et de nouveau le rapport se rétablit. Ici, parmi ces femmes étrangères, dans ce pays étranger, ayant laissé toute sa vie derrière elle et passé la frontière d’une rivière inconnue, regardant son faucon et sentant le contact familier de son esprit, elle sut qu’elle n’était plus seule.

2

ILS chevauchèrent encore trois jours et arrivèrent dans une chaude région, verte et vallonnée, où l'air tiède ne gardait aucun souvenir du gel. Jusqu'à la fin de sa vie, Romilly se souvint de cette première traversée des Plaines de Valeron – car tel était leur nom, lui dit Caryl – fertiles et verdoyantes, aux champs couverts de moissons et aux arbres couverts de fleurs dépourvues de capsules contre le froid. Le long de la route s'épanouissaient des fleurs, rouges, bleues et or-argent, et le soleil écarlate, énorme et chaud dans ces régions méridionales, jetait des ombres pourpres sur la route. L'air même était sucré, euphorisant.

Caryl, en extase, lui détaillait le paysage en chevauchant.

— Avec tout ça, je ne m'attendais pas à retourner à la maison avant le Solstice d'Été. Oh, que je suis content de rentrer…

— Et de ce pays chaud et aimable, ton père t'a envoyé dans les neiges de Nevarsin ? Il doit être un très bon *cristoforo !*

Caryl secoua la tête, et en cet instant, son visage prit un air distant, fermé, presque adulte. Il dit doucement :

— Je sers le Seigneur de la Lumière, comme il convient à un Hastur.

Alors pourquoi… faillit demander Romilly, qui avait appris à ne poser à l'enfant aucune question sur son père, mais il la lut dans son esprit.

— Les *cristoforo* de Nevarsin sont des hommes vertueux et savants, dit-il enfin. Depuis la création des Cent Royaumes, la guerre et le chaos règnent dans les basses terres, et presque toute instruction a disparu. Mon père désirait que j'étudie en paix, loin des guerres et à l'abri des querelles qui déchirent les

Hastur. Il ne partage pas la foi des Frères, mais il respecte leur religion et leur esprit de paix.

Il se tut, et Romilly, respectant son silence – quelles scènes de guerre et de pillage avait vues cet enfant, loin des montagnes protectrices où les hommes s'abritaient dans leurs maisons-forteresses ? – continua à chevaucher pensivement. Dans ses paisibles montagnes, elle avait entendu des récits sur la guerre. Elle se rappela les batailles qui avaient dévasté cette région verdoyante et paisible. Puis, avec cette lucidité hypersensible qui était maintenant la sienne, il lui sembla que tout s'assombrissait ; elle voyait la campagne semée de taches de sang noir sous le soleil rouge, la terre criant vengeance au ciel du massacre des innocents et des infamies commises par les armées piétinant les moissons. Elle frissonna, la scène disparut, et elle comprit qu'elle avait partagé les souvenirs de l'enfant.

Vraiment, son père a eu raison de l'envoyer vivre en sécurité entre les falaises glaciales mais paisibles de la Cité des Neiges ; ce fut un temps de repos, propre à cicatriser les blessures d'un enfant télépathe, conscient des horreurs de la guerre…

Prise soudain de la nostalgie poignante de son pays, Romilly rendit grâce à son père de sa paisible jeunesse, et de l'entêtement qui avait fait conserver son indépendance au MacAran, sans jamais prendre parti pour l'une ou l'autre des factions qui déchiraient le pays dans leur désir de conquête. Quelle était sa devise à cet égard ? *Que leur Zandru les emporte dans ses forges, eux et tout leur lignage…*

Oh, Père, te reverrai-je jamais ?

Elle regarda Caryl, mais il chevauchait en silence près d'elle, sans rien voir, et elle comprit qu'il s'était refermé sur sa propre peine, incapable de voir celle de Romilly, ou du moins aveuglé par l'effort qu'il faisait pour ne pas la percevoir. *Suis-je donc tombée si bas, que je doive me tourner vers un enfant de douze ans, un bébé guère plus âgé que mon petit frère, pour quêter son réconfort, quand je n'arrive pas à supporter mon lot, que j'ai choisi moi-même ?*

Elle était entourée d'étrangères, et elle se demanda un instant si toutes ces femmes avançaient comme elle, refermées

sur leur propre souffrance, chacune portant sa part des fardeaux imposés à l'humanité. *Est-ce pour cela que les hommes invoquent le Porteur de Fardeaux comme s'il n'était pas seulement un grand maître de sagesse, mais aussi un Dieu – afin que nous ayons des Dieux pour nous aider à porter nos fardeaux, qui sinon seraient trop lourds pour nos épaules ?*

La vue du petit visage douloureux de Caryl lui fut insupportable. Elle, au moins, elle était adulte et pouvait porter son propre fardeau, mais lui n'était qu'un enfant, et n'aurait pas dû en être accablé. Interrompant la rêverie de Caryl, elle lui demanda doucement :

— Veux-tu que j'appelle Preciosa pour qu'elle voyage avec toi ? Je crois qu'elle se sent seule…

Elle siffla son faucon, le posa sur la selle de Caryl et fut amplement récompensée en voyant la tristesse d'adulte disparaître de son visage, qui redevint enfantin, plein de jubilation à la vue de l'oiseau.

— Quand cette guerre sera finie, Romy, et que le pays aura retrouvé la paix, seras-tu mon grand fauconnier et m'apprendras-tu tout ce qu'il faut savoir pour dresser les faucons ? Mais non, une fille ne peut pas être *fauconnier,* n'est-ce pas ? Alors, voudras-tu être ma *grande fauconnière* un jour ?

— Je ne sais pas où nous serons l'un et l'autre à la fin de cette guerre, Caryl, dit-elle doucement. Ce serait un plaisir de t'apprendre ce que je sais sur les faucons. Mais n'oublie pas qu'une grande partie de ce que je sais ne peut pas s'enseigner. Tu devras découvrir en toi, par le cœur et le *laran*…

Et elle se dit machinalement que, maintenant, ce mot ne l'effrayait plus…

— … la connaissance, l'amour et les habitudes des oiseaux.

Et elle trouva facile à croire que ce petit garçon plein de sagesse, si sensible aux hommes et aux bêtes, avec la gravité des moines qui l'avaient élevé et le charme des Hastur, pourrait peut-être un jour être roi. Il lui sembla un instant voir le scintillement lumineux d'une couronne sur ses boucles rousses – puis elle écarta cette vision importune. Elle apprenait vite, se dit-elle, à manier le Don qui lui était échu, à ouvrir ou fermer son esprit.

Est-ce ainsi que son père avait appris à survivre à l'extérieur d'une Tour, se demanda-t-elle, en étouffant tout le *laran* qui ne lui servait pas dans son travail d'éleveur ? Et pourrait-elle supporter d'étouffer cette nouvelle partie d'elle-même ? Pouvait-elle supporter de l'avoir – ou de *ne pas* l'avoir, maintenant ? C'était un Don terrifiant et qui apportait avec lui ses propres sanctions. Aujourd'hui, elle ne s'étonnait plus des vieux contes qu'on racontait dans les montagnes, sur des hommes devenus fous à l'éveil de leur *laran*…

Et comment Caryl pourrait-il être roi ? Son père n'était pas roi, mais homme lige de *Dom* Rakhal, et que ce soit Rakhal ou Carolin qui gagne cette guerre, Lyondri Hastur n'était toujours pas roi. À moins qu'il ne trahisse Rakhal comme il avait trahi Carolin, par ambition de fonder une dynastie de son lignage ?

— Romilly – Romy ! Tu dors sur ta selle ? dit joyeusement Caryl, interrompant sa rêverie. Je peux voir si Preciosa voudra bien voler pour moi ? Il nous faudra des oiseaux pour le dîner, non ?

Elle lui sourit.

— Si elle veut bien voler pour toi, c'est entendu, acquiesça-t-elle, mais je ne peux pas te le promettre. Et avant, il faut demander à Dame Jandria si nous avons besoin d'oiseaux pour le repas ; c'est elle qui commande ici, pas moi.

— Je suis désolé, dit Caryl sans la moindre contrition, par pure politesse. Mais j'ai du mal à me rappeler qu'elle est noble, et ça ne me vient pas naturellement de lui demander sa permission, alors qu'avec toi, je n'oublie jamais que tu es de la lignée des Hastur.

— Mais non, dit Romilly, et Janni est la cousine du Seigneur Orain, si tu ne le savais pas, de sorte que son sang est aussi bon que le mien.

Soudain, Caryl sembla effrayé.

— J'aurais préféré que tu ne me le dises pas, balbutia-t-il, car ça fait d'elle une des plus grandes ennemies de mon père, et je ne veux pas qu'il la haïsse…

Romilly s'en voulut ; il avait l'air accablé. Elle ajouta vivement :

— Le rang ne signifie rien dans la Sororité, et Jandria a renoncé aux privilèges d'une noble naissance. Et moi aussi, Caryl.

Elle s'aperçut qu'il semblait soulagé, sans bien comprendre pourquoi.

— Je vais demander à Jandria s'il nous faut des oiseaux pour la marmite, dit-elle vivement, et tu chasseras avec Preciosa si elle veut bien voler pour toi ; Jandria ne t'empêchera certainement pas de chasser pour ton dîner, sauf si tu nous demandes de plumer et cuire ton gibier à ta place.

— Je peux faire ça moi-même, dit fièrement Caryl, puis, souriant et baissant les yeux, il ajouta d'une toute petite voix : Si tu me montres comment on fait.

Et ils se mirent à pouffer tous les deux.

— Je t'aiderai à faire cuire ton oiseau si tu m'en donnes un morceau – marché conclu ?

Trois jours plus tard, ils abordèrent les rives d'un lac caché dans les replis des collines, et Caryl lui montra de la main une grande maison, pas tout à fait un château, situé au bout de la longue vallée.

— Voilà Hali et le château de mon père.

Romilly se dit qu'il ressemblait plus à un palais qu'à une forteresse, mais garda ses réflexions pour elle.

— Je serai content de revoir mon père et ma mère, dit Caryl.

Et son père, serait-il content de revoir ce fils pris en otage par ses pires ennemis et enlevé à la sécurité de Nevarsin où il l'avait envoyé ? se demanda Romilly. Mais elle n'exprima pas sa pensée. Le matin même, survolant le pays par les yeux de Preciosa, elle avait vu, sur toute l'étendue des Plaines de Valeron, des armées se masser et marcher vers les frontières. Bientôt, la guerre ravagerait de nouveau ces terres verdoyantes.

Toute la journée, ils traversèrent une région dévastée par la guerre, des fermes en ruine, une tour dont il ne restait plus pierre sur pierre, mais seulement des tas de gravats comme si un tremblement de terre les avait arrachées à leurs fondations ; quelle armée, quelle arme terrible avait provoqué cette catastrophe ? Une fois, ils durent faire un détour car, arrivant

au sommet d'une colline, ils virent un village en ruine dans la vallée au-dessous d'eux. Un silence irréel planait sur le pays, et pourtant les maisons étaient toujours debout, sereines et paisibles, mais aucune fumée ne sortait des cheminées, tous les bruits familiers, chevaux qui piaffent, enfants qui jouent, marteaux qui frappent sur les enclumes et femmes qui chantent en tissant, s'étaient tus. Un silence de mort pesait sur le village, et Romilly finit par distinguer une imperceptible brume verdâtre, comme si les maisons baignaient dans des miasmes mortels, brouillard qui rendait la mort presque tangible. La brume verdâtre puisait doucement, et brusquement, Romilly comprit qu'à la nuit tombée, rues et maisons brilleraient dans le noir d'une luminescence malsaine.

Sous ses yeux, un prédateur efflanqué, affamé, glissa sans bruit dans les rues, puis ralentit, s'arrêta, se coucha, remuant encore faiblement, sans un cri.

— Poudre brûle-moelle, dit Jandria d'un ton tranchant. Partout où ce produit est lancé par la voie des airs, la terre meurt, les maisons meurent ; si nous traversions ce village, nous ne serions pas en meilleur état que ce chat sauvage d'ici quelques jours. Demi-tour ; il vaut mieux ne pas approcher ; cette route est fermée comme si un nid de dragons la gardait, ou même mieux, car il est possible de combattre des dragons, mais toute lutte est inutile contre ce fléau et, pendant dix ans ou plus, ces terres seront maudites et, dans les forêts, les bêtes mettront bas des petits difformes. Une fois, j'ai vu un chat sauvage qui avait quatre yeux, et un *chervine* avec des doigts à la place des sabots. Terrifiant !

Elle frissonna en faisant tourner son cheval.

— Nous allons contourner cet endroit d'aussi loin que possible ! Je n'ai pas envie de voir mes dents et mes cheveux tomber, et mon sang tourner en petit-lait dans mes veines !

Le détour ajouta deux ou trois jours à leur voyage, et Janni demanda à Romilly de ne pas faire voler Preciosa.

— Si elle mangeait un gibier contaminé par ce produit, elle mourrait, mais pas assez vite pour lui épargner d'horribles souffrances, et si nous en mangions aussi, nous perdrions nos dents et nos cheveux, sinon pis. Ce fléau contamine un pays

pour longtemps, et empoisonne les prédateurs et leurs proies qui traversent cette campagne maudite. Il vaut mieux la laisser jeûner un ou deux jours que de risquer sa mort en la laissant chasser trop près de ce village.

Et ainsi, Romilly transporta Preciosa pendant deux jours sur sa selle, et, bien qu'elle se fût juré de ne plus jamais l'attacher, elle céda à la peur et lui lia des longes autour des pattes.

Je n'ose pas te laisser voler car tu pourrais manger des bêtes qui te tueraient, transmit-elle tristement à son oiseau, essayant de former dans son esprit une image que le faucon pût comprendre, où le gibier brillait de cette luminescence malsaine et vénéneuse ; elle n'était pas certaine d'avoir établi le contact avec l'esprit de Preciosa, qui devint maussade et boudeuse, mais qui ne tira pas sur ses liens et chevaucha avec elle, la tête sous l'aile. Romilly sentait une faim dévorante puiser en elle, mais elle sembla accepter d'être enchaînée pour son bien.

Enfin, il sembla qu'ils étaient hors de danger, mais Janni demanda aux femmes de la prévenir immédiatement si leurs dents commençaient à se déchausser et leurs cheveux à tomber par poignées ; elle pensait avoir fait un détour assez grand autour des terres contaminées.

— Mais personne n'est jamais sûr avec cette horreur, termina-t-elle, serrant les dents.

Elle dit à Romilly, avec un bref regard qui lui fit penser à Preciosa, renfermée et boudeuse sous ses yeux voilés de lourdes paupières :

— Orain a été mis en tutelle dans ce village. Et maintenant, personne ne pourra y vivre pendant des années et peut-être plus. Que les Dieux maudissent Lyondri et ses armes diaboliques !

Romilly jeta un bref regard vers Caryl, mais ou bien il n'avait pas entendu, ou bien il fit semblant. Cet enfant avait un fardeau bien lourd à porter !

Le soir, ils dressèrent le camp de bonne heure, et pendant que les femmes montaient la tente, Janni appela Romilly à l'écart.

— Viens avec moi, j'ai à te parler. Non, Caryl, pas toi, ajouta-t-elle sèchement.

Et l'enfant recula, comme un chiot frappé d'un coup de pied. Janni sortit du camp avec Romilly, et lui fit signe de s'asseoir, s'asseyant elle-même en tailleur dans l'herbe.

— As-tu des dents qui se déchaussent, des cheveux qui tombent ?

Romilly découvrit ses dents en un grand sourire, puis, levant la main, tira vigoureusement sur ses cheveux courts.

— Absolument rien, Janni, dit-elle.

Janni poussa un soupir de soulagement.

— Evanda soit louée, qui a protégé ses filles, dit-elle. J'ai trouvé quelques cheveux sur mon peigne en me coiffant ce matin, mais je vieillis, et il est normal que je commence à perdre mes cheveux à mon âge. Je n'ai quand même pas pu m'empêcher de craindre que nous n'ayons pas contourné d'assez loin ce site maudit. Quel fou peut détruire ainsi la terre même de ses vassaux ? Oh oui, j'ai souvent fait la guerre, je peux comprendre qu'on brûle une récolte – quoique je n'aime pas que les humbles souffrent pour les querelles des grands et des puissants – mais une moisson brûlée repoussera, une terre piétinée sera de nouveau ensemencée une fois la paix revenue. Mais détruire la terre même où rien ne poussera pendant une génération ? Je suis peut-être trop pusillanime pour une guerrière, dit-elle.

Puis elle se tut et garda un long moment le silence. Elle dit enfin :

— Ton prisonnier t'a-t-il causé des problèmes ?

— Non, dit Romilly. Il est content de rentrer chez lui, mais il a scrupuleusement tenu sa parole.

— C'est bien ce que je pensais, mais je suis heureuse de te l'entendre dire, dit Jandria.

Elle détacha les modestes boucles d'argent de sa cape et en rejeta les pans en arrière en soupirant, tandis que le vent ébouriffait son épaisse chevelure. Elle avait le visage las et ridé. Émue de sympathie, Romilly dit :

— Vous êtes si fatiguée, Jandria. Laissez-moi faire votre part du travail au camp, ce soir, et allez vous reposer dans la tente. Je vous apporterai votre repas dans votre sac de couchage.

Janni sourit.

— Ce n'est pas la fatigue qui me pèse, Romilly. Je suis vieille et endurcie aux errances et à la vie des camps, et j'ai dormi dans des endroits beaucoup moins confortables sans me plaindre. Je suis troublée, c'est tout, car le bon sens me dit une chose, et l'honneur m'en dit une autre.

Romilly se demanda ce qui pouvait troubler Janni, qui lui sourit en lui prenant la main.

— Le jeune Carolin m'a été confié, dit-elle, et l'honneur voudrait que ce soit moi qui le remette à son père. Pourtant, c'est toi que j'enverrai avec lui dans la Cité de Hali pour le remettre aux mains du Seigneur Hastur.

La première pensée de Romilly fut qu'elle aurait ainsi l'occasion de voir une grande cité des basses terres ; la deuxième qu'elle serait désolée d'être séparée de Caryl. Et seulement alors, elle réalisa qu'il lui faudrait aussi rencontrer cette canaille de Lyondri Hastur.

— Pourquoi moi, Janni ?

Jandria poussa un profond soupir.

— Parce que tu connais les manières et les usages d'une Grande Maison, dit-elle. Je me sens un peu traître envers la Sororité, ayant juré de laisser mon rang à jamais derrière moi. Mhari, Reba, Shaya – ce sont toutes de braves femmes, mais elles ont les manières frustes de leurs familles paysannes, et je ne peux pas leur confier cette mission diplomatique. De plus, il y va de notre sécurité à toutes.

Elle eut un sourire contraint, presque une grimace.

— Quoi que j'aie dit à Orain, Lyondri me reconnaîtrait même si je me déguisais avec des plumes de banshee et faisais la danse des Ya-men dans le Vent Fantôme ! Je n'ai pas envie de finir au bout d'une corde pour trahison. Carolin et Orain faisaient eux aussi partie de ceux que Lyondri aimait le mieux, et sont maintenant de ceux qu'il pourchasse avec le plus de fureur. Carolin, Orain, Lyondri et moi – nous avons tous les quatre été en tutelle ensemble.

Elle hésita, soupira, et reprit :

— Orain ne le sait pas, il n'a jamais voulu voir ce qui peut se passer entre un jeune homme et une jeune fille, et il n'a pas connu – le feu de l'enfer ! Pourquoi avoir honte de dire que

Lyondri et moi avons partagé la même couche plus d'une fois, avant même que je sois devenue femme ? Maintenant que je me suis détournée de lui pour m'attacher à mon propre sexe, je crois qu'il aurait plaisir à me pendre, si ma mort pouvait chagriner Carolin ou son écuyer ! Et je ne supporte pas l'idée de le revoir – qu'Avarra ait pitié de moi, je ne peux m'empêcher de l'aimer encore, presque autant que je le hais !

Elle déglutit avec effort, les yeux baissés, serrant étroitement la main de Romilly.

— Tu sais maintenant pourquoi je suis trop lâche pour me rendre chez lui, même sous pavillon de trêve – il m'épargnerait peut-être en souvenir de notre ancien amour, mais je n'en suis pas certaine…

— Ce n'est pas nécessaire, dit gentiment Romilly, sentant sa peine. J'irai volontiers. Il ne faut pas risquer votre vie.

— En toi – comprends-tu cela, Romilly ? – Lyondri et Rakhal ne verront qu'une étrangère, et qui plus est une étrangère que Caryl aime, quelqu'un qui a été bon envers son fils ; et ils sauront seulement que tu es une envoyée de la Sororité, et non pas une rebelle, ou une Guerrière assermentée à Carolin. Que ce soit bien clair, Romilly – je t'envoie au-devant du danger – il se peut que Lyondri n'honore pas le sauf-conduit du courrier qui lui ramènera son fils ; mais tu ne risques rien de plus que la prison. Lyondri te tuera *peut-être ;* mais il ne laisserait sûrement pas passer l'occasion de se venger de moi.

Danger possible pour elle, contre mort certaine pour Jandria ? Romilly n'hésita qu'un instant, et Janni dit avec lassitude :

— Je ne peux pas t'ordonner de prendre ce risque, Romilly. Je peux seulement t'en prier. Car je ne peux pas envoyer Caryl seul en ville ; j'ai juré qu'il serait remis entre les mains de son père.

— Je croyais qu'il nous avait donné un sauf-conduit…

— Oh, certainement, dit Janni, mais je n'ai pas confiance. Si Lyondri trouve avantage à le violer, ce qu'il a toujours fait…

Et elle enfouit son visage dans ses mains. Romilly se sentait faible et effrayée. Mais la Sororité l'avait accueillie alors qu'elle était seule, l'avait logée et nourrie, et reçue avec amitié. Elle leur

devait bien cela. Et elle était une Guerrière assermentée. Elle dit, serrant la main de Janni :

— J'irai, ma sœur. Faites-moi confiance.

Avant d'entrer dans la ville, Caryl se lava soigneusement dans un ruisseau, emprunta un peigne à une femme, se coiffa avec soin et se coupa les ongles. Il sortit de ses fontes ses vêtements un peu élimés – depuis quelques jours, il portait des vieilleries données par une des femmes pour pouvoir laver ses affaires et être au moins propre pour rentrer à la cour, quoique sa tenue ne convînt guère à un prince.

Il dit avec regret :

— Père m'avait envoyé un nouvel habit pour la Fête du Solstice d'Hiver, mais je l'ai laissé au monastère quand je l'ai quitté si brusquement. Enfin, il n'y a rien à faire, et ces vêtements sont ce que j'ai de mieux.

— Je peux te couper les cheveux, si tu veux, proposa Romilly.

Elle lui égalisa ses boucles, puis les brossa jusqu'à les faire briller. Il éclata de rire, disant qu'il n'était pas un cheval pour qu'elle l'étrille ainsi, mais il se regarda avec satisfaction dans le miroir du ruisseau.

— Au moins, j'ai retrouvé l'air d'un noble ; je déteste être loqueteux comme un rustre, dit-il. *Mestra* Jandria, vous ne venez pas avec nous ? Mon père ne pourrait pas tenir rigueur à une femme qui a été si bonne envers son fils.

Jandria secoua la tête.

— J'ai eu de vieilles querelles avec Lyondri avant même que tu sois conçu ou que Rakhal n'usurpe le trône de Carolin, mon garçon ; je préfère que ton père ne me voie pas. Romilly t'accompagnera.

— Je suis content que Romilly me ramène, et je suis sûre que mon père lui en sera reconnaissant.

— Au nom de tous les Dieux des Hastur, petit, je l'espère comme toi, dit Jandria.

Et quand Caryl s'inclina pour lui baiser la main à la manière de la cour, elle pressa la sienne.

— *Adelandeyo,* dit-elle à la façon des montagnards. Que les Dieux vous accompagnent, et qu'ils vous gardent, toi et Romilly.

Seule Romilly, voyant Janni serrer les dents et refouler ses larmes, sut ce qu'elle pensait, *les Dieux te protègent, ma fille, et puisses-tu sortir saine et sauve des griffes de Lyondri Hastur*.

Romilly se mit en selle. Avec une lucidité qui ne lui était pas habituelle à moins d'être en rapport avec son faucon et de voir par ses yeux grâce au *laran,* elle vit le ciel pâle et clair, la tente de la Sororité, elle entendit le choc des bâtons de Mhari et Lauria qui s'entraînaient à l'escrime, elle vit deux autres femmes répéter lentement les mouvements du combat à mains nues, comme en une danse rituelle qui entraînait leurs muscles à réagir sans réfléchir pour se défendre. Elle voyait encore la fumée du feu allumé pour le petit déjeuner et s'alarma – une odeur de fumée alors que rien ne cuisait ? – puis elle se rappela qu'ils n'étaient plus dans la forêt, et qu'il y avait peu de risques d'incendie dans cette prairie.

Elle s'était arrangée de son mieux, avec sa plus belle cape, celle qu'Orain lui avait achetée au marché de Nevarsin – maintenant, elle lui en voulait de ce cadeau, mais elle n'avait rien d'autre d'aussi chaud et présentable – et elle avait emprunté une tunique propre à une sœur du camp. Ses anneaux d'oreilles lui faisaient toujours mal, impitoyablement découverts par ses cheveux courts. Eh bien, se dit-elle, cherchant à se justifier, je suis ce que je suis, une femme de la Sororité de l'Épée – même si je ne suis pas très habile à la manier – et Lyondri Hastur n'a qu'à m'accepter comme émissaire pourvu d'un sauf-conduit ; pourquoi me soucier de ne pas avoir l'air d'une dame ? Qu'est Lyondri pour moi ? Et pourtant, une petite voix ressemblant à celle de Luciella disait dans sa tête, d'un ton choqué et réprobateur : *Romy, quelle honte, en bottes et culottes, et à califourchon comme un homme ! Qu'est-ce que ton père va dire ?*

Elle claqua la langue pour faire avancer son cheval et fit signe à Caryl qui se mit à trotter à côté d'elle.

Hali était une cité sans murailles fortifiées, avec de larges rues étrangement lisses sous les pas ; devant son air perplexe, Caryl sourit et lui dit qu'elles avaient été construites grâce à la

technologie des matrices, sans participation du travail humain. Devant son air sceptique, il insista :

— C'est vrai, Romy ! Père m'a montré une fois comment on peut poser des pierres avec les grands écrans de matrices et un cercle de dix ou douze *leroni* ou *laranzu'in*. Un jour, moi aussi je serai sorcier, et je travaillerai dans les relais et les écrans !

Romilly resta sceptique, mais il était inutile de contredire ce que son père avait dit à l'enfant, et elle se tut.

Il la dirigeait à travers les rues, et elle arrivait tout juste à s'empêcher de s'ébahir comme une nigaude fraîchement débarquée de sa ferme ; Nevarsin était une belle cité, et Caer Donn aussi, mais Hali était toute différente. Au lieu des rues abruptes et pavées et des maisons de pierre blotties les unes contre les autres sous les hautes falaises des Heller ou du Château Aldaran, il y avait des rues larges et des maisons ouvertes – elle n'avait jamais vu une maison qui ne fût pas aussi une forteresse, et se demanda comment les gens pouvaient dormir tranquilles ; même la ville n'avait pas de murailles fortifiées.

Et les gens qui circulaient dans ces rues semblaient d'une race différente des montagnards – solides gaillards à l'air dur et farouche, vêtus de fourrures et de cuir contre le froid cuisant et qui avaient l'air dur et farouche ; ici, dans cette plaisante cité des basses terres, hommes et femmes élégamment vêtus se promenaient nonchalamment dans les larges rues, en vêtements de couleurs vives, tuniques brodées, jupes et voiles de teintes éclatantes pour les femmes, longs manteaux et pantalons pour les hommes, avec de minces capes de toutes les nuances, plus élégantes que chaudes.

Une ou deux personnes s'arrêtèrent pour dévisager le jeune garçon aux cheveux roux flamboyants, et la mince jeune fille en culotte et anneaux d'oreilles chevauchant à son côté en uniforme écarlate de la Sororité et cape démodée des montagnes. Caryl dit entre ses dents :

— Ils me reconnaissent. Et ils te prennent pour une Hastur, toi aussi, à cause de tes cheveux roux. Père le pensera peut-être aussi. Et ce doit être vrai, Romilly, avec tes cheveux et ton *laran*…

— Je ne crois pas, dit Romilly. Il naît des roux dans des familles où il n'y en a jamais eu, comme on voit parfois surgir un albinos ou un hémophile dans certaines familles qui n'en avaient jamais connu avant. Les MacAran sont roux aussi loin que remonte mon souvenir – je me rappelle mon arrière-grand-mère, qui est morte avant que je puisse monter à cheval, mais dont les cheveux, quoique blancs par endroits, étaient plus roux que les miens à la racine.

— Ce qui prouve qu'à une certaine époque ils ont été apparentés aux enfants d'Hastur et Cassilda, argua l'enfant, mais Romilly secoua la tête.

— Je crois que ça ne prouve rien du tout. Je sais peu de chose sur tes Hastur…

Avec tact, elle ravala les paroles qu'elle avait sur le bout de la langue, *et ce que j'en sais ne me plaît pas beaucoup*. Mais elle savait que l'enfant entendait aussi bien les paroles inexprimées que les autres ; il baissa les yeux sur sa selle et se tut.

Maintenant, ils approchaient d'une Grande Maison située au centre de la ville, et Romilly fut un peu effrayée. Elle allait se trouver devant ce monstre de Lyondri Hastur, l'homme qui avait suivi l'usurpateur Rakhal et exilé Carolin, tué et dépouillé de leurs biens tant de ses partisans.

— N'aie pas peur, dit Caryl, lui tendant la main du haut de son cheval. Mon père te sera reconnaissant de m'avoir ramené. C'est un homme bon, vraiment, je t'assure, Romy. Et il paraît qu'il a promis une récompense au courrier de la Sororité qui me ramènera.

Je ne veux pas de récompense, à part la vie sauve, se dit Romilly. Pourtant, comme la plupart des jeunes elle n'arrivait pas à imaginer qu'elle serait peut-être morte dans une heure.

Devant les grandes portes, un garde salua Caryl avec étonnement et plaisir.

— *Dom* Caryl… j'avais entendu dire que vous reveniez aujourd'hui ! Alors, vous avez vu la guerre et tout ! Ça fait du bien de vous revoir, jeune homme !

— Oh, Harryn, que je suis content de te voir, dit Caryl avec son sourire charmeur. Et je te présente mon amie Romilly, qui m'a escorté…

Romilly sentit l'homme la toiser de la tête aux pieds, de la plume de son bonnet tricoté jusqu'à ses bottes, mais il se contenta de dire :

— Votre père vous attend, jeune maître ; je vais vous faire conduire devant lui immédiatement.

Romilly vit alors l'occasion de s'esquiver.

— Alors, je vais te laisser entre les mains du garde de ton père…

— Oh non, Romilly, s'écria Caryl. Il faut entrer et faire la connaissance de mon père. Il voudra te récompenser…

Je m'en doute, pensa Romilly ; mais Janni devait avoir raison. Lyondri n'avait aucun avantage à violer sa parole et à emprisonner une guerrière inconnue et anonyme contre qui il n'avait aucun grief personnel. Elle démonta, confia son cheval à un garde et suivit Caryl dans la Grande Maison.

À l'intérieur, une sorte de fonctionnaire à la voix douce – si élégant, si distingué que le mot *serviteur* parut déplacé à Romilly – dit à Caryl que son père l'attendait dans le salon de musique, et Caryl s'élança en courant, laissant Romilly le suivre plus posément.

Ainsi, voici le Seigneur Hastur, ce monstre cruel dont parlait Orain. Mais il faut surveiller mes pensées, car, comme Caryl, il doit posséder le laran *et peut sans doute lire dans ma tête.*

Un homme grand et mince sortit des profondeurs d'un fauteuil où il était assis, un luth sur les genoux ; il se pencha pour le poser, puis se tourna vers Caryl et lui prit les deux mains.

— Eh bien, Carolin, te voilà de retour ?

Il attira l'enfant à lui et l'embrassa sur la joue ; il semblait qu'il avait dû se baisser très bas pour y parvenir.

— Tu vas bien, mon fils ? Tu as l'air en bonne santé ; au moins, la Sororité ne t'a pas laissé mourir de faim.

— Oh non, dit Caryl. Elles m'ont très bien nourri, et elles ont été très gentilles avec moi ; quand on traversait une ville, il y en avait toujours une qui m'achetait des gâteaux et des bonbons, et l'une d'elles m'a prêté un faucon pour chasser des oiseaux pour mon dîner. Celle au faucon, c'est elle, ajouta-t-il, lâchant les

mains de son père et saisissant celles de Romilly pour la tirer vers lui. C'est mon amie. Elle s'appelle Romilly.

Et ainsi, Romilly se trouva enfin face à face avec le Seigneur Hastur, grand et mince, avec un visage sévèrement contrôlé qui semblait ne jamais se détendre une seconde. Il avait la mâchoire carrée, et ses yeux gris cendre étaient voilés de lourdes paupières comme des yeux de faucon.

— Je vous suis reconnaissant d'avoir témoigné de la bonté à mon fils, dit Lyondri Hastur, d'une voix neutre et indifférente. À Nevarsin, je le croyais à l'abri de la guerre, mais les hommes de Carolin, je n'en doute pas, ont dû penser que c'était une bonne idée de le prendre comme otage.

— Ce n'était pas l'idée de Romilly, Père, dit Caryl.

Romilly comprit qu'il avait d'abord pensé dire à son père qu'Orain avait désapprouvé son enlèvement, puis rejeté cette idée ; ce n'était pas le moment de prononcer le nom d'Orain. Et Romilly comprit aussi, voyant le Seigneur Hastur serrer imperceptiblement les dents, qu'il entendait parfaitement ce que son fils n'avait pas dit et il sembla à Romilly que sa voix, très lointaine et irréelle, disait tout haut dans son esprit : *Un compte de plus à régler avec Orain, qui était mon écuyer avant d'être celui de Carolin.*

Je devrais garder cette femme en otage ; elle sait peut-être où est Orain, et là où il est, Carolin n'est jamais loin.

Mais l'enfant avait lu dans l'esprit de son père, et il leva les yeux sur lui avec horreur. Il dit en un murmure :

— Tu as donné ta parole. La parole d'un Hastur.

Et elle vit presque la statue héroïque du père se fendiller et s'abattre sous les yeux de l'enfant. Lyondri regarda alternativement son fils et la femme et dit sèchement :

— Guerrière, savez-vous où se trouve Orain en ce moment ?

Elle savait qu'elle ne pouvait pas mentir sous son regard perçant et qu'il saurait la vérité dans un instant. Mais, avec une impression d'immense soulagement, elle comprit qu'elle n'avait pas besoin de lui mentir.

— J'ai vu Orain pour la dernière fois à Caer Donn, quand il a amené Caryl – *Dom* Carolin – à l'hôtel de la Sororité. Depuis, il

s'est écoulé plus d'une décade, et je suppose qu'il est maintenant avec l'armée.

Et, malgré ses efforts, elle ne put s'empêcher de revoir mentalement l'armée passant au bout de la rue, la bannière des Hastur, bleue au sapin d'argent, et Orain chevauchant au côté du roi invisible. Lyondri ne devait pas le considérer comme le roi, mais comme l'usurpateur…

J'ai fait des promesses que je ne pouvais pas tenir… Je ne savais pas quel genre d'homme je servais, que j'étais devenu le bourreau et l'exécuteur de Rakhal…

… Romilly éprouva un choc en réalisant qu'elle recevait un mince filet de pensée issu de l'homme debout devant elle ; ou le lisait-elle simplement comme elle lisait les animaux, interprétant les infimes mouvements de ses yeux et de son corps, et les coordonnant avec ses pensées ? Ce contact mental la mettait très mal à l'aise, et elle fut soulagée quand il cessa, comme si Lyondri Hastur avait réalisé ce qui se passait et y avait mis fin.

J'ai déjà lu dans les pensées, plus ou moins, la plus grande partie de ma vie, pourquoi cela devrait-il me troubler et me perturber maintenant ?

Le Seigneur Hastur dit, simple et cérémonieux à la fois :

— Je vous dois une récompense pour les soins dispensés à mon fils. Vous pouvez demander ce que vous voulez, sauf des armes qui pourraient être utilisées contre moi dans cette guerre injuste. Énoncez ce que vous désirez pour sa rançon, avec cette seule exception.

Jandria avait prévu cette éventualité. Elle dit avec fermeté :

— Je vous demande trois sacs de médicaments pour les hôtels de la Sororité, avec des bandages, de la gelée qui favorise la coagulation du sang et de la poudre de *karalla*.

— Je suppose que je pourrais considérer cela comme des armes, car ce sera sans aucun doute utilisé pour soigner les rebelles blessés dans cette guerre contre leur roi, dit Lyondri Hastur, comme réfléchissant tout haut, puis il haussa les épaules. Vous aurez ce que vous demandez, dit-il. Je vais donner des ordres à mon intendant, et vous aurez aussi une bête de bât pour les rapporter à votre camp.

Romilly soupira discrètement, soulagée. Elle ne serait donc pas emprisonnée, ni retenue en otage.

— Pensiez-vous vraiment cela de moi ? demanda Lyondri Hastur, ironique, puis il eut un rire bref et sec.

Elle le réalisa de nouveau, deux télépathes ne peuvent pas se mentir. Elle avait de la chance qu'il voulût garder son prestige et son honneur aux yeux de son fils.

Soudain Romilly réalisa qu'elle avait de la chance d'avoir rencontré Lyondri Hastur en présence de son fils, car il désirait conserver l'admiration de son Caryl.

— Mais, Père, dit Caryl, c'est la femme au faucon, celle qui me l'a prêté pour chasser – je pourrai avoir un faucon à moi ? Et un jour, je veux que Mistress Romilly soit ma grande fauconnière…

Lyondri Hastur sourit ; sourire froid et distant, mais sourire quand même, et encore plus effrayant que son rire. Il dit :

— Eh bien, Guerrière, mon fils vous a pris en amitié. J'ai plusieurs membres de la Sororité à mon service. Si vous désirez rester ici et instruire Caryl en l'art de la fauconnerie…

Elle ne désirait rien tant que s'en aller. Malgré son affection pour Caryl, elle n'avait jamais rencontré personne qui la terrifiât autant que cet homme au rire froid et aux paupières tombantes. Cherchant un prétexte honorable, elle balbutia :

— Je suis… je suis engagée ailleurs, *vai dom*.

Il s'inclina légèrement, acceptant son excuse. Il savait que c'était une excuse, il savait ce qu'elle pensait de lui, et il savait qu'elle savait. Il dit :

— Comme vous voudrez, *mestra*. Carolin, dis au revoir à ton amie et va saluer ta mère.

Caryl s'approcha et lui tendit cérémonieusement la main. Puis, impulsivement, il se jeta dans ses bras, et dit, levant sur elle un regard grave :

— Quand cette guerre sera finie, peut-être que je te reverrai, Romilly – et ton faucon aussi. Salue Preciosa de ma part.

Puis il s'inclina comme devant une dame de la cour, et sortit rapidement, mais elle avait vu des larmes dans ses yeux. Il ne voulait pas pleurer devant son père, elle le savait.

Lyondri Hastur toussota et dit :

— Votre bête de bât et vos fournitures médicales vous seront amenées à la porte latérale, près des écuries. L'intendant vous montrera le chemin.

Elle comprit que l'audience était terminée. Il fit signe au serviteur qui entra et dit d'une voix douce :

— Par ici, *mestra*.

Romilly s'inclina et dit :

— Je vous remercie, Seigneur.

Elle se retourna, mais, comme elle allait suivre l'intendant, Lyondri Hastur se remit à toussoter.

— Mistress Romilly… ?

— *Vai dom ?*

— Dites à Jandria que je ne suis pas tout à fait le monstre qu'elle craint. Pas tout à fait. Ce sera tout.

Quittant la salle, tremblante jusqu'à la pointe des orteils, Romilly se demanda *qu'est-ce que cet homme sait d'autre ?*

3

QUAND Romilly transmit à Janni le message de Lyondri Hastur – « Dites-lui que je ne suis pas le monstre qu'elle croit, pas tout à fait » – Jandria resta un long moment sans rien dire. Romilly sentit à son mutisme (quoique faisant un effort conscient, le premier, pour ne pas se servir du tout de son *laran*) que Jandria aurait eu bien des choses à dire ; mais pas à Romilly. Elle dit enfin :

— Et il t'a donné les fournitures médicales ?

— Oui, et une bête de bât pour les transporter.

Janni alla les inspecter et dit enfin, les lèvres pincées :

— Il s'est montré généreux. Quels que soient les défauts de Lyondri Hastur, la pingrerie n'en a jamais fait partie. Je lui renverrais bien sa bête de bât – je ne veux accepter de lui aucune faveur – mais la vérité, c'est que nous en avons besoin. Et pour lui, cela représente moins que, pour un autre, acheter un paquet de bonbons à son fils ; je n'ai pas de remords à avoir.

Elle envoya trois femmes inventorier les fournitures médicales, et dit à Romilly qu'elle pouvait retourner à ses chevaux. À la réflexion, comme la jeune fille se dirigeait vers la porte, elle la rappela et lui dit :

— Merci, *chiya*. Je t'avais chargée d'une mission difficile et dangereuse, et tu t'en es acquittée aussi bien qu'aurait pu le faire un envoyé diplomatique. Je devrais peut-être penser à te trouver un emploi mieux adapté à tes capacités que celui de fille d'écurie.

J'aime pourtant bien mieux les chevaux que les missions diplomatiques, se dit Romilly, qui, au bout d'une ou deux minutes, se décida à exprimer tout haut cette pensée.

— Alors, je ne te retiendrai pas plus longtemps loin du travail que tu aimes, dit Jandria en souriant. Va retrouver tes chevaux, mon enfant. Mais sache que je te remercie.

Ainsi libérée, Romilly retourna au paddock et fit sortir un cheval qu'elle avait commencé à dresser. Mais à peine s'était-elle mise à l'ouvrage, que Mhari vint l'interrompre.

— Romy, dit-elle, selle ton cheval et deux bêtes de bât immédiatement, et aussi le cheval de Jandria. Elle part en voyage ce soir et elle veut que tu l'accompagnes.

Romilly la regarda, calmant machinalement d'une main le cheval nerveux, qui n'aimait pas du tout la couverture sanglée sur son dos.

— Partir ce soir ? Pourquoi ?

— Pour ça, il faut le demander à Janni, dit Mhari, d'un ton un peu boudeur. Je serais contente de l'accompagner n'importe où, mais c'est toi qu'elle a choisie, et elle m'a priée de faire un paquet de tes vêtements et de vous préparer des provisions pour quatre jours.

Romilly, irritée, fronça les sourcils ; elle commençait juste à faire quelques progrès dans le dressage de ce cheval, et elle devait déjà l'interrompre ? Elle avait prêté serment à la Sororité, mais cela la mettait-elle à la merci des caprices d'une femme ? Pourtant, elle aimait beaucoup Jandria et n'avait pas tendance à discuter ses décisions. Elle haussa les épaules, remplaça la longe par une courte bride et ramena le cheval à l'écurie.

Elle avait fini de seller le cheval de Jandria et mettait une couverture de selle sur le sien quand Jandria, bottée et culottée pour la monte, entra dans l'écurie. Romilly remarqua avec un choc qu'elle avait les yeux rouges comme si elle avait pleuré, mais elle se contenta de demander :

— Où allons-nous, Janni ? Et pourquoi ?

— Ce que Lyondri t'a dit, Romy, c'était un message, répondit Jandria. Il sait que je suis ici ; aucun doute qu'il ne t'ait fait suivre pour voir où se trouvait l'hôtel de la Sororité aux abords de Hali. Ma seule présence représente un danger pour la Sororité, qui n'a pris aucune part à cette guerre ; mais je suis parente d'Orain, et il doit penser pouvoir le retrouver par mon intermédiaire, penser que j'en sais plus sur les plans d'Orain –

ou de Carolin – que je n'en sais en chercher, elles pourront dire avec sincérité et maintenir, même interrogées par une *leronis* lisant dans leurs pensées, qu'elles ne savent pas où je suis, ni où se trouvent Orain et Carolin. Et je t'emmène avec moi de peur que Lyondri ne cherche à mettre la main sur toi. Les autres sœurs – il ne sait rien sur elles et ne s'en soucie pas ; mais toi, il t'a vue, et j'aimerais autant te soustraire à son attention… Je préfère que tu ne restes pas aux portes de Hali. De plus, poursuivit-elle avec un petit sourire, l'ignorais-tu ? Une femme de la Sororité ne doit jamais voyager seule, mais toujours accompagnée d'au moins une de ses sœurs.

Romilly n'y avait pas pensé – Jandria était la cousine d'Orain, et Lyondri Hastur pouvait la prendre en otage, même si, comme Jandria le craignait, il n'avait pas l'intention de la faire exécuter. Elle dit cérémonieusement :

— *À vos ordres, mestra.*

Puis elle finit de seller son cheval.

— Va à la cuisine te chercher du pain et du fromage, dit Jandria. Nous pourrons manger en route. Mais fais vite, petite sœur.

Une telle hâte est-elle bien nécessaire, ou Jandria a-t-elle peur sans raison ?

Mais Romilly ne discuta pas ; elle fit ce qu'elle lui ordonnait, et revint avec un pain et un gros bloc de fromage, qu'elle fourra dans ses fontes – elle n'avait pas faim pour le moment, le message de Jandria lui avait coupé l'appétit, mais elle savait qu'elle serait bien contente de manger plus tard. Elle avait aussi un sac de pommes, que la cuisinière lui avait donné.

Faisant sortir leurs chevaux de l'écurie, elle demanda :

— Où allons-nous, Janni ?

— Je crois qu'il vaut mieux pour toi ne pas le savoir pour le moment, dit Jandria, et Romilly vit de la peur dans ses yeux. Viens, petite sœur, partons.

Romilly remarqua qu'elles se dirigeaient vers le nord de la ville, mais le chemin s'incurva bientôt, et Jandria s'engagea sur une petite route peu fréquentée, à peine plus large qu'une piste frayée par les *chervines,* et qui montait en sinuant dans la montagne. Bientôt, Romilly eut perdu tout sens de l'orientation,

mais Jandria n'hésitait jamais, comme si elle savait exactement où elle allait.

Elles arrivèrent bientôt sous le couvert d'une épaisse forêt, et Jandria se détendit un peu ; au bout d'une heure environ, elle demanda du pain et du fromage qu'elle mangea avec appétit. Romilly, mastiquant sa croûte dure, recommença à se poser des questions, mais se tut.

Enfin, Jandria dit, se remettant en selle et prenant la longe de la bête de bât :

— Même un oiseau-espion ne peut pas nous voir où nous sommes. Je ne sais pas si Lyondri possède de ces oiseaux dressés pour son service – ils ne sont pas très communs – mais il vaut mieux rester à couvert jusqu'à ce que notre piste soit effacée. À Dieu ne plaise que je les conduise droit aux armées de Carolin !

— C'est là que nous allons ?

— La Sororité y a une cohorte de guerrières, dit Jandria, et on aura peut-être besoin de toi pour dresser des chevaux pour l'armée. Et les sœurs de l'armée auront certainement besoin de moi, d'une façon ou d'une autre. Si Lyondri savait que j'étais à l'hôtel de la Sororité – et il devait le savoir, sinon il ne m'aurait pas envoyé ce message –, il pourrait penser, ou Rakhal aurait pu penser pour lui, qu'en me surveillant, je les amènerais tout droit jusqu'à Carolin ; même dans le cas où il n'aurait pas pu tirer ce renseignement de mon esprit sans même une *leronis* pour l'aider. C'est pourquoi j'ai quitté l'hôtel si précipitamment pour gagner le couvert de la forêt, afin qu'il ne puisse pas faire surveiller l'hôtel, avec ordres de nous faire suivre. Pour une fois, j'aurai peut-être été plus rapide que lui, et il se peut que nous soyons déjà en sécurité.

Mais elle regarda avec appréhension le sentier par lequel elles étaient venues, puis, avec encore plus de crainte, le ciel, comme si les oiseaux-espions de Lyondri pouvaient les voir à travers les arbres. Et sa peur se communiqua à Romilly.

Le soir, elles campèrent encore à l'abri des arbres, et Jandria interdit même d'allumer un feu pour le repas ; elles mangèrent du pain et du fromage et attachèrent les chevaux sous un arbre. Elles étendirent leurs couvertures sous un autre, les doublant

pour mieux se protéger du froid (mais Romilly, élevée dans les montagnes, trouvait qu'il faisait assez chaud) et, fatiguée de la chevauchée, elle s'endormit immédiatement. Se réveillant une fois pendant la nuit, elle entendit Jandria pleurer doucement. Apitoyée, elle aurait voulu lui trouver des paroles de réconfort, mais son chagrin dépassait sa compréhension, et elle se rendormit. Elle se réveilla de bonne heure et trouva Jandria, déjà levée, en train de seller les chevaux. Elle avait le visage fermé, les yeux secs, mais les paupières rouges et gonflées.

— Pensez-vous que nous pouvons risquer un feu ce matin ? J'aimerais bien manger quelque chose de chaud, et si on ne nous a pas rejointes à l'heure qu'il est, il y a de grandes chances qu'on ne nous rejoigne plus, dit Romilly.

Jandria haussa les épaules.

— Je suppose que ça n'a pas d'importance. Si Lyondri voulait vraiment me retrouver, je suis sûre qu'il n'aurait pas besoin de pisteurs, étant donné qu'il a lu dans mes pensées de si loin. D'ailleurs, ce n'est pas Lyondri qui me poursuivrait, mais Rakhal.

Elle soupira et se tut un moment, puis reprit :

— Allume du feu, et je nous ferai du porridge, petite sœur. Je n'ai pas le droit de te rendre ce voyage encore plus pénible par mes craintes injustifiées ; tu voyages déjà depuis longtemps et à la dure, Romy, et voilà qu'il te faut repartir alors que tu pensais pouvoir te reposer.

— Ça ne fait rien, dit Romilly, ne sachant pas quoi dire.

Elle aimait mieux voyager avec Jandria que rester à l'hôtel avec ces femmes étrangères, parmi lesquelles elle ne s'était encore fait aucune amie. Elle s'agenouilla pour allumer du feu. Mais quand elles se mirent à manger leur porridge, pendant que les chevaux broutaient tranquillement à l'écart, Romilly demanda, hésitante ;

— Vous pleurez… Lyondri ?

Ce qu'elle se demandait, c'était si, Lyondri ayant été son amant, Jandria était toujours attachée à lui. Jandria sembla comprendre ce qu'elle voulait dire et soupira avec un petit sourire tout triste.

— Je suppose que je pleure sur moi-même, dit-elle enfin. Et sur l'homme que je croyais être Lyondri – l'homme qu'il aurait pu être, si Rakhal ne l'avait pas séduit par l'idée du pouvoir. Cet homme, l'homme que j'aimais, est mort – mort depuis si longtemps que les Dieux mêmes ne pourraient pas le rappeler de cet endroit inconnu où vont nos espoirs morts. Il désire toujours que j'aie bonne opinion de lui – c'était le sens de son message ou avertissement – mais ce pourrait aussi n'être qu'un effet de sa vanité, toujours très forte chez lui. Je ne pense pas qu'il soit… qu'il soit entièrement mauvais, dit-elle, trébuchant un peu sur les mots. Le coupable est Rakhal. Mais maintenant, Lyondri a dû apprendre à le connaître, et il continue à le suivre. Je ne peux donc pas le considérer comme tout à fait innocent des atrocités commises au nom de Rakhal.

Romilly demanda timidement :

— Vous les connaissiez tous les deux – Carolin et Rakhal ? Comment Rakhal en est-il venu à s'emparer du trône ?

Jandria secoua la tête.

— Je ne sais pas. J'ai quitté la cour quand Rakhal se posait encore en partisan loyal de Carolin, acceptant toutes les faveurs que lui prodiguait celui-ci, car c'était son cousin le plus cher et ils avaient été élevés ensemble en tutelle.

— Carolin doit être un homme très estimable pour inspirer tant de dévotion à Orain. Et…

Elle hésita, puis termina :

— … et à vous.

— Mais quand tu voyageais avec Orain, tu as sûrement dû voir Carolin, dit Jandria.

Romilly secoua la tête.

— J'ai cru comprendre que le roi était à Nevarsin, mais je ne l'ai jamais rencontré.

Jandria haussa les sourcils, mais dit simplement :

— Finis ton porridge, mon enfant, va laver la vaisselle dans le ruisseau, puis nous repartirons.

En silence, Romilly se mit à l'ouvrage, sella les chevaux et mit le reste de leurs provisions dans ses fontes. Mais, comme elles se mettaient en selle, Jandria dit, si longtemps après leur conversation que Romilly avait presque oublié sa question :

— Carolin est un homme très estimable. Son seul défaut est qu'il fait confiance à l'honneur des Hastur au-delà de toute raison ; et il a commis la faute de faire confiance à Rakhal. Même Orain n'a pas pu lui ouvrir les yeux sur Rakhal ; ni moi ; il pensait qu'Orain était jaloux – jaloux, Orain !

— Comment est Rakhal ? demanda Romilly.

Mais Jandria secoua la tête.

— Je ne peux pas parler de lui impartialement ; ma haine m'aveugle. Mais, alors que Carolin aime l'honneur par-dessus tout, puis la connaissance et son peuple, Rakhal aime uniquement le pouvoir. Il est comme un chat sauvage qui a connu le goût du sang.

Elle se mit en selle et dit :

— Aujourd'hui, tu tiendras la longe de notre bête de bât et je passerai devant car je sais où nous allons.

Quand elles sortirent de la forêt, Romilly ressentit de nouveau cette impression d'être observée, ce léger contact mental qui l'avertissait de la présence de Preciosa ; le faucon ne vint pas se poser sur sa main, mais une ou deux fois elle l'aperçut, planant très haut dans le ciel, et elle sut qu'elle n'était pas seule. Cette idée lui réchauffa le cœur et elle oublia ses craintes et ses appréhensions.

Elle et moi, nous sommes une ; elle a uni sa vie à la mienne.

Romilly avait vaguement conscience que ce devait être quelque chose comme le mariage, indissoluble, un lien profond engageant l'esprit et le corps. Par exemple, elle n'avait pas formé un lien semblable avec son cheval actuel, et pourtant, il l'avait portée fidèlement, elle l'aimait bien et pensait souvent à son bien-être.

Le cheval est mon ami ; Preciosa est quelque chose d'autre, quelque chose comme un amant.

Et cela lui fit penser, timidement et pour la première fois, à ce que ce pourrait être un amant, un homme aussi proche d'elle que son faucon, lié à elle par l'esprit, le cœur et même le corps, quelqu'un avec qui elle pourrait communiquer, pas comme Le MacAran communiquait avec ses chevaux, ses chiens et ses faucons, par-dessus l'abîme séparant l'homme du cheval, la

femme du faucon, l'enfant du chien, mais comme des individus appartenant à la même espèce. *Dom* Garris l'avait désirée ; mais ses regards concupiscents n'avaient éveillé en elle que répulsion ; répulsion encore deux fois plus forte pour Rory, qui lui aurait aussi bien coupé la gorge pour prendre son cheval, sa cape et ses quelques piécettes, mais qui préférait encore la mettre dans son lit.

Orain l'avait désirée… au moins quand il croyait encore qu'elle était un garçon. Et… regardant en face quelque chose qu'elle n'avait pas bien compris à l'époque… elle le désirait aussi. Mais sur le moment, elle n'avait pas réalisé ce que signifiaient ses sentiments confus. Et même ainsi, elle aurait préféré avoir Orain pour ami que pour amant ; elle l'avait accepté pour amant quand elle croyait qu'il avait percé son secret et la désirait, afin de conserver son amitié. Mais avait-elle jamais sérieusement pensé à un homme de cette façon ? Certainement à aucun des garçons avec qui elle avait grandi, les amis de ses frères – elle n'arrivait pas plus à les envisager comme amants que comme maris, et un mari était bien la dernière chose qu'elle désirait.

Je crois que j'aurais pu épouser quelqu'un comme Alderic. Il me parlait comme à un être humain, pas comme à la sotte petite sœur de son ami Darren. Et il n'était pas le genre d'homme à vouloir contrôler tous mes faits et gestes, craignant que je ne m'envole comme un faucon sauvage s'il me débarrassait un instant de mes longes.

Je n'avais pas tellement envie de l'épouser. Mais je crois que je pourrais peut-être me résigner à me marier si le mari avait d'abord été mon ami.

Ce jour-là et le suivant, chaque fois qu'elle levait les yeux du sentier, elle voyait, à la limite de son champ visuel, Preciosa qui planait au-dessus d'elle et sentait le lien ténu avec l'oiseau, avec cette étrange vision dédoublée où elle voyait de haut le sentier, elle-même sur son cheval, avec une part infinitésimale d'elle-même qui volait avec le faucon, au-dessus des champs et des montagnes. Jandria lui avait dit qu'elles traversaient maintenant ce qu'on appelait les Monts de Kilghard.

Ils ne ressemblaient pas à ses montagnes natales – nues et désolées, avec d'immenses falaises et une terre pauvre, dont toute parcelle arable devait être soigneusement mise en culture ; et encore moins aux vastes et fertiles Plaines de Valeron, traversées avant d'arriver à Hali. C'étaient des montagnes hautes et abruptes, avec de grandes étendues de forêts inhabitées et, parfois, des sous-bois si touffus qu'elles devaient s'y tailler un passage, ou revenir sur leurs pas pour les contourner. Mais la région était giboyeuse. Quelquefois, avant le coucher du soleil, somnolant sur sa selle, Romilly sentait une partie d'elle-même qui s'envolait avec son faucon, puis piquait sur sa proie, et elle partageait avec Preciosa le sursaut de la victime, le coup rapide qui tuait et le jaillissement du sang frais dans ses veines… Et chaque fois, c'était comme une expérience nouvelle, unique et satisfaisante.

Un jour, ce devait être le sixième de leur voyage, elle volait mentalement avec son faucon quand son cheval posa un pied dans le trou d'un terrier, trébucha et tomba. Et resta à terre, agitant les jambes en hennissant. Romilly avait vidé les étriers et gisait, à terre, haletante, contusionnée et ébranlée jusqu'aux moelles. Le temps qu'elle réagisse assez pour s'asseoir, Jandria avait démonté et l'aidait à se relever.

— Par les enfers glacés de Zandru, où avais-tu la tête ? Tu es trop bonne cavalière pour n'avoir pas vu ce terrier ! dit-elle avec humeur.

Romilly, émue par les hennissements du cheval, s'agenouilla près de lui. Il avait les yeux injectés de sang, la bouche écumante, et, établissant vivement le rapport mental avec lui, elle sentit la douleur déchirante de sa jambe, et vit l'os cassé, blanc, qui lui perçait la peau. Il n'y avait rien à faire ; pleurant d'horreur et de chagrin, elle tira sa dague de sa ceinture et, trouvant rapidement la jugulaire sous la chair, l'égorgea d'un seul geste. Convulsion finale, instant de souffrance et de peur mortelles – puis le silence retomba autour d'elle, et le cheval avait disparu avec sa peur, était sorti d'elle, la laissant vide et froide.

Hébétée, maladroite, Romilly essuya sa lame sur une touffe d'herbe et la remit au fourreau. Elle n'osait pas regarder

Jandria. Son maudit *laran* avait coûté la vie à son cheval, car si elle avait fait attention au chemin, elle aurait sûrement vu le terrier…

Jandria dit enfin :

— Était-ce bien nécessaire ?

— Oui, dit laconiquement Romilly.

Jandria n'avait pas assez de *laran* pour comprendre et Romilly n'avait aucune raison de lui faire partager ses remords et la rage qu'elle ressentait contre son Don qui lui avait fait oublier son cheval peinant sous elle pour planer dans le ciel avec son faucon. Déglutissant avec effort et refoulant ses larmes, elle maudit son *laran* une fois de plus.

— Je suis désolée, Janni. Je… j'aurais dû faire plus attention…

Jandria soupira.

— Je ne te reproche rien, *chiya ;* c'est la malchance, voilà tout. Parce que nous n'avons plus qu'un cheval pour deux en plein cœur des montagnes, et j'espérais pouvoir arriver à Serrais demain soir.

— C'est là que nous allons ? Pourquoi ?

— Je ne te l'ai pas dit au cas où nous aurions été suivies ; ce que tu ne savais pas, tu ne pouvais pas le révéler…

Ainsi, Jandria n'a pas confiance en moi. Très bien ; il semble que je ne sois pas digne de confiance… et ce serait sans doute l'avis de mon pauvre cheval…

Pourtant, elle protesta :

— Je ne vous trahirais pour rien au…

— Je ne l'ai jamais pensé, mon enfant, dit Jandria avec bonté. Je voulais simplement dire – ce que tu ne savais pas ne pouvait pas t'être arraché par la torture, ou lu dans ton esprit par une *leronis* armée de sa pierre-étoile. Ils auraient rapidement découvert que tu ne savais rien. Mais maintenant, tu saurais notre destination dans un jour ou deux, de toute façon.

Elle s'agenouilla près de Romilly et se mit à déboucler les sangles du cheval.

— Tu pourras monter l'un des *chervines* de bât ; et nous mettrons tous les bagages sur l'autre. Nous irons moins vite qu'avec deux bons chevaux, mais il n'y a rien d'autre à faire.

Elle commença à décharger le plus proche des deux *chervines*, et, voyant Romilly la regarder sans rien faire, elle commanda :

— Allons, viens m'aider.

Romilly fixait le cheval mort. Des insectes commençaient à s'agglutiner sur le sang coagulé de sa jambe cassée.

— On ne peut pas l'enterrer ?

Jandria secoua la tête.

— Nous n'avons ni le temps ni les outils. Il nourrira les bêtes sauvages.

Devant l'air choqué de Romilly, elle dit avec bonté :

— Mon petit, je sais ce que ton cheval signifiait pour toi…

Non, vous ne savez pas, pensa Romilly avec violence. *Vous ne le saurez jamais.*

— Crois-tu qu'il se soucie que son corps serve de nourriture aux bêtes sauvages, ou qu'on lui fasse des funérailles dignes d'un Hastur ? Il n'est plus *dans* son corps.

Romilly déglutit avec effort.

— Je sais… cela paraît raisonnable quand vous l'exprimez, mais…

Elle s'interrompit, la gorge serrée. Jandria lui posa doucement la main sur le bras.

— Il y a des bêtes dans cette forêt qui dépendent des morts pour leur nourriture. Doivent-elles mourir de faim, Romy ? C'est de la sensiblerie. Tu ne souffres pas quand ton faucon tue pour manger…

Les nerfs à vif, Romilly eut l'impression que Jandria la grondait d'avoir été distraite, de s'être envolée avec son faucon pour partager sa chasse, menant ainsi son cheval à la mort. Elle dégagea violemment son bras, et dit avec amertume :

— Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? *À vos ordres, mestra.*

Et elle se mit à décharger avec rage l'autre *chervine*. Le souvenir douloureux, accusateur des oiseaux-espions lui revint, pour lesquels elle avait cherché des charognes. Maintenant, son cheval serait la proie des *kyorebni* et c'était peut-être bien ainsi,

mais elle ne pouvait pas supporter cette idée, sachant que c'était son inattention qui avait coûté la vie à cette fidèle créature.

Pour se réconforter, elle leva les yeux vers le ciel, mais Preciosa resta invisible.

Peut-être m'a-t-elle quittée, elle aussi…

Vers le crépuscule, le paysage changea ; les champs verdoyants firent place aux plateaux, et les sentiers étaient d'argile cuite par le soleil. Les *chervines*, hôtes des montagnes et des forêts, traînaient la patte, leur épaisse fourrure sillonnée de rigoles de sueur. Romilly s'essuya le front sur sa manche, ôta sa lourde cape et l'attacha sur sa selle. Le soleil était chaud et flamboyait avec intensité dans un ciel sans nuages. La nuit commençait à tomber quand Jandria tendit le bras devant elle.

— Voilà Serrais, dit-elle, et l'hôtel de la Sororité où nous coucherons ce soir, et peut-être pour plusieurs décades. Je serai contente de dormir dans un lit. Et toi ?

Romilly acquiesça, mais secrètement elle regrettait que ce long voyage se termine. Elle s'était attachée à Jandria, et l'idée de vivre dans une maison pleine d'inconnues l'effrayait. De plus, supposait-elle, c'était une résidence régulière de la Sororité, et elle serait obligée de reprendre ces horribles leçons d'escrime et de combat à mains nues qu'elle détestait.

Enfin, elle avait choisi de prêter serment à la Sororité, et elle devait faire de son mieux en ce lieu où la providence l'avait conduite.

Saint Porteur de Fardeaux, aide-moi à porter le mien comme tu portes celui du monde !

Puis elle s'étonna d'elle-même. Autrefois, elle ne se souciait guère de prier, mais maintenant, il lui semblait qu'elle était toujours en train de marmonner une prière. Je me demande si c'est ça que le Livre des Fardeaux appelle *Dhe shaya,* une grâce de Dieu, ou si je fais seulement cela par faiblesse, ou par solitude, n'ayant personne vers qui me tourner ? Jandria était son amie, pensa-t-elle, mais elle ne partageait pas ses craintes ; Janni aimait la vie de la Sororité, et n'était pas terrifiée à la seule idée de guerre et de batailles ; le village dévasté par la poudre mange-moelle l'avait indignée et horrifiée, mais sans la

remplir de la même terreur ; Janni semblait tout à fait libérée de ce genre de frayeur personnelle.

Elles entrèrent dans la cité après la tombée de la nuit et avancèrent dans les rues larges et étranges, entre les maisons de pierre blanche qui brillaient d'une pâle luminescence au clair de lune. Romilly, presque endormie sur sa selle, s'en remettait à son *chervine* pour trouver son chemin. Elle se réveilla quand Jandria s'arrêta devant un grand portail flanqué d'une cloche pendue au bout d'une corde, qu'elle tira. Loin dans les profondeurs de la maison, elle entendit des bruits, et au bout d'un moment, une voix dolente demanda :

— Qui est là ?

— Deux femmes de la Sororité en provenance de Hali, cria Janni. Jandria, Guerrière, et Romilly, apprentie Guerrière, ayant prêté serment et demandant l'hospitalité.

La porte s'entrouvrit, et une femme jeta un coup d'œil dans la rue.

— Entrez, mes sœurs, dit-elle. Mettez vos bêtes à l'écurie ; vous pouvez leur jeter un peu de fourrage, si vous voulez. Nous sommes en train de dîner.

Elle leur montra la porte d'une écurie, et, mettant pied à terre, elles y conduisirent leurs bêtes. Romilly battit des paupières à la faible lueur des lanternes, incrédule ; l'écurie n'était pas grande, mais au fond elle vit des chevaux serrés les uns contre les autres, dont certains parmi les plus beaux qu'elle eût jamais vus. Qu'est-ce que c'était que cette maison, et pourquoi mettaient-elles tant de chevaux dans une écurie si petite ? Elle était pleine de questions, mais trop timide pour les poser. Elle mit son *chervine* dans le plus petit box, puis, passant la courroie de son sac sur son épaule, elle suivit l'inconnue dans la maison.

Il régnait une bonne odeur de pain chaud, et le fumet épicé de quelque ragoût inconnu. Dans une longue salle, contiguë au hall où elles avaient laissé leurs sacs autour de deux longues tables, quatre ou cinq douzaines de femmes mangeaient de la soupe dans des bols en bois. Le bruit des bols et des couverts, et celui des conversations criées d'une table à l'autre ou d'un bout à l'autre des longues tables, faisait un tel tintamarre que

Romilly en fut abasourdie – après le silence des sentiers à travers forêts et plateaux déserts, le tumulte était assourdissant.

— Il doit rester deux places par là, dit la femme qui leur avait ouvert. Je m'appelle Tina ; après dîner, je vous mènerai près de la Mère, et elle vous trouvera des lits quelque part ; mais nous sommes débordées, comme vous voyez ; on dirait qu'ils nous ont mis la moitié de la Sororité en garnison ici, mais je dois dire qu'ils nous envoient des rations généreuses pour les nourrir. Sans ça, nous n'aurions plus que les noix de l'année dernière ! Asseyez-vous et mangez – vous devez en avoir besoin après ce long voyage.

Il ne semblait pas qu'il y eût aucune place à la table qu'elle leur avait indiquée, mais Jandria parvint à trouver un endroit où les femmes étaient un peu moins serrées, et, après quelques poussées et tassements exécutés avec bonne humeur, elles parvinrent à se coincer sur le banc entre deux autres. Une femme qui faisait le tour des tables armée d'une cruche et d'une louche remplit leurs bols d'une bonne soupe et leur montra deux pains entamés. Romilly tira son couteau de sa ceinture et en coupa deux gros morceaux ; la femme coincée près d'elle – une fille aimable et souriante avec des taches de rousseur et des cheveux noirs attachés sur la nuque – lui passa un pot de compote.

— Nous n'avons presque plus de beurre, mais ça, c'est bon avec le pain. Laisse la cuillère dans le pot.

On aurait dit des pommes aux épices, qu'on avait fait réduire jusqu'à ce qu'elles prennent la consistance d'une pâte. La soupe était pleine de morceaux de viande non identifiables et de légumes inconnus, mais Romilly avait faim et mangea sans vraiment se soucier de ce que c'était.

Quand elle eut terminé sa soupe, sa voisine lui dit :

— Je m'appelle Ysabet, mais tout le monde m'appelle Betta. Je viens de l'hôtel de Thendara. Et vous ?

— Nous étions à Hali, et avant ça, à Caer Donn, dit Romilly.

Les yeux de Betta se dilatèrent.

— Là où le roi a fui ? Vous y avez vu son armée ?

Romilly hocha la tête, revoyant Orain et la bannière dans la rue.

— Il paraît que Carolin campe au nord de Serrais, et qu'ils se mettront en marche avant les prochaines neiges sur Hali. Le camp est plein de rumeurs, mais celle-ci est la plus insistante. Quelle est ta spécialité ?

Romilly secoua la tête.

— Rien en particulier. Je dresse des chevaux et parfois des faucons, et j'ai apprivoisé des oiseaux-espions.

— On nous a dit qu'une dresseuse de chevaux arrivait de Hali, dit Betta. Ce doit être toi – à moins que ton amie… comment s'appelle-t-elle ?

— C'est Jandria, dit Romilly.

Betta la regarda, impressionnée.

— Dame Jandria ! J'ai entendu parler d'elle, si c'est la même – on dit qu'elle est cousine avec le roi Carolin lui-même – je sais que nous sommes censées ne pas nous soucier du rang, mais oui, je vois qu'elle a les cheveux roux, et une certaine ressemblance avec les Hastur – enfin, il paraît qu'on attendait une Guerrière de Hali, et une dresseuse. Nous en avons besoin – tu as vu tous les chevaux qu'il y a à l'écurie ? Il y en a autant dans le paddock, et ils constituent le tribut du domaine d'Alton dans les monts de Kilghard… maintenant, il faut les dresser pour les armées de Carolin, et la Sororité combattra pour lui, notre roi légitime…

Puis elle regarda Romilly, l'air soupçonneux.

— Tu es pour Carolin, non ?

— Voilà sept jours que je chevauche de l'aube à la nuit, dit Romilly. J'en arrive à ne même plus me rappeler mon nom, et encore moins celui du roi.

Il faisait très chaud dans la salle et elle avait du mal à garder les yeux ouverts. Puis, se rappelant qu'elles avaient fui pour ne pas être suivies par Lyondri Hastur, elle ajouta :

— Oui, nous sommes pour Carolin.

— Comme je te l'ai dit, la moitié de la Sororité semble logée ici, dit Betta, et beaucoup de rumeurs circulent. Avant-hier, nous avions des femmes qui dormaient ici sur les tables, et même dessous, bien que celles qui vivent ici se soient mises à deux par lit pour faire de la place aux arrivantes.

— J'ai souvent couché par terre, dit Romilly. Je peux recommencer ici.

Au moins, elle était sous un toit et à l'abri de la pluie.

— Oh, je suis sûre qu'on trouvera un lit quelque part pour Dame Jandria, dit Betta. Tu es son amante ?

Romilly était trop fatiguée et endormie pour comprendre avec précision ce que Betta voulait dire.

— Non, non, certainement pas.

Pourtant, se dit-elle, la question était raisonnable. Pourquoi une femme aurait-elle recherché la vie de la Sororité, alors qu'elle aurait aussi bien pu se marier ? Depuis qu'elle était entrée à la Sororité, elle s'était demandé une ou deux fois si son refus constant de l'idée de mariage signifiait que sa nature profonde la poussait vers les femmes. Elle ne sentait aucune répugnance particulière à cette idée, mais aucun attrait particulier non plus. Malgré l'amitié qu'elle ressentait pour Jandria après ce voyage, il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il pouvait exister entre elles une tendresse différente, comme elle l'avait espéré avec Orain. Mais maintenant que son attention avait été attirée sur ce sujet, elle se demanda de nouveau : Est-ce pour cela que je n'ai jamais vraiment désiré un homme, et que, même avec Orain, c'était plutôt une question d'attirance et de gentillesse que de véritable désir ?

Je suis trop fatiguée pour penser clairement à quoi que ce soit, et encore moins à un problème si important !

Mais elle savait qu'elle devrait y réfléchir un jour, surtout si elle décidait de passer sa vie dans la Sororité.

Une par une ou par petits groupes de trois et quatre, les femmes de la Sororité quittaient la table et rejoignaient leurs lits respectifs. On déroula par terre des sacs de couchage empilés dans un coin de la salle, se disputant avec bonne humeur les places près du feu. Tina revint les chercher et les conduisait dans une chambre à trois lits, dont deux déjà occupés.

— Vous dormirez là, leur dit-elle. Et la Mère désire vous voir, Dame Jandria.

Janni dit à Romilly :

— Couche-toi et dors. Je te rejoindrai plus tard.

Romilly était très fatiguée, et tout en se disant qu'il lui serait difficile de dormir dans une chambre avec quatre autres femmes, dont l'une ou l'autre devait bien ronfler, elle s'endormit avant que sa tête ne touchât son oreiller et ne se rappela jamais à quelle heure Jandria était revenue.

Mais le lendemain matin, en s'habillant, elle dit à Jandria :

— Elles semblent savoir qui vous êtes, et on dirait qu'elles nous attendaient. Comment avez-vous pu envoyer un message qui arrive avant nous ?

Jandria se redressa, un bas à la main, et dit :

— Il y a une *leronis* de ma connaissance avec les armées de Carolin ; c'est pourquoi je ne pouvais pas risquer de tomber entre les mains de Lyondri : je sais trop de choses. Je l'ai prévenue, et j'ai demandé qu'on prévienne aussi la Sororité de notre arrivée, pour qu'elles soient prêtes à nous accueillir. Crois-tu sinon qu'elles nous auraient ouvert leur porte après la nuit tombée, dans une cité pleine de soldats et qui se prépare à la guerre ?

Romilly pensa qu'elle apprenait tous les jours du nouveau sur Jandria. Ainsi, elle avait le *laran*, elle aussi ? Et ce genre de *laran* qui permet d'établir le contact par-dessus des infinités de miles pour envoyer des messages ? De nouveau, elle se sentit troublée et intimidée – Janni pouvait-elle lire ce qu'elle pensait, connaître ses révoltes, ses craintes ? Elle détourna vivement son esprit de tout ce que cela impliquait.

— Si je dois dresser des chevaux ici, dit-elle, je suppose que je devrais aller tout de suite à l'écurie pour commencer.

Jandria éclata de rire.

— Je crois que nous avons quand même le temps de déjeuner avant, dit-elle. La mère m'a dit que nous pouvions dormir aussi longtemps que nous le voulions après ce long voyage ; et je crois que nous nous sommes levées assez tard pour trouver de la place à la salle à manger sans avoir à déloger celles qui dorment sur les tables. C'est la seule raison pour laquelle je ne tenais pas à coucher par terre là-bas – je savais que les cuisinières et les serveuses de service pour cette décade viendraient nous

réveiller à l'aube pour chercher leurs bouilloires et leurs marmites !

Et effectivement, le temps qu'elles s'habillent, la salle à manger s'était vidée ; il n'y restait plus que quelques vieilles femmes trempant du pain dans du lait. Elles se servirent de porridge à la marmite et mangèrent, puis Betta vint les chercher.

— Vous devez aller voir la Mère, Dame Jandria, dit-elle. Et Mistress Romilly doit aller à l'écurie…

Jandria eut un rire bon enfant et dit :

— Simplement Jandria. Ou Janni. As-tu oublié les règles de la Sororité ?

— Janni, alors, répondit Betta, toujours avec un reste de déférence. L'entraînement au combat à mains nues a lieu à midi dans le pré, et l'escrime à la quatrième heure après. Je vous y reverrai.

À l'écurie et au paddock, Romilly trouva des chevaux noirs des Monts de Kilghard, les plus beaux qu'elle eût jamais vus. Ce sera un plaisir et un privilège de les dresser, se dit-elle.

— L'Armée en a besoin aussi vite que possible, dit Tina qui l'avait amenée. Ils doivent apprendre à tolérer la selle, connaître toutes les allures et être habitués au bruit. Je peux te donner autant d'assistantes que tu le voudras, mais nous n'avons aucune spécialiste, et Dame Jandria nous a dit que tu avais le Don des MacAran. C'est donc toi qui seras en charge du dressage.

Romilly considéra les chevaux ; il y en avait deux bonnes douzaines.

— Est-ce que certains ont été dressés à la longe ? demanda-t-elle.

— Environ une douzaine, dit Tina.

Romilly hocha la tête.

— Parfait ; alors, trouve-moi une douzaine de sœurs qui leur feront répéter les différentes allures et emmène-les au paddock. Pendant ce temps, je ferai connaissance avec les autres.

Les femmes arrivèrent ; elle remarqua que Betta se trouvait parmi elles et elle la salua de la tête en souriant. Elle les envoya faire tourner les bêtes à la longe et rectifier leurs allures, et

entra à l'écurie choisir le cheval avec lequel elle travaillerait ce matin.

Elle décida de confier chaque cheval à celle qui l'aurait fait travailler ce jour-là ; ce serait plus facile si elles établissaient des liens affectifs avec leur bête.

— Car, alors, le cheval aura confiance en vous et voudra vous faire plaisir, leur dit-elle. Mais cela ne peut pas être à sens unique, ajouta-t-elle. Si le cheval vous aime et a confiance en vous, vous devez l'aimer aussi, et ne jamais tromper sa confiance, et il faut qu'il puisse lire votre affection dans votre esprit ; vous ne pouvez pas faire semblant, car il saurait immédiatement que vous mentez. Vous devez également être ouvertes aux émotions du cheval. Autre chose, dit-elle, montrant les fouets de dressage qu'elles avaient à la main. Vous pouvez faire claquer votre fouet si vous voulez, pour obtenir leur attention. Mais si vous frappez un cheval au point de le marquer, vous n'êtes pas faites pour le dressage ; si je vous vois les fouetter pour de bon, je vous renvoie à l'escrime !

Elle les congédia, et écouta les propos qu'elles échangeaient en sortant.

— Ne pas utiliser nos fouets ? Ils servent à quoi, alors ?

— Je ne comprends pas cette femme. D'où elle vient ? Du fin fond des montagnes ? Elle parle si bizarrement…

Pour Romilly, c'était *leur* parler qui était bizarre, lent et réfléchi, comme si elles mâchaient chaque mot une douzaine de fois avant de le prononcer ; alors qu'elle avait elle-même l'impression de parler avec naturel. Pourtant, après avoir entendu une demi-douzaine d'entre elles dire qu'elles ne la comprenaient pas, elle essaya de ralentir son débit et de parler avec ce qui lui parut une lenteur affectée.

Si elles étaient à Château Faucon, tout le monde trouverait leur langage bête, étrange, affecté. Je suppose que c'est une question d'habitude.

Elle se tourna vers les chevaux avec un soulagement non dissimulé. Avec eux, elle pouvait être elle-même, et ils n'iraient pas critiquer son langage et ses manières.

Au moins, les chevaux parlent la même langue que moi, pensa-t-elle avec plaisir.

Ils étaient nombreux, et de toutes les races, depuis les poneys de montagne comme celui qu'elle avait achevé en venant, jusqu'aux pur-sang noirs tels que ceux de son père. Elle entra dans tous les box (à l'horreur manifeste de Betta, qui semblait effrayée comme si elle était entrée dans une cage pleine de chats sauvages carnivores) et les passa en revue pour choisir celui par qui elle commencerait. Elle devait les dresser parfaitement, parce que sa situation provoquait des murmures – elle avait l'air si jeune, disaient les sœurs, et elles ne lui passeraient aucune erreur.

Je ne suis pas si jeune que ça, et je travaille avec les chevaux depuis l'âge de neuf ans. Mais elles l'ignorent.

Comme elle entrait dans un box, son occupant recula jusqu'à la cloison de bois et se mit à ruer ; Romilly remarqua qu'il roulait des yeux affolés en découvrant les dents.

— Ne t'approche pas de celui-là, Romilly, c'est un tueur – nous pensons le rendre à l'armée qui pourra le mettre au vert et s'en servir pour la reproduction ; personne ne le montera jamais – il est trop vieux pour s'habituer à la selle ! lui cria Tina d'un ton anxieux.

Mais Romilly, très concentrée, secoua la tête.

Il a peur, presque à en mourir, rien de plus. Mais il ne me fera pas de mal.

— Donne-moi une longe et une bride, Tina. Non, tu n'as pas besoin d'entrer dans le box si tu as peur, passe-les-moi par-dessus la cloison, dit-elle.

Tina s'exécuta, pâle d'appréhension, mais Romilly, la longe à la main, regardait le cheval noir dans les yeux.

Alors, mon beau, crois-tu que nous puissions devenir amis ?

Le cheval recula nerveusement, mais il avait cessé de ruer.

D'ailleurs, quelle imbécile l'a mis dans ce box trop petit ? Doucement, doucement, Noiraud, je ne te ferai pas de mal ; tu veux venir te promener au soleil ?

Elle projeta une image claire de ce qu'elle allait faire, et le cheval, s'ébrouant nerveusement, baissa la tête et se laissa passer la longe et la bride. Tina retint son souffle, stupéfaite, mais Romilly, trop absorbée par le cheval, l'ignora.

— Ouvre la porte, dit-elle distraitement, restant étroitement en contact avec l'esprit de l'étalon. C'est assez. *Viens, mon beau…* Vous voyez, si on s'y prend bien, aucun cheval n'est vicieux ; ils ont peur, c'est tout, et ne savent pas ce qu'on veut d'eux.

— Mais tu as le *laran,* maugréa l'une de ses assistantes. Pas nous ; comment veux-tu qu'on fasse comme toi ?

— *Laran* ou pas, dit Romilly, si votre corps et votre esprit sont paralysés de peur, croyez-vous que le cheval ne le saura pas, et même, ne le sentira pas ? Que tous vos actes manifestent votre confiance totale en lui ; parlez-lui, formez dans votre esprit une image claire de ce que vous attendez de lui – qui sait, ils ont peut-être une sorte de *laran* à eux ? Et par-dessus tout, faites-lui savoir absolument que vous ne lui ferez pas de mal. Il verra et sentira dans tous vos mouvements, et même dans chacune de vos respirations, si vous avez peur de lui ou si vous lui voulez du mal.

Elle reporta son attention sur le grand cheval noir.

— Maintenant, mon beau, nous allons sortir au soleil dans le paddock… viens… non, pas comme ça, gros bêta, tu ne veux pas rentrer à l'écurie, dit-elle à mi-voix, tirant un peu sur la longe.

Dans le paddock, une demi-douzaine de femmes faisaient tourner les chevaux à la longe en leur parlant, et, pour la plupart, sans à-coups. Romilly vérifia rapidement leur travail – elles s'en tiraient toutes assez bien, mais elles avaient, à l'évidence, commencé par les bêtes les plus dociles – puis elle trouva un endroit du paddock relativement isolé ; une ou plusieurs juments pouvaient être en chaleur, et elle ne voulait pas le distraire. Elle recula de la longueur de la longe et fit claquer sa langue.

Lourd et puissant, il partit d'un bond qui faillit la faire tomber, sentit la longe qui le retenait, en explora les limites, puis se mit à tourner en rond. Elle tira fort sur la longe, et il se mit au pas, continuant à tourner. Au bout d'un moment, quand elle fut sûre qu'il avait compris, elle lui fit accélérer un peu le train.

Ses allures sont magnifiques ; c'est un cheval digne de Carolin lui-même. Oh, que tu es merveilleux, mon beau !

Elle l'exerça près d'une heure, l'habituant à la bride, puis demanda un mors. Surpris, il se débattit un peu – et Romilly sympathisa avec lui ; elle le comprenait, car elle non plus, elle n'aurait pas aimé qu'on lui mette un morceau de métal dur et froid dans la bouche.

Mais il le faut, mon beau, tu t'y habitueras, et alors tu pourras galoper avec ton maître…

À midi, elle le ramena à l'écurie, suggérant à une femme de mettre son cheval plus docile dans le box communal, et de lui laisser le sien, plus petit, pour son étalon noir. Elle voyait déjà dans sa tête le Roi Carolin entrer dans Hali sur ce cheval magnifique.

Abandonnant ce travail, qu'elle trouvait facile – enfin, pas exactement facile, mais familier et plaisant –, elle se rendit à l'entraînement pour le combat à mains nues. Ça ne l'ennuyait pas spécialement d'apprendre à tomber sans se faire mal – après tout, elle était tombée de cheval plus de fois qu'elle ne pouvait s'en souvenir quand elle apprenait à monter à cheval, et elle supposait que c'était la même chose – mais les séries de prises, contre-prises, passes et tombés lui parurent d'une effrayante complexité, et il lui semblait que toutes les femmes présentes, y compris les débutantes avec qui on lui faisait répéter les mouvements de base, en savaient beaucoup plus qu'elle. Finalement, l'une des aînées lui fit signe d'approcher, tout en disant aux autres de continuer.

— Depuis quand as-tu prêté serment à la Sororité, ma fille ? dit-elle.

Romilly essaya de se rappeler. Il s'était passé tant de choses au cours de ces dernières lunaisons qu'elle ne le savait vraiment plus. Elle haussa les épaules.

— Je ne suis pas sûre. Quelques décades…

— Et tu ne comprends guère la raison de cet entraînement, n'est-ce pas ?

Elle dit, s'efforçant de ne pas être blessante :

— Je suis certaine qu'il doit y avoir une raison, si c'est enseigné dans tous les hôtels de la Sororité.

— Où as-tu grandi ? Comment t'appelles-tu ?

— Romilly. Mais on m'appelle souvent Romy. Et j'ai grandi dans les contreforts des Heller, près de Château Faucon.

La femme hocha la tête.

— Je m'en doutais à ton accent ; tu as donc grandi loin des grandes villes, dans une région écartée où tu ne voyais jamais un étranger ?

— C'est vrai.

— Alors, suppose que tu te promènes dans les rues d'une grande ville, dans un quartier très malfamé.

Elle fit signe à Betta, qui avait dîné près de Romilly la veille, et elle vint les rejoindre.

— Tu marches donc dans une rue malfamée, repaire de voyous, où tous les hommes pensent que toutes les femmes sont des catins, dit-elle.

Betta haussa les épaules, se mit à longer le mur de la salle, et soudain l'autre lui sauta dessus et lui fit une prise au cou pour l'étrangler. Le souffle coupé, Romilly vit Betta courber le haut du corps, basculer la femme en avant et la jeter à genoux, le bras immobilisé derrière le dos.

— Aïe, Betta, tu as la main un peu lourde, mais je crois que Romy a compris l'idée. Maintenant, attaque-moi au surin…

Betta prit un petit bâton de bois, de la taille d'un couteau de poche, et avança sur l'autre, son arme à la main, prête à frapper. Si rapidement que Romilly ne vit pas ce qui se passait, le « couteau » se retrouva dans les mains de l'aînée, et Betta à plat dos sur le sol, où l'autre fit semblant de lui donner des coups de pied.

— Doucement, Clea, dit Betta, riant et roulant sur le côté.

Puis, soudain, elle tira Clea par le pied et la fit tomber.

Riant à son tour, Clea se releva et dit à Romilly :

— Maintenant, tu vois à quoi cet enseignement peut te servir ? Surtout dans une cité comme celle-ci, aux frontières des Terres Sèches, où les hommes considèrent les femmes comme des objets à mettre aux chaînes ? Mais même dans une cité civilisée comme Thendara, tu peux rencontrer des individus n'ayant ni respect ni courtoisie pour quiconque. Toute femme admise dans la Sororité doit apprendre à se défendre et…

Son rire fit soudain place à la gravité.

— … quand tu te seras engagée à vie dans la Sororité, tu porteras cela, comme moi.

Elle posa la main sur la dague suspendue à son cou.

— J'ai prêté serment de tuer plutôt que de me laisser prendre par la force ; tuer l'homme si je peux, moi si je ne peux pas.

Un frisson parcourut l'échine de Romilly. Elle ne savait pas si elle en serait capable. Elle s'était préparée à blesser sérieusement Rory, s'il le fallait. Mais le tuer ? Cela ne l'aurait-il pas rendue aussi mauvaise que lui ?

Il sera temps d'y penser si je m'engage à vie dans la Sororité, dût ce jour jamais venir. D'ici là, peut-être que je saurai ce que je peux et ce que je ne peux pas faire.

Devant son air troublé, Clea lui tapota l'épaule.

— Ne t'inquiète pas, tu apprendras. Maintenant, va t'entraîner là-bas. Betta, montre-lui les mouvements de base pour qu'elle ne soit pas si perdue ; nous avons tout le temps de l'intégrer à un groupe de débutantes.

Maintenant qu'on avait pris la peine de lui expliquer ce qu'elle faisait et pourquoi, Romilly apprit plus vite. Au cours des jours suivants, elle commença à réaliser qu'à l'entraînement, en face d'une autre femme, elle pouvait, aux imperceptibles mouvements du corps et des yeux, détecter ce que l'autre allait faire et en tirer avantage. Mais savoir ne suffisait pas ; il fallait aussi apprendre les mouvements précis, prises, contre-prises, passes et tombés, et la force à utiliser pour ne blesser personne.

Et pourtant, en habit d'homme, j'ai traversé les Heller. J'aimerais mieux continuer à vivre de cette façon, où je n'aurais jamais à être la proie d'un homme.

Pourtant, elle était fière à la pensée de pouvoir se défendre toute seule et de ne jamais demander merci à personne. Plus tard, les leçons d'escrime lui parurent plus faciles, mais elles lui posèrent un autre problème.

C'était très bien de s'entraîner avec des bâtons de bois, où le seul châtiment d'un mauvais coup était une ecchymose. Mais arriverait-elle à affronter de vraies armes sans terreur, arriverait-elle à frapper quelqu'un avec une lame tranchante ? La seule idée de trancher dans la chair humaine lui donnait la nausée.

Je ne suis pas une Guerrière, bien qu'on me donne ce nom. Je suis une dresseuse de chevaux et d'oiseaux… la guerre n'est pas ma vocation.

Les jours passaient, bien remplis par le travail et les leçons. Au bout de quarante jours, elle réalisa que le Solstice d'Été approchait. Bientôt, il y aurait un an qu'elle avait quitté sa famille. Son père et sa belle-mère la croyaient morte depuis longtemps, sans aucun doute, et Darren avait été forcé d'assumer le rôle d'Héritier de Château Faucon. Comme il devait détester cet état ! Elle espérait, pour le bien de son père, que le petit Rael était capable de la remplacer, d'apprendre à utiliser le Don des MacAran – si Rael était ce que son père appelait « un vrai MacAran », peut-être qu'il autoriserait Darren à retourner au monastère. Ou peut-être que, comme elle, il partirait sans permission.

Un an plus tôt, son père l'avait fiancée à *Dom* Garris. Quels changements en un an ! Romilly savait qu'elle avait grandi – tous les vêtements qu'elle portait en arrivant ici étaient maintenant au rebut dans une boîte, et elle avait dû en trouver d'autres à sa taille. Sa carrure s'était élargie, et l'escrime et le dressage avaient musclé ses bras et ses jambes. Comme Mallina se moquerait d'elle, comme sa belle-mère se lamenterait – *Tu n'as pas l'air d'une dame, Romilly*. Eh bien, pensa-t-elle, répondant à la voix imaginaire de Luciella, je ne suis pas une dame mais une Guerrière.

Mais tous les jours ses problèmes s'évanouissaient quand elle travaillait avec les chevaux, et surtout pendant l'heure qu'elle consacrait à l'étalon noir. Aucune autre main que la sienne ne le touchait jamais ; elle savait qu'un jour, ce serait une monture digne du roi lui-même. Les jours succédaient aux jours, les lunaisons aux lunaisons, les saisons aux saisons ; l'hiver arriva, et, certains jours, elle ne pouvait même pas faire travailler l'étalon noir, et encore moins les autres. Néanmoins, elle dirigeait leur dressage. Avec le temps et la fréquentation, les étrangères de l'hôtel étaient devenues des amies. La Fête du Solstice d'Hiver arriva, avec pain d'épices et cadeaux échangés entre les sœurs. Quelques-uns partirent voir leur famille ; mais quand on demanda à Romilly si elle désirait une permission

pour rentrer chez elle, elle dit qu'elle n'avait pas de famille. C'était plus simple comme ça. Mais elle se demandait comment son père l'accueillerait si elle venait en visite, sans rien demander, Guerrière professionnelle dans sa tunique écarlate avec l'anneau de la Sororité à son oreille. La chasserait-il, disant qu'elle n'était plus sa fille, qu'aucune fille de son sang ne pouvait faire partie de ces femmes asexuées de la Sororité ? Ou l'accueillerait-il en souriant avec fierté, approuvant son indépendance et la force qu'elle avait montrée en se construisant une vie à elle loin de Château Faucon ?

Elle ne savait pas. Elle ne devinait même pas. Un jour peut-être, dans des années, elle se risquerait à le découvrir. Mais de toute façon, elle ne pouvait pas s'enfoncer au cœur des Heller en plein hiver ; la plupart des femmes parties rendre visite à leurs familles n'allaient pas plus loin que Thendara ou Hali, à environ sept jours de cheval.

Dans cette contrée désertique, il y avait peu de signes avant-coureurs du printemps. Un jour, des vents glacés et des pluies torrentielles balayèrent les plaines, et le lendemain le soleil brillait, et Romilly sut que dans les lointaines Heller le dégel inondait les routes. Quand elle pouvait faire travailler les chevaux, elle ôtait sa cape, ne conservant qu'une vieille culotte d'équitation et une tunique rapiécée.

Avec le printemps, arrivèrent des rumeurs d'armées en marche, d'une bataille lointaine entre les forces de Carolin et les armées de Lyondri Hastur. Plus tard, elles apprirent que Carolinh avait fait la paix avec la Grande Maison de Serrais, et que, de nouveau, ses armées se rassemblaient dans les plaines. Romilly se souciait peu de cela. Elle consacrait toutes ses journées à un nouveau groupe de chevaux qu'on leur avait amenés au début du printemps – elles leur avaient construit un abri et loué un autre paddock à l'extérieur de l'hôtel, où Romilly allait tous les après-midi avec les sœurs à qui elle enseignait l'art du dressage. Son monde se limitait maintenant aux écuries et au paddock, et à la plaine où elles allaient deux ou trois fois par décade, les faire courir et galoper. Un après-midi, après avoir passé les portes de la ville, elles virent des tentes, des hommes, des chevaux, une foule déroutante.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Et l'une de ses compagnes, qui sortait tous les matins pour acheter du lait et des fruits frais, lui répondit :

— C'est l'avant-garde de l'armée de Carolin ; ils établiront leur camp ici, et, de là, ils retraverseront les Plaines de Valeron pour attaquer les armées de Rakhal…

Le visage convulsé, elle cracha par terre.

— Tu es donc partisane de Carolin ? demanda Romilly.

— Partisane de Carolin ? Je pense bien ! dit la femme avec véhémence. Rakhal a chassé mon père de sa ferme des Monts de Venza et a donné ses terres à un écuyer de ce rapace diabolique de Lyondri Hastur ! Ma mère est morte peu après avoir quitté notre domaine, et mon Père a rejoint l'armée de Carolin – demain, si Clea m'y autorise, j'essaierai de le trouver et je lui demanderai des nouvelles de mes frères qui ont fui quand nous avons été chassés de chez nous. Je suis dans la Sororité parce que, mes frères étant à l'armée, je n'avais plus de foyer ; on m'avait bien trouvé un mari, mais il était de ceux que Lyondri et son maître Rakhal avaient laissés tranquilles, et je n'ai pas voulu épouser un homme qui restait tranquillement chez lui pendant que mon père allait se battre !

— Personne ne te le reprochera, Marelie, dit Romilly.

Elle repensa à sa traversée des Heller avec Orain, Carlo et les autres exilés ; à Alaric qui avait encore plus souffert de Lyondri que la famille de Marelie.

— Moi aussi, je suis partisane de Carolin, bien que je ne sache rien de lui, sauf que des hommes dont j'estime le jugement trouvent que c'est un homme honorable et un bon roi.

Elle se demanda si Orain et *Dom* Carlo étaient au camp. Elle accompagnerait peut-être Marelie quand elle irait au campement chercher son père. Orain avait été son ami, bien qu'elle fût une femme, et elle espérait qu'il était sorti sain et sauf de cet hiver de guerre.

— Regardez, dit Clea, tendant le bras. Voilà la bannière des Hastur, bleue avec le sapin d'argent. Le Roi Carolin est au camp – le roi lui-même.

Et là où est Orain, Carolin n'est pas loin, se remémora Romilly. Ce fameux soir à la taverne, où il avait désiré qu'elle

fasse diversion – cette silhouette fantomatique avec qui il parlait, était-ce Carolin lui-même ?

Serait-il content qu'elle lui rende visite ? Ou seulement embarrassé ? Elle décida que la prochaine fois qu'elle verrait Jandria – elle n'avait pas cessé d'aller et venir toute l'année, servant de messagère entre Serrais et les cités du Sud, Dalereuth et Temora – elle lui demanderait son avis.

Elle aurait dû se rappeler que, lorsqu'un télépathe pense inopinément à quelqu'un qu'il n'a pas vu depuis longtemps, c'est rarement par hasard. Et effectivement, le lendemain, après avoir fait travailler l'étalon noir et l'avoir ramené à l'écurie – au bout d'un an, il était parfaitement dressé et docile comme un enfant, et elle avait proposé à la Mère de l'hôtel d'en faire cadeau au roi lui-même – elle vit Jandria à la porte de son box.

— Romy ! J'étais sûre de te trouver là ! Il a bien changé depuis ce premier jour où je t'ai vu lui passer la bride et où nous étions toutes certaines qu'il allait te tuer !

Jandria était vêtue en femme qui rentre d'un long voyage : bottes poussiéreuses, masque antipoussière, comme ceux des Séchéens, qui pendait, délié, le long de son visage. Romilly courut se jeter dans ses bras.

— Janni ! Je ne savais pas que vous étiez rentrée !

— Je ne fais qu'arriver, petite sœur ! dit Jandria, la serrant dans ses bras avec force.

Romilly lissa ses cheveux en désordre de ses mains sales et dit :

— Laissez-moi desseller mon étalon, et nous aurons le temps de bavarder avant le dîner. N'est-il pas magnifique ? Je l'ai baptisé Phébus – c'est ainsi qu'il pense à lui-même, il me l'a dit.

— Il est effectivement magnifique, répondit Jandria. Mais tu ne devrais pas donner des noms si prestigieux aux chevaux – ils sont destinés à des soldats et doivent porter des noms simples, faciles à retenir. Et surtout, tu ne devrais pas tant t'attacher à eux, puisqu'ils te seront enlevés bientôt – ils sont réservés à l'armée, même si certains échoient aux femmes de la Sororité qui suivront Carolin quand il lèvera le camp. Tu l'as vu, ce camp ? Tu sauras que l'issue est proche quand tous tes chevaux seront remis à l'armée. Tu ne devrais pas t'y attacher autant.

— Je ne peux pas m'empêcher de les aimer, dit Romilly. C'est ma méthode de dressage ; je gagne leur amour et leur confiance, et ils font toutes mes volontés.

Jandria soupira.

— Ton *laran* est indispensable, et pourtant, je déteste t'exploiter ainsi, mon enfant, dit-elle en lui caressant amicalement les cheveux. Lors de votre première visite, Orain m'a dit que tu savais dresser les oiseaux-espions. Je dois donc t'amener au camp de Carolin, pour que tu montres à leur nouvel oiseleur comment s'y prendre avec eux. Va t'habiller pour monter.

— M'habiller pour monter ? Et que croyez-vous que j'aie fait toute la matinée ? demanda Romilly.

— Mais pas à l'extérieur de l'hôtel, dit Jandria d'un ton sévère.

Et soudain, Romilly se vit par les yeux de Jandria, les cheveux en désordre, semés de brins de paille, sa tunique, délacée parce qu'elle transpirait, révélant la naissance de ses seins. Et elle avait des culottes rapiécées et trop collantes, trouvées dans la boîte des rebuts où les sœurs se servaient pour travailler dans la maison. Elle rougit et pouffa.

— Oui, je vais me changer. Je n'en ai que pour une minute.

Elle se lava vivement à la pompe, rentra en courant dans la chambre qu'elle partageait maintenant avec Clea et Betta, et peigna ses cheveux emmêlés. Puis elle enfila la tunique écarlate de la Sororité, et boucla par-dessus son ceinturon portant la dague. Maintenant, elle le savait, elle n'avait pas l'air d'une femme en vêtements d'homme, ni d'un garçon, ni d'un gamin des rues, mais d'un membre de la Sororité, d'une Guerrière professionnelle, d'un soldat des armées de Carolin. Elle avait peine à croire que c'était bien elle, dans cette tenue de cérémonie. Et pourtant, c'était vrai.

Jandria la regarda avec un sourire approbateur à son retour ; Janni aussi portait la tunique écarlate officielle de Guerrière, l'épée à la ceinture, une dague autour du cou, un petit anneau brillant à l'oreille gauche. Côte à côte, les deux Guerrières franchirent le portail de l'hôtel et chevauchèrent vers les murailles de Serrais.

4

AINSI Romilly eut-elle l'occasion de voir de plus près le camp de Carolin, avec la bannière bleue au sapin d'argent des Hastur flottant sur la tente centrale, qui, se dit-elle, devait être la résidence personnelle du roi ou son quartier général. Elles passèrent devant des rangées d'écuries bien tenues, devant une cantine où une armée de cuisiniers mijotaient quelque chose qui sentait bien bon, et devant un pré entouré de cordes où une Guerrière presque inconnue de Romilly donnait à un groupe de barbus une leçon de combat à mains nues ; certains semblaient contrariés et de mauvaise humeur, et Romilly soupçonna que c'était sans doute parce qu'il leur déplaisait d'être entraînés par une femme ; d'autres, frictionnant plaies et bosses qu'elle leur avait faites en les jetant par terre, la regardaient avec une attention soutenue.

Un garde, posté au centre du camp, les arrêta. Jandria le salua et fit les présentations.

— Guerrière Jandria et Apprentie Romilly, dit-elle. Je viens voir le Seigneur Orain qui m'a fait demander.

Romilly essaya de se faire toute petite, supposant que le garde allait lancer une remarque dédaigneuse ou discourtoise, mais il lui rendit simplement son salut, et appela un messager, garçon à peu près de l'âge de Romilly, pour prévenir le Seigneur Orain.

Elle aurait reconnu n'importe où sa haute silhouette mince et dégingandée et son profil en lame de couteau ; mais maintenant, il portait avec élégance les couleurs des Hastur avec un large collier terminé par une gemme, et une épée à la poignée ouvragée, et Romilly comprit que s'il avait été ainsi vêtu

la première fois qu'elle l'avait rencontré, elle aurait été trop intimidée pour articuler un mot. Il s'inclina cérémonieusement devant les femmes, toute trace d'accent campagnard ayant disparu de sa voix distinguée.

— *Mastra'in,* c'est très courtois de votre part de vous rendre si vite à ma requête, dit-il.

Et Jandria répondit, tout aussi cérémonieuse, que c'était un devoir et un plaisir de servir le roi.

Un peu moins cérémonieusement, Orain reprit :

— Je n'ai pas oublié que Romilly savait dresser non seulement les faucons, mais les oiseaux-espions. Nous avons ici un *laranzu* de Tramontana, mais il n'a aucune expérience de ces oiseaux, et ceux-ci vous sont connus, *damisela*. Vous plairait-il d'enseigner ce que vous savez à notre *laranzu ?*

— Volontiers, Seigneur Orain, mais seulement si vous cessez de m'appeler *damisela* sur ce ton, dit-elle impulsivement.

Le long visage d'Orain s'empourpra. Il dit, sans la regarder :

— Pardonnez-moi… Romilly. Voulez-vous me suivre ?

Elle emboîta le pas à Orain et Jandria, qui la précédaient, bras dessus, bras dessous. Jandria demanda :

— Comment va-t-il ?

Orain haussa les épaules.

— Encore mieux depuis qu'il a reçu les nouvelles que tu nous as envoyées. Mais tu as vu Lyondri face à face ?

Romilly vit sa compagne faire « non » de la tête.

— Au dernier moment, je n'ai pas eu le courage ; j'ai envoyé Romilly à ma place. Si je l'avais vu…

Elle s'interrompit, puis poursuivit :

— L'année dernière, je ne sais pas si tu as vu ce village, le long de l'ancienne route du Nord. Encore contaminé, de même que tout le voisinage…

Même à cette distance, Romilly la vit frissonner.

— Je me félicite d'être une honnête Guerrière et pas une *leronis !* Si j'avais dû prendre part à l'annihilation d'une bonne terre, je ne sais pas comment je pourrais encore supporter de voir la lumière du jour !

Romilly se demanda si c'était pour ça que Le MacAran s'était querellé avec les Tours, que Ruyven avait été contraint de

s'enfuir, et que son père avait chassé la *leronis* de sa demeure sans l'autoriser à tester Romilly et Mallina pour le *laran*. La guerre au *laran,* même le peu qu'elle en avait vu, était terrifiante.

Orain dit avec gravité :

— Carolin a promis de ne pas se servir de ce genre d'armes à moins qu'elles ne soient utilisées contre lui. Mais si Rakhal a des *laranzu'in* à opposer à ses armées, alors il devra s'y résoudre, tu le sais aussi bien que moi, Janni.

Il soupira.

— Viens donc lui dire toi-même ce que tu as appris à Hali, même si ces nouvelles doivent l'assombrir. Quant à Romilly…

Il se retourna et la considéra un instant.

— Le quartier des oiseleurs est par là-bas, dit-il, joignant le geste à la parole. Voilà la tente du maître oiseleur et de son apprenti, et vous les y trouverez sans difficulté. Par ici, Janni.

Jandria et Orain entrèrent bras dessus, bras dessous, dans la tente centrale sur laquelle flottait la bannière, et Romilly, effrayée et intimidée, partit dans la direction indiquée. Comment fallait-il s'adresser à un *laranzu* inconnu ? Puis elle se redressa fièrement. Elle était une Guerrière, une MacAran et une fauconnière ; elle ne devait craindre personne. C'étaient eux qui l'appelaient à leur aide, non le contraire. Derrière la tente, elle avisa un garçon de treize ou quatorze ans, en vêtements grossiers, un panier à la main, et si elle ne l'avait pas vu, elle l'aurait senti à la puissante odeur de charogne flottant autour de lui. Sur de solides perchoirs, elle vit trois silhouettes familières, d'une laideur magnifique, et s'en approcha en riant.

— Diligence ! Prudence, ma chérie !

Elle tendit les mains et les oiseaux inclinèrent la tête ; ils la reconnaissaient, et l'ancien rapport familier se rétablit.

— Et où est Tempérance ? Ah, tu es là, ma beauté !

— N'approchez pas trop, dit derrière elle une voix étrangement familière. Ces créatures peuvent vous crever les yeux ; cet apprenti y a perdu un ongle encore hier !

Elle se retourna et vit un mince barbu, en robe noire assez semblable à celle d'un moine de Nevarsin, qui la regardait en fronçant les sourcils ; puis il lui sembla que le visage étranger se

dissolvait, car elle reconnaissait sa voix, et elle s'écria, incrédule :

— Ruyven ! Oh j'aurais dû savoir que c'était toi quand on m'a parlé d'un *laranzu* de Tramontana – Ruyven, tu ne me reconnais pas ?

Elle riait et pleurait en même temps, et Ruyven la fixait, bouche bée.

— Romy, dit-il enfin. Petite sœur, tu es bien la dernière personne que je m'attendais à voir *ici !* Mais… dans cette tenue…

Il la toisa des pieds à la tête, rougissant derrière sa barbe étrange.

— Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi viens-tu…

— On m'envoie m'occuper des oiseaux, idiot, dit-elle. C'est moi qui les ai soignés depuis les contreforts des Heller jusqu'à Nevarsin, puis de Nevarsin à Caer Donn. Regarde, ils me connaissent.

Elle fit un geste, et ils émirent des petits caquètements de plaisir et de reconnaissance.

— Mais toi, qu'est-ce que tu fais là ?

— La même chose que toi, dit-il. Le fils du Seigneur Orain et moi, nous sommes *bredin ;* il m'a fait prévenir et j'ai rejoint les armées de Carolin. Mais toi…

Il considéra l'uniforme de la Sororité, l'air surpris et désapprobateur.

— Père sait-il que tu es ici ? Comment as-tu obtenu son consentement ?

— De la même façon que tu l'as obtenu pour former ton *laran* à la Tour de Tramontana, dit-elle, le visage douloureux, et il soupira.

— Pauvre père. Maintenant, il nous a perdus tous les deux, et Darren… Enfin, ce qui est fait est fait. Ainsi, tu portes l'anneau de la Sororité, et moi, la robe de la Tour, et nous suivons tous les deux Carolin. As-tu vu le roi ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais j'ai voyagé avec deux de ses partisans, Orain, et *Dom* Carlo du Lac Bleu.

— Je ne connais pas Carlo. Mais tu sais dresser les oiseaux-espions ? Je me rappelle que tu avais le chic pour tout obtenir des chiens et des chevaux, et, je suppose, des faucons aussi, de sorte que le Don des MacAran devrait agir sur ceux-ci également. As-tu suivi une formation pour ton *laran*, ma sœur ?

— Aucune, je l'ai développé en travaillant avec les bêtes et les oiseaux, dit-elle.

Il branla du chef, l'air consterné.

— Un *laran* non entraîné est dangereux, Romy. Quand tout cela sera terminé, je te trouverai une place dans une Tour. Et… réalises-tu que nous ne nous sommes pas encore embrassés ?

Il la serra dans ses bras et lui posa un baiser sur la joue.

— Ainsi, tu connais ces oiseaux ? Jusqu'ici, je n'ai vu personne qui sache les manier, à part le Seigneur Orain…

— C'est moi qui lui ai appris ce qu'il sait, dit Romilly.

Elle s'approcha d'un perchoir, tendant une main et dénouant la longe de l'autre, et Prudence, d'un petit saut, se posa sur son poignet. Elle aurait dû apporter un gantelet. Enfin, il devait bien y en avoir un quelque part dans le camp de Carolin.

Et cela lui fit penser, douloureusement, à Preciosa. Elle ne l'avait plus vue depuis leur arrivée dans les terres sèches. Mais Preciosa l'avait quittée avant qu'ils abordent les glaciers, et l'avait rejointe à leur retour dans les basses terres. Preciosa lui reviendrait peut-être, quelque jour…

…et sinon, elle est libre… créature sauvage et libre, appartenant aux vents du ciel et à elle-même…

— Peux-tu me trouver un gantelet ? demanda-t-elle. S'il le faut, je peux manier Prudence à mains nues, parce qu'elle est petite et douce, mais les autres sont plus lourdes et moins délicates…

— Cette créature, douce et délicate ? dit Ruyven en riant, puis il reprit son sérieux devant l'air grave de sa sœur. Prudence, tu l'appelles ? Oui, je vais envoyer mon assistant te chercher un gantelet, et puis tu m'apprendras leurs noms et comment tu les distingues.

La matinée passa rapidement, mais ils ne parlèrent que des oiseaux, sans faire aucune allusion à leur passé commun ni à

Château Faucon. À midi, une cloche sonna, et Ruyven, disant que c'était l'heure du repas au mess, lui demanda de le suivre.

— Il y a d'autres membres de la Sororité au camp, dit-il. Elles couchent en ville dans leur hôtel – mais tu dois en savoir plus que moi là-dessus. Tu peux manger à leur table, si tu veux – et je suppose que ce serait préférable, car elles ne se mêlent pas aux soldats, sauf pour le service, et tu ne peux pas expliquer à toute l'armée que tu es ma sœur.

Elle se mit donc à la queue devant le mess, et emporta son pain et son ragoût à la table séparée où mangeaient sept ou huit femmes de la Sororité employées par l'armée – surtout comme messagères, dresseuses de chevaux ou monitrices de combat à mains nues, mais il y en avait une qui était maître d'armes. Elle en avait rencontré plusieurs à l'hôtel, et aucune ne parut surprise de la voir. Jandria ne parut pas. Romilly supposa qu'elle était restée avec Orain et les officiers supérieurs qui, à l'évidence, avaient un mess à part.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda l'une d'elles.

Elle répondit laconiquement qu'elle venait travailler avec les oiseaux-espions.

— Je croyais que c'était un travail de *leronis*, remarqua une autre. Mais tu as les cheveux roux, est-ce que tu as le don du *laran ?*

— J'ai le chic pour travailler avec les animaux, dit Romilly. Je ne sais pas si c'est le *laran* ou autre chose.

Elle n'avait pas envie d'être considérée avec la crainte révérentielle et distante qu'elles témoignaient aux *leroni*. Son repas terminé, elle rejoignit Ruyven au quartier des oiseleurs, et, à la fin de la journée, il maniait les oiseaux-espions avec autant d'aisance qu'elle.

Le soir tombait, et ils reposaient les oiseaux sur leurs perchoirs pour les emporter sous la tente, quand Ruyven leva les yeux.

— Le bras droit du Roi Carolin, dit-il. Nous voyons rarement Carolin ; ses ordres parviennent toujours par l'intermédiaire du Seigneur Orain. Mais tu m'as dit que tu le connaissais.

— J'ai voyagé avec lui pendant des mois ; mais on croyait que j'étais un garçon, dit Romilly, sans donner d'explications.

Orain s'approcha, et, ignorant Romilly, dit à Ruyven :

— Quand les oiseaux seront-ils prêts ?

— Dans une décade, environ.

— Et Derek qui n'est pas encore arrivé, dit Orain, fronçant les sourcils. Croyez-vous pouvoir persuader la *leronis*…

Ruyven dit sèchement :

— La place de Dame Maura n'est pas sur un champ de bataille. Ajoutez à cela qu'elle est parente de Lyondri ; elle a accepté de diriger les oiseaux, mais elle m'a fait promettre qu'elle n'aurait pas à se battre contre lui. Je la comprends ; cette guerre où le frère se bat contre le frère, et le père contre le fils, n'est pas la place d'une femme.

Orain dit, avec son sourire ironique :

— Ni celle d'un homme ; pourtant, le monde va comme il veut et non comme vous ou moi voudrions qu'il aille. Ce n'est pas moi qui ai voulu cette guerre, ni Carolin. Néanmoins, je respecte les sentiments de Dame Maura, et nous devrons donc trouver quelqu'un d'autre pour diriger les oiseaux-espions. Romilly…

Il baissa les yeux sur elle, et, un instant, sa voix reprit son ton chaleureux d'autrefois.

— Voulez-vous les diriger pour Carolin, mon petit ?

Ainsi, quand il veut quelque chose de moi, il peut se montrer à moitié poli, bien que je sois une femme ?

Maîtrisant sa colère, elle répondit froidement :

— Quant à cela, *vai dom*, vous devrez le demander à mes supérieures dans la Sororité ; je suis apprentie, et je ne me gouverne pas selon ma volonté.

— Oh, je crois que nous n'aurons pas de problème avec Jandria, dit Orain en souriant. La Sororité vous prêtera à nous, je n'en doute pas.

Romilly s'inclina sans répondre. Mais elle pensa : *Pas si j'ai mon mot à dire.*

Elles revinrent à l'hôtel au coucher du soleil, sous un ciel clair et sans nuages ; la pluie et la neige fondue des montagnes n'avaient jamais cessé de manquer à Romilly ; elle trouvait ce pays sec, parcheminé, inhospitalier. Jandria essaya de parler un peu de l'armée, du paysage, de lui montrer la Grande Maison de

Serrais, perchée sur une colline, où des descendants d'Hastur avaient établi leur siège, comme à Thendara et Hali, Aldaran et Carcosa dans les montagnes ; mais Romilly garda le silence, répondant à peine, perdue dans ses pensées.

Ruyven n'est plus le frère que j'ai connu ; nous pouvons travailler en bonne amitié, mais notre intimité a disparu. J'espérais qu'il me comprendrait, qu'il comprendrait les conflits qui m'ont fait fuir Château Faucon – ce sont aussi les siens. Autrefois, il voyait en moi Romilly, pas une petite sœur. Maintenant – maintenant, tout ce qu'il voit, c'est que je suis devenue une Guerrière, une fauconnière… rien de plus.

Il ne me reste rien, à part mon faucon, et mon talent à manier l'épée et les bêtes.

Elles arrivèrent à l'hôtel, où le dîner était fini depuis longtemps, mais une sœur leur trouva quelque chose à la cuisine. Puis elles regagnèrent leurs lits en silence ; Jandria aussi était perdue dans ses pensées qui, se dit Romilly, devaient être aussi amères que les siennes.

Maudite guerre ! Oui, c'est aussi ce que disait Ruyven, et Orain également. Peut-être que Père avait raison… qu'importe quel coquin est assis sur le trône et quel plus grand coquin cherche à l'en déloger ?

Tous les jours, Romilly travaillait d'abord avec les autres chevaux, qui étaient plus faciles à manier parce qu'ils avaient moins d'intelligence et d'initiative. Elle se réservait Phébus comme récompense pour la fin d'une longue matinée de travail avec les autres, dirigeant ses assistantes et supervisant personnellement les allures, et la vitesse à laquelle ils s'étaient habitués à la selle et au mors. Elle savait qu'elle n'était ici qu'une dresseuse parmi beaucoup d'autres dresseurs engagés par Carolin pour préparer sa cavalerie – parfois, elle en voyait certains sortir de la cité de Serrais et venir travailler dans les plaines. Mais elle aurait été stupide d'ignorer que ses chevaux étaient les mieux dressés, et le plus rapidement.

Maintenant, à la fin d'une longue matinée, elle faisait le tour de son petit domaine, avec une caresse et un long et délicieux rapport émotionnel avec chacun de ses chevaux. Elle les aimait tous, avec la certitude douce-amère que bientôt elle devrait s'en

séparer ; mais chacun d'eux emporterait quelque chose d'elle partout où iraient les armées de Carolin. Elle leur jetait les bras autour du cou, caressait un nez velouté, et chaque instant de rapport aiguisait sa conscience jusqu'au moment où, comme étourdie, elle avait l'impression de galoper au soleil, sur quatre jambes et non plus deux, maîtrisant délicieusement le poids du cavalier sur son dos, et quelque part, tout au fond de son esprit, Romilly avait l'impression que chacune de ces bêtes portant son cavalier savait quelque chose de la sagesse du Porteur de Fardeaux, qui, disaient les écrits du Bienheureux Valentin, portait seul le poids du monde. Elle était *chaque* cheval tour à tour, connaissant ses révoltes, sa discipline et sa soumission, et cette impression de travailler en unité parfaite avec ce qui lui incombait.

Elle pensa confusément : *Peut-être que seuls les chevaux savent ce qu'est la véritable foi, eux qui partagent le lot du Porteur de Fardeaux… et pourtant, moi, seulement humaine, j'ai choisi de partager et de connaître cela…*

C'était plus facile de se laisser emporter dans le rapport avec les chevaux qu'avec les faucons, ou même les oiseaux-espions, plus brillants, parce que, pensa-t-elle, les chevaux avaient une intelligence plus aiguisée. Les oiseaux, malgré leur sensibilité, malgré l'extase ressentie en partageant leur vol, n'avaient qu'une conscience limitée, essentiellement centrée sur leur vue perçante. La sensualité du rapport partagé était plus grande avec les chevaux, parce qu'ils étaient plus organisés, plus intelligents, qu'ils possédaient un *style* de conscience humain, quoique pas tout à fait humain.

Et maintenant, à la fin de la matinée, quand tous les autres chevaux furent ramenés à l'écurie, elle sortit Phébus de son box. Il travaillait si étroitement avec elle maintenant qu'un simple mot suffisait à l'appeler, et elle débordait d'amour, elle *était* le cheval, elle sentait la selle glisser sur son dos tandis qu'elle en caressait les sangles de cuir, la conscience étrangement dédoublée.

Elle ne savait plus si elle s'asseyait sur la selle ou si elle acceptait avec reconnaissance le poids du cavalier sur son dos. Une partie d'elle-même avait toujours joyeusement conscience

de son corps, mais ce sentiment se fondait dans la conscience plus vaste de galoper dans le vent… si équilibrée, si unie à son cheval que, pendant un moment, elle ne distingua plus entre elle-même et Phébus. Et pourtant, malgré cette confusion, elle sentit qu'elle n'avait jamais été aussi précisément et pleinement elle-même, inondée d'une sorte de réalité qu'elle n'avait jamais connue. La chaleur du soleil, la sueur coulant sur ses flancs, la subtile inclinaison équilibrant d'en haut le poids qu'elle sentait dessous, de l'*intérieur*. Le temps sembla se diviser en fragments infinitésimaux, à chacun desquels elle donnait son vrai poids, sans idée de passé ou de futur, uniquement rassemblé dans un présent immuable.

Puis, à regret, elle rentra et se sépara de Phébus, mettant pied à terre à la barrière du paddock, et lui jeta les bras autour du cou dans une extase d'amour, de lucidité et de don. Toute parole était inutile. Elle était à lui, il était à elle. Même s'ils ne retrouvaient jamais cette extase de l'union, ce ravissement délicieux, même si elle ne le montait jamais plus ni ne galopait plus avec lui par la plaine dans une ivresse indicible, ils seraient toujours, dans quelque partie de leur être, fondus ensemble ; ce moment était éternel et durerait toujours.

Puis, avec un peu de regret – mais un peu seulement, car, dans son exaltation présente, elle savait que toutes choses ont leur moment, et que celui-là ne pouvait pas se prolonger éternellement – elle se laissa retomber à un autre niveau de conscience et elle fut de nouveau Romilly, qui caressait une dernière fois l'encolure soyeuse du cheval et le conduisait, séparée de lui maintenant mais encore très proche, à son box. Ses pieds touchaient à peine terre quand elle revint vers l'hôtel, et elle fut très contrariée en entendant la voix amicale de Clea.

— Comme il est beau – c'est l'étalon noir dont on m'a parlé ? Il paraît qu'il est vicieux, et qu'il faudra le mettre à la reproduction.

Puis, alertée par quelque chose dans l'air de Romilly, elle demanda :

— Tu… tu l'as monté ?

— Il est doux comme un agneau, dit distraitement Romilly. Il m'aime, et un enfant pourrait le monter maintenant.

Absurdement, elle regretta de ne pas pouvoir donner cette magnifique créature à Caryl, qui avait quelques traces de son genre de *laran*. Puisqu'elle ne pouvait pas garder pour elle cette impériale créature, le mieux serait qu'elle appartînt à ce garçon si sensible. Qui était, se rappela-t-elle, revenant brusquement sur terre, le fils de Lyondri Hastur et son ennemi juré.

— Qu'est-ce que tu veux, Clea ?

— Je venais te parler de tes leçons de combat à mains nues, dit Clea, mais en chemin j'ai rencontré Jandria, qui dit que l'armée te demande de nouveau ; il paraît que tu dois travailler avec les oiseaux-espions. Il faut que tu emportes toutes tes affaires ; à ce que j'ai compris, tu ne reviendras pas ici.

Je ne reviens pas ici ? Alors, il fallait dire adieu à Phébus encore plus tôt qu'elle ne l'avait cru. Mais dans son état de conscience, elle savait que cela n'avait pas vraiment d'importance. Ils s'appartiendraient toujours l'un à l'autre. Parce que, maintenant, elle allait être la grande fauconnière des armées de Carolin – elle ne se demanda pas comment elle le savait – et, comme Phébus, elle devait porter sa part du fardeau du monde. Elle dit :

— Merci, Clea. Et merci pour tout, et pour tout ce que tu m'as appris…

— Romy, comme tes yeux brillent ! Cela a été un plaisir de te donner des leçons ; c'est toujours un plaisir d'enseigner à quelqu'un de doué et qui apprend si vite, dit Clea, la serrant chaleureusement dans ses bras. Je suis désolée que tu nous quittes. J'espère que tu reviendras un jour dans notre hôtel, mais sinon, nous nous rencontrerons dans un autre. Les Guerrières sont perpétuellement en voyage et nous sommes certaines de nous croiser quelque part sur les routes des Cent Royaumes.

Romilly l'embrassa avec une affection sincère et chaleureuse, et rentra dans l'hôtel pour préparer son modeste bagage.

Quand elle eut fini, elle retrouva Jandria dans le hall, prête à monter, et munie elle aussi de toutes ses affaires.

— J'ai fait sortir Phébus, dit Jandria. Les autres chevaux seront amenés à part plus tard dans la journée ; mais tu as

consacré beaucoup de temps et d'amour à celui-là, et j'ai pensé que tu devrais avoir le privilège de le présenter toi-même au Roi Carolin.

Le moment est donc venu plus tôt que je ne croyais. Mais, après l'expérience de ce matin, Phébus et moi ne ferons plus jamais qu'un.

Il prit assez mal d'être mené par les rênes ; Romilly aurait voulu le monter, mais ce n'était pas convenable pour un cheval à offrir au roi. Elle le calma doucement de la voix et plus encore par le rapport mental, de sorte que, guidé par ce flot apaisant et rassurant de tendresse, il suivit docilement, guidé par sa sollicitude.

Tu vas être la monture d'un roi, le savais-tu, ma beauté ?

Le contact entre eux se passait de paroles ; elles ne signifiaient rien pour Phébus, qui ignorait tout des rois, et Romilly comprit qu'il finirait sans doute par aimer Carolin, mais que personne ne serait jamais aussi proche de lui qu'elle l'avait été ce matin. Soudain, elle plaignit Carolin. Carolin pourrait posséder Phébus, mais elle, Romilly, régnerait toujours dans son cœur.

5

AUJOURD'HUI, l'atmosphère du camp avait subtilement changé. Une horde d'ouvriers démontait la grande tente centrale où flottait la bannière des Hastur, et il régnait une grande agitation d'un bout à l'autre du camp, avec des allées et venues continuelles. Laissant Phébus à la garde de Jandria et des sœurs venues l'accompagner, Romilly se rendit aussitôt au quartier des oiseleurs. Elle y trouva Ruyven, s'affairant autour des perchoirs installés sur les animaux de bât pour les oiseaux-espions. Les *chervines*, dégoûtés de l'odeur de charogne flottant autour des oiseaux, piaffaient nerveusement et tournaient en rond en soufflant.

— Tout cela signifie que l'armée va marcher vers le sud et que nous l'accompagnons, je suppose, dit Romilly.

Il hocha la tête.

— Je ne peux pas diriger trois oiseaux-espions à moi seul, dit-il, et il n'y a personne de qualifié à cent lieues à la ronde, sauf, Dieu nous préserve, ceux qui se trouvent parmi les éclaireurs ou l'avant-garde de Rakhal. Nous savons par nos agents secrets de Hali que Rakhal est en train de masser ses armées sous le commandement de Lyondri Hastur, et s'il avance comme nous le pensons – et cela dépendra dans une certaine mesure de la façon dont toi et moi utiliserons les yeux de ces oiseaux – nous devrions le rencontrer près de Neskaya, dans les Monts de Kilghard. En fait, le Seigneur Orain a demandé si nous pouvions les faire voler aujourd'hui pour voir ce que nous pourrons apprendre.

— Et, naturellement, quand Orain parle, toute l'armée se met au garde-à-vous, dit Romilly avec ironie.

Ruyven la regarda, stupéfait.

— Qu'est-ce qui te prend, Romilly ? Le Seigneur Orain est un homme bon et gentil, conseiller principal et ami de Carolin ! Tu ne l'aimes pas ? Pourquoi donc ?

Cela fit revenir Romilly à la raison. Sa vanité blessée avait provoqué cette réaction ; tant qu'il la croyait garçon, Orain l'admirait et lui accordait sa confiance, mais quand il avait appris qu'elle était femme, tout cela avait disparu, et elle était devenue à ses yeux une non-entité, peut-être un danger. Mais c'était le problème d'Orain, pas le sien ; elle n'avait rien fait pour qu'il lui retire brutalement son affection.

Et c'est lui le perdant dans l'affaire. Pas moi.

— J'estime les qualités d'Orain plus que tu ne peux le savoir, dit-elle. J'ai voyagé et travaillé avec lui pendant bien des lunes. Je ne crois pas qu'il devrait me mépriser parce que je suis une femme ; j'ai prouvé que je peux faire mon travail aussi bien que n'importe quel homme.

— Personne n'en doute, dit Ruyven, d'un ton si conciliant que Romilly se demanda dans quelle mesure elle avait extériorisé sa colère rentrée. Mais Orain n'aime pas les femmes, et il n'a pas reçu la formation d'une Tour – nous savons à Tramontana que les capacités des hommes et des femmes ne sont pas très différentes. Nous sommes la première Tour à avoir essayé une femme comme Gardienne dans l'un de nos cercles, et elle fait le travail aussi bien qu'un homme, et même aussi bien qu'un Hastur. Je crois que, toi aussi, tu aurais profit à recevoir une telle formation.

— C'est ce que je pensais autrefois, dit Romilly. Mais maintenant, je sais ce qu'est mon *laran* et mon Don. Père aussi doit avoir ce Don, sinon il ne pourrait pas dresser les chevaux comme il le fait, et maintenant je sais que j'en ai hérité.

— Ne rejette pas trop vite l'enseignement d'une Tour, dit Ruyven. Moi aussi je croyais avoir maîtrisé mon *laran* à Nevarsin puis je me suis aperçu que ma ligne de front était bien gardée, mais que tous mes arrières étaient à découvert, et j'ai failli ne pas m'en relever.

Romilly eut un geste d'impatience ; ce symbolisme militaire lui paraissait prétentieux et inutile.

— Bon, si nous devons sortir les oiseaux et les faire voler, allons-y. Après tout, si le Seigneur Orain a donné des ordres, nous ne pouvons pas faire attendre le conseiller principal de Carolin.

Ruyven allait réprouver ces sarcasmes, mais il se ravisa en soupirant. Dans sa robe noire, il ressemblait beaucoup à un moine, et son visage étroit avait l'expression détachée, impassible qu'elle associait avec les frères de Nevarsin.

— Ils viendront nous chercher quand ils voudront. Mais voudrais-tu vérifier que les longes de Tempérance ne sont pas trop serrées ? J'ai peur qu'elles ne rouvrent une ancienne plaie qu'elle a eue à la patte, car Orain m'a dit qu'avant ton arrivée parmi eux, elle souffrait d'une patte. Je crois que tes yeux sont meilleurs que les miens.

Romilly alla examiner la patte de l'oiseau, calmant Tempérance par des pensées apaisantes. Aucun véritable dommage, mais elle déplaça la longe sur la patte ; l'ancienne cicatrice était effectivement rouge et enflammée. Par précaution, elle y appliqua une solution de poudre de *karalla*, puis retourna les trois chaperons qu'elle saupoudra de la même poudre pour prévenir l'humidité, les infections, et les minuscules parasites qui parfois provoquaient des problèmes au moment de la mue.

Ruyven dit enfin :

— Je regrette d'utiliser mon talent pour la guerre, alors que je voudrais rester paisiblement à la Tour et travailler pour le bien de notre peuple. Mais sinon, tous les royaumes tomberaient, un par un, sous la tyrannie de Lyondri Hastur et de cette canaille de Rakhal, qui n'a ni honneur, ni *laran*, ni aucun sens de la justice, mais seulement un féroce désir du pouvoir. Carolin, au moins, est un homme honorable.

— C'est ce que tu dis, et Orain aussi. Moi, je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien, vous allez le voir maintenant, dit Orain, debout au fond de leur enclos, et qui, à l'évidence, avait entendu la fin de leur conversation. Jandria m'a parlé du cadeau que votre hôtel fait au roi, et elle a trouvé juste, Mistress Romilly, qu'il le reçoive de vos mains. Alors, suivez-moi.

Romilly regarda Ruyven qui dit :

— Je vous accompagne.

Il ôta son gantelet et les suivit.

Pourquoi Ruyven est-il grand fauconnier du roi, et moi, seulement considérée comme son assistante ? Je suis une Guerrière professionnelle, et c'est moi qui ai le plus de talent. Ruyven préférerait être encore dans sa Tour, alors que ce travail est ma vie. Il dit lui-même que les femmes des Tours remplissent des postes importants, et pourtant il ne semble jamais lui venir à l'idée que moi, sa petite sœur, je devrais bénéficier de la même égalité. Les armées de Carolin sont-elles donc gouvernées selon le vieux principe qu'un homme fait toujours n'importe quel travail mieux que la femme la plus compétente ?

Ses pensées révoltées s'interrompirent à la vue de Jandria tenant Phébus par la bride. Il était sellé et harnaché, et comme s'il reconnaissait Romilly, il levait la tête en hennissant doucement ; elle projeta vers le cheval des pensées d'affection et d'amour.

Jandria dit :

— C'est un honneur pour la Sororité de pouvoir faire ce splendide cadeau au roi, et au nom de toutes, je te remercie.

— Tout l'honneur est pour moi, dit Romilly à voix basse. Ce fut un plaisir de travailler avec Phébus.

— Le voilà avec le Seigneur Orain, dit Jandria.

Romilly vit Orain, en tenue d'équitation, accompagné d'un homme en cape, le capuchon rabattu sur le visage, et qui marchait vers eux. Très excitée, elle saisit les rênes de Phébus.

— Puissant Seigneur, vous nous honorez, commença Jandria avec une profonde révérence. La Sororité de l'Épée a l'honneur de vous offrir ce magnifique cheval, entraîné par notre meilleure dresseuse, Romilly.

Sans regarder le roi, bien que sentant les yeux d'Orain posés sur elle, elle dit, fixant le nez velouté du cheval :

— Il s'appelle Phébus, Votre Majesté, et il connaît tous les pas et toutes les allures. Il vous portera par amour ; il n'a jamais connu le fouet ni les éperons.

— Si c'est vous qui l'avez entraîné, Mistress Romilly, je sais que son dressage est parfait, dit une voix familière.

Et, levant les yeux sur la silhouette encapuchonnée du roi, elle rencontra les yeux de *Dom* Carlo du Lac Bleu. Il sourit de sa surprise.

— Pardonnez-moi mon secret, Mistress MacAran ; quant à moi je savais depuis longtemps qui vous êtes…

Et elle se souvint de l'instant où elle avait senti le contact de son *laran*.

— Je regrette que tu ne me l'aies pas dit, dit Orain. Je ne me doutais pas que c'était une fille, et je me suis complètement ridiculisé !

Dom Carlo – *non*, se reprit Romilly, *le Roi Carolin Hastur d'Hastur, Seigneur de Thendara et Hali* – regarda Orain avec une affection sincère et chaleureuse.

— Tu ne vois que ce que tu veux bien voir, *bredu,* dit-il, tapotant amicalement l'épaule d'Orain.

S'adressant à Romilly, il poursuivit :

— Je vous remercie, vous et la Sororité, de ce magnifique cadeau et de votre fidélité envers moi. Tous deux me sont précieux, croyez-moi. Et il paraît aussi que vous allez continuer à vous occuper des oiseaux-espions dont vous avez sauvé la vie quand nous vous avons rencontrée sur la route de Nevarsin. Je n'oublierai pas ma…

Il hésita un instant, sourit et termina.

— … ma Guerrière. Merci – merci à vous toutes.

Romilly caressa Phébus, en un dernier geste d'affection et d'adieu.

— Sers-le bien, murmura-t-elle. Porte-le fidèlement, aime-le comme je… comme je t'aime.

Elle s'écarta de l'animal et regarda le roi saisir les rênes et se mettre en selle.

Il a une trace de Don, je me rappelle. Phébus ne tombe donc pas entre des mains insensibles et brutales, mais dans celles d'un homme qui l'estimera à sa juste valeur.

Quand même, elle était troublée. *Dom* Carlo savait qu'elle était une fille, et ne l'avait pas trahie auprès des hommes ; mais il aurait pu lui épargner l'humiliation subie devant Orain en avertissant son ami. Mais, se dit-elle avec impartialité, il n'avait sans doute pas idée de ses sentiments envers Orain, et il ne

pouvait pas deviner qu'elle irait se jeter à sa tête – ou dans son lit.

Enfin, cela n'avait plus d'importance ; ce qui est fait est fait. Ruyven s'approcha, et elle le présenta à Jandria.

— Mon frère Ruyven ; Dame Jandria.

— Guerrière Jandria, corrigea-t-elle en riant. Je te l'ai dit : nous laissons notre sang derrière nous quand nous prenons l'épée. Et ton frère est…

— Ruyven MacAran. Quatrième à Tramontana, Deuxième Cercle. En avez-vous terminé avec ma sœur, *domna ?*

Romilly remarqua qu'automatiquement, il s'était servi du mot *domna*, réservé aux égaux ou aux supérieurs, plutôt que du simple *mestra* qu'il aurait utilisé pour une femme d'un rang social inférieur.

— Elle est libre de vous suivre, dit Jandria.

Et Romilly suivit Ruyven en fronçant les sourcils.

Ce jour-là, elle avait espéré parler à Ruyven de son départ de Château Faucon. Elle avait l'intention, alors – comme cela lui semblait loin ! –, de se rendre à la Tour où il avait trouvé refuge. Elle pensait qu'il l'y accueillerait à bras ouverts. Mais cet étranger calme à l'air monastique ne lui semblait avoir aucun rapport avec le frère dont elle avait été si proche dans son enfance. Elle n'imaginait plus pouvoir se confier à lui. Maintenant, elle se sentait plus proche de Jandria, ou même d'Orain, tout étranger qu'il lui fût devenu !

Elle jeta un bref regard en arrière sur Phébus, qui avançait d'une allure majestueuse, *Dom* Carlo – non, elle devait se rappeler, le Roi Carolin – en selle. Un bref contact mental renouvela l'ancienne intimité, et elle se sentit sourire.

Je suis plus proche de ce cheval que de n'importe quel humain ; plus proche que je ne l'ai jamais été d'un humain.

Jandria revint la trouver à la fin de la journée.

— À la sortie du camp, il y a une tente réservée aux Guerrières, dit-elle. Viens, Romilly, je vais te la montrer.

— Je devrais coucher près de mes oiseaux, dit Romilly. Aucun maître fauconnier ne dort hors de portée d'oreille de ses oiseaux – je me roulerai dans ma cape, je n'ai pas besoin de tente.

— Mais tu ne peux pas dormir au milieu des hommes, dit Jandria. C'est absolument impensable.

— Le grand fauconnier du roi est mon propre frère, dit Romilly d'un ton impatienté. Voulez-vous dire qu'il pourrait attenter à ma vertu ? La présence de mon frère aîné est certainement une protection suffisante !

Jandria dit avec humeur :

— Tu connais les règles régissant le comportement des sœurs à l'extérieur de nos hôtels ! Nous ne pouvons pas prévenir chaque soldat qu'il est ton frère, et si l'on savait qu'une Guerrière assermentée a dormi dans la tente d'un homme…

— Alors, leurs esprits doivent ressembler aux égouts de Thendara, dit Romilly avec colère. Je dois quitter mes oiseaux parce que des soldats que je ne connais même pas ont l'esprit mal tourné.

— Je suis désolée, je n'ai pas fait les règles, et je ne peux pas les défaire, dit Jandria, mais tu as juré de t'y conformer.

Fulminant de colère, Romilly alla dîner avec Jandria, puis regagna avec elle la tente réservée à la douzaine de Guerrières assignées à l'armée de Carolin, elle y trouva Clea, et une inconnue d'un autre hôtel ; toutes deux devaient entraîner les hommes de Carolin au combat à mains nues. Romilly ne connaissait pas bien les autres ; c'étaient des femmes qui séjournaient à l'hôtel sans y appartenir. Elles étaient palefrenières, sergents, intendantes, et l'une, une petite brune trapue, qui parlait avec l'accent familier des Heller, était forgeronne, avec des bras noueux et de gros muscles qui jouaient sous ses épaules, et la faisaient ressembler à un homme.

Je n'arrive pas à croire que sa vertu serait en danger même si elle dormait toute nue au milieu de cent soldats inconnus – elle a un air à savoir se défendre, comme disent les Hali'imyn, *contre tous les forgerons des forges de Zandru !*

Et elle se dit avec rancœur qu'elle était plus libre quand elle voyageait en habit d'homme dans les Heller avec Orain et Carlo – *Carolin* – et leur petite troupe d'exilés. Elle travaillait à côté des hommes, se promenait seule dans la cité, buvait dans les tavernes. Maintenant, ses mouvements étaient limités à ce

que les règles de la Sororité trouvaient bienséant pour éviter problèmes et commérages. Même en tant que libre guerrière, elle n'était pas libre.

Toujours grommelant, elle se prépara à se coucher. De nouveau, une idée la frappa : même ces femmes libres, comme leur vie lui semblait mesquine ! Elle aimait Jandria et pouvait lui parler sans censurer ses pensées ; mais elle aussi craignait le qu'en-dira-t-on si les Guerrières ne respectaient pas les règles les obligeant à être aussi convenables et pudiques qu'une vierge à marier des Heller ! Clea aussi, elle l'aimait et la respectait sincèrement, mais elle avait quand même peu d'amies dans la Sororité. Pourtant, quand je suis arrivée parmi elles, je pensais avoir trouvé enfin la liberté d'être moi-même tout en restant femme, sans besoin de me déguiser en homme.

Je ne désire pas être un homme parmi les hommes et cacher ce que je suis. Mais je n'aime pas beaucoup la société des femmes – même des Guerrières. Pourquoi ne suis-je donc jamais satisfaite, où que je sois ?

Néanmoins, elle faisait maintenant le travail pour lequel elle était née, et si un homme l'insultait, elle ne le craignait plus comme elle avait craint Rory. Et le roi lui-même l'avait complimentée sur son dressage. Avant d'entrer dans son sac de couchage, elle projeta légèrement son esprit, comme elle le faisait tous les soirs à l'hôtel, recherchant le contact avec Phébus ; oui, il était là, paisible et satisfait. Le Roi Carolin serait pour lui un bon maître, et apprécierait son intelligence, sa vitesse et sa beauté. Elle se projeta un peu plus loin, cherchant ses oiseaux-espions sur leurs perchoirs. Là aussi, tout allait bien, et, dans le cas contraire, Ruyven dormait près d'eux comme le doit tout bon fauconnier. Soupirant, Romilly s'endormit.

Le lendemain matin, elle retourna à la tente des oiseleurs et, avec le jeune apprenti de Ruyven, un garçon d'environ quatorze ans nommé Garen, elle se mit en devoir de nourrir les oiseaux. Tandis qu'elle examinait le pansement que Tempérance avait à la patte, elle perçut une présence étrangère, et, l'instant suivant,

les oiseaux poussèrent les hululements aigus indiquant leur malaise en présence d'inconnus.

C'était un jeune officier, en cape vert et or, avec des cheveux blond vénitien et un visage étroit et sensible.

— C'est vous, le grand fauconnier ?

— Est-ce que j'en ai l'air ? répliqua sèchement Romilly. Guerrière Romilly, *para servirte*. Fauconnière de Carolin.

— Pardonnez-moi, *mestra,* je ne voulais pas vous offenser. Je suis Ranald Ridenow et j'apporte les ordres de Sa Majesté ; je commande le détachement qui partira ce matin en éclaireur.

Il parlait avec autorité mais sans arrogance, et il eut un sourire un peu nerveux.

— Je dois aussi emmener ma parente, *Domna* Maura Elhalyn.

Il avait été obligé d'élever la voix pour se faire entendre par-dessus les cris des oiseaux-espions.

— Comme vous voyez, la dame n'est pas dans ma poche, dit Romilly, acerbe. Ni, à ma connaissance, au lit avec mon frère, mais vous pouvez le lui demander. Maintenant, *Dom* Ranald, si vous voulez bien vous éloigner des oiseaux – car ils continueront leur tintamarre tant que vous serez dans le champ visuel…

Il ne bougea pas.

— Votre frère, *mestra ?* Où le trouverai-je ?

Il parvint à prendre un ton anxieux tout en hurlant pour dominer les cris des oiseaux, et Romilly s'approcha et le poussa à l'écart. Peu à peu, les hululements stridents firent place à de sourdes vibrations, puis ce fut le silence.

Elle dit :

— Maintenant que nous pouvons nous entendre penser, je ne sais rien de votre parente, mais à la réflexion, mon frère m'a parlé d'une Dame Maura. Je vais aller voir – non, c'est inutile, car le voilà.

— Romy ? J'ai entendu les oiseaux – qu'est-ce qui ne va pas ?

Soudain, il vit l'officier Ridenow.

— *Su serva, Dom…* que puis-je faire pour vous ?

— Dame Maura…

— Elle dort dans cette tente, dit Ruyven, lui montrant un petit pavillon tout proche.

— Seule ? Au milieu des soldats ?

Le nez de Ranald Ridenow se pinça, désapprobateur, et Ruyven sourit.

— Seigneur, elle est mieux chaperonnée par ces oiseaux que par toute une escouade de gouvernantes et de dames de compagnie, dit-il, car vous avez entendu vous-même que l'approche de tout étranger les perturbe, et si je les entendais, je me porterais à son aide, et pourrais éveiller le camp en cas de danger.

Ranald Ridenow considéra le jeune homme en robe noire, et hocha la tête, approbateur.

— Vous êtes un moine *cristoforo ?*

— Je n'ai pas cette grâce, Seigneur. Je suis Ruyven MacAran, Quatrième à Tramontana, Deuxième Cercle, dit-il, et le jeune homme en vert et or hocha de nouveau la tête.

— Alors ma cousine est en sécurité entre vos mains, *laranzu*. Pardonnez ma remarque. Savez-vous si elle est levée ?

— J'allais aller la réveiller, comme elle l'a demandé, ou plutôt y envoyer ma sœur, dit Ruyven. Romilly, veux-tu aller dire à Dame Maura qu'un cousin la demande ?

— Ce n'est pas urgent, dit le Seigneur Ridenow. Mais si vous pouviez la réveiller, Carolin voudrait que nous partions aussitôt que possible. J'ai ordre…

— Il ne me faudra pas plus d'une demi-heure pour tout préparer, dit Ruyven. Romy, tu es prête à partir ? Va réveiller Dame Maura et dis-lui…

Cet ordre désinvolte la piqua au vif ; ainsi, pour cet arrogant petit seigneur des basses terres, elle allait devenir la servante d'une dame des plaines ?

— Ce n'est pas si facile, dit-elle sèchement. Il faut nourrir les oiseaux, et j'suis pas la bonne de la dame ; si vous voulez qu'elle s'réveille, Seigneur, v'z'avez qu'à y aller vous-même.

Elle réalisa avec horreur que son fort accent montagnard lui était revenu alors que son année passée dans les plaines l'avait presque fait disparaître. Eh bien, elle était montagnarde, et qu'il en pense ce qu'il voulait. Elle était une Guerrière, pas une

femme des basses terres pour faire des courbettes et des bassesses devant une *Hali'imyn !* Ruyven avait l'air scandalisé, mais avant qu'il ait pu prononcer un mot, une voix douce s'éleva :

— Bien parlé, Guerrière ; comme vous, je suis servante de Carolin et de ses oiseaux.

Une jeune femme était debout devant la petite tente, couverte des pieds à la tête d'une épaisse chemise de nuit, ses cheveux flamboyants dénoués lui tombant jusqu'à la taille.

— Je n'ai pas eu le plaisir de faire votre connaissance hier, Guerrière ; ainsi, vous êtes notre fauconnière ?

Elle salua légèrement Ranald de la tête.

— Je te remercie de ton intérêt, mon cousin, mais je n'ai besoin de rien, à moins que Carolin ne me demande ? Oui ? Alors, à moins que tu ne veuilles m'aider à lacer ma robe comme tu le faisais quand tu avais neuf ans, va dire à Carolin que je serai prête d'ici une heure, dès que les oiseaux seront nourris et soignés. À bientôt, mon cousin.

Elle le congédia de la tête, et, comme il s'éloignait, elle se mit à rire.

— Ainsi, vous êtes Romilly ? dit-elle. Ruyven m'a parlé de vous en venant, mais nous ne nous doutions pas que vous seriez notre oiseleuse. Pour la durée de la campagne, vous pourriez peut-être obtenir de la Sororité l'autorisation de partager ma tente, afin que nous soyons toutes deux près des oiseaux ? Je suis Maura Elhalyn, *leronis,* monitrice du Troisième Cercle de Tramontana. Et ma mère était une Ridenow, de sorte que j'ai hérité en partie du Don des Serrais… connaissez-vous ce *laran ?*

— Je ne sais pas, dit Romilly. Je sais si peu de chose sur le *laran…*

— Pourtant, vous devez le posséder, si vous pouvez manier les oiseaux-espions, dit Dame Maura, car on ne peut les dresser que par le *laran.* Vous avez donc l'antique Don des MacAran ? Dans quelle Tour avez-vous été formée, *mestra ?* Et qui est votre Gardienne ?

Romilly secoua la tête en silence.

— Je n'ai jamais été dans une Tour, *domna*, dit-elle enfin.

Maura eut l'air surprise, mais elle était trop bien élevée pour le montrer. Elle dit :

— Si vous voulez bien m'excuser cinq minutes, je vais aller enfiler ma robe – je ne faisais que taquiner mon cousin, je peux très bien m'habiller seule – et je prendrai ma part des soins aux animaux, comme il se doit ; je n'ai pas l'intention de vous laisser tout le travail, Guerrière.

Elle se hâta vers sa tente, commençant à délacer sa chemise de nuit, et referma le panneau derrière elle. Romilly alla examiner le pansement de Tempérance, mais l'inflammation avait disparu. Pendant que Ruyven s'occupait de Diligence, elle dit en fronçant les sourcils :

— Ainsi, cette Dame va nous commander ?

— Pas du tout, Romilly, dit Ruyven. Elle ne connaît pas bien les oiseaux-espions, elle me l'a dit ; pourtant, tu as remarqué qu'ils n'ont pas hululé à son approche. Elle nous a aidés à les soigner pendant notre traversée des montagnes – tu ne pensais quand même pas que je pouvais m'occuper de trois oiseaux à moi tout seul ?

— Pourquoi pas ? dit Romilly. Je l'ai bien fait.

Pourtant, la franchise amicale de Maura l'avait désarmée.

— Qu'est-ce que ce *laran* des Serrais dont elle a parlé ?

— J'en sais peu de chose, dit Ruyven ; même dans les Tours, il est peu répandu. À l'époque des programmes de reproduction dirigée des Grandes Maisons issues des Hastur, les gens de Serrais étaient connus pour leur *laran* qui leur permettait de communiquer avec des créatures non humaines… avec les Hommes des Routes et des Arbres, par exemple, ou les hommes-chats, ou… d'autres appartenant à d'autres dimensions qu'ils attiraient à l'aide de leur pierre-étoile. S'ils peuvent faire cela, communiquer avec des oiseaux-espions doit leur être facile. Elle m'a dit un jour que ce Don était apparenté au Don des MacAran, et en était peut-être issu.

— Tu la connaissais bien à la Tour ? demanda Romilly avec une pointe de jalousie, mais il secoua la tête.

— Je suis *cristoforo*. Et elle, c'est une vierge jurée. C'est pourquoi elle peut venir dormir au milieu des soldats avec tant de calme et d'inconscience.

Il en aurait dit plus, mais Dame Maura sortit de sa tente, vêtue d'une longue robe toute simple, les manches roulées jusqu'aux coudes. Sans hésitation, elle souleva le panier de charogne puante, et, sans aucune marque de répugnance, en prit une poignée qu'elle tendit à Prudence en roucoulant :

— Tiens, ma belle, voilà ton déjeuner – et à propos de déjeuner, as-tu mangé, Romilly ? Non ; en bonne fauconnière, vous pensez d'abord à vos oiseaux, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas besoin de les entraîner ; ils prendront bien assez d'exercice aujourd'hui. Ruyven, voulez-vous envoyer une ordonnance au mess pour demander qu'on nous apporte notre déjeuner ici, si nous devons partir le plus tôt possible.

Tout en parlant, elle tendait des bouts de charogne aux oiseaux, souriant comme si c'étaient des fleurs embaumées, et Prudence ronronnait de plaisir.

En tout cas, elle n'est pas bégueule, et elle n'a pas peur de se salir les mains.

Ruyven perçut sa pensée et dit à voix basse :

— Je te l'avais bien dit. À Tramontana, elle chasse avec un faucon *verrin* qu'elle a dressé elle-même. À la consternation, ajouterai-je, de Dame Liriel Hastur qui, de nous tous, est la plus noble, et de son Gardien, le Seigneur Doran ; ils aiment tous deux chasser au faucon, mais préfèrent laisser leur dressage aux spécialistes.

— Elle n'est donc pas de ces dames délicates qui veulent être servies comme des princesses, dit Romilly, approuvant à contrecœur.

Puis elle finit de s'occuper de Tempérance, et, dès qu'elle eut fini, le déjeuner accompagné de petite bière arriva, apporté du mess par une ordonnance, et ils s'assirent par terre pour manger, Dame Maura tirant sans façon sa jupe sous elle et mangeant comme eux avec ses doigts.

Ce repas à peine terminé, Ranald Ridenow apparut avec une demi-douzaine de soldats. Tous trois posèrent les oiseaux sur les perchoirs de leurs chevaux, et la petite troupe traversa le camp qui s'éveillait à peine et prit la route de l'est menant, à travers des terres désertiques, vers les Plaines de Valeron.

Le Seigneur Ridenow imposa un rythme rapide que Romilly, Ruyven et les soldats suivirent pourtant sans peine. Dame Maura montait en amazone, mais elle ne se plaignit pas et parvint à suivre le train. Elle dit pourtant à Romilly à l'occasion d'une pause pour faire souffler les chevaux :

— Je voudrais pouvoir porter des culottes comme vous, Guerrière. Mais j'ai déjà scandalisé mes amis et mon propre Gardien, et il vaut mieux que je ne leur donne pas de nouvelles occasions de commérages.

— Ruyven m'a dit que vous avez dressé un faucon *verrin,* dit Romilly.

— C'est vrai ; et tout le monde était furieux, dit Maura en riant. Mais maintenant que je vous connais, Guerrière, je sais que je ne suis ni la première ni la dernière à le faire. Et je préfère qu'il ait été dressé de ma main plutôt que par un fauconnier étranger, puis obligé de transférer son attachement sur moi. Parfois, j'ai eu l'impression de *voler* avec l'oiseau ; mais ce n'est peut-être que mon imagination…

— Et peut-être pas, dit Romilly, car j'ai fait la même expérience.

Soudain, avec une douleur poignante, elle pensa à Preciosa. Il y avait plus d'un an qu'elle vivait dans ce maudit désert, et Preciosa était sans aucun doute retournée dans ses forêts et l'avait oubliée.

Pourtant, même si je ne la revois jamais de ma vie, les moments d'intimité que nous avons vécus font partie de moi, et dans ce domaine, il n'y a ni passé ni futur…

Elle eut un instant de vertige, l'extase du vol de Preciosa se mêlant à celle ressentie en montant Phébus, galopant, volant, absolument unie avec le cheval, une avec le ciel, la terre et les étoiles…

— Guerrière… ?

Dame Maura la regardait, troublée, et Romilly revint sur terre et dit la première chose qui lui passa par la tête.

— Mon nom est Romilly, et si nous devons travailler ensemble, vous n'avez pas besoin de toujours dire « Guerrière » et « vous » si cérémonieusement…

— Romilly alors, dit Maura en souriant. Et moi, c'est Maura. À la Tour, le rang ne sépare pas les amis, et si tu es l'amie de ces oiseaux, tu es aussi la mienne.

Les Tours ont donc quelque chose en commun avec la Sororité, se dit-elle, puis Ranald donna le signal du départ et elles se mirent en selle. Elle se demanda pourquoi ils allaient si loin en avant de l'armée.

Ils chevauchèrent toute la journée et campèrent le soir ; les soldats et Ruyven couchèrent à la belle étoile, mais, il y avait une petite tente pour Dame Maura et elle insista pour que Romilly la partage avec elle. Elles étaient fatiguées après cette journée passée en selle mais avant de s'endormir, Dame Maura lui demanda doucement :

— Pourquoi n'es-tu jamais allée dans une Tour pour te former ? Tu as certainement assez de *laran*…

— Puisque vous connaissez Ruyven et la façon dont il y est arrivé, dit Romilly, alors vous savez pourquoi je n'y suis jamais venue.

— Pourtant, tu as quitté ta maison après t'être querellée avec ta famille, dit Maura, doucement insistante. Après cela, il me semble que tu aurais dû y venir immédiatement…

Et c'était bien mon intention, pensa Romilly. *Mais j'ai suivi mon propre chemin, et maintenant, je n'ai plus besoin de la formation que la* leronis *m'avait assurée indispensable. J'en sais plus sur mon propre* laran *que n'importe quel étranger.* Elle s'enferma dans un silence têtu, et Dame Maura s'abstint de la questionner plus avant.

Ils chevauchèrent deux jours, puis sortirent du désert et entrèrent dans une région verdoyante ; Romilly poussa un soupir de soulagement en voyant des montagnes, au loin, et en sentant l'odeur de la pluie. C'était le plein été, mais il y avait de la gelée sur le sol à l'aube, et Romilly se félicita d'avoir sa cape doublée de fourrure pour la nuit. Le troisième jour, arrivant au sommet d'une montagne d'où l'on découvrait le pays à des lieues à la ronde, Ranald Ridenow donna le signal de la halte.

— Voici l'endroit propice, dit-il. Êtes-vous prêts à faire voler les oiseaux ?

À l'évidence, Maura savait de quoi il retournait, car elle hocha la tête et demanda :

— Avec qui allez-vous vous lier mentalement ? Orain ?

— Avec Carolin lui-même, dit placidement le Seigneur Ridenow. Orain n'est pas tout à fait aveugle mental, mais il n'a pas assez de *laran* pour ce que nous ferons aujourd'hui. Et ce sont les troupes du roi.

Maura battait rapidement des paupières et semblait sur le point de pleurer. Elle dit à mi-voix, plus pour elle-même que pour Romilly :

— Je n'aime pas du tout espionner ainsi les mouvements de Rakhal. Je… j'ai juré de ne pas combattre contre lui. Mais Lyondri a bien mérité cela, car lui aussi est parjure ! Après ce qu'il a fait… parent ou non…

Elle s'interrompit, serrant les lèvres, puis reprit :

— Romy, veux-tu faire voler le premier ?

— Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire, dit Romilly.

— Pourtant, tu es fauconnière…

— Je connais les habitudes, la santé et le régime des oiseaux-espions, dit Romilly. Mais on ne m'a jamais appris à les utiliser à la guerre. Je ne sais pas…

Maura eut l'air stupéfait mais se ressaisit très vite, ce qui étonna Romilly ; elle a la politesse de ménager ma susceptibilité ?

— Tu n'as qu'à la faire voler, dit vivement Maura, et rester en rapport mental avec elle, voyant ce qu'elle voit par ses yeux. Ranald sera mentalement lié avec toi et relaiera ce que tu auras vu à Carolin, de sorte qu'il connaîtra le terrain et les mouvements de Rakhal.

Soudain, Romilly comprit le sens de ce nom d'« oiseau-espion » ; jusque-là, elle n'y avait jamais vraiment réfléchi. Elle prit Prudence sur son perchoir, détachant d'une main ses longes, et la laissa s'envoler, la regardant s'élever très haut dans le ciel. Elle s'installa confortablement sur sa selle, réservant une petite – toute petite – partie de sa conscience pour s'assurer qu'elle ne tombait pas, puis…

… haut dans le ciel, sur des ailes longues et puissantes, plus haut, toujours plus haut…

Tout le pays se déployait au-dessous d'elle, comme une carte. Elle voyait les méandres d'une rivière, tout en ayant vaguement conscience d'un esprit étranger dans le sien, qui voyait ce qu'elle voyait grâce à son lien avec l'oiseau. Par l'intermédiaire de cet esprit, qu'elle reconnut pour celui de Carolin, elle commença à comprendre ce qu'elle voyait, mais de façon lointaine et presque inconsciente… la plus grande partie de son être planait avec l'oiseau, voyant avec ses yeux perçants tout ce qui s'étendait en bas.

… là, les rives du Lac de Mirin, et au-delà, Neskaya au nord, au pied des Monts de Kilghard. Et là… ah, Dieux, un nouveau cercle noir, non pas cicatrice d'un incendie de forêt, mais dévastation du feuglu que Rakhal avait fait pleuvoir du ciel avec ses infernales machines volantes ! Mon peuple, qui brûle et meurt sous les feux de Rakhal alors qu'il m'a été confié et que j'ai juré, la main dans les feux de Hali, que je le protégerais contre les pillages et les rapines s'il me restait fidèle, et à cause de cette fidélité, il brûle…

Rakhal, Aldones m'est témoin que je brûlerai ta main qui a semé le désastre et la mort parmi mon peuple… et Lyondri, je le pendrai comme un criminel de droit commun ; la vie qu'il mène actuellement en qualité de semeur de mort et de souffrance est plus ignoble que la mort aux mains du bourreau…

Au-dessus des Monts de Kilghard maintenant, où l'été verdit les collines, et où les résineux luisent dans le soleil… là aussi s'élève une Tour… vite, vole vers le nord, petit oiseau, loin des yeux indiscrets des laranzu'in *parjures de Lyondri…*

Et les voilà, les armées de Rakhal, où, marchant vers l'est, je peux les prendre par surprise, à moins qu'ils ne puissent m'espionner avec des yeux comme les miens… et je crois qu'il n'y a plus d'oiseaux-espions actuellement, sauf dans les lointaines Heller…

Romilly entendit le cri strident de l'oiseau comme s'il sortait de sa propre gorge ; le contact se rompit, et elle se retrouva sur son cheval, Carolin sortit de son esprit, et Ranald, qui avait brusquement perdu le contact, la regardait fixement. Affaissée sur sa selle, elle chancelait, et Maura dit doucement :

— Assez. Ruyven, à votre tour…

Romilly ne l'avait pas remarqué : Ruyven avait détaché Tempérance en même temps qu'elle détachait Prudence. Diligence, elle aussi, n'était plus sur la selle de Maura. Elle vit Ruyven s'affaisser… *comme elle l'avait fait ?…* et un instant elle fut liée à Ruyven/Ranald/Carolin, volant en rapport mental avec l'oiseau, survolant les armées à basse altitude, tandis que quelque chose en elle *comptait…*

Cavaliers et fantassins, si nombreux… chariots de fournitures, et archers, et… ah, Dieux… Evanda nous protège, cette odeur que je connais, quelque part dans leurs rangs ils recommencent à fabriquer du feuglu…

Par pure force de volonté, Romilly s'arracha au rapport, épuisée. Les détails de l'armée de Rakhal ne l'intéressaient pas. Elle préférait les ignorer ; l'horreur qu'elle avait sentie dans l'esprit de Ruyven – ou était-ce celui de Carolin ? – lui donnait le vertige et la nausée. Rompue de fatigue, elle s'effondra sur sa selle, presque endormie, faible, étourdie. Elle remarqua machinalement que le soleil avait beaucoup décliné et touchait presque l'horizon, et que le jour avait beaucoup baissé, de sorte qu'on voyait le grand disque violet de Liriel se lever sur l'horizon est, à quelques jours seulement de son plein. Elle avait la bouche sèche et mal à la tête, comme si une douzaine de minuscules forgerons prenaient sa cervelle pour enclume.

La nuit tomba si vite que Romilly se demanda si elle s'était endormie sur sa selle ; il lui semblait qu'elle regardait le coucher du soleil et que, l'instant suivant, dans un clair de lune violet, Liriel flottait dans le ciel. Revenant à elle, elle réalisa que Ruyven la regardait, l'air inquiet.

— Tu es revenu ?

— Depuis un moment, dit-il, surpris. Tiens, les soldats t'ont gardé à manger.

Il fit un geste, et elle glissa de son cheval, tous les muscles douloureux, la tête pulsante. Elle ne vit pas Maura. Ranald Ridenow s'approcha et dit :

— Appuyez-vous sur moi si vous voulez, Guerrière.

Mais elle se redressa fièrement.

— Merci, mais je peux marcher toute seule, dit-elle.

Ruyven lui fit signe de s'asseoir dans l'herbe à côté d'eux, mais elle protesta :

— Les oiseaux…

— Ont mangé ; Maura s'en est occupée quand elle a vu dans quel état tu étais. Mange.

— Je n'ai pas faim, dit-elle, haussant les épaules et se levant prestement. Il vaut mieux que je m'occupe de Prudence…

— Je t'ai dit que Maura s'est occupée des oiseaux et qu'ils n'ont besoin de rien, dit Ruyven avec impatience, puis, lui mettant un bloc poisseux de fruits secs dans la main, il ajouta : Mange.

Elle en mordit une bouchée puis le posa en faisant la grimace. Elle savait qu'elle aurait la nausée si elle avalait. On avait dressé la petite tente, celle qu'elle partageait avec Maura, et elle s'y précipita, vaguement consciente que Ranald Ridenow la regardait, pâle et troublé. Que lui importait ? Elle se jeta sur sa paillasse et sombra immédiatement dans l'abîme noir du sommeil.

Elle savait qu'elle ne s'était pas vraiment réveillée, parce qu'elle pouvait voir à travers les murs de la tente où gisait son corps endormi, mince comme de la gaze, de sorte qu'elle voyait son cœur battre et le sang couler dans ses veines. Elle agita une main, et le cœur accéléra légèrement ses battements, et le sang circula plus vite dans ses veines, puis elle s'envola, laissant son corps derrière elle, s'élevant au-dessus de plaines et montagnes, volant très loin de ses ailes longues et puissantes, vers les Heller. Des falaises de glace se dressaient devant elle, et au-delà, elle voyait les murailles d'une cité, et une femme debout sur les remparts qui lui faisait signe.

Bienvenue à la maison, chère sœur, reviens chez nous, reviens chez nous…

Mais elle leur tourna le dos et continua à voler, plus haut, toujours plus haut, laissant les pics loin au-dessous d'elle, passant devant le disque violet… non, c'était une boule ronde, une sphère, un petit monde en soi, elle n'avait jamais pensé à la lune comme à un monde. Puis une autre, verte, parut sous elle, et le sombre croissant de Kyrrdis, uniquement éclairé sur le bord par le soleil rouge qui, mystérieusement, brillait encore à

minuit. Elle continuait à voler, au point qu'elle laissa le soleil flamboyant derrière elle, et ce n'était plus qu'une étoile parmi les autres, et elle baissait les yeux sur le monde aux quatre lunes comme un collier de gemmes, et quelqu'un dit dans son esprit : *Hali est la constellation du Taureau, et Hali est l'ancien mot terrien pour « collier » en arabe*, mais les mots et les mondes n'avaient plus de sens pour elle ; elle descendit, lentement, et le grand vaisseau gisait, avarié, dans les contreforts des Monts de Kilghard, et un Vent Fantôme soufflait des pics… et dans sa tête, une petite voix compassée déclara, *la mémoire raciale n'a jamais été prouvée, car il y a des parties du cerveau inaccessibles à la science…* puis elle se mit à survoler la chaîne des Heller. Mais les glaciers soufflaient sur elle leur haleine glaciale, et ses ailes commençaient à geler, le froid terrible lui serrait le cœur, ralentissant ses battements d'ailes, puis une aile, dure comme la glace, se cassa et s'effrita, lui projetant une atroce douleur dans la tête et le cœur, et l'autre aile, blanche, raide et gelée, ne battrait plus très longtemps, et elle tombait, tombait, en hurlant…

— Romilly ! Romilly !

Dame Maura lui claquait doucement les joues.

— Réveille-toi ! Réveille-toi !

Romilly ouvrit les yeux ; la douce lumière d'une lanterne éclairait la tente, mais elle gelait encore au milieu des glaciers et ses ailes étaient brisées… elle en sentait les bords déchiquetés près de son cœur, à l'endroit où elles s'étaient détachées dans le froid…

Maura prit ses mains glacées dans ses mains tièdes, et Romilly, confuse, se retrouva dans son corps. Elle sentit un contact inconnu, intrus… Maura était *à l'intérieur* de son corps, le palpant avec des doigts mentaux, vérifiant son cœur et sa respiration… elle fit un geste de refus, et Maura dit avec bonté :

— Ne bouge pas. Laisse-moi te monitorer. As-tu déjà eu beaucoup d'attaques semblables de la maladie du seuil ?

Romilly la repoussa.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ; j'ai fait un mauvais rêve, c'est tout. Je devais être fatiguée. C'est la première fois que

je fais cela avec les oiseaux, et c'était épuisant. Je suppose que les *leroni* ont l'habitude.

— Je voudrais que tu me laisses te monitorer pour être sûre…

— Non, non, je vais bien.

Romilly lui tourna le dos, et au bout d'un moment, Maura soupira et éteignit la lanterne, mais Romilly perçut un fragment de sa pensée, *elle est têtue, mais je ne dois pas m'imposer de force, elle n'est plus une enfant, peut-être que son frère…* avant de retomber dans le sommeil, et cette fois sans rêver.

Au matin, elle avait toujours la migraine, et l'odeur de la charogne lui donnait la nausée – pensa-t-elle avec irritation – comme si elle était enceinte de quatre mois ! Eh bien, d'où que vînt son malaise, ce n'était pas de ça, car elle était aussi vierge qu'une *leronis* jurée. Peut-être étaient-ce ses règles qui s'annonçaient – elle avait oublié de compter, avec l'arrivée de l'armée et le dressage intensif de Phébus. Ou peut-être qu'elle avait mangé quelque chose qui ne lui convenait pas ; en tout cas, elle n'avait aucun appétit au petit déjeuner. Après s'être occupée des oiseaux, elle se mit en selle sans enthousiasme ; pour la première fois de sa vie, elle se dit que ce devait être plutôt agréable de rester tranquillement assise à la maison à coudre, tisser ou même broder.

— Mais tu n'as rien mangé, Romilly, protesta Ruyven.

Elle secoua la tête.

— Je crois que j'ai dû prendre froid hier, à rester en selle sans bouger après le coucher du soleil, dit-elle. Je n'ai pas faim.

Il l'examina comme si, pensa-t-elle, elle avait l'âge de Rael, et dit :

— Ne sais-tu pas ce que cela signifie quand tu ne peux pas manger ? Dame Maura t'a-t-elle monitorée ?

Cela ne valait pas la peine de discuter. Elle dit sèchement :

— Je mangerai du pain en chevauchant.

Elle prit le pain tartiné de miel qu'il lui tendait, en mangea quelques bouchées, puis le jeta subrepticement.

Ranald chevauchait avec le visage inexpressif que Romilly connaissait assez maintenant pour l'associer au télépathe dont l'esprit est ailleurs. Enfin, il revint à lui et dit :

— Je devrais savoir à quelle distance nous sommes du gros de l'armée ; Carolin nous rejoindra dans la journée, mais ils sont encore loin derrière nous. Romilly, voulez-vous prendre votre oiseau et voir si vous pouvez détecter où sont les armées de Carolin, et à quelle distance ?

Elle avait quelques craintes, après son expérience de la veille. Pourtant, quand l'oiseau s'envola et qu'elle le suivit, en rapport mental avec lui, elle ne ressentit aucune désorientation inquiétante ; à son grand soulagement, elle constata que c'était la même chose que quand elle volait avec Preciosa ; elle voyait avec une étrange double vue, c'était tout. La vue de l'oiseau, cent fois plus perçante que la sienne, lui dit que les armées de Carolin étaient à une demi-journée de marche de leur petite avant-garde, et elle sentit, mais sans aucune impression d'intrusion, que Ranald avait perçu leur position et la relayait à Carolin lui-même.

— Nous allons camper ici et les attendre, dit Maura avec autorité. Nous sommes tous fatigués, et notre fauconnière a besoin de repos.

Je ne dois pas les laisser me choyer. Je ne veux pas que Ruyven, Orain, ou Carolin lui-même, pensent que je dois jouir d'un traitement spécial parce que je suis une femme. Orain me respectera si je suis aussi compétente qu'un homme…

Le Seigneur Ranald bâilla et dit :

— Moi aussi, après ces trois jours de cheval, je suis moulu comme si j'avais passé mon temps sous une cascade. Je serai content de me reposer. Et il est inutile de déplacer les oiseaux davantage.

Il fit signe aux soldats de dresser le camp.

6

ROMILLY sut que le gros de l'armée approchait, pas par ce qu'elle entendait – pourtant, quand elle écoutait attentivement, à l'intérieur de la tente où elle était allongée près de Maura, elle entendait des vibrations sourdes dans la terre, annonçant une grande colonne en marche. Mais ce qui l'avertissait vraiment de l'approche de Carolin, c'était une présence croissante dans son esprit, une impression d'union, l'approche de quelque chose qu'elle connaissait…

Phébus. Son esprit était à l'intérieur de l'étalon, cerné par lui de toutes parts ; il lui semblait que ce n'était pas sur son dos à lui, mais sur le sien à elle que chevauchait Carolin, entouré de ses hommes, et, un instant, elle s'égara à contacter son esprit, pour voir Orain un instant par ses yeux, avec une affection chaleureuse. Une fois, elle les avait vus ensemble, ignorant qu'ils étaient observés, et elle avait souhaité avoir un tel ami. Maintenant, elle partagea un instant le contact tranquille et inconscient entre le roi et son homme juré, ce lien qui n'était pas de nature sexuelle, mais plus profond, comme une intimité de l'esprit et du cœur qui remontait au début de leur vie et incluait même une image de leur première rencontre, alors qu'ils n'étaient pas encore entrés dans leur quatrième année… dans les trois dimensions du temps, comme parfois, elle avait conscience de Phébus encore poulain galopant dans ses montagnes natales…

Elle s'arracha au contact lointain, et revint dans son corps, choquée et stupéfaite. Elle ne savait pas ce qui se passait, mais elle supposait que c'était une nouvelle dimension de son *laran* qui s'ouvrait – qu'avait-elle besoin d'une Tour, après tout ?

Jandria vint la trouver la première, alors qu'elle travaillait avec les oiseaux, percevant des bribes de ce qu'elle avait vu la veille par leurs yeux. Quand les deux Guerrières se furent embrassées, Jandria dit :

— Nous avons reçu votre message par les oiseaux ; c'est Lui-même qui me l'a dit.

Romilly se souvint que c'était ainsi qu'elle parlait toujours du Roi Carolin en son absence.

— Tu t'acquittes très bien de ta tâche, Romy. Les Guerrières ici présentes sont d'accord pour que tu continues à partager la tente de Dame Maura si tu veux. Je vais aller lui parler ; nous sommes amies d'enfance.

Romilly ne se troubla pas – elle savait depuis longtemps que Jandria était d'un rang plus haut qu'elle ne l'avait réalisé au début, bien que l'ayant laissé derrière elle quand elle avait prêté le serment de la Sororité. Elle ramena son attention aux oiseaux, bien qu'entendant, avec un petit pincement qu'elle reconnut pour de la jalousie, les deux femmes bavarder derrière elle quelque part.

Et je n'ai ni ami ni amant, je suis seule, seule comme un moine dans sa cellule solitaire des cavernes glacées de Nevarsin…

Et elle se demanda à quoi elle pensait, car, même en ce moment, son esprit était plein du grand étalon chevauchant au soleil, Carolin sur son dos, chevauchant…

Elle fit sa révérence avant même de lever les yeux sur le roi, puis elle ne fut pas vraiment sûre d'avoir salué le roi Carolin ou Phébus, sa crinière noire ébouriffée par le vent des montagnes. Carolin se laissa glisser à terre et la salua avec grâce.

— Guerrière Romilly, je suis venu moi-même vous remercier de votre message ; vous remercier vous et les autres fauconniers. Nous allons marcher demain sur les armées de Rakhal, et vous devrez continuer à faire voler les oiseaux seule avec le *laranzu*, car j'ai promis à ma cousine Maura qu'elle n'aurait pas à prendre part à la bataille contre son parent.

Il lui sourit.

— Venez, mon enfant, vous n'étiez pas si timide quand vous chevauchiez avec moi vers Nevarsin. Vous m'appeliez « mon Oncle » à l'époque.

Romilly balbutia :

— Je le faisais par ignorance, Sire. Ce n'était pas par irrespect. Je croyais que vous n'étiez que Carlo du Lac Bleu…

— Et je le suis vraiment, dit Carolin avec bonté. Carlo était mon diminutif d'enfant, comme celui de mon petit cousin est Caryl. Et, quand j'avais quinze ans, ma mère m'a donné une propriété de campagne appelée le Lac Bleu. Et si je n'étais pas ce que vous pensiez, eh bien, vous non plus, car je vous prenais pour un garçon d'écurie, quelque bâtard de MacAran, et non pour la *leronis* que je découvre en vous.

Elle se rappela qu'il l'avait connue en habit de garçon, et qu'il avait détecté assez tôt qu'elle était fille, tout en gardant le silence pour des raisons qui lui appartenaient. Ce silence lui avait permis de gagner l'amitié d'Orain, et elle lui en était reconnaissante. Elle dit :

— Votre Majesté…

Il l'arrêta du geste :

— Je ne fais pas de cérémonie avec mes amis, Romilly, et je n'ai pas oublié que j'aurais fini dans l'estomac d'un banshee si vous n'aviez pas été là. Alors, ferez-vous voler les oiseaux-espions pour que mes conseillers soient prévenus à l'avance des mouvements de Rakhal – ou de Lyondri ?

— J'en serai honorée, Seigneur.

— Parfait. Maintenant, je peux aller calmer les craintes de ma cousine, dit-il. Dame Jandria, elle aussi, a conservé beaucoup d'affection pour Lyondri, je crois.

— Pour ce qu'il était autrefois, dit doucement Jandria, debout à la porte de la tente de Maura, pas pour ce qu'il est devenu, Carlo. Je répugnerais à lever la main contre lui, mais je ne lèverais pas non plus le petit doigt pour lui éviter son destin. Si j'avais assez de *laran,* je ferais aujourd'hui partie de tes *leroni*, pour faire échec à ce qu'il est devenu. S'il a conservé assez de son ancienne personnalité pour savoir jusqu'où il est tombé aujourd'hui, il devrait prier pour obtenir une mort rapide et propre.

Les yeux de Maura brillaient de larmes.

— Carlo, dit-elle, j'ai juré de ne jamais lever la main contre la lignée des Hastur. Je suis une Elhalyn, et leur sang est mon sang. Mais, comme Jandria, je ne t'empêcherai pas de faire ton devoir.

Elle s'approcha du perchoir de Tempérance, baissant la tête, et Romilly comprit qu'elle pleurait.

Cette guerre a dressé le frère contre la sœur, et le père contre le fils… qu'importe quelle canaille siège sur le trône et quelle plus grande canaille cherche à l'en déloger… ? Elle ne savait pas exactement si c'était la pensée de Ruyven qu'elle recevait, ou le souvenir de son père qui lui revenait, car il lui semblait que le temps n'existait plus…

Carolin, les regardant tristement, dit :

— J'ai pourtant juré de protéger mon peuple, même contre des Hastur infidèles à ce serment. Je voudrais que vous puissiez comprendre combien peu je désire le trône de Rakhal, et comme je le lui céderais volontiers si seulement il traitait mon peuple comme le doit un roi, lui assurant protection et respect…

Mais il semblait qu'il se parlât à lui-même, et Romilly ne savait pas s'il avait parlé tout haut ou si elle avait imaginé ces paroles. Son *laran*, semblait-il, lui jouait d'étranges tours ces temps-ci, comme si son esprit était trop petit pour contenir tout ce qui voulait s'y presser, et elle se sentait écartelée, violée, avec l'impression que sa tête, pleine d'étrangetés, allait exploser. Elle dit à Carolin :

— Seigneur, puis-je aller voir mon grand ami, votre cheval ?

— Naturellement. Je crois que vous lui manquez, dit Carolin.

Elle s'approcha de Phébus, immobile près de la barrière où Carolin avait démonté, et lui jeta les bras autour du cou.

Tu es la monture d'un roi, mais tu es toujours mien, mien, amour, ensemble, soleil, lumière, toujours ensemble dans le monde, dit-elle, non en paroles, mais projetant sa pensée dans l'esprit du cheval.

Puis elle s'aperçut qu'elle était seule près de la barrière ; Phébus était parti, et Ruyven la touchait d'une main hésitante.

— Qu'y a-t-il, Romilly ? Tu es malade ?

— Non, dit-elle avec brusquerie, se dirigeant vers les oiseaux.

De nouveau, il lui sembla avoir perdu la notion du temps. Était-ce quelque nouvelle propriété de son *laran* qu'elle ne comprenait pas ? Elle devrait peut-être en parler à Maura, qui était *leronis* et ne refuserait pas de l'aider. Mais elle entendait mentalement Maura, qui pleurait sur Rakhal, lequel avait autrefois recherché sa main, de sorte qu'après cela Maura était devenue *leronis* et vierge jurée… elle pleurait sur Rakhal comme Jandria pleurait sur Lyondri… et comme elle-même pleurait l'ancienne bonne camaraderie avec Orain… non, c'était du passé, qu'est-ce qui lui arrivait ces temps-ci ?

Ce jour-là, on n'avait pas besoin des oiseaux-espions, et Romilly, encore fatiguée des violents efforts de la veille et des cauchemars de la nuit, s'en félicita. Pourtant, tout en chevauchant à la place d'honneur près de Carolin et de ses conseillers, elle n'avait pas vraiment conscience d'elle-même ni de son cheval, tant elle faisait corps avec Phébus à la tête des troupes. Orain chevauchait près d'eux, et elle l'entendit parler en égal avec Dame Maura et le Seigneur Ranald.

— Vous avez le *laran* des Serrais, Ranald, il ne vous serait pas difficile, à mon avis, d'apprendre à manier les oiseaux ; ce *laran* est proche du Don des MacAran, que j'ai observé chez Mistress Romilly au cours des semaines où nous avons voyagé ensemble.

D'où elle était, Romilly perçut dans le souvenir d'Orain la façon dont il l'avait considérée à cette époque, avec une tendresse mêlée de quelque chose proche de l'amour. Elle savait maintenant pourquoi Orain l'évitait, parce qu'il ne pouvait plus la voir sans le souvenir pénible du jeune Rumal qu'il avait cru connaître, et qu'il se sentait ridicule.

— Je veux bien essayer, dit Ranald. Et peut-être que Mistress Romilly acceptera de m'enseigner comment faire, bien qu'elle soit arrogante et acerbe, comme toutes les Guerrières…

Maura l'interrompit en riant, disant qu'il n'était pas habitué aux femmes qui ne se considéraient pas comme des objets spécialement créés pour son plaisir à lui, Seigneur Ridenow.

— Allons, Maura, je ne suis pas grand coureur de jupons, mais si la Déesse Evanda a créé les femmes pour les délices de l'homme, pourquoi refuserais-je son dû à la Dame de la Lumière

en manquant à l'adorer dans sa création, à savoir la beauté féminine ? dit-il en riant. Aucun doute qu'elle ne vous punisse un de ces jours, Orain, pour lui refuser son dû.

Orain rit avec bonhomie, et Romilly se rendit compte qu'elle écoutait une conversation qui n'était pas destinée à ses oreilles. Elle essaya de l'écarter de son esprit, mais elle ne savait pas comment faire, sauf en concentrant son attention ailleurs, et elle se retrouva de nouveau avec Phébus, bien trop consciente de la présence de Carolin. Ce ne fut pas une journée agréable, et quand, le soir, Ranald lui demanda s'il pouvait l'aider à descendre de cheval, et si elle accepterait de lui enseigner à manier les oiseaux, pour qu'il puisse en faire voler un tant que Dame Maura, liée par son serment, ne pourrait pas le faire, elle le reçut assez sèchement.

— Ce n'est pas si simple que ça. Vous pouvez essayer de vous en approcher. Mais ne venez pas vous plaindre si vous y perdez un ongle, ou même un œil.

Elle n'aimait pas sa façon de la regarder. Cela lui rappelait trop *Dom* Garris ou même Rory, comme s'il tripotait physiquement ses jeunes seins de ses mains rudes ; son regard la mettait mal à l'aise – *je n'ai jamais ressenti cela jusqu'aujourd'hui* – avec le désir non dissimulé qu'elle y lisait. Mais il n'avait rien fait, rien dit ; comment pouvait-elle en prendre ombrage ? Elle resserra sa cape autour d'elle comme si elle avait froid et lui fit signe d'approcher des oiseaux.

Il baissa les yeux et elle comprit qu'il avait perçu son malaise. Il dit doucement :

— Pardonnez-moi, *mestra*. Je ne voulais pas vous offenser.

Pas plus que Carolin il ne pouvait violenter une femme, car il partagerait la détresse et l'horreur de la victime, l'outrage ressenti ne serait-ce que devant un regard trop appuyé. Mais il n'avait pas l'habitude des femmes qui n'appartenaient pas comme lui au sang des Hastur et qui avaient conscience de sa sensibilité.

Pourtant, une femme qui n'a pas de laran – *autant s'accoupler avec une bête, à peine consciente…*

Il avait détourné la tête, mais elle vit la rougeur de son cou et aurait voulu savoir lui dire que ça n'avait pas d'importance. Il

s'approcha des oiseaux ; elle le sentit projeter sa pensée vers eux, essayant de les mettre en confiance, de diffuser des ondes d'amitié. Romilly attendit quelques instants… puis Tempérance baissa la tête et la frotta contre le bâtonnet que lui tendait le Seigneur Ridenow.

Ainsi, il les fera voler, et il sera l'un de nous, comme l'était Maura…

Elle ne comprit pas pourquoi cette pensée la troublait.

Maura devait sans doute encore accompagner l'armée, pensa Romilly, elle ne pouvait pas être restée en arrière, avec tout le pays en guerre ; mais Romilly ne l'avait pas vue de la journée. Quand ils prirent la tête de la colonne avec les oiseaux, ce fut le Seigneur Ranald qui vint avec eux, Tempérance sur sa selle ; Romilly avait cédé sa favorite, Prudence, à Ruyven, pour pouvoir elle-même s'occuper de Diligence, qui avait le caractère le plus difficile. Diligence s'agitait et hululait sans discontinuer, mais se calmait quand Romilly contactait son esprit.

Oui, toi aussi, tu es une beauté, dit Romilly à l'oiseau, ne voyant aucune incongruité à s'adresser ainsi à cet énorme oiseau si laid.

On ne fit pas appel à leurs services ce jour-là, et Romilly s'en réjouit, car cela donnerait au Seigneur Ranald le temps de mieux se familiariser avec l'oiseau, de créer un rapport mental étroit avec lui. Au bout d'une heure environ, quand Romilly fut sûre qu'il n'aurait pas de problème et pas besoin d'elle, elle laissa son esprit reprendre contact avec celui de Phébus, qui chevauchait avec Carolin en tête de l'armée.

La campagne semblait déserte, avec de grandes étendues de terres inhabitées, et, de temps en temps, une ferme vide, avec les puits comblés, les maisons brûlées ou abattues par les ans. Romilly, qui chevauchait avec Phébus, ne réalisait pas qu'elle écoutait indiscrètement Carolin et Orain qui chevauchaient côte à côte, non loin de Dame Maura. Maura, enveloppée dans sa cape, parlait peu, mais Carolin dit, considérant la campagne désertée :

— Quand j'étais enfant, je suis passé à cheval par ici ; ce n'étaient que fermes prospères et riches moissons ; maintenant, tout est en friche.

— La guerre ? demanda Maura.

— Une guerre remontant à l'époque de mon père, bien avant que je sois en âge de tenir une épée – mais je me souviens comme ce pays était verdoyant et fertile. Maintenant, les habitants se sont regroupés au pied des montagnes ; après une guerre, il y a toujours des bandits, des hommes qui ont perdu leur foyer dans la guerre et leur conscience dans les horreurs qu'ils ont vues ; ils ont ravagé cette contrée, détruit tout ce que la guerre avait épargné, et les survivants se sont rapprochés des murailles et des soldats de Neskaya qui leur assurent protection.

Mais Romilly, l'esprit immergé dans celui de Phébus, trouvait simplement que les champs étaient verts et fertiles, les prés avenants. Le soir, ils campèrent près d'un cours d'eau, qui, après avoir cascadé sur de gros rocs, suivait un cours tranquille à travers une prairie constellée de petites fleurs bleues et or.

— Ce sera une nuit d'été parfaite, dit paresseusement Carolin. Avant le jour, trois lunes apparaîtront dans le ciel, dont deux près de leur plein.

— Quel dommage de ne pas célébrer ici la Fête du Solstice, dit Maura en riant.

Carolin, soudain très grave, répondit :

— Je te promets, Maura – et à toi aussi, *bredu,* ajouta-t-il en se tournant vers Orain avec un sourire chaleureux –, que nous célébrerons notre Fête du Solstice chez nous, dans les murs de Hali. Que dites-vous de cela, mes cousins ?

— Qu'Evanda nous l'accorde, dit Maura avec sérieux. J'ai le mal du pays…

— Quoi, aucun jeune homme de cette lointaine Tour d'au-delà des montagnes, dit Carolin d'un ton léger, jouant sur le sens du nom de Tramontana, n'a ébranlé ta résolution de demeurer vierge jurée ?

Maura rit, mais d'un rire contraint.

— Le jour où tu m'inviteras à être ta reine, Carolin, je ne te décevrai pas.

Phébus fit un petit pas de côté, nerveux, comme Carolin se penchait vers Maura et lui effleurait légèrement la joue de ses lèvres.

— Ainsi en sera-t-il, Maura, si j'obtiens l'accord du Conseil. Je craignais que ton cœur ne soit mort quand Rakhal s'est détourné de toi…

— Ma fierté seule a été blessée, dit-elle avec calme. Je l'aimais, oui, en cousin, en frère adoptif ; mais sa cruauté me brisait le cœur. Il pensait pouvoir m'obtenir en passant sur les corps de mes parents massacrés, et que je lui pardonnerais tout pour la couronne qu'il m'offrait, comme un enfant oublie un coup quand on lui donne un bonbon. De plus, m'étant détournée de Rakhal, je ne voulais pas qu'on puisse dire que je t'avais élu parce que j'allais toujours vers celui qui pouvait m'apporter la couronne…

Sa voix mourut, et Phébus secoua la tête avec indignation quand Carolin tira sur les rênes pour se pencher vers Maura ; mais, cette fois, il sentit son cavalier soulever la *leronis* de sa selle et la poser sur la sienne, où il la serra dans ses bras. Plus aucun mot ne fut prononcé, mais Phébus, et Romilly avec lui, capta un flot d'émotions si violentes que cela le rendit nerveux et il se mit à piaffer ; tant et si bien que Carolin le rappela à l'ordre en tirant sur la bride, tandis que se déversaient dans l'esprit de Romilly des images de flancs et de corps satinés, galopant au clair de lune ; elle se frictionna le front, comme prise de fièvre, tout le corps subjugué de sensations inconnues, si bien que, rompant avec les émotions trop violentes du grand étalon, elle se força à se ressaisir.

Que m'arrive-t-il pour que je sois si émue, pour que je rie et pleure en même temps sans qu'on me parle ou qu'on me touche ?

Elle entendit mentalement Carolin, sans réaliser qu'il n'était pas à côté d'elle : *Nous pouvons laisser les chevaux dans cette prairie pour cette nuit ; en ta qualité de* leronis, *peux-tu les y confiner sans barrières ? Nous n'avons pas le temps d'en construire.*

Romilly allait répondre quand elle entendit la voix de Maura, aussi clairement que si elle avait parlé tout haut : *Je n'ai pas le don de Romilly, mais si tu lui demandes de m'aider, je ferai ce que je pourrai.*

Romilly tira sur ses rênes et arrêta son cheval. Ruyven la regarda, étonné, mais elle dit :

— Nous allons nous arrêter là pour la nuit, et je suis convoquée devant le roi et la *leronis*.

Ce fut Orain qui, se frayant un chemin au milieu des hommes, des chevaux et des fournitures encombrant la route, lui transmit la demande.

— Où allez-vous, Romilly ? cria-t-il. Le *vai dom* sollicite votre présence !

— Je sais, dit Romilly, se dirigeant vers le roi, et laissant Orain stupéfait derrière elle.

Carolin embrassa la vaste prairie du geste et dit :

— Nous allons camper ici pour la nuit. Pouvez-vous aider Maura à établir une barrière mentale pour que-les chevaux ne s'écartent pas ?

— Certainement, dit-elle.

Les hommes se mirent en devoir de dresser le camp, envoyant les meilleurs chevaux, dont Phébus, dans la prairie.

Quand ce fut fait, Maura dit :

— Nous allons créer l'illusion d'un précipice qu'ils verront, mais nous, nous ne le verrons pas ; les chevaux ont peur du vide, il suffit donc qu'ils le voient.

Romilly lia son esprit à celui de la jeune *leronis*, et ensemble elles créèrent, entre les chevaux et les hommes, un large précipice illusoire faisant tout le tour du pré… Romilly, encore partiellement liée mentalement à Phébus et projetant ses sens vers son propre cheval et tous ceux qui se trouvaient dans la prairie… vit la crevasse et eut un mouvement de recul, devant cet abîme où elle pourrait tomber…

— Romilly, dit Maura avec sérieux en rompant le rapport. Tu es ce que nous appelons une télépathe sauvage, n'est-ce pas ?

Romilly se tourna vers elle, piquée par le ton critique de Maura.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit-elle avec raideur.

— Je veux dire que ton *laran* s'est développé tout seul, sans la discipline d'une Tour, dit Maura. Sais-tu que cela peut se révéler dangereux ? Je voudrais que tu me laisses te monitorer,

pour m'assurer que tu le maîtrises. Le *laran*, ce n'est pas simple…

Romilly répondit avec raideur :

— Les gens de MacAran sont éleveurs depuis des temps immémoriaux, et ont toujours travaillé avec oiseaux, chevaux et chiens ; et tous n'ont pas reçu l'enseignement d'une Tour.

Une trace d'accent montagnard resurgit dans ses paroles, comme l'écho de la voix de son père quand il disait : « Les *Hali'imyn* voudraient que l'esprit de tout homme soit gouverné par leurs *leronyn* et leurs Tours ! »

Maura dit d'un ton conciliant :

— Je n'ai aucun désir de gouverner ton esprit, Romilly, mais tu as l'air fiévreux, et tu es encore à un âge où tu peux être sujette à… à certains des dangers d'un *laran* improprement développé et discipliné. Si tu ne veux pas me permettre de te monitorer pour déterminer ce qui t'arrive, ton frère…

Encore moins, pensa Romilly ; elle ne permettrait pas à son frère ascétique, si semblable à un moine *cristoforo,* de lire les pensées qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même. Elle se détourna avec impatience, cherchant à ériger une barrière contre Maura.

— C'est généreux de votre part, *vai domna*, mais il est inutile de vous inquiéter à mon sujet.

Maura fronça les sourcils, et Romilly sentit qu'elle hésitait entre la promesse faite à la Tour, de ne jamais s'introduire de force dans un esprit, et l'inquiétude sincère qu'elle ressentait pour elle. Cela contraria Romilly – Maura n'était pas tellement plus âgée qu'elle, pourquoi pensait-elle lui être indispensable pour discipliner son *laran ?*

On m'a laissée me débrouiller toute seule avec, et maintenant que je n'en ai plus besoin, tout le monde propose de m'aider ! Personne ne m'a offert son aide quand mon père voulait me vendre à Dom *Garris, et il n'y avait personne pour m'aider quand Rory a failli me violer, ou quand je me suis ridiculisée en me jetant à la tête d'Orain. J'ai gagné ces batailles toute seule et sans aucune aide ; qu'est-ce qui leur fait penser que j'ai besoin de leur maudite condescendance maintenant ?*

Maura la regardait toujours, l'air mal à l'aise, mais enfin, au grand soulagement de Romilly, elle se détourna en soupirant.

— Regardez, dit Carolin, tendant le bras. Êtes-vous sûres que votre illusion est efficace ?

Romilly leva les yeux, et sa respiration s'arrêta ; Phébus galopait vers eux, tête baissée, les sabots touchant à peine terre. Maura leva la main.

— Attends, dit-elle.

Et en effet, comme Phébus atteignait le bord de la prairie, il s'arrêta net, freinant des quatre fers, comme réellement au bord d'un précipice, tête baissée, écume à la bouche, visiblement en proie à une mortelle terreur. Il frissonna de peur, puis hennit et recula, rejetant la tête en arrière et repartant dans l'autre sens.

— L'illusion suffira pour cette nuit, au moins, dit Maura.

— Mais il a eu tellement peur, protesta Romilly, suant de frayeur avec l'étalon.

— Les chevaux n'ont ni mémoire ni imagination, dit calmement Maura. Tu as les deux, Romy, mais regarde-le maintenant.

Et effectivement, Phébus broutait tranquillement ; il s'interrompit, renifla le vent et se rapprocha d'un groupe de juments qui paissaient paisiblement dans la prairie.

— Il va relever la qualité de tes royales écuries, dit Orain, facétieux, et toute jument qu'il couvrira ce soir aura un poulain digne d'elles, j'en suis sûr.

Carolin gloussa.

— Qu'il ne s'en prive surtout pas, mon ami. Pour nous, qui avons la responsabilité de cette guerre, dit-il, touchant légèrement l'épaule de Maura – mais le regard qu'ils échangèrent fit rougir Romilly –, nous devrons attendre pour satisfaire nos désirs ; mais notre bonheur n'en sera que plus grand, n'est-ce pas, mon amour ?

Elle sourit, simplement, mais Romilly détourna les yeux devant l'intensité de ce sourire.

Le soir, Jandria vint demander à Romilly si elle désirait revenir parmi les Guerrières, maintenant qu'elle ne chevauchait plus en avant-garde avec les oiseaux. À son ton, elle croyait à l'évidence que Romilly serait ravie de rejoindre ses sœurs, mais

Romilly était trop lasse et trop nerveuse pour supporter les bavardages, le bruit et les rires des jeunes femmes de la Sororité, et avait envie de dormir loin de la tente communautaire. Elle prétexta qu'elle devait rester près des oiseaux.

— Et ne craignez pas que je sois mal gardée, dit-elle d'un ton acide, car, entre Dame Maura et mon moine de frère, je pourrais aussi bien être une prêtresse d'Avarra sur son île où aucun homme ne peut aborder sans encourir la malédiction de la Sombre Mère !

Elle vit le trouble de Jandria qui se contenta pourtant de l'embrasser en disant :

— Alors, repose-toi bien, petite sœur. Tu as l'air si fatiguée ; on t'a demandé beaucoup en peu de temps, et tu es encore jeune. Surtout, tâche de bien dîner ; j'ai connu bien des *leroni* avant toi, et pour retrouver leurs énergies après le travail, de frêles jeunes filles mangeaient chacune autant que trois bûcherons ! Dors bien et longtemps, ma chérie.

Elle s'en alla ; Romilly donna à manger aux oiseaux, avec l'aide de Ruyven et même du Seigneur Ranald, qui, remarqua-t-elle avec satisfaction, ne cherchait pas à esquiver sa part du travail. Mais l'odeur de la charogne apportée par les chasseurs de l'armée lui donna de nouveau mal au cœur, et, bien que Carolin leur eût envoyé un bon gigot de *chervine* provenant de sa table, elle put à peine manger et se contenta de chipoter dans son assiette.

Le temps que le camp soit complètement dressé, le soleil était couché, mais la nuit était éclairée par trois lunes pleines, et le croissant d'une quatrième.

— Quatre lunes, dit Ranald en riant. Quelles folies ferons-nous ? On dit à Thendara : *On ne doit ni se rappeler ni se reprocher ce qu'on a fait sous quatre lunes…*

Ruyven dit avec une courtoisie glacée :

— De telles nuits sont sacrées, mon ami ; j'en passerai la plus grande partie dans un silence religieux et la méditation, si les soldats de Carolin me le permettent, termina-t-il, montrant le camp dont parvenaient les sons d'un *rryl* et des voix désaccordées hurlant en chœur une chanson à boire.

— Les intendants du roi ont distribué aux hommes une ration de vin supplémentaire, dit le Seigneur Ranald, mais pas assez pour les enivrer ; ils s'assiéront autour du feu et chanteront au clair de lunes, c'est tout.

Il offrit son bras à Romilly.

— Les rejoindrons-nous près des feux de camp ? Trois ou quatre hommes de mon ancienne unité ont de belles voix et chantent dans les tavernes ; assez bien pour obtenir toute la bière qu'ils veulent et même plus. Et soyez sûre qu'ils ne seront pas discourtois envers une Guerrière, mais se réjouiront que vous soyez venue les entendre.

— Moi, je ne trouve pas qu'ils ont de si belles voix, dit Romilly, écoutant les sons discordants qui lui parvenaient.

Ranald éclata de rire.

— Pour le moment, ils s'amusent ; les Frères Éole – ainsi qu'ils se nomment, bien qu'ils ne soient pas frères, mais cousins – ne prennent jamais la peine de chanter convenablement avant que leur auditoire ne soit au complet. Nous avons tout le temps d'arriver pour le début, et les soldats sont contents que des nobles viennent partager leurs amusements.

L'invitation exprimée ainsi, Romilly ne pouvait pas la refuser, malgré sa fatigue et sa migraine, car elle aurait préféré aller se coucher tranquillement. Mais avec le camp plein de chansons et de rires, elle savait qu'elle n'aurait pas pu dormir de toute façon. Peut-être que Ruyven était assez discipliné pour pouvoir méditer dans ce tumulte, mais ce n'était pas son cas. Elle prit le bras qui lui était offert.

Le clair de lune éclairait presque comme en plein jour – enfin, peut-être un jour gris et pluvieux ; elle ne pensait pas qu'elle aurait pu lire, ou distinguer les couleurs voyantes de la cape de Ranald ou l'écarlate de sa propre tunique, mais il y avait bien assez de lumière pour se diriger. Une partie de Romilly, inconsciente de tout cela, broutait dans la prairie avec Phébus, et pourtant, elle ressentait une étrange nervosité. En approchant des feux, ils entendirent les soldats brailler une chanson aux paroles rien moins que bienséantes, où il était question du comportement scandaleux des nobles.

Ô, mon père était Gardien de la Tour d'Arilinn
Avec une fleur de kireseth il séduisit un chieri ;
De cette union naquirent des enfants, trois ;
Deux étaient emmasca, *et l'autre, c'était moi…*

— Cette chanson, chantée n'importe où dans les Plaines d'Arilinn, les ferait mettre en pièces. Ici, c'est différent ; il y a toujours eu une vieille rivalité entre les Tours d'Arilinn et de Neskaya…

— Curieuse conduite pour une Tour, dit Romilly, dont les idées sur les Tours étaient fortement influencées par ce qu'elle connaissait des pensées austères et disciplinées de son frère.

Il gloussa.

— J'ai passé quelques années dans une Tour – juste le temps d'apprendre à contrôler mon *laran*. Il faut savoir ce que c'est. Quand mon *laran* s'est éveillé, j'avais treize ans, et il y avait des moments où je me distinguais tout juste d'un *cralmac* en rut, où je me retenais à peine de courir après toutes les chiennes en chaleur de la ferme ! C'était très perturbant pour ma gouvernante – j'étais encore écolier. Naturellement, c'était une vieille vipère au visage rébarbatif – je n'insulterai pas mon chien préféré en traitant cette dame de chienne ! Je suis sûr qu'elle souhaitait souvent pouvoir me faire châtrer comme les *chervines* de bât, pour continuer tranquillement ses leçons !

Romilly pouffa avec gêne. Il sentit son embarras et dit gentiment :

— Désolé – j'avais oublié que vous êtes *cristoforo* et élevée dans leurs idées. Je pensais au départ que les filles étaient différentes, mais j'avais quatre sœurs, et si, dans mon idée, les filles étaient plus délicates, je perdis bientôt mes illusions – et je ne m'en excuserai pas ; vous êtes une montagnarde, et je sais qu'à travailler avec les oiseaux, vous connaissez suffisamment les animaux pour savoir ce que je veux dire.

Romilly rougit, mais la sensation ne fut pas désagréable, et elle se rappela l'été dans les montagnes autour de Château Faucon, le monde fourmillant de vie, le bétail et les chevaux qui s'accouplaient, de sorte qu'elle aussi avait participé sans honte à

la grande loi de la nature, même si, dans son corps d'enfant, elle en avait une conscience différente, sensuelle, certes, mais impersonnelle. Elle savait qu'il la taquinait, mais elle ne s'en formalisa pas.

— Écoutez, dit Ranald. Voilà les chanteurs.

Ils étaient tous quatre en uniforme de simples soldats ; quatre hommes, l'un grand et corpulent, un autre aux cheveux brun-roux ébouriffés et à la courte barbe en bataille, un petit gros au visage rose et rond fendu d'un sourire en coin, et le dernier grand et maigre, avec un visage décharné et de grosses mains rouges ; mais de sa gorge sortait la voix de ténor la plus exquise qu'elle ait jamais entendue. Ils fredonnèrent ensemble pour s'accorder, puis entonnèrent une chanson à boire très connue, et dont Romilly savait qu'elle était aussi très ancienne.

Qu'Aldones bénisse le coude humain
À l'endroit où il plie ;
Plié trop court, je meurs de soif
Plié trop long, je boirais par l'oreille…

Ils mirent le point final à leur chanson en retournant leurs chopes pour montrer qu'elles étaient vides, et les soldats, rugissant leur approbation, leur envoyèrent des chopes pleines à ras bord, qu'ils vidèrent avant d'entonner un autre air.

Leur répertoire, tapageur sans être grossier, se concentrait essentiellement sur les plaisirs de la boisson et des femmes, et ils avaient des voix splendides ; avec les autres, Romilly acclama et chanta en chœur à s'enrouer. Elle en oublia ses étranges émotions et fut reconnaissante à Ranald d'avoir suggéré cette diversion. À un certain moment, quelqu'un lui mit une chope dans la main – c'était de la bière odorante des basses terres, qui lui fit un peu tourner la tête ; elle se dit qu'elle chantait bien – en général, elle trouvait qu'elle n'avait pas de voix – et se sentit agréablement étourdie, sans être assez ivre pour perdre le contrôle d'elle-même. Enfin, le temps passant, les hommes allèrent se coucher, et les Frères Éole, pleins de vin mais se tenant droit néanmoins, chantèrent leur dernière chanson,

follement acclamés et applaudis. Romilly dut s'appuyer sur Ranald pour regagner sa tente.

Il l'attira contre lui sous l'éclatant clair de lune et murmura :

— Romy – on ne doit ni se rappeler ni se reprocher ce qu'on fait sous quatre lunes…

Elle le repoussa mollement.

— Je suis une Guerrière et je ne veux pas déshonorer mon anneau d'oreille. Vous me croyez débauchée parce que je suis une montagnarde ? De plus, je partage la tente de Dame Maura.

— Maura ne quittera pas Carolin cette nuit, dit Ranald avec sérieux. Ils ne peuvent pas se marier tant que le Conseil n'a pas donné son accord, et ne le feront pas tant qu'il aura besoin d'elle comme *leronis*, mais ils prendront le plaisir qu'ils pourront ; croyez-vous qu'elle vous blâmerait ? Ou me croyez-vous assez égoïste pour vous mettre enceinte alors que nous sommes au milieu d'une guerre et que vos talents sont aussi précieux que les miens ?

Il essaya de la reprendre dans ses bras, mais elle secoua la tête sans un mot et il n'insista pas.

— J'aurais voulu… mais ce ne serait pas un plaisir pour moi si ce n'en était pas un pour vous, dit-il, déposant un baiser sur sa paume. Peut-être… peu importe. Dormez bien, Romilly.

Il s'inclina et s'éloigna ; elle se sentait vide et glacée, et regretta presque de l'avoir rejeté.

Je ne sais pas ce que je veux. Mais je ne crois pas que ce soit ça.

Une fois dans sa tente – Ranald avait raison, Dame Maura n'était pas là, son sac de couchage était vide – elle eut l'impression que le clair de lune inondait tout son corps. Elle se déshabilla et se coula sous ses couvertures ; généralement, elle gardait sa sous-tunique pour dormir, mais, ce soir, le clair de lune l'excitait tellement qu'elle ne put pas supporter le contact du tissu sur ses membres fiévreux. La musique et la bière puisaient toujours dans sa tête, mais dans le silence et l'obscurité il lui sembla qu'elle était dehors au clair de lune, qu'elle grattait du sabot l'herbe d'où s'élevaient des senteurs douces et entêtantes, et qu'une agitation frénétique s'emparait d'elle.

Phébus, lui aussi, semblait possédé par l'agitation des quatre lunes et de leur lumière… maintenant, elle était en rapport mental profond avec l'étalon… cela ne lui était pas nouveau, elle l'avait déjà perçu auparavant, au cours des étés passés, mais jamais avec toute la puissance de son laran *éveillé, de son corps soudain en émoi… l'odeur de l'herbe, la vie exubérante qui coulait dans ses veines et imposait à tout son corps une tension douloureuse… odeurs douces où se mêlaient des parfums de musc, de fleurs d'été, et de quelque chose qu'elle ne reconnaissait même pas, tant cela faisait profondément partie d'elle-même, quelque chose de profondément sexuel, qui balayait les barrières de la pensée et de la raison… En même temps, elle était le grand étalon en rut, et elle était Romilly, effrayée, luttant pour rompre le rapport qu'elle avait jusque-là partagé sans y penser ; maintenant, c'était trop pour elle, elle ne pouvait pas le contenir, elle explosait sous la pression de la sexualité animale brute, stimulée par la lumière des lunes… Elle sentait son corps se débattre et se contorsionner pour y échapper, sachant à peine ce qu'elle redoutait, mais si cela devait arriver, elle était terrifiée, elle ne supporterait pas de s'y abîmer à jamais et de ne jamais revenir dans son propre corps, quel corps elle n'en avait aucune idée, c'était trop insoutenable…* PASSION, TERREUR, RUT… NON, NON…

Quelqu'un souleva le rabat de la tente, et le clair de lune bleu inonda l'intérieur… mais elle ne le vit pas, elle était au-delà de la vision, seule la lumière des lunes parvenait à son corps délirant…

Elle sentait autour d'elle des bras doux et puissants qui la serraient tendrement ; une voix prononçait doucement son nom. Des mains douces la caressaient.

— Romilly, Romy… Romy, revenez, revenez… revenez à moi, revenez *ici*…

Et elle vit le visage de Ranald, entendit sa voix qui l'appelait doucement ; elle eut l'impression de sombrer dans le flot de ce qu'elle n'était pas, revint avec bonheur à la conscience de son corps, étroitement serrée dans les bras de Ranald. Il posa ses lèvres sur les siennes, et, l'enlaçant, elle le pressa farouchement contre elle ; n'importe quoi maintenant, n'importe quoi pour

rester en sûreté dans son propre corps, se fermer à l'insoutenable surcharge d'émotion et de sensations physiques ; Ranald l'enlaçait, Ranald la caressait, elle était redevenue elle-même, elle était de nouveau Romilly, et elle savait à peine si c'était la peur, la gratitude ou un désir réel qui lui faisait coller ses lèvres aux siennes, se serrer contre lui, rejetant violemment le contact importun avec l'étalon, se rappelant qu'elle était humaine, humaine, qu'elle était réelle, et que c'était cela qu'elle désirait… Elle lisait dans son esprit qu'il était stupéfait et ravi et même un peu intimidé par la passion avec laquelle elle l'acceptait, et encore plus stupéfait de la trouver vierge, mais, dans la violence partagée de ce moment, cela n'avait pas pour eux d'importance.

— Je savais, murmura-t-il après, je savais que ce serait trop pour toi. Je ne crois pas que c'était moi que tu appelais, mais j'étais là, et je savais…

Elle l'embrassa avec gratitude, étonnée et ravie. C'était arrivé si naturellement, cela lui semblait maintenant si doux et si naturel. Comme elle sombrait doucement dans le sommeil, une pensée vagabonde lui traversa l'esprit, à la limite du rire.

Cela n'aurait jamais été comme ça avec Dom *Garris ! J'ai eu bien raison de ne pas l'épouser*.

7

L'ARMÉE de Carolin campa trois jours au bord du cours d'eau. Le troisième, Romilly sortit pour faire voler les oiseaux-espions en compagnie de Ranald. Elle avait tout à fait conscience de la nécessité de dissimuler ses pensées à Ruyven ; il n'aurait absolument pas compris ce qui s'était passé. Il verrait seulement que sa jeune et innocente sœur avait partagé la couche d'un Seigneur Ridenow, et, pour lui rendre justice, elle craignait que cela ne nuisît à leur capacité de travailler ensemble, plus qu'elle n'était troublée par des sentiments de honte et de regret. Ruyven penserait sans aucun doute que Ranald avait joué les séducteurs, et ce n'était pas du tout le cas ; il l'avait libérée de quelque chose qu'elle s'était découverte incapable de supporter. Même maintenant, Romilly ne savait pas pourquoi elle avait trouvé cela intolérable.

— Rappelle-moi de ne pas te regarder comme ça en souriant, pour que Ruyven ne s'aperçoive de rien, dit Ranald, percevant son inquiétude.

Elle lui rendit son sourire. Elle se sentait heureuse et apaisée, capable de regarder la prairie où paissaient Phébus et les autres chevaux, sans malaise ou dégoût, sans rupture de cette impression d'unité avec l'étalon.

Ranald m'a rendu cela facile.

Maura m'a dit autre chose ; *les chevaux n'ont ni mémoire ni imagination.* C'est pourquoi je peux reprendre la situation où je l'ai laissée.

Pendant ces trois jours, elle alla deux fois au mess des Guerrières, partager le repas des femmes de la Sororité. Clea la taquina un peu.

— Alors, tu nous connais toujours malgré tes fréquentations aristocratiques et tout ça ?

— Sois juste, dit Jandria, elle a son travail à faire comme nous le nôtre, et Dame Maura est un chaperon aussi efficace que tout un hôtel plein de nos sœurs. L'un des oiseleurs est son propre frère. Et si la rumeur dit vrai…

Elle jeta un regard interrogateur à Romilly.

— … cette même Dame Maura sera un jour notre reine. Qu'en sais-tu, Romilly ?

— Pas plus que vous, dit Romilly. Le Roi Carolin ne peut pas l'épouser sans l'accord du Conseil – et une noble du rang de Dame Maura ne peut pas se marier sans le consentement de ses parents, et encore moins s'il s'agit du roi. Mais s'ils obtiennent ce qu'ils désirent, il y aura un mariage.

— Et s'il n'y en a pas, le roi aura un bâtard pour provoquer autant de troubles dans le royaume que ce *gre'zuin* de Rakhal, dit Tina avec mépris. Jolie conduite pour une *leronis* – je sais par sa suivante qu'elle a passé deux nuits dans la tente du roi ; quel chaperon peut-elle donc être pour Romy ?

Ranald lui avait appris à barricader un peu ses pensées ; Romilly parvint donc à ne pas rougir et ne détourna pas les yeux.

— Entre trois oiseaux-espions et mon frère, crois-tu vraiment que j'aie besoin d'un chaperon, Tina ? Quant à Maura, j'ai entendu dire qu'elle reste vierge pour la Vision, et je ne peux pas croire qu'elle risquerait de perdre son don, même pour un lit royal, alors que la guerre fait encore rage ; mais je ne suis pas la gardienne de sa conscience ; elle est adulte et *leronis*, et elle n'a de comptes à rendre à personne.

Clea émit un grognement dédaigneux.

— Ainsi, elle pourrait vendre sa virginité pour une couronne mais pas par amour ? Bravo, *leronis !* dit-elle, applaudissant avec dérision. Tâche de profiter de son exemple, Romilly !

Romilly s'était dit qu'avec ces femmes, libres de vivre à leur guise, elle pourrait parler de sa nouvelle expérience ; elle aurait bien aimé la raconter à Jandria, si elle avait pu la voir en particulier… mais Jandria se levait déjà pour rejoindre les conseillers de Carolin, et il n'y avait personne d'autre, pas même

Clea, qu'elle avait crue son amie, à qui elle pouvait se confier librement. Pas après ces propos méprisants. Non, elle ne parlerait pas de Ranald. Elles ne comprendraient pas.

Elle savait qu'elle n'avait pas déshonoré son anneau d'oreille, ni attiré l'opprobre sur la Sororité. Son serment ne l'engageait à rien de plus ; et au moins, elle ne s'était pas vendue à ce vieux libertin de *Dom* Garris en échange de ses richesses et de la prospérité du négoce que son père entretenait avec Scathfell !

Le troisième jour, elle partit, pleine d'entrain, faire voler les oiseaux avec Ruyven et Ranald. La journée était grise et brumeuse, avec des bourrasques de pluie venues des plaines, et, même lors des rares éclaircies, un vent violent persistait. Les oiseaux-espions, tassés sur eux-mêmes, poussèrent des hululements stridents quand ils les posèrent sur leurs perchoirs de selle ; ils n'aimaient pas ce temps, mais ils avaient besoin d'exercice après deux jours d'inaction totale, et Carolin devait savoir où se trouvaient maintenant les armées de Rakhal.

— Nous devons nous arranger pour les faire voler assez bas, afin de voir à travers le brouillard, dit Ranald.

— Ils n'aimeront pas ça, protesta Romilly.

— Peu importe ce qu'ils aiment ou n'aiment pas, dit sèchement Ranald. Nous ne les faisons pas voler pour leur plaisir ou pour le nôtre – l'aurais-tu oublié, Romilly ?

Elle l'avait effectivement oublié un instant, tant elle se sentait proche des oiseaux. Diligence s'envola de son poing, et elle entra aussitôt en rapport avec la créature ailée, volant à puissants coups d'ailes, très haut au-dessus des montagnes, puis elle se rappela et la força à voler plus bas, la guidant vers l'est où ils avaient vu les armées de Rakhal pour la dernière fois.

Même ainsi, et avec la vision perçante de l'oiseau, elle ne voyait pas très loin ; le crachin brouillait sa vision, de sorte qu'elle dut la faire descendre très bas pour voir le sol, et la pluie, tombant de biais du nord-est, estompait encore sa vision. Ce genre de vol n'avait aucun rapport avec ce qu'elle avait connu la dernière fois, quand les oiseaux volaient très haut, relayant les images du sol à Carolin par l'intermédiaire de Ranald. Maintenant, c'était un effort lent et morne, il fallait imposer sa volonté à l'oiseau, dominer son désir têtu de faire demi-tour et

de retrouver son perchoir jusqu'au retour du beau temps ; puis le forcer à descendre encore, contre son instinct qui voulait lui faire prendre de l'altitude.

Oiseaux-guetteurs ; oiseaux-espions. Comme nous tous, je suis un outil dans les mains de Carolin.

Comme son père serait furieux ! Non seulement le fils qui s'était enfui et qu'il avait renié, mais la fille en qui il pensait avoir trouvé une compensation à l'aîné qui s'était enfui et au cadet qui était un rat de bibliothèque… Que faisait Darren, s'était-il résigné maintenant à dresser faucons et chevaux ?

Elle avait perdu la trace de l'oiseau, et une question mentale de Ruyven la rappela au vol, transie et ballottée par des bourrasques de grêle glaciales qui la secouaient… elle ou Diligence ? Elle devait prendre le risque de voler plus bas, car elle ne voyait rien à travers l'épais rideau de pluie. Ils étaient liés par un rapport triangulaire, et elle se mit en devoir de suivre Tempérance, qui volait à grands coups d'ailes vers une percée dans les nuages. Au-dessous d'eux, le pays semblait déserté, mais, bas sur l'horizon, elle vit de la fumée qu'elle savait provenir des armées de Rakhal attendant la fin de l'orage. Derrière elle, elle sentait le déplacement de l'air provoqué par Prudence qui volait dans le sillage de Tempérance. En même temps, une partie d'elle-même était toujours Romilly, bien en équilibre sur sa selle, et une autre partie d'elle-même était Carolin, attendant les renseignements transmis par les esprits des oiseaux et des oiseleurs.

Une petite tache noire entra dans son champ visuel, grandissant très vite… Bien sûr, elle aurait dû savoir qu'eux aussi feraient sortir leurs oiseaux-espions par ce temps ! Elle – *ou était-ce Diligence ?* – modifia légèrement sa trajectoire, espérant ne pas être vue de l'oiseau qui approchait. Était-ce Rakhal lui-même, ou l'un de ses conseillers, qui se trouvait derrière les ailes déployées de cet oiseau, prêt à intercepter…

Y aurait-il combat ? Elle ne pouvait pas espérer contrôler l'oiseau si l'instinct brut prenait le dessus ; c'était assez facile de le diriger quand tout allait bien, mais devant le danger l'instinct de conservation serait plus fort que la conscience partagée. Tempérance volait toujours loin devant, et, par le lien avec

l'esprit de Ruyven, elle aussi voyait les abords du camp ennemi, et un chariot autour duquel planait une atmosphère sombre et sinistre… Elle n'était pas sûre de le voir par ses yeux ; le percevait-elle par l'esprit de Ruyven ou par celui de l'oiseau ? Les oiseaux – la phrase de Maura résonnait dans sa tête, *ni mémoire ni imagination* – ne voyaient qu'avec leurs yeux physiques et ne pouvaient pas interpréter ce qu'ils voyaient, sauf pour ce qui les concernait directement, comme la nourriture ou le danger.

Elle dut faire appel à toutes ses forces pour contrôler la trajectoire de Diligence. Le chariot était là, et une odeur âcre et bizarre l'assaillit, par son nez ou celui de l'oiseau, elle ne savait pas ; mais la noirceur était quelque chose qu'elle devait percevoir par l'un des esprits en rapport avec les oiseaux-espions. Elle était vaguement curieuse, mais tellement immergée dans la conscience de Prudence qu'elle était satisfaite d'en laisser l'interprétation à Carolin.

Maintenant, quelque chose était dans l'air… danger, danger… comme si un fil chauffé au rouge pénétrait dans son cerveau, elle chancela en criant, puis ressentit une douleur fulgurante au cœur, le rapport se rompit, bien qu'elle luttât pour le maintenir… *douleur… peur…* quelque part, elle le savait, Diligence tombait comme une pierre, *vertige, conscience qui s'estompe, agonie…* Romilly, assise sur son cheval, crispait ses deux mains sur sa poitrine, comme si la flèche ayant atteint Prudence avait pénétré son propre corps. La douleur était cauchemardesque, terrifiante, et elle regarda autour d'elle, hagarde, désorienté. Puis elle comprit ce qui avait dû se passer.

Diligence ! Elle l'avait délibérément pilotée à portée de ces flèches y surmontant sa prudence innée, son instinct qui la poussait à voler en altitude pour éviter le danger.

Très loin, quelqu'un semblait crier son nom… Elle sortit du brouillard et vit Ranald qui la regardait, l'air profondément troublé. Elle dit, d'une voix étranglée :

— Prudence… Tempérance… rappelle-les…

Il prit une profonde inspiration.

— Elles ont échappé aux soldats. Je les ai envoyées très haut, hors de leur portée… Je suis désolée, Romy ; tu aimais Diligence…

— Et elle aimait la vie ! rétorqua-t-elle avec fureur. Et elle est morte parce que toi et Carolin – ah, comme je vous hais, vous les hommes, et les rois et vos maudites guerres, vous tous dont aucun ne vaut une plume de ses ailes…

Elle enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Ruyven avait toujours la tête levée vers le ciel, le visage impassible et concentré et il resta immobile jusqu'à ce qu'une sombre forme tombe des nuages et se pose sur son gant.

— Tempérance, murmura Romilly, soulagée. Mais où est Prudence…

Comme en réponse, un cri aigu sortit des nuages, auquel un autre fit écho aussitôt ; deux formes sombres surgirent des rideaux de pluie et de brume, unies en un corps à corps sauvage, tombant tout en luttant ; des plumes s'envolèrent et les cris se turent. Un petit corps noir tomba comme une pierre au pied de leurs chevaux ; un autre s'éloigna à tire-d'aile, poussant des cris de triomphe.

— Ne regarde pas ! Ranald, tenez-la… commença Ruyven.

Mais Romilly était déjà descendue de cheval en pleurant, et ramassait le corps ensanglanté et encore tiède de Prudence. Elle la serra sur son cœur, le visage convulsé de fureur et inondé de larmes.

— Prudence ! Ah, Prudence, ma chérie, toi aussi… s'écria-t-elle, les mains et la tunique pleines du sang de l'oiseau.

Ranald démonta et vint doucement la lui enlever.

— C'est inutile, Romilly ; elle est morte, dit-il avec calme en la prenant dans ses bras. Pauvre petite chérie, ne pleure pas. On n'y peut rien ; c'est la guerre.

Et c'est l'excuse à tout ! Romilly sentit une folle fureur monter en elle. *Ils jouent avec la vie des bêtes sauvages et se considèrent comme innocents parce que c'est la guerre… Je ne conteste pas leur droit de se tuer entre eux, mais qu'est-ce qu'un oiseau innocent peut savoir d'un roi ou d'un autre, et que lui importe ?*

Ruyven apaisait Tempérance sur son poing, et la chaperonnait. Il dit :

— Romilly, essaye de te calmer, il y a du travail à faire. Ranald – vous avez vu…

— Oui, j'ai vu, dit sèchement Ranald. Quelque part dans le train de Rakhal, il y a du *feuglu*. Je ne sais pas où il a l'intention de s'en servir, mais Carolin doit être prévenu immédiatement ! Le temps presse, à moins que nous n'ayons envie d'être brûlés par ce fléau, et, pour ma part, je ne veux pas qu'il soit utilisé contre moi, ni contre aucune des contrées d'alentour.

— Moi non plus, dit Ruyven. À Tramontana, j'ai vu ce que peut faire le *feuglu,* et ce n'était pas en temps de guerre. Carolin s'est engagé à ne pas s'en servir contre des gens qui doivent vivre sur ses terres. Mais si on l'utilise contre lui, je ne sais pas comment il pourra tenir parole.

Romilly, qui s'était tue jusque-là, demanda :

— Qu'est-ce que c'est, le *feuglu ?*

— L'haleine même des forges de Zandru, dit Ranald. Un feu lancé du ciel qui brûle et continue à brûler tant qu'il trouve un aliment, traversant la peau, les chairs, les os, et rongeant la pierre même… un feu fabriqué par la sorcellerie et le *laran*.

Je n'en doute pas. Des gens capables de tuer un oiseau innocent pour soutenir les prétentions d'un roi quelconque, pourquoi hésiteraient-ils à tuer aussi les hommes ?

— Il faut que tu viennes avec nous, dit Ranald, l'aidant à monter en selle. Carolin doit être averti, et il aura besoin de toutes ses *leronyn* – Maura a juré de ne pas combattre contre Rakhal, mais je ne crois pas qu'elle hésitera à permettre l'usage du *feuglu* contre les siens, quels que soient les sentiments qui lui restent pour l'usurpateur.

Romilly chevauchait sans rien voir, aveuglée par ses larmes. Elle ne savait rien, et ne voulait rien savoir, des armes qu'utilisaient ces hommes, leurs rois et leurs *leroni*.

Elle savait vaguement que Ranald chevauchait à quelque distance, mais elle se projeta aveuglément pour établir le contact avec Phébus, sentant, dans la force rassurante du grand étalon, une intimité chaleureuse et sans bornes. Il était en elle et elle était en lui, et ainsi, ramenée au présent, sans souvenir ni

attentes, sans imagination ou émotions, à part les stimuli immédiats ; l'herbe verte, la route sous les pas, le poids de Carolin déjà bien-aimé sur la selle. Elle chevauchait sans voir parce que la meilleure part d'elle-même était avec Phébus, mort et chagrin balayés dans l'intemporalité infinie du présent.

Enfin, un peu réconfortée, elle sortit de l'univers du cheval, vaguement consciente qu'on parlait d'elle quelque part.

Elle aimait beaucoup les oiseaux-espions, elle était très proche d'eux, et cela dès l'instant où nous l'avons rencontrée ; nous parlions de leur laideur, et c'est elle qui nous avait fait remarquer qu'ils avaient leur beauté à eux…

…sa première expérience de ce genre de perte, elle doit apprendre à se distancier…

… que peut-on attendre d'une télépathe sauvage qui a essayé de se former sans la discipline des Tours…

Si ce qu'on enseignait dans les Tours, c'était d'accepter le cœur léger la mort d'oiseaux innocents n'ayant aucune part à la vie des hommes ni à leurs guerres, se dit-elle, elle était bien contente de ne pas y être allée !

— Essayez de comprendre, je vous en prie, dit Carolin, regardant les trois oiseleurs. Personne ne vous reproche rien, mais nous avons perdu deux de nos trois oiseaux-espions et le dernier doit partir immédiatement en reconnaissance, danger ou pas. Lequel d'entre vous le fera voler ?

— Je le veux bien, dit Ruyven. Ce travail est nouveau pour ma sœur, et elle est profondément affligée – elle s'occupait de ces oiseaux depuis longtemps et leur était très attachée. Je ne crois pas qu'elle ait la force de travailler davantage aujourd'hui, Sire.

Carolin regarda Ranald et dit :

— J'ai besoin de toutes mes *leronyn* si nous voulons détruire le *feuglu* de Rakhal avant qu'il ne s'en serve. Quant à Romilly…

Il la regarda avec compassion, mais cette sympathie l'irrita et elle dit :

— Personne d'autre que moi ne fera voler Tempérance. J'en sais assez maintenant pour ne pas la mettre en danger…

— Romilly…

Le Roi Carolin démonta et s'approcha d'elle.

— Moi aussi, je regrette ces oiseaux, dit-il avec gravité. Mais essayez de considérer la situation de mon point de vue. Nous risquons la vie de ces oiseaux, et aussi d'autres bêtes, pour sauver des hommes. Je sais que ces oiseaux vous étaient plus chers qu'à moi ou à quiconque, mais je vous pose la question : aimeriez-vous mieux que je sois mort à leur place ? Risqueriez-vous des vies d'oiseaux pour sauver vos Guerrières ?

Les oiseaux n'ont fait aucun mal à Rakhal, pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas livrer leurs batailles sans mettre l'innocent en danger ?

Telle fut la première réaction instinctive de Romilly. Mais elle savait que c'était irrationnel. Elle était humaine ; elle sacrifierait oiseau ou même cheval, pour sauver Ranald, Orain, son frère ou Carolin lui-même… Elle dit enfin :

— Leurs vies vous appartiennent, Majesté, pour en faire ce qu'il vous plaira. Mais malgré cela, je ne les exposerai pas à un danger certain sans bonnes raisons.

Carolin semblait très triste, et elle se demanda pourquoi. Il dit :

— Romilly, mon enfant…

Il s'interrompit, et reprit enfin après un long silence :

— C'est le dilemme que tout commandant d'hommes ou de bêtes doit affronter un jour, en mettant en balance la vie du petit nombre contre la vie de tous. J'aimerais mieux ne voir mourir aucun de ceux qui m'ont suivi…

Il soupira.

— Mais je dois ma vie à ceux que j'ai juré de gouverner… En vérité, je crois qu'il ne s'agit pas de gouverner mais de servir. Allez, faites voler votre oiseau, ajouta-t-il.

Et au bout d'un moment, Romilly réalisa avec un choc que seuls les cinq derniers mots avaient été prononcés à voix haute.

Je lisais ses pensées, et il le savait… Il n'aurait pas prononcé ces paroles devant ses armées, mais il n'a pas pu les cacher à une télépathe…

C'était suffisamment pénible pour un tel roi de conduire son peuple à la guerre. Elle aurait dû savoir que Carolin ne gaspillerait aucune vie inutilement. Et si, en envoyant des

oiseaux-espions au danger il pouvait épargner la vie de certains de ses partisans, il le faisait, et c'était un choix responsable ; comme lorsqu'elle avait choisi de laisser le banshee souffrir de la faim, parce que, s'il avait mangé, ils seraient tous morts. Elle était humaine ; son premier devoir était envers ses frères en humanité. Elle s'inclina, s'éloigna un peu de Carolin, Tempérance sur sa selle, leva le poing et l'oiseau s'envola dans le ciel pluvieux.

Elle volait, planait au-dessus des terres… et non loin, elle entendit le tonnerre d'une charge de cavalerie, quand l'armée de Rakhal atteignit le haut de la crête et dévala de l'autre côté à la rencontre de l'ennemi. Il y eut un choc terrible, et Romilly vit par les yeux de l'oiseau…

Chevaux abattus et hennissants, blessés par l'épée et la lance… mourants, gisant sur le sol… elle ne savait pas lesquels étaient les hommes de Carolin ou de Rakhal, mais peu importait…

Des lanciers galopaient vers la bannière bleue au sapin d'argent flottant sur la garde de Carolin… *Phébus, protège mon roi…* et une partie d'elle-même galopait avec le grand étalon noir du roi qui regroupait ses forces pour attendre la prochaine charge de cavalerie.

Des flammes embrasaient l'air, rempli d'une âcre odeur de chairs brûlées, des cris d'hommes et de bêtes, et la mort, la mort partout…

Pourtant, pendant toute cette action, Romilly demeura immobile, planant au-dessus du champ de bataille, relayant l'image aérienne vue par les yeux de l'oiseau jusqu'aux yeux de Carolin, pour qu'il puisse diriger ses hommes aux endroits où ils étaient le plus nécessaires. Des heures, lui sembla-t-il, passèrent, à planer au-dessus de la bataille, rassasiée d'horreurs, écœurée par l'odeur de la chair brûlée…

Puis les hommes de Rakhal disparurent, ne laissant que des morts et des mourants derrière eux, et Romilly, qui avait été continuellement en rapport avec le dernier oiseau-espion (elle savait maintenant que Ruyven avait pris son cheval par la bride et l'avait conduit en haut d'une petite éminence dominant le

champ de bataille, tandis qu'elle était en transe, en rapport avec l'oiseau) revint à la conscience, malade et en état de choc.

Chevaux mourant. Elle en avait dressé sept de ses propres mains à l'hôtel… morts ou moribonds, et Clea, la joyeuse Clea, qui parlait si légèrement de la mort, gisait, agonisante, sur le champ de bataille, son sang invisible sur la tunique écarlate de la Guerrière… Clea mourait entre les bras de Jandria, et un grand vide, un vaste silence remplacèrent l'être humain vivant et respirant, réel et bien-aimé…

Personne ne se réjouit après la bataille ; Carolin avait vu trop de morts ce jour-là. Gravement, les hommes se mirent à enterrer leurs morts, à donner le coup de grâce aux chevaux abattus ; Ruyven partit avec les guérisseurs soigner les blessés. Romilly, que le choc avait rendue muette, monta la tente, aidée seulement du jeune apprenti de Ruyven, dont le bras était profondément brûlé par le *feuglu* qui avait plu sur l'armée. De leurs trois perchoirs, un seul était occupé par Tempérance, et Romilly lui donna à manger, le cœur lourd… L'odeur de charogne planait maintenant partout. Elle ne put se résigner à dormir dans la petite tente qu'elle avait partagée avec Dame Maura ; elle fouilla tout le camp pour trouver le reste de la Sororité et reprit en silence sa place parmi ses sœurs. Tant de morts. Des chevaux et des oiseaux qui avaient fait partie de sa vie, et à qui elle avait consacré tant de forces, de temps et d'amour pendant le dressage… La Sororité lui avait fait dresser ces chevaux, non pour qu'ils vivent et servent, mais pour qu'ils meurent dans cette boucherie absurde. Et Clea aussi, que Jandria avait ramenée morte du champ de bataille. Deux Guerrières s'approchèrent de Romilly :

— Ma sœur, tu es blessée ?

— Non, dit-elle machinalement.

Elle avait parlé sans réfléchir, le corps pourtant meurtri par toutes les morts perçues mentalement, et ressenties dans sa chair même ; mais elle réalisait maintenant qu'elle n'était pas blessée, qu'elle n'avait même pas une égratignure.

— Tu as des talents de guérisseuse ?

Et quand Romilly leur répondit que non, elles lui dirent de les suivre pour creuser une tombe à Clea.

— Une Guerrière ne peut pas reposer au milieu des soldats. De même qu'elle était séparée d'eux dans la vie, elle doit être séparée d'eux dans la mort.

Romilly, qui souffrait d'une sourde migraine, se demanda ce que cela pouvait bien faire à Clea, de reposer à part ? Elle s'était bien défendue, mais elle qui avait enseigné à tant de sœurs à se défendre, la mort l'avait enlevée par surprise, et elle gisait, froide et raide, l'air étonné, sans aucune marque sur le visage. Romilly avait peine à croire qu'elle n'allait pas se relever d'un bond en riant pour les surprendre, garde baissée, comme elle l'avait fait si souvent. Elle prit la pelle qu'une Guerrière lui mit dans les mains. Elle creusa la tombe avec elles, dur travail physique qui lui fit du bien ; sinon, elle recevait trop de souffrance, trop de cris et de gémissements, dont la douleur la déchirait. Elle essaya de fermer son esprit, comme Ranald le lui avait appris, mais il y en avait trop, trop…

Au-dessus du champ de bataille, de grandes formes sombres planaient, attendant leur heure. Puis l'une d'elles piqua sur un cheval mort, déjà boursouflé, et y planta son bec avec un grand cri rauque. Un autre descendit, puis un autre, puis des douzaines, des centaines… festoyant en se lançant des cris joyeux les uns aux autres. Romilly perçut une pensée, sans savoir si elle émanait d'une des Guerrières creusant la tombe près d'elle, ou d'un soldat invisible dans le camp assombri ; *la défaite des hommes fait la joie du charognard, là où l'homme s'afflige, le* kyorebni *fait la fête*… et elle lâcha sa pelle, écœurée. Elle essaya de la ramasser, mais soudain se plia en deux et vomit. Elle n'avait pas mangé depuis le matin, et elle ne cracha qu'un peu de bile verdâtre, mais elle resta immobile, pliée en deux, malade et épuisée, trop horrifiée même pour pleurer.

Jandria s'approcha et la guida doucement vers la tente. Deux Guerrières pansaient les blessures de trois autres, l'une avec une brûlure de *feuglu* à la main qui continuait à brûler vers l'intérieur, une autre qu'un coup d'épée reçu au front avait rendue inconsciente, et la troisième, la jambe cassée par son cheval tombé sur elle. Jandria fit allonger Romilly sur une couverture, et une panseuse leva les yeux en fronçant les sourcils.

— Elle n'est pas blessée – elle devrait aider à enterrer les morts !

Jandria dit d'un ton revêche :

— Il y a plus d'un genre de blessure !

Prenant Romilly dans ses bras, elle la berça, lui caressa les cheveux pour la réconforter ; mais Romilly ne sentait pas sa main, perdue dans une solitude désespérée où elle cherchait, cherchait sans fin les morts…

Romilly errait en rêve, comme dans une vaste plaine grise, où elle vit Clea devant elle, rieuse, chevauchant l'un des chevaux morts, Prudence perchée sur son poing… mais elle était trop loin, Romilly avait beau courir, ses pieds n'avançaient pas assez vite, comme englués dans de la mélasse, et elle n'arrivait pas à la rattraper…

Quelque part, Romilly entendit une voix qu'elle aurait dû reconnaître, pensa-t-elle, mais elle ne la reconnut pas. Et la voix disait *Elle n'a jamais appris à se barricader. Cette fois, je pourrai peut-être lui donner des barrières sinon il n'y a vraiment aucun remède. C'est une télépathe sauvage, et elle n'a aucune protection.*

Romilly sut seulement que quelqu'un… *Carolin ? Dame Maura ?…* lui toucha légèrement le front ; brusquement elle se retrouva dans la tente des Guerrières, et la grande plaine grise et désolée avait disparu. Elle se cramponna à Jandria, frissonnant et pleurant.

— Clea est morte. Et mes chevaux, tous mes chevaux… et les oiseaux… sanglota-t-elle.

Jandria continua à la bercer dans ses bras.

— Je sais, ma chérie, je sais, murmura-t-elle. Pleure-les si tu veux, pleure, nous sommes toutes avec toi.

Et Romilly pensa, avec une stupeur étonnée, *elle pleure aussi.*

Et elle ne savait pas pourquoi cela lui paraissait étrange.

8

LE lendemain, Romilly ouvrit les yeux sur un jour sombre, triste et pluvieux. Rien ne bougeait sur le champ de bataille, à part les charognards omniprésents, impavides sous la pluie, qui dévoraient les cadavres des hommes et des bêtes.

Cela ne change plus rien pour elle maintenant, pensa Romilly, tout en se félicitant quand même que Clea fût enterrée, et son corps à l'abri des becs féroces des *kyorebni* querelleurs. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, son corps retournerait à ses éléments originels, deviendrait nourriture pour les petites bêtes grouillant dans la terre, alimenterait l'herbe et les arbres. Elle faisait désormais partie du grand cycle de la vie, où ceux qui se nourrissent de la terre deviennent à leur tour nourriture pour la terre. *Pourquoi, donc, devrais-je pleurer ?* se demanda Romilly, mais la réponse vint sans qu'elle y réfléchisse.

Sa mort n'est pas venue dans le déroulement normal du temps, après qu'elle eut vécu pleinement sa vie jusqu'au bout. Elle est morte pour une querelle entre rois, dont elle n'était pas responsable.

Pourtant, troublée, elle se rappela sa rencontre avec Lyondri Hastur. Ses cruautés étaient nombreuses, tandis que Carolin, au moins, semblait considérer de son devoir de protéger et servir les habitants des terres sur lesquelles il était né pour régner.

Carolin ressemble à un cheval… Avec son amour pour Phébus et les autres chevaux, il ne lui vint pas à l'idée qu'elle était injurieuse envers le roi… *Alors que Rakhal et Lyondri ressemblent à des banshee qui se nourrissent de chair vivante.*

Soudain, pour la première fois depuis son entrée à la Sororité, Romilly se réjouit que Preciosa l'eût abandonnée.

Elle aussi se nourrit de chair vivante. C'est dans sa nature, et je l'aime, mais je ne pourrais pas, maintenant, endurer de voir ça et y participer.

Elle s'habilla, rabattit sur sa tête le capuchon de sa plus chaude cape, et alla s'occuper de Tempérance. Son premier mouvement avait été d'en laisser le soin à Ruyven ; elle sentait que la vue des perchoirs vides de Prudence et Diligence réveillerait toute l'épouvante et l'horreur de leur mort. Mais elle avait juré de s'occuper des oiseaux, elle était fauconnière du roi, et Ruyven, quoiqu'il remplît consciencieusement son devoir, ne les aimait pas comme elle.

Solitaire sur son perchoir, Tempérance courbait les épaules sous l'humidité glacée ; les perchoirs étaient abrités par un auvent, qui n'assurait pourtant aucune protection contre le vent, et Romilly décida d'installer l'oiseau dans la tente où ni elle ni Maura ne dormaient plus depuis plusieurs nuits. Tempérance était le seul oiseau-espion restant aux armées de Carolin, et si elle prenait froid sous ce crachin glacé, elle ne pourrait pas voler. Romilly frissonna au souvenir de son dernier vol, mais elle savait qu'elle ferait de nouveau voler l'oiseau, s'il y avait danger, comme le devoir le lui commandait. Pas le cœur léger ; ce bonheur faisait partie de son innocence passée, et il avait disparu à jamais. Mais elle le ferait, car le devoir l'exigeait, et parce qu'elle avait vu la guerre et eu un avant-goût de ce qui attendait le pauvre peuple sous le gouvernement impitoyable de Lyondri Hastur.

Lyondri ne souhaitait pas – elle le savait de par leur brève entrevue – être le simple exécuteur des projets de Rakhal. *Dites à Jandria que je ne suis pas le monstre qu'elle me croit.* Pourtant, il croyait que c'était sa seule voie vers le pouvoir, et en conséquence il était aussi coupable que Rakhal.

Il est parent de Carolin. Comment peuvent-ils être si dissemblables ?

Tandis qu'elle s'occupait de Tempérance, elle entendit des pas devant la tente, et, se retournant, elle se trouva devant un visage familier.

— Alderic ! s'écria-t-elle.

Mais, avant qu'il n'ait eu le temps de se remettre de sa surprise, Ruyven courut à lui et lui donna l'accolade de parent.

— *Bredu !* J'aurais dû savoir que tu viendrais nous rejoindre en toute hâte – ton père est au courant ?

Alderic secoua la tête en souriant à son ami et dit :

— J'arrive de Château Faucon ; ton père m'a donné l'autorisation de partir, mais à contrecœur ; tu dois savoir que Darren est retourné au monastère.

Ruyven soupira en branlant du chef.

— J'aurais si volontiers cédé ma place d'Héritier à Darren. Et j'espérais que, moi parti, Père réaliserait sa véritable valeur…

— Sa *propre* valeur, dit doucement Alderic. Darren n'aime guère les chevaux ou les faucons, et ne possède pas trace du Don des MacAran. On ne peut pas lui reprocher ce qu'il n'est pas, pas plus qu'on ne peut te reprocher ce que tu es, *bredu*. Et je crois que Le MacAran a finalement dû reconnaître qu'on ne peut pas forger un marteau à partir d'un sac de plume, ni tisser une étoffe de soie arachnéenne avec du fil de cuivre, si précieux soit-il. Les talents de Darren sont ailleurs, et Le MacAran l'a renvoyé à Nevarsin finir ses études ; un jour, il sera l'intendant de Rael – j'ai déjà commencé à lui enseigner le dressage des chevaux et des faucons.

— Le petit Rael ! s'émerveilla Ruyven. Quand j'ai quitté Château Faucon, il était toujours sur les genoux de Luciella, il me semble ! Pourtant, je savais déjà qu'il aurait le Don des MacAran ; je crois que je m'aveuglais sur Darren parce que je l'aimais et que je désirais beaucoup qu'il ait le Don, afin que je sois libre. Eh bien, Darren a trouvé sa place, comme moi la mienne.

Alderic s'approcha et s'inclina sur la main de Romilly.

— Mistress Romilly, dit-il doucement.

— Guerrière Romilly, corrigea-t-elle – et je sais ce que mon père en dirait, mais il n'en aura pas l'occasion.

— Je t'en prie, Romy, dit Alderic, la regardant dans les yeux. Ton père t'aime et te pleure pour morte, de même que ta belle-mère. Puis-je te prier en tant que ton ami – et le leur, car ton père a été plus que gentil avec moi – de les prévenir que tu es en vie ?

Elle sourit avec ironie.

— Il vaut mieux pas. Je suis sûre que mon père préfère me croire morte, plutôt que savoir que je gagne mon pain par l'épée et que je porte à l'oreille l'anneau de la Sororité.

— Je n'en suis pas si sûr. Quand tu as quitté Château Faucon, il a changé, crois-moi, c'est peu après qu'il s'est rendu à l'évidence et a permis à Darren de retourner à Nevarsin où il était heureux. Tu devais être aveugle, sourde et muette, Romilly, si tu ne savais pas que tu étais sa préférée parmi tous ses enfants, quoiqu'il les aime tous.

— Je le sais, dit Ruyven, d'une voix dure et étranglée, baissant les yeux. Je n'aurais jamais cru qu'il s'adoucirait jusque-là. Moi aussi, j'ai été dur et raide. Si nous sortons vivants de cette guerre – *accordez-nous cela, Porteur de Fardeaux !* – j'irai à Château Faucon et me réconcilierai avec lui ; je le supplierai de faire sa paix avec les Tours, pour que le *laran* de Rael soit formé correctement avant qu'il ne soit trop tard. Et si je dois m'humilier pour cela, tant pis. J'ai été trop orgueilleux jusque-là.

— Et toi, Romilly ? Il t'a tant pleurée qu'il a vieilli de vingt ans dans l'année.

Elle battit des paupières pour refouler ses larmes, le cœur déchiré à l'idée que son père était devenu un vieillard. Mais elle ne céda pas.

— Mieux vaut qu'il me croie morte plutôt que déshonorée par le port de cet anneau…

Alderic secoua la tête.

— Ainsi donc, impossible de te persuader. Mais te réjouiras-tu d'apprendre que Mallina a épousé *Dom* Garris à la Fête du Solstice d'Hiver ?

— Mallina ? Ma petite sœur ? Avec ce… ce libertin dégoûtant ? s'écria Romilly. Et tu dis que mon père a changé ?

— Ne juge pas trop vite, dit Alderic. Garris la chérit, et selon toutes les apparences elle le chérit aussi – même avant d'être mariée, elle m'avait confié que Garris n'était pas si mauvais après tout, quand on venait à le connaître ; elle m'avait dit que le pauvre homme était si seul et malheureux que son infortune le poussait à toutes sortes de sottises, mais il est complètement

transformé depuis qu'il a une femme qui l'aime et s'intéresse à lui ! Tu devrais les voir ensemble !

— Dieu m'en préserve, dit Romilly en secouant la tête. Mais s'il rend Mallina heureuse, mieux vaut que ce soit elle que moi !

Elle n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait supporter cet homme, mais Mallina avait toujours été une écervelée, peut-être qu'ils se méritaient mutuellement !

— De toute façon, Mallina doit être le genre d'épouse docile et obéissante que désirait Garris.

Ruyven dit :

— Toi qui aimes tant mon père, es-tu au moins allé saluer le tien ?

— Mon père se passe très bien de ma compagnie, dit Alderic, fronçant les sourcils, l'air têtu. Il ne l'a jamais recherchée ; il ne voit en moi que le visage de ma mère.

Romilly se rappela les suppositions qu'elle faisait avant de quitter Château Faucon ; Alderic était le fils de Carolin ! Et, par conséquent, héritier légitime de ces contrées…

Elle s'inclina et dit :

— Permettez-moi de vous mener à votre père, mon prince.

Alderic la regarda et éclata de rire.

— Romilly, Romilly, ma jeune amie, si tu m'as jamais pris pour le fils du roi, détrompe-toi tout de suite ! Les fils de Carolin sont en sécurité chez les Hastur de Carcosa et, d'après la rumeur, Carolin courtise une certaine *leronis* de Tramontana…

Il sourit à Ruyven et ajouta :

— C'était dans l'air avant même ton départ de la Tour, mon ami.

— Et *Domna* Maura a promis de l'épouser si le Conseil lui donne son accord, dit Ruyven, qui ajouta sombrement : Pourvu que nous sortions vivants de cette guerre. Rakhal nous a attaqués avec des flèches au *feuglu ;* nous sommes parvenus à le repousser, mais il va regrouper ses forces et revenir à la charge, et seul le Porteur de Fardeaux peut savoir quelles diableries fabriquées par le *laran* il nous lancera dessus la prochaine fois ! Alors, va vite saluer ton père, 'Deric, car c'est le calme avant la tempête, et demain à cette heure nous serons peut-être en train de lutter pour notre vie ! Voudrais-tu te présenter devant tes

Dieux souillé d'une querelle avec ton père ? Car il est vraisemblable que tu seras venu uniquement pour mourir à son côté.

— La situation est donc si grave ? demanda Alderic, scrutant le visage de Ruyven, qui hocha sombrement la tête.

— Nous sommes, comme je te l'ai dit, dans l'œil du cyclone, en paix pour un moment, pas plus. Carolin a besoin de tous les *leronyn* qu'il pourra réunir, 'Deric.

Romilly intervint.

— Mais alors, si tu n'es pas le fils de Carolin… ?

Alderic dit avec calme :

— Mon père s'appelle Orain, et il est le frère adoptif et l'ami de Carolin. J'ai été élevé à la cour du roi.

Elle lui prit la main avec une soudaine confiance. Elle aurait dû le deviner quand il avait dit que son père ne supportait pas de le regarder. Carolin, même dans un mariage dynastique non désiré, aurait pu manifester de la courtoisie et de la gentillesse à une femme ; mais pas Orain car, à la suite de son moment d'aberration, elle avait vu jusqu'au fond de son cœur. Elle plaignait Alderic de n'avoir pas connu l'amour d'un père ; car elle savait maintenant que cet amour lui avait été généreusement accordé.

— Je suis la grande fauconnière du roi, dit-elle, et il aura bientôt besoin de mon oiseau si nous devons de nouveau affronter Rakhal. Et ton père sera avec lui, sans aucun doute.

— Je n'en doute pas, dit Alderic. Il n'est jamais loin de son roi. Quand j'étais petit, je le haïssais pour cela, et je lui en voulais de s'occuper davantage des fils de Carolin, ou même du petit garçon de Lyondri, que de moi.

Il haussa les épaules et soupira.

— Enfin, le monde va comme il veut ; on ne peut pas forcer l'amour, même entre parents, et mon père a toujours dû considérer mon existence comme le rappel pénible d'une période malheureuse de sa vie. Je dois à Orain les devoirs d'un fils – puissé-je ne jamais y manquer – mais pas plus. Je pense parfois que la parenté est un bon tour que nous jouent les Dieux, lesquels nous lient à des êtres que nous n'aimons pas, dans l'espoir que nous pourrons un jour nous réconcilier avec

eux ; en revanche, les amis sont un cadeau, et ton père a été pour moi un ami, presque un père adoptif. Quand cette guerre sera terminée…

Il lui toucha légèrement la main.

— Nous n'avons pas besoin d'en parler maintenant. Mais je crois que tu sais ce que je veux dire.

Elle ne le regarda pas. Pendant un temps, elle pensait qu'elle épouserait volontiers cet homme. Mais tant de choses s'étaient passées depuis un an ! Elle avait désiré Orain lui-même, bien qu'il n'ait pas voulu d'elle. Et Ranald… ce qui s'était passé entre eux n'était pas de nature à conduire au mariage, et il était peu vraisemblable qu'un seigneur des Terres Sèches épouse une Guerrière des montagnes ; en fait elle ne pensait pas qu'elle l'épouserait, même s'il le lui proposait, et il n'avait aucune raison de le faire. Leurs corps s'étaient acceptés dans la joie, mais dans des circonstances exceptionnelles ; elle aurait accepté n'importe quel homme, supposait-elle, qui lui aurait permis d'échapper au tumulte qui l'agitait. Mais à part cela, ils savaient peu de chose l'un de l'autre. Et si Alderic savait qu'elle n'était plus la vierge vertueuse qu'elle était à Château Faucon, voudrait-il encore d'elle ?

Elle dit :

— Quand cette guerre sera finie, Alderic…

— Appelle-moi Deric, comme ton frère, l'interrompit-il. Ruyven et moi sommes *bredin*, et en tant qu'ami de tes deux frères, je te dois la protection d'un frère, à défaut d'autre chose.

— Je suis une Guerrière, Deric, dit-elle. Je n'ai pas besoin de la protection d'un homme, mais j'accepte avec joie ton amitié. Je l'avais déjà, je crois, à Château Faucon. Et pour ce qui dépasse l'amitié, je crois…

Sa voix tremblait de façon incontrôlable.

— Il ne faut pas même en parler avant que nous soyons libérés de cette maudite guerre !

— Je te remercie de ton honnêteté, Romilly, dit-il. Je ne voudrais pas d'une femme qui m'épouserait uniquement parce que je suis le fils du conseiller principal et ami de Carolin. Mon père s'est marié parce que le vieux roi désirait honorer le frère adoptif de son fils en lui donnant en mariage une dame de haut

lignage ; ils se méprisaient l'un l'autre, et j'en ai souffert ; je ne voudrais pas que mes enfants soient déchirés par la haine régnant entre leurs parents, et j'ai juré de ne jamais épouser une femme dont je ne serais pas, au moins, l'ami.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Romilly, et, pour une raison qu'elle ne comprit pas, la tendresse qu'elle y lut lui donna envie de pleurer.

— Pour ce qui dépasse l'amitié nous pouvons attendre, Guerrière.

Elle hocha la tête et dit simplement :

— Alors, allons saluer ton père.

Mais ils n'avaient pas atteint la tente de Carolin qu'ils aperçurent Orain venant vers l'enclos des oiseleurs.

— Mistress Romilly, on a besoin de votre oiseau-espion, dit-il.

Puis il s'arrêta, éberlué à la vue de son compagnon.

— Mon Père, dit Alderic en s'inclinant.

Orain l'embrassa distraitement. Cela fit mal à Romilly ; elle avait tant l'habitude de l'affection bourrue d'Orain. *Il m'aurait accueillie avec plus de gentillesse !* pensa-t-elle.

— J'ignorais que tu étais là, mon garçon, dit-il. Maintenant, Carolin a besoin de toute personne douée de *laran ;* tu sais peut-être qu'il nous a attaqués au feuglu.

— Je l'ai appris en arrivant au camp, mon Père, dit Alderic, et je me hâtais d'aller mettre mes humbles talents à son service ; mais d'abord, je voulais te saluer.

Orain dit d'un ton contraint :

— Je te remercie en son nom. Les *leronyn* du roi sont rassemblés là-bas, dit-il, joignant le geste à la parole. Mistress Romilly, apportez votre oiseau ; nous devons savoir de combien de temps nous disposons avant la prochaine attaque de Rakhal.

— Nous allons donc marcher sur Rakhal ? demanda Alderic.

Orain répondit, la bouche amère :

— Seulement pour ne pas avoir à manœuvrer ici, où nous serions gênés par les cadavres. Si Rakhal a du feuglu à sa disposition, nous n'osons pas l'attaquer dans les bois, sinon tout le pays serait brûlé d'ici à Neskaya !

Romilly regarda vers la tente de Carolin, et vit qu'on la démontait et que ses gardes enlevaient la bannière des Hastur. Alderic la regarda une seule fois, mais il dit simplement :

— Je dois donc rejoindre les autres. Garde-toi bien, Romilly.

Et il s'éloigna rapidement.

Elle alla revêtir sa tenue de cheval et posa Tempérance sur sa selle, laissant à l'apprenti de Ruyven le soin de démonter la tente et de faire les bagages pour suivre l'armée. Rakhal pouvait-il être si indifférent au pays qu'il envoyât des flèches de feu dans une région boisée, au risque d'incendier les forêts ? Eh bien, c'était conforme à sa réputation. Pour cette raison, même si c'était la seule, ils devaient à tout prix vaincre cet homme sans scrupule qui avait usurpé le titre de roi !

Maintenant qu'elle savait ce qu'elle cherchait, il lui parut plus facile de diriger son oiseau-espion. À cause de la pluie, Tempérance répugnait à voler, mais cette fois, Romilly n'hésita pas à la faire monter presque jusqu'à la base des nuages et elle la fit tourner lentement en cercles de plus en plus grands pour voir l'armée de Rakhal en marche. Tout en chevauchant, la moitié de son esprit avec l'oiseau, elle se lia mentalement avec Carolin et ses autres *leronyn,* hommes et femmes ; elle se dit qu'elle faisait partie de leur groupe, elle aussi, et que, peut-être, elle avait enfin trouvé sa place.

Je suis toujours une Guerrière. Mais je suis heureuse de ne pas être obligée de porter l'épée dans ce combat. Je le ferais s'il le fallait, mais je préfère que mes capacités permettent de m'employer autrement. Je n'ai pas envie de tuer… Puis elle se rappela sévèrement à la réalité. Elle participait à ces massacres, autant que si elle portait l'épée et l'arc dans la bataille ; plus, peut-être, car les yeux de son oiseau-espion dirigeaient la tuerie. Elle prit résolument sa place entre Dame Maura et Ranald. L'un ou l'autre, ou tous deux, resteraient en rapport mental avec elle pour relayer les informations à Carolin et à son général.

Ce doit être difficile pour Jandria de lutter ainsi contre Lyondri, sachant qu'elle contribuera à sa perte – et pourtant, il n'y a maintenant pas d'autre issue pour lui que la mort.

En cet instant, elle ne savait pas si cette pensée venait d'elle, de Dame Maura, ou peut-être encore d'Orain. Ils formaient un

petit groupe, étroitement serré autour de Carolin, et Alderic était parmi eux. À la limite de sa conscience, elle vit Alderic saluer Jandria avec affection et l'appeler « Dame ma Tante ». Comme sortie d'un rêve d'antan, l'idée lui traversa l'esprit que, si elle épousait Alderic, elle deviendrait parente de Jandria.

Mais nous sommes déjà liées par le serment de la Sororité, et je n'ai pas besoin de ça pour être sa parente. Comme le dit Alderic, la parenté nous vient de la naissance, mais les amis sont un présent des Dieux…

Maura la regarda d'un air significatif, et Romilly se rappela sa tâche ; elle entra vivement en rapport avec Tempérance, qui survolait toujours la grande plaine en cercles de plus en plus larges. Enfin, elle repéra sur l'horizon, par les yeux perçants de l'oiseau, un nuage de poussière de plus en plus sombre…

L'armée de Rakhal en marche, avançant à vive allure vers le couvert des forêts. Tout en voyant et relayant l'information à Carolin, elle saisit la pensée du roi. *Ainsi, il veut se mettre à couvert sous les arbres, car il sait que je répugne à utiliser le* feuglu *ou même des flèches enflammées ordinaires en des contrées où les résineux pourraient déclencher de vastes incendies. Il faut le rattraper avant qu'il atteigne la forêt, et se battre sur un terrain de mon choix, pas du sien.* Puis Romilly l'entendit exhorter mentalement Phébus : *Guide mes hommes, grand étalon…*

Liée à Carolin, à Phébus et à tous ceux qui l'entouraient, elle voyait avec une conscience étrange et de plus en plus vaste. Elle savait que Ranald avait saisi les rênes de son cheval pour qu'elle puisse chevaucher sans danger pendant qu'elle était en rapport avec l'oiseau-espion, et elle eut pour lui une pensée reconnaissante. La pluie diminuait, et au bout d'un moment une étrange lumière noyée d'eau sortit des nuages. Elle fit descendre Tempérance au-dessus des armées, assez haut pour ne pas être vue, mais assez bas pour tout observer…

Les armées de Rakhal semblaient avoir rétréci, et, vers le nord, elle vit un autre corps de cavalerie. Venaient-ils à l'aide de Rakhal, maintenant que la première bataille avait décimé ses rangs ? Non ; car ils s'éloignaient du corps d'armée principal

aussi vite qu'ils le pouvaient. Et les pensées de Carolin étaient jubilantes.

Les soldats de Rakhal désertent, maintenant qu'ils le connaissent… Ils n'ont pas plus de goût que moi pour ce genre de guerre…

Mais l'armée de Rakhal était toujours formidable ; elle s'était arrêtée au sommet d'une colline, et Romilly, en communication mentale avec les hommes de Carolin, savait qu'ils avaient pris position sur le terrain le plus favorable, et qu'ils allaient le défendre.

Ce serait donc la bataille décisive. À l'instigation de Carolin, elle fit descendre encore son oiseau, pour que, par ses yeux, les conseillers de Carolin puissent évaluer les forces ennemies. Rakhal semblait avoir l'avantage du nombre et du terrain.

D'une façon ou d'une autre, il faut obliger Rakhal à quitter cette colline…

Alderic poussa son cheval vers son père et lui parla quelques instants d'un ton pressant, et Romilly, avec cette partie de son esprit qui n'était pas unie à l'oiseau, entendit Orain dire à Carolin :

— Mon fils vient de me rappeler une vieille ruse des montagnes, et nous avons assez de *leronyn* pour la mettre en pratique. Donne-moi une ou deux douzaines d'hommes, avec les *leronyn* pour créer un sortilège et faire croire que nous sommes quatre fois plus nombreux, afin de forcer Rakhal à charger notre troupe, ce qui te permettra de le prendre de flanc.

Carolin réfléchit un moment.

— Cela peut réussir, dit-il enfin. Mais je ne voudrais pas envoyer nos *leronyn* au danger ; la plupart ne portent même pas l'épée.

Ranald Ridenow dit :

— Mon *laran* est à votre service aussi bien que mon épée, Majesté. Permettez-moi de prendre la tête de ce détachement.

— Choisissez donc vos hommes – et qu'Aldones vous accompagne, tous tant que vous êtes ! dit Carolin. Mais choisissez soigneusement le moment…

— Mistress MacAran le choisira pour nous, dit Ranald, la main sur la bride de Romilly.

— Emmèneriez-vous une femme à la bataille ? demanda Orain.

Et Romilly, s'arrachant un instant au rapport avec l'oiseau, répondit :

— Seigneur Orain, je suis une Guerrière ! Partout où ira mon frère, j'irai aussi !

Ruyven ne dit rien, mais elle sentit la pensée chaleureuse qui lui disait, sans paroles, *Bien parlé, ma sœur,* et l'approbation mentale d'Alderic. Cela lui rappela le jour où ils avaient chassé ensemble avec Preciosa à Château Faucon, à la Fête du Solstice d'Été.

Quand je serai libéré de cette guerre, je ne chasserai plus jamais pour le plaisir, car je sais maintenant ce que c'est que d'être pourchassé…

Stupéfaite, elle réalisa que c'était d'Orain que venait cette pensée.

Comme c'est proche de ce que je ressens ! De nouveau, Romilly regretta amèrement la distance qui la séparait maintenant d'Orain. *Nous étions si proches en tant de domaines, si semblables !* Mais le monde allait comme il voulait, et Orain était ce qu'il était et non ce qu'elle aurait voulu qu'il fût. Elle renoua le rapport avec l'oiseau-espion, laissant Ranald entrer dans son esprit et relayer à Orain et Alderic ce qu'elle voyait de l'armée de Rakhal.

Les cavaliers formaient la première ligne, au périmètre de l'armée, entourant les fantassins et les archers, avec, au centre, plusieurs grands chariots émettant l'odeur âcre dont elle savait maintenant que c'était l'odeur chimique du *feuglu*. Ils faisaient cercle autour du sommet de la colline, et, tant qu'ils resteraient là, il serait impossible de les en déloger.

Mais c'est précisément ce que nous devons faire – cette pensée venait d'Alderic qui, en compagnie de deux douzaines d'hommes précédés par le petit groupe des *leronyn*, galopait ventre à terre vers la colline ; soudain, il arrêta sa petite troupe.

— Maintenant !

Brusquement, Romilly eut l'impression qu'un gros nuage de poussière et de feu escaladait la pente, dans un tonnerre de cris et de sabots… *Quels sont ces soldats ?* Puis elle sut qu'elle avait

vu ces hommes, les déserteurs de Rakhal… c'était un effet de miroir, comme si l'image de cette armée en fuite était projetée sur les hommes de Rakhal… ils tinrent bon un certain temps, tandis qu'un nuage de flèches volaient vers le petit groupe de soldats et de *leronyn* au pied de la colline… mais ils tiraient trop court, sur l'image des soldats en fuite…

Tous avec nous ! Au nom de tous les Dieux, quiconque a le laran *doit se joindre à nous pour soutenir cette image…*

Le nuage continuait à galoper, dans lequel Romilly distinguait maintenant des formes vagues, des têtes de chevaux comme de grands crânes gris, des visages illuminés de squelettes, luisant d'un feu diabolique dans le nuage de sorcellerie…

Elle entendit une voix qu'elle n'avait encore jamais entendue :

— Tenez bon ! Tenez bon !

Mais ça ne suffisait pas pour résister à l'assaut de l'armée fantomatique ; les hommes de Rakhal rompirent les rangs et dévalèrent la colline, droit dans le nuage d'images magiques, hurlant de terreur, et leur ligne hésita, se rompit en une douzaine de points. Le feu montait du sol, léchant, ondulant, avec de grandes flammes bleues et vertes… puis ce fut comme si une rivière de sang remontait la colline, à travers les pas des chevaux, et ils s'arrêtèrent net, hennissant de terreur et ruant. Certains cavaliers tombèrent, quelques-uns ne lâchèrent pas pied et hurlèrent :

— Il n'y a pas de sang, il n'y a pas de feu. C'est une illusion, c'est une illusion !

Mais la ligne était rompue ; les chevaux emballés s'entrechoquaient, piétinaient leurs cavaliers, et les officiers s'efforçaient frénétiquement de rallier leurs hommes et d'imposer un semblant d'ordre à la bataille.

— À l'assaut ! Carolin !

— Hastur ! Hastur !

Les hommes de Carolin chargèrent, le principal corps d'armée, comme un fleuve qui remonte vers sa source, montait la colline et débordait les rangs rompus des cavaliers, submergeant les défenses avancées de Rakhal. Puis ce furent les

corps à corps, mais Ranald et Alderic, se détachant du gros des troupes, foncèrent jusqu'au centre où se trouvaient les chariots de *feuglu,* entourés de soldats, qui trempaient à la hâte leurs flèches dans la terrible substance ; mais Alderic, Orain et leur petite bande les renversèrent. Avec la rapidité de l'éclair, comme une vague d'énergie déferlante, ils unirent leurs esprits, et une onde de feu bleu roula vers les chariots de *feuglu*. À l'impact, tout s'embrasa, et une colonne de feu explosa vers le ciel, avec une telle violence que les hommes de Rakhal s'enfuirent, dans un sauve-qui-peut général. Des gouttelettes brûlantes tombèrent sur certains qui s'enflammèrent comme des torches vivantes et moururent en hurlant ; le feu se répandit à travers l'armée de Rakhal, et ses soldats, paniqués, se débandèrent, se jetant sur les lances et les épées de Carolin.

Romilly était toujours en rapport avec l'oiseau, mais elle savait que ce n'était plus nécessaire. Elle se retrouva en rapport mental étroit avec Phébus que Carolin poussait de l'avant ; elle connut avec lui la terreur du feu, frissonna avec lui à la vue de l'herbe et des chairs calcinées ; même sous la pluie qui s'était remise à tomber dans le soleil capricieux, le *feuglu* continuait à brûler. Mais le grand étalon, surmontant bravement la peur innée, portait son cavalier de l'avant… ou était-ce Romilly elle-même, portant le roi au cœur des troupes ennemies en déroute ?

— Regardez ! Rakhal s'enfuit avec ses sorciers ! cria Orain. Tous à leurs trousses ! Arrêtons-les !

Romilly laissa Tempérance prendre un peu d'altitude pour se mettre hors de portée du feu ; maintenant, il brûlait vers l'intérieur, entouré d'un grand cercle calciné où il n'y avait plus rien à brûler – les *leronyn* de Carolin avaient bien travaillé ! Mais elle, elle galopait avec Phébus vers le haut de la colline, où les derniers hommes de Rakhal, piégés entre Carolin et le brasier du *feuglu*, se battaient, dos au feu. Phébus semblait voler, possédé par la volonté de Carolin de prendre la hauteur, et Romilly avait l'impression que c'était elle qui le portait à la victoire…

Puis il trébucha – un instant, Romilly crut que c'était elle qui avait fait un faux pas –, reprit son équilibre, et se dressa sur ses deux jambes de derrière, guidé par Carolin, puis retomba sur

l'homme qui s'était levé devant lui, brandissant son épée, le piétinant comme avec des marteaux, l'enfonçant dans le sol. Romilly sentit l'homme tomber, sa tête éclater comme un fruit mûr sous ses sabots – les sabots de Phébus –, sentit Carolin s'efforcer de rester en selle. Puis un autre soldat se dressa, un éclair d'acier à la main ; elle sentit Carolin glisser de sa selle et tomber et, au même instant, elle ressentit la douleur fulgurante de l'acier qui s'enfonçait dans son cou, sa gorge, son cœur, et son sang qui s'écoulait avec sa vie…

Elle était évanouie avant de toucher terre.

… Il pleuvait, une pluie froide et drue qui inondait le sol et noyait même l'odeur du *feuglu*. Le ciel était sombre, la nuit était proche. Romilly s'assit, étourdie, hébétée, pas même consciente que ce n'était pas elle qui avait été fauchée par l'épée.

Phébus ! Machinalement, elle projeta son esprit et rencontra…

Rien ! Le vide, le néant à la place du cheval. Hagarde, elle se retourna et vit, non loin de là, la tête proprement sectionnée de l'étalon, et son grand corps abattu sur son bourreau qu'il avait écrasé en mourant. La pluie avait lavé sa blessure, de sorte qu'on ne voyait à son cou qu'une plaie béante d'où le sang s'était écoulé dans le sol. *Phébus, Phébus – mort, mort, mort*. De nouveau, elle projeta son esprit, hébétée, ne rencontrant que le néant. Phébus, dont elle avait partagé la vie si longtemps…

Et qu'elle avait trahi en le conduisant à la mort dans une guerre entre deux rois… *dont aucun ne vaut une mèche de ta crinière… ah, Phébus… et je suis morte avec toi…* Romilly se sentait si vide et transie qu'elle n'était pas sûre d'être encore vivante. Elle connaissait des histoires où des hommes, ne sachant pas qu'ils étaient morts, continuaient à essayer de communiquer avec les vivants. Accablée, vidée de toutes émotions à part la fureur et la peine, elle parvint à s'asseoir.

Elle était entourée de cadavres, soldats de Rakhal et de Carolin ; mais pas trace de Carolin lui-même. Seul le corps de Phébus témoignait qu'il s'était trouvé là. Distraitement, avec indifférence, elle se demanda si tous les hommes de Carolin étaient morts et si Rakhal était vainqueur. À moins que la

troupe d'Orain n'ait capturé ou tué l'usurpateur ? Que lui importait ?

Qu'importait la canaille qui se trouvait assise sur le trône…

Elle commença à retrouver un peu ses esprits. Comme après la bataille précédente, le ciel était plein de *kyorebni* dont les formes sombres planaient au-dessus du champ de bataille. L'un d'eux se posa sur la tête de Phébus et Romilly se rua vers lui, criant et agitant les bras. Il s'envola, mais il reviendrait.

Phébus est mort. Je l'avais dressé de mes propres mains pour cette guerre, et je l'ai trahi en le remettant à celui qui le conduirait dans ce massacre ; pourtant, la noble bête n'a jamais failli, mais a porté Carolin jusqu'ici où elle a trouvé la mort. J'aurais mieux fait de le tuer moi-même quand il courait joyeusement dans notre paddock verdoyant derrière l'hôtel de la Sororité. Il n'aurait jamais connu le feu, la peur et l'épée qui lui perça le cœur.

La nuit tombait, mais très loin, à la limite du champ de bataille, une lanterne bougeait, petite lumière errante. Pilleurs de tombes ? Frères d'armes cherchant leurs morts ? Non ; intuitivement, Romilly comprit soudain : c'étaient les femmes de la Sororité, cherchant leurs camarades tombées au champ d'honneur et qui ne devaient pas finir dans la fosse commune avec les soldats de Carolin.

Comme si les morts se souciaient de l'endroit où ils reposent…

Elles arriveraient bientôt à elle – quand elle était tombée de son cheval, frappée par le coup qui avait tué Phébus, on l'avait sans doute laissée pour morte. Maintenant, elles venaient pour l'enterrer, et, la trouvant vivante, elles se réjouiraient…

Puis la rage et la douleur la submergèrent. Elles la remmèneraient avec elles, revendiqueraient ses services de Guerrière. Elle avait fui la compagnie des hommes, elle était entrée dans la Sororité, et qu'est-ce qu'elle avait fait ? Elles lui avaient fait dresser des chevaux, pas pour eux ou pour le service de l'homme, mais pour les envoyer à la mort et finir absurdement massacrés dans cette querelle entre humains qui ne se contentaient pas de se tuer entre eux mais entraînaient dans la tuerie des chevaux et des oiseaux innocents…

Vais-je retourner à cette vie ? Non, non, jamais !

D'une main tremblante, elle arracha son anneau d'oreille dont le fil lui déchira le lobe, mais elle ne sentit pas la douleur. Elle le jeta par terre. *En offrande à Phébus, en sacrifice au mort !*

Elle avait peine à se tenir debout. Elle regarda autour d'elle et vit des chevaux sans cavaliers errer sur le champ de bataille. Il lui suffit d'en toucher un de son *laran* pour l'amener devant elle, tête baissée en signe de soumission. Il faisait maintenant trop sombre pour voir si c'était une jument ou un hongre, s'il était gris, noir ou rouan. Elle se mit en selle et se cramponna au pommeau, laissant sa monture choisir sa route… *Où aller ? Peu importe. Loin de ce lieu de mort, loin d'ici mon ami. Je ne servirai plus jamais, ni comme soldat, ni comme Guerrière, ni comme* leronis. *À partir de maintenant, je ne servirai plus personne, homme ou femme.*

Sans rien voir, les yeux fermés sur ses larmes brûlantes, Romilly s'éloigna seule du champ de bataille et s'enfonça dans la nuit pluvieuse.

Toute la nuit, elle avança, laissant le cheval choisir son chemin, sans jamais savoir où il allait ni quelle direction il prenait. Le soleil se leva, et elle était toujours inconsciente, comme un corps sans vie sur le dos de l'animal, chancelant de temps en temps mais retrouvant toujours son équilibre avant de tomber. Cela semblait sans aucune importance. Phébus était mort. Carolin et Orain étaient partis elle ne savait où, mais peu lui importait. Orain ne voulait rien savoir d'elle… elle était femme. Carolin, comme les femmes de la Sororité, ne s'intéressait qu'à son *laran* pour trahir d'autres bêtes innocentes et les mener au massacre ! Ruyven… Ruyven ne se souciait pas d'elle, il était comme un moine de la maudite Tour où ils avaient appris les diableries du *feuglu*…

Désormais, aucun humain n'aura pour moi d'importance.

Elle chevaucha toute la journée, traversant une contrée ravagée et déserte, où la guerre avait fait rage. À l'orée de la forêt, elle mit pied à terre et rendit sa liberté à son cheval.

— Va-t'en, mon frère, murmura-t-elle, et ne sers plus jamais ni homme ni femme, car ils te mèneraient à la mort. Vis libre dans la nature sauvage, et va ton propre chemin.

Le cheval la regarda un moment ; elle lui donna une dernière claque sur la croupe, et, après quelques instants d'immobilité stupéfaite, il fit demi-tour et s'éloigna au petit trot. Romilly entra dans l'ombre de la forêt. Elle était trempée jusqu'aux os, mais elle ne s'en souciait pas plus que son cheval ne se souciait de la pluie dégoulinant sur sa robe. Elle trouva un creux entre les racines d'un arbre, s'y glissa, resserra sa cape autour d'elle, et s'en couvrit le visage ; puis, se roulant en boule, elle dormit comme une morte.

À l'aube, elle s'éveilla au chant des oiseaux, et il lui sembla qu'il s'y mêlait les cris rauques des *kyorebni* se gavant encore de cadavres après la bataille. Elle ne savait pas où elle allait ; loin de ces cris en tout cas. Elle se leva péniblement et se remit à marcher, s'enfonçant dans la forêt, sans se soucier de la direction.

Elle marcha presque tout le jour. Elle n'avait pas conscience d'avoir faim ; elle avançait comme une bête sauvage, silencieuse, évitant tout ce qui se trouvait sur le chemin, et se figeant sur place au moindre bruit. Vers la fin de la journée, elle faillit s'affaler dans un ruisseau, et elle but l'eau claire à longs traits dans ses mains, puis s'allongea dans une flaque de soleil passant entre les feuilles, et fit sécher ses vêtements. Elle était toujours hébétée. À la nuit tombée, elle se recroquevilla sous un buisson et s'endormit. Des petites bêtes la frôlaient dans l'herbe, mais elle ne s'en soucia pas.

Le lendemain matin, elle s'éveilla tard avec la tiédeur du soleil dans le dos. Devant elle, une araignée avait tissé sa toile, constellée de gouttes de rosée et, devant sa merveilleuse complexité, elle ressentit son premier plaisir depuis bien des jours. Les feuilles luisaient au soleil ; un lapin surgit d'un bond de ses longues pattes, suivi de quatre bébés miniatures, leurs petites queues touffues dressées comme de petits drapeaux bleutés. Romilly s'entendit rire tout haut, et ils s'arrêtèrent, queues tremblotantes, dans un silence de mort ; et comme le

silence s'appesantissait autour d'eux, vifs comme l'éclair, les quatre petits drapeaux s'engouffrèrent dans un trou.

Comme la forêt était calme ! Il n'y avait sans doute aucune habitation dans les parages, sinon rien n'aurait été si paisible, les bêtes n'auraient pas été si tranquilles et confiantes.

Elle se déroula lentement et étira ses membres raidis. Elle avait soif, mais il n'y avait pas de ruisseau aux environs, alors elle lécha la rosée des basses feuilles au-dessus de sa tête. Sur un arbre tombé, poussaient quelques champignons ligneux qu'elle mangea ; puis elle trouva des baies séchées sur une branche et les cueillit. Un peu plus tard, errant paresseusement dans la forêt, elle avisa les fanes vertes d'une racine qu'elle savait comestible, la déterra à l'aide d'un bâton, en essuya la terre sur le pan de sa tunique, et la grignota lentement. Elle était dure et filandreuse, avec une acidité qui lui fit monter les larmes aux yeux, mais elle assouvit sa faim.

L'élan qui la poussait depuis son départ avait disparu ; elle s'assit dans la clairière sur une souche et y passa presque tout le jour, et quand la nuit tomba, elle dormit au même endroit.

Dans son sommeil, elle entendit quelqu'un crier son nom ; mais elle ne reconnut pas la voix. Orain ? Non, c'était bien improbable ; il la désirait quand il pensait qu'elle était un jeune homme, mais il n'avait aucun intérêt pour la femme qu'elle était. Son père ? Il était loin, de l'autre côté de la Kadarin, en sécurité à la maison. Elle pensa avec nostalgie aux paisibles montagnes de Château Faucon. Pourtant, c'était là qu'elle avait appris l'art maudit du dressage, par lequel elle avait trahi son bien-aimé en le conduisant à la mort. Dans son rêve, assise sur le dos de Phébus, elle galopait comme le vent à travers la plaine grise qu'elle avait vue un jour, et elle s'éveilla le visage inondé de larmes.

Un ou deux jours plus tard, elle s'aperçut qu'elle avait perdu ses bas et ses bottes, elle ne se rappelait pas où, et que ses pieds s'endurcissaient déjà aux cailloux et aux pierres du chemin. Elle errait à l'aventure, s'enfonçant plus profondément dans la forêt, mangeant des fruits, fouissant le sol pour déterrer des racines ; de temps en temps, elle se rafraîchissait les pieds dans un torrent, mais elle ne pensa jamais à se laver. Elle mangeait

quand elle trouvait quelque chose de comestible ; une fois, elle resta trois jours sans rien avaler, et elle eut vaguement conscience d'avoir faim, mais cela lui parut sans importance. Elle ne prenait plus la peine d'essuyer les racines qu'elle déterrait, les trouvant aussi bonnes avec leur manteau de terre. Une fois, elle trouva des poires sur un poirier abandonné, d'un goût si doux qu'elle en fut en extase. Elle s'en gava autant qu'elle put, mais n'eut pas l'idée d'en remplir ses poches ou d'en emporter dans son mouchoir.

Une nuit, elle s'éveilla devant la grande face pourpre de Liriel qui semblait la gronder, et elle pensa : *Je dois être folle ; où vais-je, et que vais-je faire ? Je ne peux pas marcher comme cela éternellement*.

Mais au matin, elle avait tout oublié. De temps en temps, elle entendait, pas par ses oreilles mais dans sa tête, des voix qui criaient : *Romilly, où es-tu ?* Elle se demandait vaguement qui était cette Romilly et pourquoi on l'appelait.

Le lendemain, elle sortit de la forêt et entra dans une région de plaines et de collines doucement ondulées. Les hautes herbes étaient couvertes de grains… toute la région devait avoir été cultivée en céréales, mais d'un horizon à l'autre, et du mur de la forêt derrière elle jusqu'aux montagnes se dressant au loin devant elle, pas trace d'habitations. Elle ramassa une poignée de graines, en frotta la balle et les mastiqua en marchant.

Haut dans le ciel, un faucon planait, un unique faucon, et tandis qu'elle le regardait, il descendit, descendit, tomba vers elle en repliant ses ailes, et se posa sur son épaule. Elle eut l'impression qu'il parlait dans son esprit, mais elle ne savait pas ce qu'il disait, pourtant il lui semblait qu'elle avait autrefois connu cet oiseau, qu'il avait un nom, qu'elle avait jadis volé à son côté dans le ciel… Non, c'était impossible, pourtant le faucon paraissait certain de la connaître. Elle tendit le bras pour le caresser, puis s'arrêta ; il y avait une raison pour laquelle elle ne devait pas le toucher avec sa main… elle aurait bien voulu se rappeler laquelle. Mais elle regarda le faucon dans les yeux, regrettant de ne plus se souvenir où elle l'avait déjà vu.

Elle s'éveilla de nouveau cette nuit-là, et de nouveau elle eut la certitude d'être folle, de ne pas pouvoir errer éternellement comme cela. Mais elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, et il n'y avait personne à qui le demander. Maintenant, elle savait qui elle était, elle était Romilly, et le faucon, le faucon qui s'était perché sur la basse branche d'un arbre voisin, le faucon, c'était Preciosa, mais pourquoi l'avait-elle suivie jusqu'ici ? Ne savait-elle donc pas qu'elle, Romilly, se servait de son ascendant sur les oiseaux et les chevaux uniquement pour les dresser à suivre docilement les humains jusqu'à la mort ?

Il lui fallut cinq jours pour traverser la plaine ; elle les compta machinalement, tandis que Liriel croissait vers son plein. À la dernière pleine lune, elle avait suivi Phébus… Elle écarta ce souvenir ; c'était trop douloureux. Il y avait des graines à foison pour manger, et de l'eau en abondance. Une fois, le faucon lui rapporta un oiseau et se posa sur son épaule, criant de frustration ; elle regarda l'oiseau mort, déchiré par le bec de Preciosa, et frissonna. C'était dans la nature du faucon, mais la vue du sang lui donna la nausée ; alors elle jeta l'oiseau par terre et reprit sa marche.

Le soir, elle arriva à l'orée d'une autre forêt. Elle trouva un arbre chargé des noix de l'année précédente, et cette fois elle eut le bon sens d'en remplir ses poches. Elle ne savait toujours pas exactement où elle allait, mais elle avait commencé à se diriger vers le nord chaque fois qu'un choix se présentait. Elle avançait silencieusement dans les bois, impérieusement poussée de l'avant… elle ne savait pas pourquoi.

Vers le soir, elle entendit au-dessus de sa tête le cri d'une poule d'eau volant vers le sud. Elle leva les yeux, montant avec elle dans son ascension vertigineuse, voyant dans le lointain une haute tour blanche et le reflet d'un lac. Où était-elle ?

Le clair de lune fut éclatant le soir, quatre lunes brillant dans le ciel, Liriel et Kyrrdis rondes et pleines, à côté des pâles croissants des deux autres, et elle n'arriva pas à s'endormir. La dernière fois qu'elle avait vu les quatre lunes dans le ciel, il lui semblait que quelque chose s'était passé… Non, elle ne parvenait pas à se rappeler, mais le désir et la faim tenaillaient son corps et elle ne comprenait pas pourquoi. Au bout d'un

moment, étendue dans la mousse tendre, elle projeta son esprit vers l'extérieur, et perçut tout autour d'elle une faim semblable à la sienne…

Un chat rampa le long d'une branche, et elle sentit en elle un petit tiraillement, le flot de la vie du monde à laquelle elle participait. Elle voyait luire les yeux du chat, regardait télépathiquement son approche. L'air était plein de senteurs à la fois douces et musquées, et elle suivit le chat mentalement, sans savoir si c'était elle qui bougeait ou le félin… plus près, toujours plus près, et elle s'entendit pousser un grognement rauque de faim et de désir… puis elle se retourna brusquement, balayant l'air de sa queue, et le mâle bondit de l'arbre, poussant des cris folâtres, le corps brûlant et consumé de désir, et quand le chat posséda sa femelle Romilly se contorsionna sur le sol, enfonçant ses mains dans la mousse, haletante, gémissante…

Ranald… murmura-t-elle un instant avant de sombrer dans le flot brûlant de la passion. La nuit semblait pleine des grondements et feulements des grands chats qui s'accouplaient, et, brisée par ces assauts, elle s'immobilisa enfin, et, les sens et le *laran* épuisés, elle perdit connaissance.

Elle s'éveilla le lendemain, à peine consciente de ce qui s'était passé, abattue et très lasse. Sans qu'elle sût pourquoi, le rythme de son errance à travers la forêt s'était accéléré. Elle devait fuir, fuir… Elle était en proie à une appréhension indéfinissable, et quand, au-dessus d'elle, le grondement rauque du grand chat retentit, elle était trop engourdie pour prendre peur. Éclair noir, il bondit souplement à terre et se planta devant elle, les babines retroussées sur des crocs acérés. Derrière lui, elle sentit la présence de petites boules de fourrure brune, cachées dans l'arbre creux…

Le chat protège ses petits ! Et elle, Romilly, empiétait par mégarde sur son territoire !

Elle recula précipitamment, réprimant la tentation de se retourner et de s'enfuir en courant… car, dans ce cas, le chat lui bondirait dessus immédiatement ! Lentement, furtivement, elle recula, recula, essayant d'accrocher le regard de l'animal pour l'influencer de son *laran*…

Paix, paix, je ne vous veux pas de mal, ni à toi ni à tes petits…

Elle avait déjà fait cela, contre quelque chose qui la menaçait, quelque chose de froid et féroce, dans les neiges…

En silence, pas à pas, elle recula, recula… *Paix, paix, je ne te veux pas de mal à toi, pas de mal à tes petits…*

Mais, alors qu'elle avait presque atteint le bord de la clairière, le chat fendit l'air comme l'éclair, et, d'un grand bond souple, vint atterrir devant elle.

Paix, paix… Le chat courba la tête, presque jusqu'aux pieds de Romilly. Et à cet instant, un choc ébranla tout son être.

Non, non ! J'ai trahi Phébus et l'ai envoyé à la mort ; j'ai juré de ne plus employer ce laran, *plus jamais, jamais, jamais… pour ne plus jamais envoyer l'innocent à la mort…*

Une patte se détendit comme un fouet ; des griffes s'enfoncèrent dans le visage de Romilly, et la force du coup la renversa par terre, le souffle coupé de souffrance ; elle sentit du sang couler de ses joues et de ses lèvres. *Maintenant qu'il a répandu mon sang, il me tuera en sacrifice à ses petits, en expiation pour la mort de Phébus…*

Le feulement rauque continua. Romilly se roula en boule pour se protéger le visage. Puis, comme le chat reprenait son élan pour bondir, une furieuse tempête d'ailes et de plumes fondit sur lui, le faucon cherchant ses yeux de ses serres, lui battant le museau de ses ailes.

Preciosa ! Elle est venue se battre pour me sauver !

Romilly roula à l'écart, se releva et grimpa dans un arbre proche. Preciosa planait juste hors de portée des griffes mortelles, battant des ailes et frappant du bec et des griffes, jusqu'à ce que le chat fasse demi-tour en grondant et disparaisse dans les hautes herbes où ses petits l'attendaient. La respiration oppressée, Romilly glissa à bas de son arbre et courut aussi loin qu'elle put dans la direction opposée, Preciosa derrière elle ; elle entendait ses battements d'ailes et ses petits cris stridents. Quand elle se vit à l'abri du danger, elle s'arrêta, se retourna, et leva le poing, en un geste si familier qu'elle le fit sans réfléchir.

— *Preciosa !* s'écria-t-elle.

Et, comme les serres du faucon se refermaient doucement sur son bras, la mémoire lui revint et elle se mit à pleurer.

— Oh, Preciosa, tu es venue me chercher !

Le soir, elle se lava dans un ruisseau, et secoua les feuilles et la terre de sa cape. Elle ôta sa tunique et ses culottes de cheval, et les secoua aussi avant de les remettre. Elle avait perdu quelque part son anneau d'oreille de Guerrière – elle ne savait pas où. Le faucon posé sur son épaule, elle essaya de s'orienter.

Elle se dit que la tour blanche qui se dressait non loin devait être Neskaya, mais elle n'en était pas certaine. Elle pensait pouvoir l'atteindre en une journée de marche, et, de là, envoyer un message quelque part et apprendre le sort de Carolin et de ses armées. Elle reculait encore devant l'idée de les rejoindre, mais elle savait maintenant qu'un jour elle devrait revenir parmi les siens.

Ce même soir, comme elle cherchait un endroit sec pour dormir, se demandant comment elle était parvenue à survivre – elle pensait qu'elle errait dans les bois depuis trois jours, peut-être – il lui sembla entendre quelqu'un l'appeler par son nom.

Romilly ! Romilly !

Cherche-la avec le laran, *c'est la seule façon de la retrouver, elle se cache…*

Elle ne peut pas être morte. Je le saurais…

Elle reconnut, vaguement, certaines des voix, mais toujours pas très nettement.

Si tu la trouves, demande-lui de revenir. Ça, c'était une voix qu'elle connaissait, une voix qu'elle aimait ; Jandria, qui la pleurait. Et, bien qu'elle ne l'eût jamais fait auparavant, Romilly sut d'instinct comment la contacter mentalement.

Où êtes-vous ? Que s'est-il passé ? Je croyais que la guerre était finie.

Elle est finie, et Carolin campe devant les murs de Hali. Mais nous sommes paralysés, car Lyondri retient Orain en otage quelque part dans la ville.

Sans une pensée pour ses anciens griefs, Romilly répondit aussitôt :

Je vais vous rejoindre aussi vite que je le pourrai.

9

ELLE dormit peu cette nuit-là et se mit en route à l'aube, projetant son *laran* autour d'elle à la recherche d'un endroit habité. Une fois dans le village, elle chercha quelqu'un ayant des chevaux à louer.

— Il me faut un cheval rapide, et immédiatement. J'appartiens à la Sororité de l'Épée, et je suis en mission urgente pour le Roi Carolin ; on m'attend à Hali.

— Et moi, je suis le cuisinier en chef et le sommelier de Sa Majesté, ricana le palefrenier. Pas si vite, *mestra ;* combien paierez-vous ?

Romilly se vit, reflétée dans ses yeux, hâve et décharnée, pieds nus, en tunique et culottes déchirées, le visage labouré par les griffes du grand chat, le faucon ébouriffé sur l'épaule.

— J'ai vécu la guerre, et pis.

Elle avait tant séjourné parmi les animaux qu'elle en avait oublié l'usage de l'argent. Elle fouilla dans les poches de sa tunique et de sa culotte, et y trouva quelques pièces oubliées qu'elle étala devant lui.

— Prenez cela en gage de bonne foi, dit-elle, sans les compter. Je jure de vous envoyer le reste dès que j'atteindrai un hôtel de la Sororité, et deux fois plus si vous me trouvez une paire de bottes et des vivres.

Il hésita.

— Il me faudra trente pièces d'argent, ou un cuivre *royal,* dit-il, et un autre en gage pour le cheval…

Les yeux de Romilly étincelèrent de rage. Elle ne savait pas pourquoi elle était si pressée, mais on l'attendait à Hali.

— Au nom de Carolin, je peux prendre votre cheval si j'en ai besoin…

Elle fit un signe au cheval le plus proche, un grand rouan svelte qui semblait rapide. Un simple toucher de son *laran,* et il s'approcha d'elle, baissant la tête en signe de soumission. Son propriétaire l'invectiva avec colère et voulut le prendre par la longe, mais le cheval recula nerveusement, et rua ; puis, décrivant un demi-cercle, il revint à Romilly et frotta la tête contre son épaule.

— *Leronis*… murmura l'homme, les yeux dilatés.

— Cela et plus encore, dit sèchement Romilly.

Une jeune femme les regardait en tortillant son tablier. Elle murmura enfin :

— La sœur de ma mère appartient à la Sororité, *mestra*. Elle m'a dit que la Sororité payait toujours les dettes faites par l'une d'entre elles, pour l'honneur de toutes. Laisse-lui le cheval, mon mari, et…

Elle courut à sa cuisine, et en revint avec une paire de bottes grossières.

— Elles étaient à mon fils, dit-elle en un souffle. Les hommes de Rakhal ont traversé le village, et l'un d'eux l'a tué comme un chien, car ils avaient abattu notre bête de trait pour leur dîner et il leur en demandait paiement. Les hommes de Carolin n'ont rien fait de pareil.

Romilly enfila les bottes, des bottes de montagnard, doublées de fourrure et bien douces à ses pieds meurtris. La femme lui donna un demi-pain.

— Si vous pouvez attendre, *mestra*, j'aurai bientôt quelque chose de chaud à vous donner, mais je n'ai rien de prêt…

Romilly secoua la tête.

— Cela suffit, dit-elle. Je n'ai pas le temps d'attendre.

En un éclair, elle fut sur le dos du cheval, malgré l'homme qui criait :

— Aucune dame ne peut monter ce cheval – c'est le plus rétif…

— Je ne suis pas une dame mais une Guerrière, dit-elle.

Et soudain, elle comprit une nouvelle facette de son *laran ;* elle projeta son esprit, comme elle l'avait fait avec le grand chat, et l'homme recula devant elle, stupéfait et soumis.

La femme lui cria :

— Voulez-vous une selle – une bride – laissez-moi panser vos blessures, Guerrière…

— Je n'ai pas le temps, dit Romilly. Montrez-moi le chemin de Hali.

La femme lui balbutia l'itinéraire, tandis que l'homme la fixait en silence. Elle talonna le cheval. Elle avait monté ainsi, sans selle ni bride, quand elle était petite à Château Faucon et qu'elle apprenait à se servir de son *laran*, en dirigeant sa monture uniquement par sa volonté. Elle ressentit un regret poignant mais fugitif ; *Phébus !* Phébus, et le cheval inconnu et sans nom qu'elle avait monté en quittant le champ de bataille, et libéré pour errer seule dans les bois. Elle avait sûrement été prise de folie !

Le cheval galopait régulièrement, ses longues jambes dévorant la route. Elle grignotait le pain dur ; aucun souper fin ne lui avait jamais paru si délicieux. Elle avait besoin de vêtements propres, d'un bain et d'un peigne, mais une hâte obsessionnelle la poussait de l'avant. *Orain dans les mains de Lyondri !* Une fois, elle s'arrêta pour laisser son cheval souffler et paître un moment, et elle se demanda : *Qu'est-ce que je crois pouvoir y faire ?*

À Hali, une Tour se dressait au bord d'un long lac terne dont les vagues pâles battaient les rives comme des nuages ; à l'autre extrémité, l'armée de Carolin campait devant une cité aux murs gris et sinistres. Maintenant, elle était assez sûre de son *laran* pour projeter son esprit et chercher la présence de l'homme qu'elle avait connu sous le nom de *Dom* Carlo, sachant qu'il était son ami, roi ou non. C'était toujours ce même homme qui l'avait accueillie, protégée parmi ses soldats alors même qu'il savait qu'elle était une femme, et qui avait gardé son secret sans même le communiquer à son frère adoptif qui était aussi son ami le plus cher.

Elle traversa toute l'armée stupéfaite, et entendit une Guerrière l'appeler. Elle savait qu'elle était hâve et décharnée, la

tunique et les culottes sales, les cheveux emmêlés, le visage encore sanglant de son coup de griffe, montée sur un cheval de paysan, sans selle ni bride. Était-ce une façon de se présenter au roi ?

Mais quand elle glissa à bas de sa monture, Jandria la serra dans ses bras.

— Romilly, Romy, nous te croyions tous morte ! Où étais-tu ?

Elle secoua la tête, soudain trop épuisée pour parler.

— N'importe où. Partout. Nulle part. Quelle importance ? Je suis venue aussi vite que j'ai pu. Combien de temps a passé depuis la bataille ? Pourquoi Orain est-il l'otage de Lyondri ?

Alderic et Ruyven s'approchèrent et la serrèrent dans leurs bras.

— J'ai essayé de t'atteindre avec Dame Maura, dit Alderic, mais nous n'avons pas réussi…

Et Jandria s'écria :

— Qu'est-il arrivé à ton visage… et ton anneau… ?

— Plus tard, dit-elle, secouant la tête, avec lassitude.

Puis Carolin lui-même se dressa devant elle et lui tendit les deux mains.

— Mon enfant… dit-il, la serrant dans ses bras comme un père. Orain t'aimait, lui aussi… je croyais vous avoir perdu tous les deux, vous qui m'avez suivi quand j'étais non pas roi mais hors-la-loi et fugitif ! Venez, dit-il, les précédant dans sa tente.

Sur un signe du roi, Jandria lui servit une coupe de vin, mais Romilly refusa de la tête.

— Non, non, je n'ai presque rien avalé depuis des jours ; je serais ivre si je buvais seulement une demi-coupe… J'aimerais mieux quelque chose à manger, dit-elle.

Les restes d'un repas étaient encore sur la table de fortune, et Carolin lui dit :

— Servez-vous.

Jandria lui coupa du pain et une tranche de viande, mais Romilly écarta la viande – elle savait qu'elle n'en consommerait plus jamais – et mangea lentement le pain. Jandria, avec le vin qu'elle avait refusé, lava les griffures de son visage.

— Comment est-ce arrivé ? La guérisseuse devra les soigner, les égratignures de chats s'infectent toujours ; tu pourrais

perdre un œil si l'infection s'étendait, dit-elle, mais Romilly secoua la tête.

— Je sais à peine ce qui s'est passé. Un jour, je vous raconterai tout ce que je me rappelle, promit-elle. Mais Orain…

— Ils le retiennent captif quelque part dans la cité, dit Carolin.

Jusque-là, il arpentait nerveusement la tente, mais soudain, il s'effondra sur un fauteuil pliant.

— Je n'ose même pas investir la ville pour le délivrer, car ils m'ont averti… Pourtant, cela lui vaudrait une mort plus douce que celle que Lyondri lui réserve. L'armée de Rakhal est taillée en pièces, mais Rakhal lui-même, quelques-uns de ses hommes et Lyondri ont trouvé refuge ici… et ils ont capturé Orain ; il est entre leurs mains depuis la bataille. Maintenant, ils se servent de lui pour négocier…

Elle le vit déglutir avec effort avant de reprendre :

— Je leur ai offert un sauf-conduit pour aller au-delà de la Kadarin ou ailleurs, et la vie sauve, et j'ai aussi promis de laisser le fils de Lyondri en sécurité à Nevarsin et de l'élever en parent à ma cour, avec mes propres fils, mais ils… ils…

Il s'interrompit, et Romilly vit que ses mains tremblaient.

— Laisse-moi lui raconter, mon Oncle, dit doucement Alderic.

— J'ai proposé de me livrer moi-même en échange de mon père, et d'aller avec eux n'importe où ils chercheront refuge ; j'ai aussi proposé de l'argent et du cuivre…

— Pour abréger, dit Jandria, ce joli duo demande que Carolin *lui-même* se livre à la place d'Orain. Moi aussi, je me suis proposée en échange. Et Maura a dit qu'elle se rendrait à Rakhal et le suivrait en exil si c'était ce qu'il voulait, afin que Carolin puisse retrouver son écuyer. Mais…

Elle s'interrompit, le visage sombre.

— Montrez-lui la réponse qu'il nous a envoyée, conclut-elle.

Ruyven tripota maladroitement un petit paquet enveloppé de soie jaune. Ses mains tremblaient terriblement. Carolin lui prit le morceau de soie et essaya de le développer. Maura posa les mains sur les siennes, les caressa un instant, puis ouvrit l'étoffe maculée de sang.

À l'intérieur – Romilly crut qu'elle allait vomir – se trouvait un doigt calleux, avec du sang coagulé du côté où on l'avait sectionné ; mais le plus horrible, c'est que ce doigt portait un anneau de cuivre serti d'une pierre bleue, qu'elle avait vu à la main d'Orain.

Carolin dit :

— Ils nous ont fait savoir… qu'ils me rendraient Orain… morceau par morceau… à moins que je ne me livre à eux et que mes armées se soumettent.

Il renveloppa le doigt, les mains tremblantes.

— Ils ont envoyé cela avant-hier. Hier, c'était… c'était une oreille. Aujourd'hui…

Il ne put continuer ; il ferma les yeux, et elle vit des larmes perler entre ses paupières.

— Pour Orain, je donnerais ma vie et davantage, et il l'a toujours su, dit Carolin. Mais je… j'ai vu ce que Rakhal a fait à mon peuple – comment puis-je l'abandonner à Rakhal et à ce boucher de Lyondri ?

— Orain se laisserait couper en morceaux pour toi, et tu le sais, dit Maura.

Carolin baissa la tête et sanglota.

— Lyondri le sait aussi. Qu'il soit maudit ! Maudit dans sa veille et dans son sommeil… dit-il d'une voix aiguë, presque hystérique.

— Assez !

Maura posa doucement sa main sur la sienne, lui enleva l'horrible paquet de soie et le posa à l'écart.

Jandria dit d'un air sombre :

— Je jure de ne plus dormir ni boire de vin tant que Lyondri ne sera pas mort sous le fouet…

— Moi aussi ; mais ce n'est pas cela qui soustraira Orain à son destin, dit Carolin. Vous arrivez au moment où nous avons perdu tout espoir et où nous étions prêts à investir la cité, pour que Orain ait au moins une mort rapide. Nous aurions pu essayer de repérer où il se trouve, mais Rakhal est parvenu à fermer la ville au *laran*. Pourtant nous avons toujours un oiseau-espion, et nous pensions que, peut-être… nous pourrions l'envoyer en reconnaissance ; mais Tempérance est

indisciplinable depuis la bataille, et Ruyven ne parvient pas à la contrôler…

Maura dit :

— Et Ranald a été tué pendant la charge finale, où nous pensions que tu avais péri également. Mais Ruyven nous a dit que tu n'étais pas morte, qu'il t'aurait sentie mourir – et les Guerrières n'ont pas retrouvé ton corps. Mais nous ne savions pas où tu étais allée. Pourtant, si nous pouvions savoir dans quelle partie de la ville ils l'ont caché pour faire leur sale travail… Si nous entrons dans la cité, ils ont menacé de commencer à le découper en morceaux à l'instant même, et de nous laisser ce qui restera de lui quand nous aurons cherché assez longtemps pour le trouver.

Elle s'interrompit, le visage convulsé d'horreur et d'épouvante.

— Nous ne pouvons donc pas chercher au hasard – ses *leronyn* sont parvenus à protéger la cité contre les intrusions de nos *laran* – mais peut-être qu'ils ne remarqueraient pas un oiseau…

— Ils remarqueraient un oiseau-espion immédiatement, dit Romilly. Et leurs *leronyn* devineraient votre plan…

— C'est ce que je leur ai dit, intervint Ruyven, mais c'était une tentative de la dernière chance – si tu arrivais à contrôler Tempérance…

— Il vaudrait mieux que j'envoie Preciosa, dit Romilly. Elle n'a pas voulu me suivre à l'armée et s'est envolée au loin – mais je peux la rappeler.

Avait-elle jamais cru qu'elle ne se servirait plus jamais de son *laran ?* Il était, comme son corps et sa vie, au service de Carolin. Aucun pays ne pouvait survivre avec un chat de montagne comme Lyondri à sa tête. Non, le chat tuait par faim ou par peur, parce que c'était dans sa nature, mais Rakhal et Lyondri tuaient par amour du pouvoir.

— Cela réussirait peut-être, dit Carolin. Ils la prendraient sans doute pour un faucon sauvage – les Dieux me sont témoins qu'il n'en manque pas dans la campagne autour de Hali – et vous verriez peut-être où ils ont enfermé Orain, de sorte que

nous pourrions nous y rendre directement, les obligeant ainsi à nous livrer Orain ou à le tuer rapidement.

Quelque part, une sonnerie de cor retentit ; Carolin sursauta puis s'affaissa sur lui-même.

— C'est leur maudit avertissement, dit-il d'une voix mourante. C'est à cette heure – juste avant le coucher du soleil – qu'ils sont venus les deux autres jours, et pendant que nous restons là, essayant de trouver le courage d'investir la cité, Orain…

La voix lui manqua. De nouveau, le cor sonna, et Carolin sortit de sa tente. Un simple soldat s'avança vers lui, l'air insolent. À la main, il portait un petit paquet de soie jaune. Il s'inclina et dit :

— Carolin, prétendant au trône des Hastur, j'ai l'honneur de venir vous rendre un autre morceau de votre fidèle écuyer. Vous pouvez être fier de son courage.

Il rit, d'un rire rauque et railleur, et Alderic bondit vers lui.

— Misérable que j'honorerais trop en le traitant de *chien,* je vais au moins te faire rentrer ce rire dans la gorge… hurla-t-il.

Mais Jandria jeta ses deux bras autour de lui pour le retenir.

— Non, Deric, ils se vengeraient sur Orain…

Le soldat dit :

— Vous ne voulez pas voir ce qu'ils vous envoient en gage de la bravoure et de la fidélité de votre écuyer ?

Les mains de Carolin tremblaient. Jandria dit :

— Laisse-moi faire.

Elle lâcha Alderic et ouvrit l'horrible paquet. À l'intérieur, il y avait un autre doigt. Le soldat dit :

— Voici le message de Lyondri. Nous sommes fatigués de ce jeu. Demain, ce sera un œil ; après-demain, l'autre œil, et le jour suivant, ses testicules. Après quoi, si vous résistez encore, ce sera un mètre de peau prélevée sur son dos…

— Bâtards ! Fils de bâtards ! jura Carolin.

Mais le soldat tourna les talons et, accompagné d'une nouvelle sonnerie de cor, rentra dans les murs de la ville.

— Suivez-le par le *laran !* commanda Carolin.

Ruyven, Maura et Alderic le tentèrent – et Romilly aussi chercha à suivre l'homme avec son Don spécial, mais ce fut

comme si elle se heurtait à un mur ; et dès que l'homme eut franchi les portes, elle ne put plus l'atteindre. Carolin tremblait d'horreur, incapable même de pleurer ; Maura le serrait étroitement dans ses bras.

— Mon chéri, mon chéri, Orain ne voudrait pas que tu te rendes…

— Avarra me protège, je le sais – mais, ah, si je pouvais seulement le tuer rapidement…

Rentré dans la tente, il dit avec une fureur insoutenable :

— Je *ne peux pas* les laisser l'aveugler, le châtrer, l'écorcher vif. Si nous ne trouvons rien ce soir, demain à l'aube j'envahirai la ville en y jetant toutes mes forces. Je ferai savoir aux habitants qu'il ne sera rien fait à quiconque ne prendra pas les armes contre moi, mais nous fouillerons tout, maison par maison, jusqu'à ce que nous le trouvions ; au moins, ses tourments se termineront rapidement. Et ensuite, ses tourmenteurs seront en *mon* pouvoir.

Mais, pour l'avoir longtemps regardé vivre, Romilly savait que Carolin était un homme d'honneur ; il ne se résoudrait jamais à torturer, même Lyondri Hastur, et le ferait mourir tout simplement. Il pourrait le faire pendre, ignoblement, et exposer son corps pour l'exemple, plutôt que de lui accorder la mort par l'épée réservée aux nobles ; mais, dût-on en arriver là, Lyondri serait plus fortuné qu'Orain. Carolin fit avertir l'armée de se préparer à attaquer à l'aube.

— Votre faucon peut-il voir dans le noir, pour nous conduire à l'endroit où Rakhal se cache avec ses bourreaux ? Je ne pense pas qu'il fasse cela lui-même… dit-il, avec un geste avorté vers le petit paquet.

— Je ne sais pas, dit doucement Romilly.

Mais pendant qu'ils parlaient, un plan mûrissait dans sa tête.

— Combien d'hommes gardent les murs de la cité ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas ; mais ils ont des oiseaux-espions et des chiens féroces tout autour des murailles, de sorte que si quelqu'un cherche à se glisser dans la ville par des portes secondaires – nous l'avons essayé une fois – les oiseaux et les

chiens font un tel tapage que tous les soldats se réveillent et se portent vers ce point, dit-il, l'air accablé.

— Parfait, dit tranquillement Romilly. La situation pourrait difficilement m'être plus favorable.

— Que dites-vous…

— Réfléchissez, Seigneur. Mon *laran* ne sert pas à grand-chose contre des hommes. Et vous dites que les *leronyn* de Rakhal ont érigé des défenses contre votre *laran* – le *laran* que vos hommes utilisent. Mais je ne crains ni oiseau, ni chien, ni rien qui marche à quatre pattes ou vole sur des ailes. Laissez-moi entrer seule, dans la ville, avant l'aube, et chercher de cette façon, Seigneur.

— Seule ? Vous, une jeune fille… commença Carolin.

Puis il branla du chef et reprit :

— Mais vous avez prouvé bien des fois que vous êtes bien davantage qu'une jeune fille, Guerrière. Le risque en vaut la peine. Si cela échoue, nous aurons au moins, avant l'aube, une idée de l'endroit par où commencer notre attaque, pour qu'ils soient obligés de lui donner une mort rapide. Mais attendons la nuit, d'abord. Vous avez fait une longue route. Trouve-lui un repas convenable, Jandria, et après, qu'elle aille se coucher.

— Je ne pourrai pas dormir… protesta Romilly.

— Alors, reposez-vous au moins un peu, ordonna Carolin et Romilly baissa la tête.

— Comme vous voudrez.

Jandria la ramena à la tente des Guerrières, et lui trouva un repas et des vêtements propres.

— Et de l'eau chaude et un peigne, supplia Romilly.

Jandria alla lui chercher de l'eau chaude aux feux du mess, et Romilly se lava, puis elle peigna ses cheveux, si emmêlés que Jandria, qui l'aidait, dut finalement les lui couper très court. Puis elle enfila avec délice des sous-vêtements propres, une tunique et une culotte impeccables. Elle n'avait pas de bottes, à part celles de la paysanne, mais elle les enfila sur des bas propres. Quel délice d'être lavée, habillée, de manger des aliments chauds, d'être redevenue humaine…

— Et maintenant, il faut te reposer, dit Jandria. Carolin l'a ordonné. Je te promets de te réveiller à minuit.

Romilly s'allongea près de Jandria sur le sac de couchage. La lumière de la lune déclinante entra dans la tente, et Romilly pensa, avec une grande tristesse, à Ranald couché près d'elle la dernière fois que les lunes étaient pleines. Maintenant il était mort, et cela semblait absurde et inutile. Elle ne l'avait pas aimé, mais il avait été bon pour elle ; c'était le premier homme qu'elle eût accepté dans son lit, et elle savait qu'elle penserait toujours à lui avec tendresse et mélancolie. Allongée près d'elle, Jandria gardait le silence, mais elle aussi pleurait en son for intérieur, Romilly le savait ; pas sur le danger d'Orain, mais sur Lyondri Hastur, qui avait autrefois été pour elle ce que Ranald avait été pour Romilly, le premier à éveiller son désir de femme. Et elle ne pouvait pas même penser à lui avec la tristesse douce-amère que nous inspirent nos disparus ; il était plus loin d'elle que s'il était mort, il était devenu un monstre – elle entoura Jandria de ses bras et la sentit trembler de chagrin.

Nous avons souffert trop d'afflictions, et tellement inutiles. Dans mon orgueil, moi aussi j'ai causé du chagrin à ceux qui ne m'avaient fait aucun mal. Je ferai l'impossible pour sauver Orain du sort qu'ils lui réservent ; cela semble sans espoir, mais tout le porridge cuit n'est pas toujours mangé. En tout cas, quelle que soit l'issue de ce que j'entreprends, si je suis encore vivante à l'aube, je ferai savoir à Père et à Luciella que je vis et qu'ils ne doivent pas me pleurer.

L'affliction de Jandria est pire que la mienne. Si Orain meurt, je le pleurerai, parce qu'il était mon ami et parce qu'il sera mort pour Carolin qu'il aime. Mais qui pourrait pleurer et ressentir un sentiment quelconque, à part du soulagement, si Lyondri ne peut plus nuire à personne ?

Elle serra dans ses bras Jandria qui sanglotait, et enfin, elle la sentit sombrer dans le sommeil.

Elle avait dormi une heure ou deux, quand Jandria la secoua doucement par l'épaule.

— Lève-toi, Romilly. C'est l'heure.

Romilly s'aspergea le visage d'eau froide, mangea un peu de pain mais refusa du vin, car elle devait être parfaitement vigilante. Carolin l'attendait dans sa tente, le visage composé et sombre. Il dit :

— Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous libérez Orain – ou si vous lui évitez des souffrances – vous pourrez choisir votre récompense, même si c'est d'épouser l'un de mes fils.

Elle sourit à cette pensée ; pourquoi en aurait-elle envie ? Elle dit, comme si elle parlait au *Dom* Carlo d'autrefois :

— Mon Oncle, je ferai ce que je pourrai pour Orain parce qu'il a été plus que bon pour moi quand il me prenait seulement pour un apprenti fauconnier fugitif. Ne croyez-vous pas qu'une Guerrière et une MacAran peut prendre des risques pour l'honneur aussi bien que par cupidité ?

— Je le sais, dit Carolin avec bonté, mais je vous récompenserai pour mon plaisir, Romilly.

Elle se tourna vers Jandria.

— Ces bottes feraient trop de bruit. Trouvez-moi une paire de sandales souples, s'il vous plaît.

Jandria alla lui en chercher une paire à elle – elles étaient trop grandes, mais Romilly les laça étroitement – puis elle noua un foulard sombre sur sa tête, pour qu'aucun reflet ne la trahisse, et se barbouilla le visage de suie afin qu'il ne luise pas à la lueur d'une lanterne de garde. Maintenant, elle pouvait entrer sans bruit dans la cité, et elle ne craignait ni chien ni oiseau-espion. À cette heure, tous les hommes, à part quelques gardes, devaient dormir.

Alderic dit, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je vous accompagne jusqu'à la porte latérale.

Elle hocha la tête. Lui aussi avait une parcelle du même *laran* qu'elle. Se tenant par la main, ils sortirent furtivement de la tente de Carolin, décrivant un grand cercle pour se diriger vers les portes. Quelque part, un chien aboya ; sans doute après une souris, pensa-t-elle, projetant prudemment sa pensée ; mais elle lui imposa le silence, lui envoyant des ondes de paix et de sommeil…

— La porte va grincer si tu essayes de l'ouvrir, même si tu peux réduire au silence les oiseaux-espions, murmura Alderic.

Et, sans un mot, croisant les doigts comme pour l'aider à monter sur un grand cheval, il lui fit la courte échelle ; elle saisit le sommet de la petite porte latérale, opéra un rétablissement, et baissa les yeux sur la ville endormie au clair de lune.

Elle projeta sa pensée vers les oiseaux-espions, leur diffusant des ondes de paix, de silence… Elle les voyait maintenant en haut des murailles, grands et difformes, avec leurs oiseleurs, comme des statues détachées sur le ciel. Un bruit infime, et ils se mettraient à pousser leurs hululements stridents, éveillant toute l'armée de Rakhal…

Paix, paix, silence… Par leurs yeux, elle regarda les rues noyées de clair de lune, aux maisons sombres avec, çà et là, une rare fenêtre éclairée… elle projeta sa pensée vers chacune, l'une après l'autre, pour sonder les maisons. Le *laran* ordinaire ne donnait que des images brumeuses, mais, en contactant l'esprit des animaux, elle perçut un silence profond… derrière une fenêtre éclairée, une femme enfantait dans la souffrance, et, agenouillée à côté d'elle, la sage-femme lui tenait la main et lui murmurait des conseils. Une mère assise près de son enfant malade lui chantait des berceuses d'une voix enrouée d'inquiétude et de fatigue. Quelque part, un homme blessé à la guerre se tournait et retournait dans son lit, enfiévré par l'amputation de sa jambe…

Un chien grogna dans une rue latérale, et Romilly craignit que tous ses pareils ne l'imitent et n'explosent en aboiements frénétiques… elle le contacta, le fit taire, sentit sa stupéfaction… où était donc passé l'intrus ?… Elle le dépassa en silence.

Maintenant, elle était loin des murs, et les oiseaux-espions se taisaient. Auraient-ils pensé à protéger le reste de la ville contre le *laran ?* Ou bien les *leronyn* de Rakhal avaient-ils épuisé toutes leurs forces pour garder les portes, de sorte que leur sortilège n'opérait plus dans la cité ?

Prudemment, prête à battre en retraite au moindre contact, elle projeta son esprit… Orain avait peu de *laran,* elle le savait, mais il n'était pas totalement aveugle mental, et elle le *sentait* quelque part ; il était allongé, mais la souffrance causée par ses blessures l'empêchait de dormir… elle ne devait pas lui faire sentir sa présence ; il était peut-être monitoré par les sorciers de Rakhal ou de Lyondri. Pourtant elle avançait sans bruit, se rapprochant, rue après rue, et à son passage furtif aucun chien n'aboya, aucune souris ne couina. *Silence, silence, paix sur la ville.* Les chevaux somnolaient dans leurs box, les chats avaient

cessé de chasser les souris et sommeillaient devant le feu, les bébés s'arrêtaient de pleurer sous l'influence de son puissant sortilège ; d'un bout à l'autre de l'antique cité de Hali, toute âme qui vive ne ressentait que paix et silence. Même la femme en couches s'endormit d'un sommeil paisible, la sage-femme assoupie à son côté.

Paix, calme, silence…

De l'autre côté de la cité, devant une maison silencieuse proche des fortifications – elle avait traversé toute la ville dans sa transe – Romilly perçut la présence de deux esprits déjà contactés. Orain ! Orain était à l'intérieur, somnolant aussi sous l'influence du charme qu'elle avait jeté sur toutes choses, mais à travers son engourdissement elle sentit le désespoir, la souffrance, la peur, et peut-être l'espoir de parvenir à mourir. Prudemment, prudemment, elle projeta vers lui une pensée légère…

Pas un bruit ; ne bougez pas pour n'alerter personne quand vous vous réveillerez…

La porte grinça, mais le silence était si profond que le garde endormi devant la porte d'Orain ne remua pas. Derrière lui, dans une pièce intérieure, elle sentit le mur impénétrable des pensées de Lyondri Hastur – lui aussi était profondément troublé. Le pire, c'est que Lyondri n'est pas cruel par nature. Il ne veut même pas regarder le bourreau faire son sale travail. Il agit ainsi seulement par amour du pouvoir !

Les pensées de Lyondri semblaient errer à la recherche d'un intrus… Romilly submergea vivement son esprit dans celui d'un chat qui dormait devant la cheminée, et, au bout d'un moment, il retomba dans un profond sommeil… le garde dormait toujours…

Même si je le tue trop rapidement pour qu'il ait le temps de crier – Romilly serra la garde de sa dague – *son cri de mort mental réveillera Lyondri ! Mais peut-être qu'il n'aurait pas le courage de tuer Orain de sa propre main…*

Elle devait supprimer le garde. Il n'y avait rien d'autre à faire. Puis elle réalisa qu'il dormait d'un sommeil plus profond que celui qu'elle aurait pu provoquer, avec sa conscience déployée sur toute la ville ; et elle sentit un autre esprit toucher

le sien. Puis il y eut un léger mouvement derrière elle, et elle pivota, en alerte, la dague à la main…

— Ne me tue pas, Romilly, murmura Caryl.

Il était en chemise de nuit, les cheveux ébouriffés comme s'il sortait de son lit. Il tendit les bras et l'embrassa fougueusement… *mais pas un instant elle ne relâcha l'emprise de son sortilège…*

— Oh, Romilly, Romilly – j'ai supplié mon père, mais il ne m'a pas écouté – je ne peux pas supporter ce qu'ils font à Orain – ça me fait mal à moi aussi – tu es venue pour l'emmener ?

Son murmure était presque inaudible. Si Lyondri Hastur remuait dans son sommeil et contactait l'esprit de son fils, il croirait que celui-ci faisait un cauchemar.

Et Lyondri Hastur a commis ces horreurs devant son fils, qui pouvait les voir, les ressentir dans sa chair…

— Il a dit que ça m'endurcira à la nécessité d'être parfois cruel quand le bien du royaume l'exige, murmura Caryl d'une voix presque inaudible. Je suis – j'en suis malade – je ne savais pas que mon père pouvait faire des choses pareilles…

Il s'efforçait de refouler ses larmes, sachant que cela réveillerait Lyondri.

Romilly hocha la tête et dit :

— Aide-moi à faire taire les chiens quand je m'en irai…

Mais elle ne pouvait pas emmener Orain sans le réveiller. En silence, elle passa furtivement près du garde endormi.

Le bourreau. Il est pire qu'une brute ; il a l'esprit d'un animal, sinon, je n'aurais pas pu l'ensorceler si facilement…

— Orain, murmura-t-elle, tout en lui couvrant la bouche de sa main pour prévenir un cri involontaire. *N'oubliez pas que vous rêvez cela…*

Orain comprit instantanément sa pensée ; si Lyondri se réveillait ou qu'il passait à un sommeil plus léger, il penserait qu'il se promenait dans un rêve… Doucement, aussi silencieux que Romilly, il se mit sur ses pieds, dont l'un saignait à travers un grossier pansement. Elle n'avait pas vu l'orteil coupé. Mais elle dut faire effort pour réprimer son horreur, pour maintenir

la force du sortilège tandis qu'il traversait la pièce et enfonçait son pied dans sa botte en grimaçant.

— Je ne voudrais pas laisser la vie à cet homme… murmura-t-il, regardant son geôlier avec haine, mais, étant en étroit rapport avec Romilly, il sentit ses raisons de ne pas le tuer et y ajouta une pensée ironique :

Quand Lyondri se réveillera et s'apercevra que je me suis évadé pendant son sommeil, le sort de cet homme sera pire qu'un coup de votre dague dans le cœur ; par charité, je devrais le supprimer ! Mais je ne suis pas assez bon pour ça !

À l'odeur de l'air, Romilly sut que l'aube approchait ; elle devrait bientôt s'occuper des chiens qui se réveilleraient dans toute la ville, et des oiseaux-espions qui sortiraient de leur sommeil, mais s'ils *ne s'éveillaient pas* à l'heure habituelle, cela aussi alerterait leurs oiseleurs ; ils devaient s'arranger pour sortir auparavant de la cité. Elle prit Orain par l'épaule. Il avait aussi un pansement rudimentaire à une main, et un chiffon taché de sang sur son oreille coupé. Mais ses blessures n'étaient pas graves et il la suivit en silence. Maintenant, ils étaient sortis de la maison, et elle s'aperçut que Caryl les suivait sans bruit, en chemise de nuit.

— Rentre ! murmura-t-elle en le secouant par l'épaule. Je ne peux pas être responsable…

— Je ne rentrerai pas ! dit-il d'un ton têtu. Il n'est plus mon père ; je serais pire que lui si je restais.

Elle vit de grosses larmes rouler silencieusement sur ses joues, et il insista :

— Je peux t'aider à neutraliser les gardes.

Elle hocha la tête, et lui fit signe de soutenir Orain qui boitait. Maintenant, elle devait apaiser sa souffrance, calmer le tumulte de ses pensées et de ses émotions et… oui, elle devait laisser les oiseaux s'éveiller normalement, avec leurs cris ordinaires, partout dans la cité, sauf ceux qui étaient les plus proches, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à s'évader…

Ils avaient atteint les portes. Caryl posa une main sur le loquet, et le battant s'ouvrit, avec un bruit horrible de bois et de métal torturés qui sembla déchirer le ciel, il y eut des hurlement sur les murailles, mais, abandonnant toute prudence, ils se

mirent à courir vers le camp, vers l'armée qui formait ses rangs, vers les tentes de Carolin… puis Carolin prit Orain dans ses bras, pleurant de soulagement et de joie, et Romilly se retourna et serra Caryl sur son cœur.

— Nous sommes sauvés, nous sommes sauvés – oh, Caryl, nous n'aurions jamais pu réussir sans toi…

Carolin se tourna un peu et ouvrit les bras, attirant Romilly et Caryl dans la même étreinte que son ami.

— Écoutez, dit Orain. Ce tumulte – ils savent que je me suis évadé…

— Mais notre armée est là pour te garder, dit calmement Carolin. Ils ne te toucheront plus, mon frère, nous en répondons sur nos vies. Et maintenant, je crois qu'ils seront obligés de se rendre ; je n'incendierai pas une cité pleine de mes sujets, mais j'épargnerai quiconque viendra me jurer soumission et fidélité. Je crois que Rakhal et Lyondri auront bien peu de partisans ce matin.

Orain cilla quand, par inadvertance, le bras de Carolin toucha le pansement de son oreille.

— Mon frère, nous allons soigner tes blessures…

Il le fit entrer dans la tente où Maura et Jandria commencèrent à lui dispenser leurs soins. Les regardant panser les doigts et l'oreille coupés, Carolin battait des paupières pour refouler ses larmes.

— Comment jamais vous revaloir cela, Romilly ?

— Je n'ai pas besoin de récompense, dit-elle.

Maintenant que c'était fini, elle tremblait, heureuse de sentir Alderic qui la soutenait de son bras, et portant une coupe de vin à ses lèvres :

— Il suffit que le Seigneur Orain sache maintenant…

Elle ne savait pas ce qu'elle allait dire jusqu'à ce qu'elle entende les paroles sortir de sa bouche.

— … que, bien que je sois une fille, je n'ai pas moins de courage et de valeur qu'un garçon !

Orain la serra dans ses bras, arrachant son pansement et saignant sur elle à profusion.

— Ma chérie, ma chérie, murmura-t-il, la serrant contre lui et roucoulant comme à l'adresse d'un enfant, je ne voulais pas

dire… je ne vous désirais pas de cette façon, mais je vous ai toujours désirée pour amie… seulement, je me sentais si ridicule…

Elle savait qu'elle pleurait quand il l'embrassa sur la joue. Elle se retrouva sur ses genoux, comme un petit enfant, et il lui caressait les cheveux. Tendant sa main libre à Alderic, Orain reprit :

— On m'a dit que tu avais offert d'être échangé contre moi, mon fils – qu'ai-je fait pour mériter ce sacrifice ? Je n'ai jamais été un père pour toi…

— Tu m'as donné la vie, dit doucement Alderic. Je te devais au moins cela, puisque tu n'as reçu de moi ni amour ni respect.

— Peut-être parce que je ne les méritais pas, dit Orain.

À son tour, Caryl vint se jucher sur ses genoux à côté de Romilly, et se serra contre lui.

— Vous êtes tous sains et saufs, dit Carolin, la gorge serrée par l'émotion, et c'est assez. Caryl, je fais serment d'être un père pour toi et de t'élever avec mes propres fils. Et je ne tuerai pas Lyondri si je peux faire autrement. Peut-être ne me laissera-t-il pas le choix, car désormais je ne peux avoir confiance ni en sa parole ni en son honneur ; mais si c'est possible, je le laisserai terminer sa vie en exil.

Caryl dit d'une voix tremblante :

— Je sais que tu agiras honorablement, mon Oncle.

— Et maintenant, si vous en avez terminé avec vos épanchements sentimentaux, dit Jandria d'un ton acerbe, j'aimerais finir de panser cet homme pour qu'il ne saigne pas trop dans notre déjeuner.

Orain dit avec un grand sourire :

— Je ne suis pas si blessé que ça. Le bourreau connaissait son métier aussi bien qu'un chirurgien de l'armée. Au moins, il travaillait vite. Mais ils m'avaient dit…

Soudain, il frissonna et termina d'une voix tremblante :

— Vous êtes arrivée à temps, Romilly.

Il prit la main dans sa main indemne et dit doucement :

— Je ne peux pas vous épouser, mon enfant. Ce n'est pas dans ma nature. Mais, si Carolin donne son accord, j'aimerais vous fiancer à mon fils…

Il leva les yeux sur Alderic et ajouta :

— Je vois qu'il est consentant.

— Et rien ne pourrait me plaire davantage, dit Ruyven, souriant à Alderic.

— Alors, c'est décidé, dit Orain en souriant.

Mais Romilly s'écarta de lui, indignée.

— Et je n'aurais pas mon mot à dire ? demanda-t-elle, portant la main à son oreille dont elle avait arraché l'anneau. Je suis liée par serment à la Sororité jusqu'à la fin de l'année. Et alors…

Elle sourit, un peu nerveuse, à Ruyven et Alderic.

— Je sais maintenant que, quelle que soit la qualité de mon *laran*, il n'est toujours pas correctement formé. Il m'a trahie sur le champ de bataille au moment de la mort de Phébus… J'ai failli mourir avec lui parce que je ne savais pas comment me distancier. Si l'on veut bien de moi, poursuivit-elle, regardant alternativement Ruyven et Alderic, j'irai dans une Tour pour apprendre à dominer mon *laran* afin qu'il ne me domine pas. Et ensuite, il faudra que j'aille faire ma paix avec mon père et ma belle-mère. Et alors seulement…

Les lèvres un peu tremblantes, elle adressa un sourire à Alderic.

— Et alors je me connaîtrai peut-être assez bien pour savoir si je veux me marier – avec toi, Alderic, ou avec un autre.

— C'est parler en vraie Guerrière, dit Jandria, d'un ton approbateur.

Mais Romilly l'entendit à peine, et Alderic soupira, puis lui prit la main.

— J'attendrai ta décision, Romilly, dit-il doucement.

Elle lui serra la main, mais rien qu'un instant. Elle n'était pas encore sûre de ses sentiments, mais elle n'en avait plus peur.

— Seigneur, dit-elle à Carolin, me permettez-vous d'emmener votre cousin dans la tente des Guerrières et de lui trouver des culottes ?

Elle regarda Caryl, qui rougit d'embarras.

— S'il te plaît, mon Oncle. Je… je ne peux pas me montrer à l'armée en chemise de nuit.

Carolin éclata de rire et répondit :

— Comme vous voudrez, fauconnière. Vous nous avez été fidèle, à moi et à tous ceux que j'aime. Et quand vous aurez rempli vos devoirs envers votre *laran,* vos parents, et celui qui souhaite vous épouser, j'entends que vous me rejoigniez à Hali.

Se retournant, il prit la main de Maura et poursuivit :

— Je vous avais promis de célébrer notre mariage à Hali à la Fête du Solstice d'Été, n'est-ce pas ? La prochaine lune sera celle du Solstice. Si cela vous convient, Dame Maura… j'avais espéré célébrer le mariage de ma grande fauconnière en même temps que celui de sa Reine. Mais nous pouvons attendre.

Il éclata de rire et ajouta :

— Je ne suis pas un tyran. Mais un jour, Romilly, vous serez la grande fauconnière du roi régnant comme vous l'avez été du roi exilé.

Elle s'inclina en disant :

— Je vous remercie, Seigneur.

Mais son esprit s'envolait déjà vers la Tour de Tramontana.

FIN